

Collection la rupture

VOLINE

LA RÉVOLUTION INCONNUE



LIVRE TROISIÈME
*Les luttes pour la véritable
Révolution sociale
(1918-1921)*

Texte intégral

Entremonde

DANS LA MÊME COLLECTION:

La Révolution Inconnue, Livre I

Naissance, croissance et triomphe de la Révolution russe (1825-1917)

Voline

La Révolution Inconnue, Livre II

Le bolchevisme et l'anarchie

Voline

*la première édition a été faite par les soins des « Amis de Voline »
sans recherche de bénéfice commercial, Paris, 1947*

AVANT-PROPOS

Nous avons dit que, indépendamment des réactions de droite, se formèrent vers la même époque et plus tard, des mouvements en sens opposé: mouvements révolutionnaires qui combattirent le pouvoir bolcheviste au nom de la vraie liberté et des vrais principes de la Révolution Sociale, bafoués et piétinés par les bolcheviks.

Notons, d'abord, que la politique générale néfaste, l'étatisme et le centralisme étouffants, le bureaucratisme effarant, l'impuissance flagrante, la « trahison » et la violence éhontée des bolcheviks provoquèrent des mouvements d'opposition et de révolte dans les rangs mêmes du gouvernement et du parti.

C'est ainsi que dans l'été 1918 les socialistes-révolutionnaires de gauche, ayant jusque-là participé au gouvernement, le quittèrent rompant avec les bolcheviks, leur déclarant la guerre et succombant bientôt sous les coups de la répression.

C'est ainsi, également, que se forma plus tard, au sein même du parti bolcheviste, ce qu'on a appelé « l'opposition ouvrière » dont les premières manifestations contraignirent Lénine à publier son pamphlet connu sur le Gauchisme, maladie infantile. Cette « opposition ouvrière » s'effondra également sous les coups répétés d'une répression implacable.*

C'est ainsi enfin que, beaucoup plus tard, se formèrent, toujours au sein du gouvernement et du parti, d'autres mouvements d'opposition tous réprimés avec une férocité croissante.

Tous ces mouvements, nettement politiques et souvent sans audace, ne présentent aucun intérêt particulier. Certes, le futur historien y trouvera une matière fort édifiante pour peindre et juger ce régime. Mais au point de vue de la Révolution et de son sort, c'étaient, au fond, des « querelles de famille », malgré – parfois – les rigueurs de la lutte. Si ces opposants, réfractaires ou révoltés, l'avaient emporté, le pays aurait abouti à un changement de maîtres, sans que le fond de la situation subît la moindre

* Traduction exacte du titre russe.

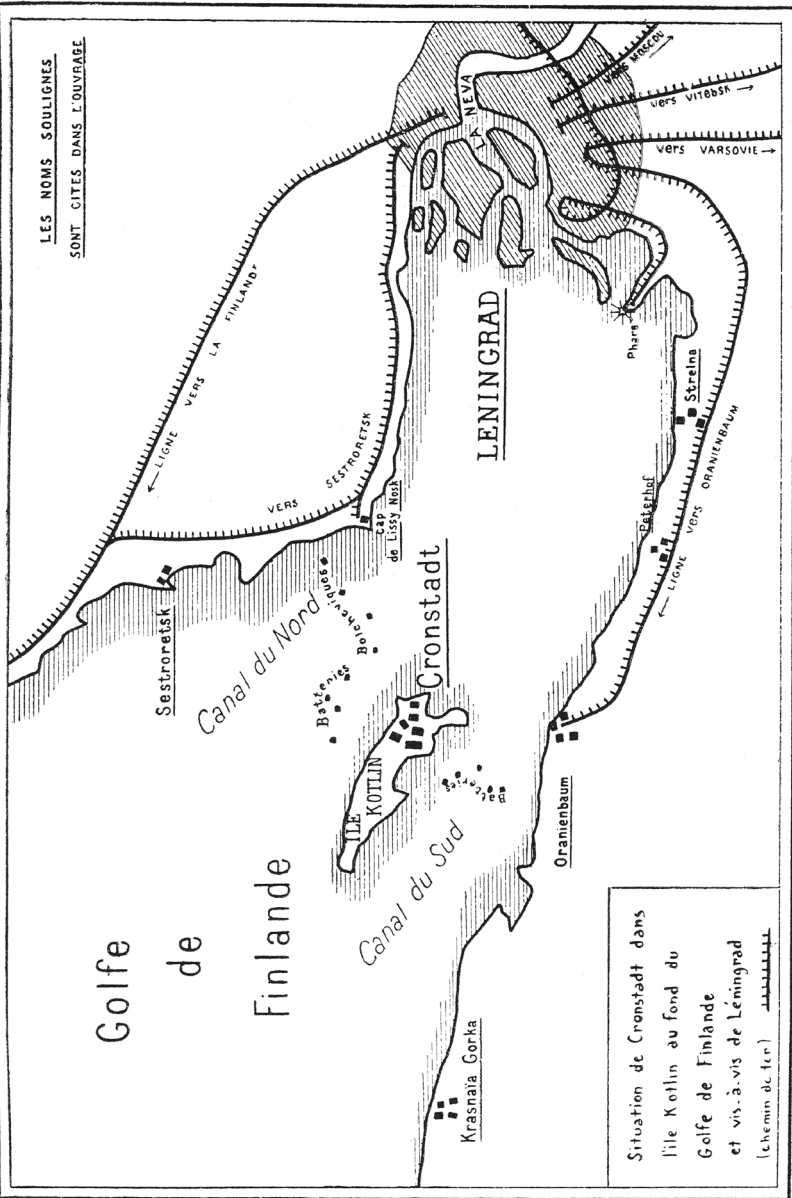
modification. Les nouveaux maîtres auraient été fatalement acculés à la politique et aux méthodes de leurs prédécesseurs. Pour le peuple, rien n'eût changé. Ou, selon la formule, « plus ça aurait changé, plus ç'aurait été la même chose ».

Mais en dehors de ces troubles « de palais » se produisaient de temps à autre – et parfois sur d'assez vastes étendues – des mouvements de gauche essentiellement populaires: mouvements de masses, apolitiques, nettement sociaux et vraiment révolutionnaires.

Nous nous arrêterons surtout à deux de ces mouvements les plus conscients, les plus importants et les moins connus: celui de Cronstadt, en mars 1921, et celui d'Ukraine qui, vaste et vigoureux, a duré presque quatre ans, de 1918 à fin 1921.

CRONSTADT (1921)

LES NOMS SOULIGNÉS
SONT CITÉS DANS L'OUVRAGE



Situation de Cronstadt dans
 l'île Kotlin au fond du
 Golfe de Finlande
 et vis-à-vis de Leningrad
 (chemin de fer)

QUELQUES NOTIONS GÉOGRAPHIQUES

De nombreuses légendes ont couru et courent encore, hors la Russie, sur le rôle de Cronstadt dans la Révolution russe. Mais la vérité n'est généralement pas connue.

Mais avant tout, qu'est-ce que Cronstadt ?

Cronstadt est une forteresse, un port militaire ou, plutôt, une ville forte et une place de guerre, bâtie, il y a deux siècles, sur l'île de Kotline*, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Saint-Petersbourg (aujourd'hui Léningrad), au fond du golfe de Finlande. Elle défend l'accès de la capitale par la mer Baltique. Elle est, en même temps, la principale base de la flotte baltique russe.

Le golfe de Finlande est gelé en hiver. Les communications entre Cronstadt et la capitale sont assurées pendant cinq mois de l'année, de novembre à avril, par une route de neige, établie sur la glace épaisse du golfe.

L'île de Kotline – une bande de terre étroite et allongée, de contours très irréguliers – est longue de 12 kilomètres. Sa largeur maximum atteint, par endroits, 2 à 3 kilomètres. Ses côtes sont peu abordables et, de plus, bien protégées militairement.

La partie est de la ville, qui fait face à la capitale, comprend la ville, les ports et les docks, qui occupent un tiers de l'île environ. Les côtes nord, ouest et sud sont parsemées de fortins et de bastions. Entre les côtes et la ville se trouvait, à l'époque de la Révolution de 1917, un terrain à peu près désert.

Au nord et au sud, l'île est entourée de nombreux forts et batteries, avancées assez loin en mer.

Notons encore que, face à la côte sud de l'île, se trouve, à une vingtaine de kilomètres par mer, sur une pointe du continent, un fort important, « Krasnaïa Gorka »; de l'autre côté, face au littoral

* Voir la carte en deuxième de couverture.

nord de l'île, se trouve à quelque 10 kilomètres par la mer, le cap fortifié, dit « Lissy Noss ». (Voir la carte.)

À l'intérieur de la ville, l'endroit le plus remarquable est l'immense « Place de l'Ancre ». Pouvant contenir jusqu'à 30 000 personnes, cette place servait jadis à l'instruction des conscrits et à des revues militaires. Pendant la Révolution elle devint un véritable forum populaire. Sur convocation et à la moindre alerte, les marins, les soldats et les ouvriers y accouraient pour assister à des meetings monstres.

En hiver, le même rôle était rempli par le vaste « manège maritime ».

La population de la ville comprenait: avant tout, les équipages de la flotte Baltique, répartis dans de vastes casernes; ensuite, les soldats de la garnison, artilleurs pour la plupart; quelques milliers d'ouvriers, occupés surtout dans les arsenaux militaires; enfin, de nombreux officiers, fonctionnaires, commerçants, artisans employés, etc. En tout quelque 50 000 habitants.

CRONSTADT AVANT LA RÉVOLUTION

Le lecteur a dû remarquer qu'au cours de notre étude nous avons évoqué à plusieurs reprises les interventions décisives, un peu partout, des marins de Cronstadt dans les luttes révolutionnaires.

En effet, la flotte baltique et la garnison de Cronstadt ont joué dans la Révolution un rôle de tout premier plan.

De multiples raisons y ont contribué.

D'abord les marins se recrutaient nécessairement, de tout temps, plutôt parmi les ouvriers. Et, bien entendu, on préférait pour la marine les plus qualifiés, lettrés, « dégourdis ». Or, généralement, ces ouvriers étaient « politiquement » aussi plus avancés. Souvent, avant d'aller faire leur service dans la marine, c'étaient des révolutionnaires en herbe, parfois même des militants. Ils exerçaient naturellement, malgré la discipline et la surveillance, une forte influence sur leurs camarades d'équipage.

D'autre part, visitant, en raison même de leur service les pays étrangers, les marins se rendaient facilement compte de la différence entre les régimes relativement libres de ces pays et celui de la Russie tsariste. Ils s'assimilaient mieux que n'importe quelle autre fraction du peuple ou de l'armée les idées et les programmes des partis politiques. Plusieurs d'entre eux maintenaient des relations avec des émigrés et lisaient la littérature défendue, clandestine.

Ajoutons que la proximité de la capitale, avec son activité politique, intellectuelle et industrielle intense, était pour beaucoup dans l'éducation de ceux de Cronstadt. Ils se trouvaient au cœur même de tout ce qui se passait dans le pays. C'est à Saint-Petersbourg que la vie « politique » battait son plein. C'est à Saint-Petersbourg que grouillait une importante masse ouvrière. C'est là aussi que se remuait la nombreuse et turbulente jeunesse universitaire. L'activité pétulante des groupements révolutionnaires, plus tard les troubles et les manifestations de plus en plus fréquentes et imposantes, les

bagarres qui parfois s'ensuivaient, également le contact rapide et direct avec tous les événements d'ordre politique et social: tout cela incitait la population de Cronstadt à prêter un intérêt vif et soutenu à la vie intérieure du pays, aux aspirations et aux luttes des masses, à tous les problèmes politiques et sociaux de l'heure.

Saint-Petersbourg tenait Cronstadt constamment en haleine et parfois dans la fièvre.

Déjà en 1905-1906 et en 1910, les marins de Cronstadt esquissèrent quelques révoltes assez sérieuses, sévèrement réprimées. Leur esprit n'en devint que plus vif, plus farouche.

Enfin, dès le début de la Révolution de 1917, les courants d'extrême-gauche: les bolcheviks, les socialistes-révolutionnaires de gauche, les maximalistes, les syndicalistes, les anarchistes, créèrent à Cronstadt des centres actifs et bien organisés. Leur activité exerça vite une influence considérable sur la masse des marins.

Pour toutes ces raisons, Cronstadt prit rapidement le rôle d'avant-garde dans la Révolution de 1917.

La « phalange » de Cronstadt marchait en tête du peuple révolutionnaire. Par son énergie, par son degré de conscience, elle fut « l'orgueil et la gloire de la Révolution russe », dira d'elle Trotsky lorsqu'elle l'aura aidé à prendre le pouvoir. Ce qui ne l'empêchera pas de tourner les canons contre cette « gloire » devenue « canaille contre-révolutionnaire », aussitôt qu'elle se sera dressée contre la déviation et l'imposture du parti bolcheviste.

CRONSTADT, AVANT-GARDE DE LA RÉVOLUTION
SES LUTTES. – SON ACTIVITÉ POSITIVE. – SON INFLUENCE

Dès février 1917, tout au long de la Révolution – et un peu partout ceux – de Cronstadt furent sur la brèche. Ils ne se bornaient pas à une activité locale, aussi énergique fût-elle. Pleins d'enthousiasme révolutionnaire et d'ardeur combative, riches en forces et en audace, conscients de leur rôle, ils donnaient à la Révolution, sans broncher, tout ce qu'ils pouvaient, tout ce dont elle avait besoin: leur flamme et leur foi, leur conscience et leur force, des militants dévoués jusqu'au sacrifice de leur vie, des agitateurs et des propagandistes populaires, des diffuseurs de la littérature révolutionnaire à travers le pays, des techniciens de toutes sortes et, surtout, des combattants incomparables.

Il va de soi qu'en février 1917 Cronstadt se rallia immédiatement à la Révolution.

Se soulevant et prenant possession de la ville, les marins se virent obligés de procéder à une action pénible mais qu'ils considéraient indispensable: dans la nuit du 27 au 28 février, ils saisirent et exécutèrent sur-le-champ 200 officiers supérieurs notoirement et farouchement réactionnaires. La rancune et la haine, accumulées depuis de longues années, purent ainsi s'assouvir. Parmi les victimes se trouvaient, en effet, ceux qui, en 1910, lors d'une tentative de révolte, firent fusiller quelques centaines de marins et ordonnèrent, au fort Totleben, la fameuse noyade de plusieurs barques remplies de matelots appréhendés.

Toutefois l'exécution de ces 200 officiers fut le seul sanglant épisode.

Notons que, en même temps, les marins protégèrent de leur mieux, non seulement ceux des gradés qu'ils estimaient et aimaient, mais même ceux qui, tout simplement, ne s'étaient pas distingués par des férocités dans les répressions. Pendant des heures entières,

des groupes de matelots cherchèrent un peu partout leurs officiers disparus dans le tumulte. Les découvrant en état d'arrestation chez d'autres équipages ou ailleurs, ils obtenaient leur libération et les mettaient en sécurité sur leurs bateaux ou dans leurs casernes.

Rapidement, les marins organisèrent le premier Soviet de Cronstadt. Bien qu'il fût très modéré (la plupart de ses membres étant des socialistes révolutionnaires de droite et des mencheviks), ce Soviet, sous la poussée des masses révolutionnaires, connut aussitôt des conflits aigus avec le gouvernement provisoire. Le sujet immédiat de ces conflits fut insignifiant. Mais le fond en était sérieux et bien compris par la masse. Le gouvernement ne pouvait tolérer ni l'esprit d'indépendance ni l'activité grouillante de ceux de Cronstadt. Il cherchait à tout prix à briser l'un, à paralyser l'autre, bref à dompter les rétifs et à soumettre entièrement la ville.

Les premiers conflits furent réglés à l'amiable. Après de multiples meetings et délibérations, Cronstadt crut prudent de céder pour l'instant.

Toutefois, mécontent de l'attitude molle de son Soviet, le peuple de Cronstadt procéda – le premier – à la réélection des délégués.

En attendant, de nouveaux conflits avec le gouvernement provisoire ne tardèrent pas à éclater. À plusieurs reprises, Cronstadt, à bout de patience, fut sur le point de s'insurger contre le gouvernement. Seule, la conviction que le pays ne comprendrait pas encore cet acte prématuré faisait reculer les marins.

C'est à ce moment que surgirent les premières légendes et calomnies à l'égard de Cronstadt, répandues à profusion par la presse bourgeoise russe et étrangère. «Cronstadt s'est séparé de la Russie et s'est proclamé république autonome.» «Cronstadt fabrique sa propre monnaie.» «Cronstadt s'apprête à traiter la paix avec les ennemis de la patrie.» «Cronstadt est à la veille de conclure une paix séparée avec les Allemands.» Telles furent certaines de ces insanités. Leur but était de discréditer Cronstadt dans l'opinion du pays et de l'écraser ensuite sans difficulté.

On sait que le premier gouvernement provisoire n'eut pas le temps de réaliser ce projet. Il tomba, balayé par l'hostilité générale.

Cronstadt gagna un bon point aux yeux des masses.

Le second Soviet de Cronstadt fut beaucoup plus à gauche. Il comptait de nombreux bolcheviks, quelques maximalistes et quelques anarchistes*.

Pendant l'activité du Soviet et ses luttes intestines inévitables entre les diverses fractions comptaient peu par comparaison à l'énorme travail qui se faisait au *sein même des masses*, sur les navires, dans les casernes, aux ateliers.

Les meetings à la Place de l'Ancre se succédaient. Tous les problèmes de la Révolution y étaient traités et examinés sous tous les points de vue.

La population vivait des jours intenses, passionnés.

Ainsi Cronstadt s'éduquait et se préparait à la part exceptionnellement active qu'il allait prendre bientôt à toutes les luttes, à toutes les étapes de la Révolution et à son œuvre entière sur toute l'étendue du pays.

D'abord favorables à Kérensky, les marins furent vite fixés sur son rôle.

Deux semaines à peine après la fameuse offensive ratée du 18 juin, Cronstadt se dressa définitivement contre lui et son gouvernement. Ceci d'autant que, vers la même époque, Kérensky, ayant eu vent de l'attitude hostile de Cronstadt, se mit à arrêter les marins militants lorsqu'ils se montraient à Pétrograd et à envisager d'autres mesures répressives. Quelques troubles et fusillades à Pétrograd

* Pour de multiples raisons, la présence d'anarchistes dans les Soviets était un fait plutôt rare. En dehors de Cronstadt, il y avait quelques anarchistes au Soviet de Pétrograd et à celui de Moscou. Ailleurs, un anarchiste dans le Soviet était une exception.

Quant à l'attitude *générale* des anarchistes vis-à-vis des Soviets, elle se modifia d'après l'évolution même de ceux-ci. *Favorable* au début, quand les Soviets avaient encore l'allure d'organismes ouvriers et quand la poussée révolutionnaire permettait d'espérer qu'elle les rendrait aptes à remplir certaines fonctions utiles, cette attitude évolua par la suite, devint *sceptique* et, enfin, nettement *négative* à mesure que les Soviets se transformaient en organismes politiques maniés par le gouvernement.

Les anarchistes commencèrent donc par ne pas s'opposer au fait que des camarades fussent élus membres de ces institutions. Ils passèrent ensuite à la critique, puis à l'absentation, et ils finirent par se prononcer « catégoriquement et définitivement contre toute participation aux Soviets devenus des organismes purement politiques organisés sur une base autoritaire, centraliste et étatiste ». (Résolution du Congrès de « Nabate », à Elisabethgrad, en avril 1919.)

où un régiment révolutionnaire de mitrailleurs s'opposa, armes en main, à son envoi sur le front et fut mitraillé par des troupes fidèles au gouvernement, attisa le feu.

C'est alors que, le 4 juillet, 12 000 marins, soldats, ouvriers et ouvrières de Cronstadt débarquèrent à Pétrograd, porteurs de drapeaux rouges et noirs et de pancartes clamant surtout le mot d'ordre: «Tout le pouvoir aux Soviets locaux!» Les manifestants se dirigèrent vers le palais de Tauride où toutes les fractions, y compris les bolcheviks, délibéraient sur la situation politique. Ils s'apprêtaient à étendre par la suite la manifestation, à entraîner dans l'action les masses et la garnison de la capitale et à pousser la lutte jusqu'à la chute du gouvernement pour le remplacer par celui «des Soviets».

Cette fois, leur geste ne fut pas suivi. Après avoir perdu quelques-uns des leurs dans des escarmouches de rues avec les troupes qui soutenaient le gouvernement, ils se rendirent compte de l'insuccès de la manifestation et durent retourner à Cronstadt sans résultat. La nouvelle révolution n'était pas encore mûre.

Le gouvernement, de son côté, n'osa pas sévir contre les manifestants. Il ne se sentait pas assez fort. Après de laborieux pourparlers avec Cronstadt, pourparlers au cours desquels les deux parties se préparaient à une lutte sans merci (Cronstadt formait des bataillons pour attaquer Pétrograd), on finit par arriver à un accord et tout rentra dans le calme.

Il n'est pas inutile de rappeler quelques traits caractéristiques de cette «sédition» manquée.

Les bolcheviks y jouèrent un rôle prépondérant. Les manifestants adoptèrent et portèrent surtout leurs mots d'ordre. À Cronstadt, leurs représentants étaient les principaux organisateurs de l'entreprise. Les marins leur posèrent la question: «Que faire si le parti se dérobe à l'action?» Ils répondirent: «Nous les obligerons d'ici». Mais le Comité central n'ayant pris aucune décision (ou ayant décidé de s'abstenir) et certains bolcheviks notoires traitant avec d'autres fractions, ils y participèrent «en amateurs». Lénine se borna à prononcer du haut d'un balcon, un discours d'encourage-

ment et disparut. Trotsky et d'autres leaders s'abstinrent de toute intervention et s'éclipserent à leur tour. *Le mouvement n'était pas le leur. Ils ne le commandaient pas. Donc, il ne les intéressait point. Ils attendaient leur heure.*

Détail curieux: certains bolcheviks, ayant installé sur une auto blindée un grand drapeau rouge aux initiales de leur Comité Central, voulurent se mettre en tête des manifestants. Les marins leur déclarèrent vouloir agir, non pas sous les auspices du parti bolcheviste, mais sous celles de leur Soviet et les obligèrent à prendre place en arrière.

Les anarchistes, déjà influents à Cronstadt, prirent une part active à l'action et y perdirent quelques-uns des leurs.

Mais, au fond, ce fut un mouvement de masses, c'est-à-dire de quelques milliers de révoltés.

Un autre fait curieux: après les journées de juillet, la presse bourgeoise reprit ses calomnies contre Cronstadt, insinuant que la sédition était organisée « avec l'argent allemand » (on « précisait » que chaque matelot avait touché 25 roubles-or par jour), parlant de « trahison », etc. La presse socialiste fit chorus avec l'autre; elle insinua que le mouvement était l'œuvre « d'éléments louches ». N'a-t-on pas dit, depuis longtemps, que « le socialisme était le meilleur gendarme de la bourgeoisie » ?

Cette campagne permit à Kérensky de menacer Cronstadt de représailles sévères. Mais, nous l'avons vu, il n'osa pas passer aux actes.

Cronstadt ne se laissait, d'ailleurs, nullement intimider. On y était de plus en plus conscient de se trouver sur le bon chemin. Et on était aussi de plus en plus sûr que le jour était proche où les vastes masses comprendraient que la foi, la force et les buts de l'action de Cronstadt étaient les leurs.

C'est alors que Cronstadt déploya résolument son extraordinaire et fébrile activité.

On commença par envoyer, coup sur coup, des agitateurs et des propagandistes populaires – sortes d'émissaires révolutionnaires – dans tous les coins du pays.

Le mot d'ordre et de ralliement était: «Tout le pouvoir aux Soviets locaux!».

On arrêtait ces émissaires par dizaines en province. Cronstadt ripostait par de nouveaux envois massifs.

Bientôt, une grande satisfaction vint récompenser ses efforts. Les marins de la mer Noire, qui jusqu'alors soutenaient Kérénsky, finirent par mettre en doute «les informations de source sûre» dénonçant «le rôle contre-révolutionnaire de Cronstadt». Pour en avoir le cœur net, ils y envoyèrent une délégation. Solennellement reçue par le Soviet, cette délégation s'aboucha intimement avec ceux de Cronstadt, comprit leur attitude et aussi le mensonge de la presse et des autorités.

À partir de ce moment, une liaison étroite s'établit entre les deux flottes.

Quelques unités des troupes du front envoyèrent à Cronstadt des délégations chargées de sonder l'état d'esprit des marins et de tâcher de les mettre à la raison le cas échéant, tant leur renommée était dénaturée par les calomnies.

Une de ces délégations, composée d'un nombre imposant d'hommes décidés en cas de besoin, à une action violente, forma une véritable expédition de guerre. Elle arriva devant Cronstadt sur des bateaux remplis d'armes (même de canons et de mitrailleuses), prête à faire face à toute éventualité. Elle ne se risqua pas à accoster car, d'après les journaux et les rumeurs, ne pouvait-on pas s'attendre à essayer un feu nourri des défenseurs de la «République indépendante de Cronstadt» à la solde de l'Allemagne?

On jeta l'ancre à quelque distance des côtes et on dépêcha en ville, tout d'abord, quelques canots avec des «plénipotentiaires». Débarqués, ceux-ci avancèrent vers la ville, prudemment, comme de véritables patrouilles d'éclaireurs en pays ennemi.

Tout se termina, comme de coutume, par une réception solennelle au Soviet et par des discussions intimes, passionnées, mais amicales. Les marins allèrent visiter les bateaux de l'«expédition» qu'on fit entrer au port. De leur côté, les hôtes visitèrent les navires de guerre. Le soir, après un bon repas et aux sons de la musique, la délégation,

convaincue, repartit pour le front, aux cris de: «Tout le pouvoir aux Soviets locaux!»

Souvent les délégations proposaient aux marins d'aller remplacer au front leurs unités fatiguées. Alors ceux de Cronstadt leur exposaient fermement leur point de vue: «Tant que la terre n'est pas aux paysans ni la Révolution complètement victorieuse, disaient-ils, les travailleurs n'ont rien à défendre!»

Lorsque, un peu avant la marche du général Korniloff sur Pétrograd, la réaction, dans ses efforts pour se rendre maîtresse des événements, rétablit ça et là la discipline à l'armée, puis la peine de mort sur le front et essaya de détruire les Comités des soldats, Cronstadt reprit ses préparatifs pour une insurrection armée.

Lorsque, vers la même époque, le gouvernement de Kérénsky, sous prétexte de renforcer le front de Riga, décida d'enlever de Cronstadt et de tous les forts les pièces d'artillerie lourde, l'indignation et la colère des marins atteignirent leur comble. Ils se rendaient parfaitement compte que cette artillerie ne pouvait jouer aucun rôle efficace sur le front. De plus, ils savaient que la flotte allemande s'apprêtait à attaquer Cronstadt. Ils se préparaient à lui barrer la route ce qui eût été impossible sans l'artillerie. Ne pouvant admettre une telle ignorance des faits chez les membres du gouvernement, ils voyaient dans cette intention de désarmer Cronstadt à la veille de l'attaque une trahison directe de la Révolution. Ils étaient définitivement convaincus que le gouvernement de Kérénsky avait décidé d'étouffer la Révolution par n'importe quel moyen sans exclure la reddition aux Allemands de Cronstadt et de Pétrograd.

Alors Cronstadt n'hésita pas. Sur les navires et dans les équipages, sur les forts et aux ateliers, des réunions secrètes se mirent à élaborer un plan de résistance et de révolte. En même temps, des dizaines de matelots partaient tous les jours à Pétrograd où ils faisaient le tour des usines, des chantiers et des casernes, prêchant ouvertement l'insurrection.

Devant cette opposition farouche, le gouvernement recula et céda. On négocia un compromis: un petit détachement de matelots seulement partit pour le front. Au fond, les marins se réjouissaient

de cette solution. En effet, le seul endroit où ils ne réussissaient pas à pénétrer, grâce à la vigilance des comités d'officiers, était, précisément, le front. Une occasion se présentait maintenant d'y porter ce qu'on appelait « la contagion de Cronstadt ».

Après le « putsch » du général Korniloff, en août 1917, dont nous avons parlé plus haut et pour l'écrasement duquel les marins de Cronstadt s'étaient particulièrement distingués, la dernière méfiance des masses à leur égard fut brisée. En même temps, la popularité de Kérensky diminuait chaque jour davantage. On commençait à comprendre partout que Cronstadt avait raison de se méfier du gouvernement, de démasquer les machinations de la réaction et de ne pas se laisser faire.

La victoire morale de Cronstadt fut complète.

À partir de ce moment, de multiples délégations ouvrières et paysannes se succédèrent à Cronstadt. On cherchait à se renseigner sur la situation véritable; on demandait des conseils et des indications pour l'avenir. Le rôle révolutionnaire de Cronstadt se précisait de plus en plus.

Au départ, toutes les délégations demandaient aux marins d'envoyer dans leurs régions des propagandistes et de la littérature pour éclairer les esprits. Cronstadt ne demandait pas mieux. On peut dire sans exagération que, bientôt, il ne resta plus un seul département, un seul district où des émissaires de Cronstadt n'avaient pas passé au moins quelques jours, conseillant de s'emparer carrément des terres, de ne pas obéir au gouvernement, de réélire et de consolider les Soviets, de lutter à outrance pour la paix et pour la poursuite de la révolution.

C'est à cette époque que les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviks durent quitter les Soviets et céder la place aux bolcheviks. Et c'est alors que se forgèrent, fiévreusement, les éléments essentiels de la prochaine Révolution.

Lénine était au courant de toute cette situation et préparait, lui aussi, « son heure ».

Ainsi, par leur inlassable activité, ceux de Cronstadt avaient insufflé un esprit révolutionnaire dans les organisations ouvrières et paysannes et dans l'armée.

Notons qu'en même temps ils se dressaient vigoureusement contre toute mesure non organisée, contre tout acte de haine ou de désespoir individuel.

Et ajoutons qu'au même moment la flotte baltique dut soutenir quelques durs combats contre l'escadre allemande pour défendre l'accès de Pétrograd au nom de la Révolution en marche.

Le lecteur connaît déjà le rôle que Cronstadt avait joué dans la lutte contre le général Korniloff, dans la Révolution d'octobre.

Partout où la Révolution se battait contre la vieille société, ceux de Cronstadt se trouvaient aux rangs des combattants.

Pour en terminer avec la période pré-bolcheviste, il nous reste à mettre le lecteur au courant d'un intense travail *positif* réalisé par Cronstadt malgré toutes les luttes armées et autres tâches.

Le Soviet de Cronstadt créa deux organismes importants: la « Commission technique et militaire » et la « Commission de propagande ».

La *Commission technique et militaire* comprenait: 14 membres du Soviet, quelques délégués de l'« Union des ouvriers des transports maritimes » et des délégués des navires de guerre et des forts.

On créa, de plus, la fonction de commissaires spéciaux aux principaux forts. Ces commissaires étaient chargés d'assurer une liaison permanente entre les forts, le Soviet et la Commission, et aussi de veiller matériellement sur le bon état des forts, leurs moyens d'action, etc.

La commission surveillait tout ce qui avait rapport à la défense de Cronstadt et à ses besoins techniques. Elle était chargée, entre autres, de réaliser le principe de l'armement général du peuple travailleur: elle s'occupait de l'instruction militaire des ouvriers; elle formait leurs bataillons: elle tenait à jour les registres de toutes les unités de combat, etc. Elle veillait aussi sur l'état des navires marchands, cargos ou bateaux de passagers. Elle en faisait l'inventaire: elle dirigeait les travaux de réparation; elle était chargée d'utiliser la ferraille dont regorgeait l'immense dépôt d'artillerie.

La *Commission de propagande* était considérée par Cronstadt comme extrêmement importante. Elle déployait une grande acti-

tivité éducative, non seulement à Cronstadt même, mais aussi dans des localités plus ou moins éloignées et dont le cercle s'élargissait progressivement à travers le pays. Tous les jours arrivaient des forts dont certains se trouvaient à une trentaine de kilomètres en mer et de telle ou telle banlieue de Pétrograd des demandes d'orateurs, rapporteurs, conférenciers, propagandistes.

La Commission commandait, ramassait et diffusait toute sorte de littérature: politique, sociale (socialiste, communiste, anarchiste) et de vulgarisation scientifique, traitant surtout d'économie générale, d'économie rurale, etc.

Chaque soldat tenait à se composer, avec ses propres deniers, une petite bibliothèque qu'il utilisait d'abord avec empressement lui-même et qu'il rêvait d'emporter plus tard chez lui: dans «son pays», dans son village.

Les méthodes employées pour le choix et l'envoi des propagandistes méritent de retenir l'attention.

Tout atelier, toute unité militaire, tout navire pouvait envoyer un propagandiste populaire en province. Celui qui avait le désir de partir comme tel devait le déclarer à l'assemblée générale de son unité ou de son atelier. S'il n'y avait pas d'objection, le Comité de l'Unité ou de l'atelier remettait au candidat un premier mandat. Celui-ci était visé par la Commission de Propagande et allait au secrétariat du Soviet. Si, à la réunion générale du Soviet, la candidature était appuyée par ceux qui connaissaient personnellement le candidat, et si personne ne s'opposait à sa candidature pour des raisons d'ordre révolutionnaire ou moral, le Soviet retournait le mandat formel et définitif au nom du Soviet. Ce mandat devait le protéger contre toute mésaventure: il lui servait de sauf-conduit et de permis de séjour sur place.

Les moyens pécuniaires pour ces missions étaient fournis par la Caisse du Soviet, constituée par des prélèvements bénévoles des ouvriers sur leurs salaires.

Presque toujours, le propagandiste emportait avec lui des produits spécialement fabriqués par des ouvriers de Cronstadt pour être livrés aux paysans à titre de cadeaux.

Cette petite entreprise industrielle mérite aussi d'être signalée.

Les ouvriers de Cronstadt, particulièrement ceux qui gardaient toujours leur « chez soi » paysan, montèrent un atelier où ils travaillaient aux heures libres, produisant des objets indispensables à la campagne: des clous, des fers à cheval, des faux, des charrues etc. Ils étaient aidés dans cette besogne par des soldats et matelots spécialistes.

L'entreprise prit le nom de: « Union des laboureurs de Cronstadt ». Chaque objet fabriqué portait la marque de l'Union. Une liste des objets fabriqués paraissait périodiquement dans les *Izvestia* du Soviet de Cronstadt.

L'Union avait demandé à tous les habitants de la ville de lui livrer la ferraille inutilisable. La Commission technique lui en fournissait également.

Les émissaires de Cronstadt n'oubliaient jamais de se munir de ces produits pour en faire présent aux paysans par l'intermédiaire des Soviets locaux. Des lettres de chaleureuse reconnaissance affluaient au Soviet de la part des paysans qui promettaient, en échange, de soutenir « la ville « dans la lutte » pour le pain et la liberté ».

Une autre entreprise est à indiquer.

Les habitants de la ville de Cronstadt utilisèrent le terrain vide entre les côtes et la ville proprement dite pour y aménager des jardins potagers collectifs, sortes de petites communes horticoles.

Des groupes de citoyens, d'une cinquantaine de personnes habitant le même quartier ou travaillant au même endroit, s'entendaient pour travailler la terre en commun. Chaque « commune » recevait de la ville un lot de terrain tiré au sort. Les « communards » étaient aidés par des spécialistes: arpenteurs et agronomes.

Toutes les questions générales intéressant les membres de ces communes étaient discutées dans des réunions de délégués ou dans des assemblées générales.

Un Comité d'approvisionnement s'occupait des graines de semence. L'outillage était fourni par les dépôts de la ville et par les « communards » eux-mêmes. Le fumier – seul engrais disponible – était livré également par la ville.

Ces jardins potagers ont rendu aux habitants de Cronstadt de fiers services, surtout aux périodes de famine, en 1918 et plus tard.

Les « communes » servirent, en même temps, à rapprocher les habitants entre eux.

Cette « commune libre » fit preuve d'une grande vitalité. Elle existait encore en 1921 et resta longtemps la seule organisation indépendante que les bolcheviks ne parvinrent pas à briser.

Tout ce qui concernait les services et la vie intérieure de la ville était assuré et administré par les citoyens eux-mêmes, au moyen des *Comités de maisons* et des « milices ». Peu à peu, on avançait vers la socialisation des habitations et de tous les services urbains.

Généralement à Cronstadt et ailleurs (avant l'intronisation des bolcheviks), les habitants d'une *maison* organisaient d'abord quelques assemblées des locataires. Ces assemblées nommaient un « Comité des locataires », qui comprenait des hommes énergiques et aptes à remplir telle ou telle fonction. (Les locataires finissaient par bien se connaître entre eux.) Le Comité veillait à la bonne tenue de la maison et à la sécurité de ses habitants; il désignait les gardes de jour et de nuit et ainsi de suite. Les « Comités des maisons » déléguaient un de leurs membres au « Comité de la rue », qui s'occupait des affaires concernant *la rue* du quartier. Venaient ensuite: le « Comité du quartier », le « Comité de l'arrondissement » et, enfin, le « Comité urbain » qui s'occupait des intérêts de la ville et centralisait, d'une façon naturelle et logique, tous les services, dans la mesure où cette centralisation était nécessaire. Telles étaient les tâches des Comités.

Quant à la « milice », son organisation était semblable à celle des Comités: chaque maison possédait un noyau de miliciens, fourni par les locataires; il y avait, ensuite, une milice de rue, de quartier, etc.

Tous les services fonctionnaient admirablement, car les hommes qui s'en chargeaient le faisaient de bon cœur, par goût personnel et en raison de leurs aptitudes individuelles, donc consciemment et consciencieusement, se rendant pleinement compte de l'im-

portance de leur activité*. (Naturellement, les bolcheviks, arrivés au pouvoir, liquidèrent peu à peu cette auto-administration et la remplacèrent par une organisation étatiste « mécanique », assurée par des fonctionnaires.)

S'acheminant ainsi vers la socialisation totale des locaux et de tous les services urbains, la population laborieuse de Cronstadt réalisait en même temps un ensemble de mesures paisibles et créatrices visant à une transformation fondamentale des bases mêmes de la vie en société.

* En août-novembre 1917, l'auteur de ces lignes, habitant Pétrograd, se rendait souvent à Cronstadt, y faisait des conférences et suivait de près la vie libre et intense de la population. Certains détails sont empruntés à l'excellente brochure russe, faite par un autre militant qui habitait Cronstadt et participait activement à toutes ses œuvres: E. Yartchouk, *Cronstadt dans la Révolution russe*. La brochure n'a pas été traduite en français.

CRONSTADT SE DRESSE CONTRE L'IMPOSTURE BOLCHEVISTE (MARS 1921)

LES PREMIERS DISSENTIMENTS ENTRE CRONSTADT ET LE GOUVERNEMENT BOLCHEVISTE. – Nous abordons le point crucial de l'épopée de Cronstadt: sa lutte désespérée et héroïque, en mars 1921, contre la nouvelle et dernière imposture (bolcheviste) et la fin de son indépendance.

Les premiers dissentiments entre ceux de Cronstadt et le nouveau gouvernement se firent jour presque au lendemain de la Révolution d'octobre.

Le mot d'ordre: « Tout le pouvoir aux Soviets locaux » signifiait pour Cronstadt l'indépendance de chaque localité, de chaque Soviet, de chaque organisme social dans les affaires qui les concernaient, par rapport au centre politique du pays: le droit de prendre des initiatives, des décisions et des mesures, sans demander la « permission » à ce « centre ». D'après cette interprétation, le « Centre » ne pouvait dicter ni imposer sa volonté aux Soviets locaux, chaque Soviet, chaque organisme ouvrier ou paysan étant le « maître » chez lui. Nécessairement, il avait à coordonner son activité avec celle d'autres organisations, sur une base fédérative. Les affaires concernant le pays entier devaient être coordonnées par un centre fédératif général.

Cronstadt supposait donc que, sous la protection du gouvernement « prolétarien » et « ami », une Fédération libre des Soviets et une Fédération libre des Comités d'Usines allaient créer progressivement une force organisée puissante, capable de défendre les conquêtes de la Révolution Sociale et de continuer celle-ci.

Or, le gouvernement – naturellement – s'occupait de tout, sauf du problème primordial: celui d'aider les organisations ouvrières et paysannes à s'émanciper définitivement.

Le gouvernement se préoccupait de la Constituante, de sa propre installation et de ses prérogatives, de ses rapports avec les divers partis

politiques, de l'élaboration des projets de collaboration avec les restes de la bourgeoisie (« contrôle ouvrier de la production »), etc. Il se souciait fort peu de l'indépendance des organisations ouvrières. Il n'y pensait pas le moins du monde.

Il y avait mieux: manifestement, il comprenait le mot d'ordre « pouvoir aux Soviets » d'une façon étrange. Il l'appliquait à contre-sens. Au lieu de prêter main-forte aux masses ouvrières pour leur permettre de conquérir et d'élargir leur activité propre et autonome, il commençait par leur *enlever tout* « pouvoir » et par les traiter comme des sujets soumis. Il fermait à son gré les usines et en licenciait le personnel contre la décision de celui-ci; il prenait d'autres mesures arbitraires et coercitives, sans même demander l'avis des travailleurs intéressés, il faisait fi des réclamations émanant des organisations ouvrières. Et surtout – tous les jours davantage – il rétrécissait, sous divers prétextes, la liberté d'action des Soviets et des autres organismes de travailleurs, s'imposait partout arbitrairement et même par la violence.

Complétons à ce propos les exemples cités précédemment de l'imposture du gouvernement bolcheviste et aussi de son incapacité en face des problèmes réels de la Révolution.

Au début de 1918, la population laborieuse de Cronstadt, après des débats dans de multiples réunions, décida de procéder à la « socialisation des maisons et des habitations ».

Il s'agissait, d'abord, d'obtenir le consentement et le concours du Soviet local; puis, de créer un organisme compétent, ayant à sa charge le recensement et l'examen des immeubles et des locaux, la répartition la plus équitable des logements leur remise en état, leur entretien, la mise en fonction d'un service de réparations, de constructions nouvelles, etc.

Un dernier meeting populaire monstre chargea définitivement quelques membres du Soviet – socialistes-révolutionnaires de gauche et anarcho-syndicalistes – de soulever la question à la prochaine séance plénière.

En conséquence, un projet détaillé, établi par les mandataires, fut déposé au bureau du Soviet.

L'article premier du projet déclarait: « Désormais, la propriété privée pour ce qui concerne les biens fonciers et les immeubles est abolie ».

D'autres articles spécifiaient:

- la gestion de tout immeuble incombera désormais au « Comité de la maison », élu par l'ensemble de ses locataires;

- les affaires importantes concernant un immeuble seront discutées et résolues par des assemblées générales des locataires;

- les affaires concernant l'ensemble d'un quartier seront examinées aux assemblées générales de ses habitants; des « Comités de quartier » seront désignés dans leur sein;

- les « Comité d'arrondissement » s'occuperont des affaires touchant tout un arrondissement;

- enfin, les délégués de tous les arrondissements de la ville formeront le « Bureau exécutif urbain des Comités de maisons », lequel prendra à sa charge les affaires concernant la ville entière.

Les membres bolcheviks du Soviet demandèrent de reporter à huit jours la discussion du projet, prétextant l'importance du problème et la nécessité d'un examen approfondi.

Ce délai accepté par le Soviet, ils se rendirent à Pétrograd afin d'y obtenir des instructions du « Centre ».

À la séance suivante les bolcheviks demandèrent le retrait du projet déposé. Ils déclarèrent, notamment, qu'un problème d'une telle importance ne pouvait être résolu autrement que pour l'ensemble du pays; que Lénine était déjà en train de préparer un décret à ce sujet et que, dans l'intérêt même de la question, le Soviet de Cronstadt devait attendre les instructions du Centre.

Les socialistes-révolutionnaires de gauche, les maximalistes et les anarcho-syndicalistes demandèrent la discussion immédiate et obtinrent gain de cause.

Au cours des débats, l'extrême-gauche souligna la nécessité de passer au vote aussitôt. Après discussion et de procéder à la réalisation immédiate du projet s'il était adopté.

Alors les bolcheviks et les sociaux-démocrates (mencheviks) formèrent un « front unique », se levèrent et quittèrent la salle. Des

applaudissements ironiques nourris et des cris: « Enfin, ça y est: les voilà unis! » accompagnèrent leur geste.

S'efforçant d'arranger les choses, un délégué maximaliste proposa de voter le projet article par article, ce qui permettait aux bolcheviks de revenir, de prendre part au vote et d'effacer ainsi la fausse impression que leur sortie avait laissée: celle d'être contre l'abolition de la propriété privée.

La proposition fut adoptée. Entre-temps, les bolcheviks comprirent leur manque de tactique. Ils regagnèrent leurs sièges et votèrent l'article premier: « La propriété privée en ce qui concerne les biens fonciers et les immeubles est abolie ».

Ce fut de leur part un vote « de principe ».

Mais lorsqu'on passa à la discussion des articles traitant des moyens de réalisation immédiate de ce principe, ils quittèrent la salle à nouveau.

Détail curieux: quelques bolcheviks estimèrent impossible pour eux de se soumettre, dans cette affaire, à la « discipline du parti ». Ils restèrent à leurs places, prirent part à la discussion et votèrent le projet. Ils déclarèrent avoir été formellement mandatés par leurs électeurs pour voter la réalisation immédiate de celui-ci. Néanmoins, sévèrement frappés, ils furent exclus du parti « en raison de leur penchant anarcho-syndicaliste ».

Le projet fut voté.

Mais longtemps encore, une lutte passionnée se poursuivit autour de cette affaire, aux ateliers, dans les bataillons, sur les navires, etc. (Cronstadt n'était pas encore ligoté.) Les réunions se succédaient. Les membres du Soviet étaient invités à y faire des rapports sur les incidents de la discussion et sur leur attitude. Certains bolcheviks réfractaires au projet furent rappelés du Soviet par leurs électeurs.

À la suite de ces incidents, les bolcheviks ouvrirent une campagne violente contre les anarcho-syndicalistes. Et ils tentèrent de saboter l'application du projet adopté.

Rien n'y fit. Bientôt, les Comités (des immeubles, des quartiers, etc.) furent constitués et commencèrent à fonctionner. Le

projet entra en vigueur. Le principe: «Chaque habitant a droit à un logis convenable» devint une réalité.

Toutes les habitations furent méthodiquement visitées, examinées et recensées par les soins des Comités, aux fins d'une répartition plus équitable.

On découvrit, d'une part, des taudis horribles où s'entassaient des malheureux, parfois plusieurs familles ensemble, alors que des appartements de 10 à 15 pièces, ensoleillées et confortables, n'étaient occupés que par quelques personnes seulement. Le directeur de l'École des Ingénieurs, par exemple, célibataire, occupait à lui seul un appartement luxueux de 20 pièces. Et lorsque la commission se présenta pour recenser son appartement et diminuer son «espace vital» au profit de quelques malheureuses familles arrachées à des taudis malsains, il protesta bruyamment et qualifia cet acte de «véritable brigandage».

Bientôt, tous ceux qui remplissaient des baraques insalubres, des mansardes infectes ou des sous-sols immondes, purent être logés dans les locaux un peu plus sains et confortables.

On aménagea quelques hôtels pour les voyageurs.

Chaque Comité d'arrondissement organisa un atelier chargé des travaux de réparations et d'aménagement des immeubles. Ces ateliers fonctionnèrent avec succès.

Plus tard, le gouvernement bolcheviste détruisit cette organisation et brisa net ses débuts constructeurs. La gestion des immeubles passa à une institution purement bureaucratique, centralisée par en haut: la «Centrale des biens fonciers et des immeubles» rattachée au «Conseil d'Économie nationale». Cette «Centrale» installa dans chaque immeuble, quartier, arrondissement un fonctionnaire ou, pour mieux dire, un *policier*, chargé surtout de surveiller les entrées et les sorties des maisons, de signaler les déplacements des habitants du quartier, de signifier les infractions aux lois de couchage et aux règlements des visas, de dénoncer les «suspects», etc.

Plusieurs décrets bureaucratiques et partant stériles, furent promulgués. Tous les travaux, toutes les tâches positives, concrètes, furent abandonnés. La population intéressée étant même éliminée

de la besogne (comme dans d'autres domaines), tout retomba dans l'état d'inertie et de stagnation. Les meilleurs immeubles furent réquisitionnés pour les services bureaucratiques de l'État, pour les appartements des fonctionnaires, etc. Et les autres, plus ou moins abandonnés à leur sort, commencèrent à se détériorer.

LES MESURES PRÉVENTIVES DU GOUVERNEMENT. – À la suite de tels procédés et agissements du nouveau pouvoir *dans tous les domaines de la vie*, les marins de Cronstadt ne tardèrent pas à comprendre qu'ils avaient été trompés, bercés par les faux slogans d'« Etat prolétarien », de « dictature du prolétariat » et autres. Ils comprirent que, sous une apparente amitié, de nouveaux ennemis des masses laborieuses s'étaient installés sur le trône.

Ils ne cachèrent pas leur déception. Une certaine opposition pacifique mais ferme aux actes bureaucratiques, arbitraires, anti-sociaux et antirévolutionnaires du gouvernement bolcheviste se fit sentir dans leurs rangs *dès fin 1917*, quelque deux mois après la Révolution d'octobre.

Mais les bolcheviks veillaient. Le gouvernement savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les militants de Cronstadt. Il ne pouvait pas se sentir en sécurité tant que, tout près de lui, continuait à exister cette citadelle de la véritable Révolution.

Il fallait à tout prix la réduire à l'impuissance et à l'obéissance.

Le gouvernement conçut un plan machiavélique. N'osant pas attaquer Cronstadt ouvertement, « de front », il commença – méthodiquement, sournoisement – à *l'affaiblir*; à l'appauvrir, à l'user, à l'épuiser. Il mit en œuvre une série de mesures camouflées pour priver Cronstadt de ses meilleures forces, pour lui enlever ses éléments les plus combattifs, pour l'« effriter » et, en fin de compte, l'anéantir.

Avant tout, il continua à utiliser plus que jamais l'enthousiasme révolutionnaire, les forces et les aptitudes des marins.

Lorsque, peu après octobre, la situation alimentaire de la population des villes devint catastrophique, le gouvernement demanda à Cronstadt de former des équipes spéciales de propagandistes et

de les envoyer en province, à la campagne, dans les villages, prêcher aux paysans les idées de solidarité et de devoir révolutionnaires, notamment la nécessité de nourrir les villes. La renommée révolutionnaire de ceux de Cronstadt, disaient les bolcheviks, pouvait rendre à la cause des services inappréciables: les marins arriveraient plus facilement que tous autres à convaincre les paysans de céder une partie de leurs récoltes aux ouvriers affamés.

Cronstadt s'exécuta. De nombreuses formations partirent pour les profondeurs du pays et s'acquittèrent de la tâche. Or, presque tous ces détachements furent ensuite éparpillés, par mille moyens. Pour diverses raisons, leurs membres furent obligés de rester à l'intérieur du pays. Ils ne rentrèrent plus à Cronstadt.

D'autre part, le gouvernement prélevait constamment à Cronstadt de gros détachements pour les envoyer partout où la situation intérieure devenait flottante, menaçante, dangereuse.

Cronstadt s'exécutait toujours. Combien de ces braves militants et combattants ne revirent plus jamais leur navire ou leur caserne !

On lui demandait aussi, constamment, des hommes pour remplir des fonctions ou occuper des postes exigeant des aptitudes spéciales, une responsabilité sérieuse, un courage à toute épreuve.

Cronstadt ne refusait jamais.

Des chefs de formations militaires, des commandants de trains ou de voitures blindés et de stations de chemin de fer, des ouvriers spécialisés: mécaniciens, tourneurs, monteurs, etc., étaient continuellement puisés parmi ceux de Cronstadt.

Cronstadt se prêtait à tous les sacrifices.

Lorsque le soulèvement de Kalédine dans le Sud devint menaçant, ce fut encore Cronstadt qui envoya contre lui des forces importantes, contribua puissamment à l'écrasement de l'ennemi et laissa beaucoup des siens sur le champ de bataille.

Toutes ces mesures préalables furent enfin couronnées par un coup de massue auquel Cronstadt, *déjà très affaibli*, ne put résister efficacement.

Lorsque, fin février 1918, les marins rentrant de leur expédition contre Kalédine descendirent du train à la station terminus d'où

s'ouvrait le panorama du golfe de Finlande sous sa nappe de neige hivernale, ils furent surpris de voir la route noire de monde. C'étaient les matelots de Cronstadt qui se traînaient vers Pétrograd, leurs baluchons au dos.

Bientôt ceux qui rentraient apprirent l'amère vérité de la bouche de ceux qui partaient ainsi.

À l'encontre de la résolution adoptée par le Congrès panrusse des marins au lendemain de la Révolution d'octobre, résolution proclamant, conformément aux mandats unanimes donnés aux délégués, que la flotte ne serait pas démobilisée, mais resterait intacte comme unité combattante révolutionnaire, le Conseil des Commissaires du Peuple publia, au début de février 1918, le fameux décret d'après lequel *la flotte actuelle était déclarée dissoute*. Une nouvelle « Flotte rouge » allait être créée, sur des bases nouvelles. Chaque conscrit devait signer désormais un engagement *individuel* par lequel il entrait dans la marine « bénévolement ». Et – détail significatif – les soldes des matelots étaient très alléchantes.

Les marins refusèrent d'exécuter le décret.

Le gouvernement riposta par un ultimatum: ou la soumission, ou la ration supprimée dans les vingt-quatre heures.

Cronstadt ne se sentait pas assez fort pour résister jusqu'au bout. La rage au cœur, tout en maudissant le nouveau Pouvoir « révolutionnaire », les matelots plièrent bagage et quittèrent leur « citadelle » emportant quelques mitrailleuses. « Nous en aurons peut-être encore besoin, disaient-ils. Que les bolcheviks arment donc eux-mêmes leurs futurs mercenaires ! »

(Comme on le sait, quelques mois plus tard, le gouvernement bolcheviste désarma toute la population. Tout citoyen, quel qu'il fût et où qu'il se trouvât, était sommé de rendre ses armes aux autorités locales, sous peine de mort.)

Plus tard, un certain nombre de matelots, de retour des fronts révolutionnaires ou pour d'autres raisons, revinrent à Cronstadt et s'y regroupèrent. Mais ce n'était plus qu'une poignée sans importance. Les forces principales étaient « pulvérisées » à travers l'immense pays.

CRONSTADT AFFAIBLI. – Cronstadt n'était plus la même ville.

Le gouvernement put s'en persuader à plusieurs reprises.

Ainsi, lors des pourparlers de paix avec l'Allemagne, le Soviet de Cronstadt, comme l'écrasante majorité des autres Soviets, vota contre la paix avec les généraux. Dans tous les meetings et réunions on se prononça contre une telle paix. Alors les bolcheviks, Après avoir pris certaines mesures, annulèrent le premier vote, soulevèrent la question pour la seconde fois et imposèrent une résolution pour la paix. Cronstadt s'inclina.

La paix conclue et le compact bloc révolutionnaire (Cronstadt, l'escadre de la mer Noire, etc.) enfin désagrégé, le gouvernement bolcheviste avait le champ libre pour consolider sa dictature sur le peuple laborieux.

Lorsque, en avril 1918, il attaqua, à Moscou et ailleurs, les groupements anarchistes, fermant leurs sièges, supprimant leur presse et jetant en prison leurs militants, Cronstadt montra encore une fois ses griffes. Mais elles n'avaient plus le même tranchant. Il était maintenant impossible aux matelots de « tourner leurs canons » contre les imposteurs. Et d'ailleurs ces derniers ne se trouvaient plus à portée de leurs armes: ils s'étaient déjà retranchés, comme certains tyrans précédents, derrière les murs du Kremlin, à Moscou. Cronstadt dut se borner à deux résolutions de protestation: l'une fut adoptée lors d'un meeting monstre tenu sur la glorieuse place de l'Ancre, l'autre le fut par le Soviet.

Aussitôt, une répression féroce s'abattit sur « l'orgueil et la gloire de la Révolution ». Les bolcheviks laissèrent convoquer les réunions à dessein: il leur fallait un prétexte. Le Soviet fut dissous et remplacé par un nouveau, plus docile. Les réunions, la parole, la presse, etc., furent soumises, comme partout, au contrôle de l'État. Une section de la Tchéka s'installa dans la ville. Des « cellules communistes » furent créées partout: dans les ateliers, dans les régiments, sur les navires.

Chacun était surveillé par les mouchards. Pour la moindre critique des actes bolchevistes, les « coupables » étaient saisis et emmenés à Pétrograd où ils disparaissaient pour la plupart.

Une seule fois Cronstadt se cabra résolument et l'emporta. Le navire de ligne *Pétropavlovsk* refusa net de remettre entre les mains des autorités un matelot anarchiste (un nommé Skourikhine). Les bolcheviks, cette fois, n'insistèrent pas. Provoquer un soulèvement pour un individu eût été imprudent. Le jeu n'en valait pas la chandelle. Et quant au bonhomme, on l'aurait plus tard par un autre moyen.

Sauf pour ce cas fâcheux, le gouvernement bolcheviste pouvait jubiler: l'avant-garde de la vraie Révolution, Cronstadt, était bien impuissante, pliée sous la poigne de fer du pouvoir « communiste ».

Toutefois ceci n'était vrai qu'à moitié.

Pendant des mois et des mois, Cronstadt assistait impuissant à l'imposture, à l'ignominie, aux crimes des fossoyeurs de la Révolution.

En rentrant de permission, les matelots racontaient de quelle façon le « Pouvoir des travailleurs » traitait les travailleurs. À la campagne, on réquisitionnait chez les paysans, sans distinction, le dernier blé, le dernier bétail, souvent même des objets de ménage, condamnant ainsi les cultivateurs à une existence de famine et on n'hésitait pas à recourir aux arrestations et aux exécutions en masse des récalcitrants. Autour des villes, des barrages armés confisquaient impitoyablement quelques malheureux sacs de farine que les paysans envoyaient le plus souvent à leurs parents affamés, et jetaient en prison ceux qui résistaient. Et, en même temps, on « ne voyait pas » de vrais marchands qui passaient avec leurs marchandises destinées à la spéculation, car ceux-là savaient graisser les pattes.

« Le peuple laborieux est désarmé, constataient les matelots; on voit maintenant que l'armement général des travailleurs, la liberté de parole et d'action font peur non seulement aux contre-révolutionnaires avérés, mais aussi à ceux qui abandonnent le vrai chemin de la Révolution. On crée l'Armée Rouge qui, comme toutes les armées, finira par devenir une force aveugle entre les mains du parti au pouvoir. Détachés de la base, de l'atelier, de leurs camarades de travail, les soldats, choyés, entraînés par des mots d'ordre trompeurs, soumis à une discipline abrutissante et privés des moyens d'agir

d'une façon organisée, pourront être facilement maniés dans le sens voulu par les dirigeants, quels qu'ils soient ».

Cronstadt écoutait, observait et bouillonnait, mais se sentait impuissant à agir.

Et quant au peuple il était de plus en plus ligoté, muselé, subjugué, écrasé.

LES OUVRIERS DE PÉTROGRAD SE SOULÈVENT CONTRE LE GOUVERNEMENT BOLCHEVISTE. – Enfin, et malgré tout, l'orage éclata.

Il commença à gronder, non pas à Cronstadt, mais à Pétrograd.

Fin février 1921, la situation des masses ouvrières dans les villes était devenue intenable.

La vie entière se désagrégeait. Les denrées de toute première nécessité faisaient défaut. Le pain même était rationné et difficile à trouver. Faute de combustible, les habitations ne pouvaient plus être chauffées. Les chemins de fer fonctionnaient à peine. De nombreuses usines fermaient leurs portes, ce qui aggravait la situation.

Les appels, les interpellations, les réclamations des ouvriers restaient sans effet.

Le Pouvoir bolcheviste se rendait parfaitement compte de la gravité de la situation. Il avouait même son impuissance à y remédier. Mais il se refusait obstinément à modifier quoi que ce fût de sa « ligne ». Il ne voulait même pas *discuter* avec les ouvriers mécontents. Il repoussait d'avance toute suggestion, toute collaboration, toute initiative. En guise de remède il recourait de plus en plus à des réquisitions, à des expéditions militaires, à des mesures répressives, à la violence la plus arbitraire.

Alors, des troubles sérieux éclatèrent à Pétrograd.

Plusieurs usines, parmi les plus importantes, improvisèrent des assemblées générales ouvrières et adoptèrent des résolutions hostiles au gouvernement, exigeant un changement de régime. Des proclamations rédigées dans le même sens apparurent dans les ateliers et sur les murs. Les masses s'agitaient sourdement.

Une observation importante s'impose ici.

Naturellement, dans ce vaste mouvement populaire plusieurs éléments intervenaient, plusieurs thèses se heurtaient. Aucune *liberté* d'idées ni de discussion n'étant admise et de nombreux *révolutionnaires* étant sous les verrous, toute cette effervescence était, nécessairement, vague et confuse. La Révolution ayant déjà dévié, le processus révolutionnaire étant engagé sur une fausse route, le mouvement entier était fatalement dénaturé.

Dans ces conditions il était naturel que certains éléments du mouvement, influencés par une propagande anti-révolutionnaire – celle des socialistes modérés surtout – proposassent des mesures et des solutions qui cherchaient à ramener la Révolution en arrière au lieu de tenter de la dégager de l'impasse pour la faire *avancer*.

Ainsi, certains éléments demandaient le retour à la liberté de commerce et surtout la convocation d'une Assemblée constituante.

Mais, trois faits essentiels sont à signaler.

1° Les éléments en question étaient loin de *prévaloir* dans l'ensemble du mouvement. Ils n'étaient nullement les plus forts ni les plus audacieux. La liberté de propagande pour les gauches, la liberté d'action pour les masses, pouvaient encore, avec l'aide des bolcheviks sincères, sauver la situation amener une solution et donner à la Révolution un nouvel élan *dans le bon sens*.

2° N'oublions pas qu'au point de vue général, le bolchevisme représentait lui aussi un système réactionnaire. Il y avait donc deux forces réactionnaires en présence: l'une composée de certains éléments antibolchevistes, tirait en arrière; l'autre – le bolchevisme lui-même – paralysait et pétrifiait la Révolution. La seule force vraiment révolutionnaire se trouvait ailleurs.

3° Justement, d'autres éléments représentaient cette véritable force révolutionnaire. Et – ce qui nous importe ici – *Cronstadt en était le représentant le plus important*.

Ceux de Cronstadt envisageaient une solution qui, tout en étant hostile au bolchevisme, n'avait cependant rien de commun avec les idées rétrogrades, *comme celle de l'Assemblée constituante ou celle de retour au capitalisme privé*.

L'action menée par Cronstadt, au début même des troubles, en fait foi.

En réponse à certaines proclamations et à une propagande exigeant la convocation de la Constituante, Cronstadt envoya (bien entendu, clandestinement) des délégués à des usines, fabriques et ateliers de Pétrograd pour déclarer aux ouvriers ce qui suit :

Toute l'énergie révolutionnaire de Cronstadt, ses canons et ses mitrailleuses seront résolument dressés *contre l'Assemblée constituante* et contre tout retour en arrière. Mais si les ouvriers désabusés de la « dictature du prolétariat », se dressent contre les nouveaux imposteurs, pour les « *Soviets libres* », pour la liberté de parole, de presse, d'organisation et d'action des travailleurs : ouvriers et paysans, et de tous les courants idéologiques : anarchistes, socialistes-révolutionnaires de gauche, etc., si les ouvriers se soulèvent pour une troisième Révolution vraiment prolétarienne, pour les mots d'ordre d'octobre, alors Cronstadt les appuiera de toutes ses forces, unanimement prête à vaincre ou à mourir.

Les meetings spontanés dans toutes les grandes usines commencèrent le 22 février.

Le 24, les troubles prirent une tournure plus grave.

Dès le matin les autorités entreprirent, aux fins d'« épuration », une révision des fiches individuelles des ouvriers de l'usine Troubotchny, une des plus importantes de Pétrograd. Cela fit déborder la coupe. L'usine cessa le travail. Quelques centaines d'ouvriers allèrent à d'autres usines afin de faire débrayer le personnel. Bientôt l'usine Baltique, la fabrique Laferme et l'usine de munitions Patronny se joignirent à la grève.

Une foule de 2 000 à 3 000 ouvriers, très agités, se forma dans la rue et tenta de manifester. Le gouvernement « ouvrier et paysan », qui disposait déjà de quelques forces policières et militaires spécialement dressées, suffisantes pour combattre de tels mouvements, dépêcha sur place des détachements d'étudiants de l'Académie Militaire, aspirants officiers (dits « Koursanti »). Des collisions eurent lieu entre ces troupes et la foule sans armes. Les ouvriers furent dispersés. Par ailleurs, la police et les troupes empêchèrent plusieurs meetings.

Le 25 février, le mouvement s'accroît encore. Il se répandit dans toute la ville. Les grévistes firent « débrayer » les ouvriers des arsenaux de l'Amirauté et ceux du port « Galernaïa ».

Des masses d'ouvriers se rassemblaient çà et là. Elles furent de nouveau dispersées par les formations spéciales.

Voyant les désordres s'amplifier, le gouvernement alerta la garnison de la capitale. Mais celle-ci était aussi en effervescence. Plusieurs unités déclarèrent qu'elles n'avaient pas à se battre contre les ouvriers. Elles furent désarmées; mais le gouvernement ne pouvait plus compter sur ces troupes. Il s'en passa, d'ailleurs, ayant amené, de la province et de certains « fronts » de la guerre civile des détachements d'élite, communistes par excellence.

Le même jour, le gouvernement créa à Pétrograd un « Comité de Défense », sous la présidence de Zinovieff, pour coordonner toute l'action contre le mouvement.

Le 26 février, à la séance du Soviet de Pétrograd, un communiste notoire, Lachévitch, membre dudit Comité et aussi du Conseil militaire révolutionnaire de la République, fit un rapport sur la situation. Il dénonça les ouvriers de l'usine Troubotchny comme meneurs des troubles, les qualifiant d'« hommes qui ne pensaient qu'à leur intérêt personnel » et de « contre-révolutionnaires ». En conséquence l'usine fut fermée et les ouvriers se trouvèrent privés automatiquement de leur ration de vivres.

Au cours de la même séance, le Commissaire de la flotte baltique, Kouzmine, signala pour la première fois une certaine effervescence parmi les équipages des navires de guerre en rade de Cronstadt.

À partir du 27 février, un nombre considérable de proclamations de toutes sortes furent diffusées dans les rues et apposées aux murs de la capitale. L'une des plus caractéristiques disait :

Un changement fondamental dans la politique du gouvernement est nécessaire. En premier lieu, les ouvriers et les paysans ont besoin de liberté. Ils ne veulent pas vivre selon les prescriptions des bolcheviks: ils veulent décider eux-mêmes de leur destin.

Camarades, maintenez l'ordre révolutionnaire! Exigez d'une manière organisée et décidée:

La libération de tous les socialistes et des ouvriers sans parti, emprisonnés;
L'abolition de l'état de siège, la liberté de parole, de presse et de réunion pour tous ceux qui travaillent;

La réélection libre des Comités d'usines et des représentants aux syndicats et aux Soviets.

Le gouvernement répondit par des arrestations en masse et par la suppression de diverses organisations ouvrières.

Le 28 février, les forces militaires communistes, arrivées du dehors, envahirent Pétrograd. Aussitôt une répression impitoyable s'abattit sur les travailleurs. Désarmés, ceux-ci ne purent résister. En deux jours les grévistes furent réduits par la force et l'agitation ouvrière écrasée « par une main de fer », selon l'expression de Trotsky.

Or, c'est précisément le 28 février que Cronstadt se mit en mouvement.

CRONSTADT APPUIE LES OUVRIERS DE PÉTROGRAD. – SON PREMIER GESTE. – LA RIPOSTE ET L'ATTITUDE DU GOUVERNEMENT. – *Ce 28 février*, l'équipage du navire de ligne *Pétropavlovsk*, en émoi depuis quelques jours, adopta une *résolution* qui obtint aussitôt l'approbation d'un autre navire de guerre: *Sébastopol*.

Rapidement, le mouvement s'étendit à toute la flotte de Cronstadt et gagna aussi les régiments rouges de la garnison.

La résolution ne portait aucun caractère agressif; elle se bornait à formuler les aspirations des travailleurs et des marins.

Quelques commissions de marins furent envoyées à Pétrograd afin d'établir une liaison plus étroite avec les ouvriers de la capitale et obtenir une information exacte sur la situation.

Ainsi le mouvement des marins avait un caractère tout à fait pacifique et loyal. Il appuyait moralement certaines revendications des travailleurs, ce qui n'était nullement anormal dans un « Etat ouvrier », dirigé par un « Gouvernement prolétarien ».

Le 1^{er} mars une réunion publique eut lieu sur la place de l'Ancre. Elle fut convoquée *officiellement* par la première et la seconde escadre de la flotte baltique. L'annonce parut dans l'organe du Soviet de Cronstadt.

Le même jour, le président de l'Exécutif central panrusse Kalinine, et le Commissaire de la flotte baltique Kouzmine, arrivèrent à Cronstadt. Kalinine fut reçu avec les honneurs militaires, avec musique et bannières déployées.

16 000 marins, soldats rouges et travailleurs assistèrent à la réunion. Elle fut présidée par le président du Comité exécutif du Soviet de Cronstadt, le communiste Vassilieff. Kalinine et Kouzmine étaient présents.

Les délégués des commissions envoyées à Pétrograd firent leurs rapports au meeting. Vivement indignée, la réunion exprima sa désapprobation des méthodes employées par les communistes pour étouffer les légitimes aspirations des ouvriers de Pétrograd. La résolution adoptée la veille par le *Pétropavlovsk* fut alors présentée à l'assemblée. À la discussion, le président Kalinine et le Commissaire Kouzmine attaquèrent avec une extrême violence la résolution, les grévistes de Pétrograd et les marins de Cronstadt. Mais leurs discours n'eurent aucun effet. La résolution du *Pétropavlovsk*, mise aux voix par un matelot, Pétritchenko, fut adoptée à l'unanimité.

« La résolution fut adoptée par la majorité écrasante de la garnison de Cronstadt. Elle fut lue au meeting général de la ville le 1^{er} mars, en présence de près de 16 000 citoyens, et adoptée à l'unanimité. Le président du Comité exécutif de Cronstadt, Vassilieff, et le camarade Kalinine votèrent contre la résolution. » C'est dans les termes ci-dessus que le Commissaire Kouzmine nota l'événement.

Voici le texte intégral de ce document historique :

*Résolution de la réunion générale de la 1^{re} et de la 2^e escadres
de la flotte de la Baltique, tenue le 1^{er} mars 1921.*

Après avoir entendu les rapports des représentants envoyés à Pétrograd par la réunion générale des équipages pour y examiner la situation,

L'assemblée décide qu'il faut :

Étant donné que les Soviets actuels n'expriment pas la volonté des ouvriers et des paysans,

1° Procéder immédiatement à la réélection des Soviets au moyen du vote secret. La campagne électorale parmi les ouvriers et les paysans devra se dérouler en pleine liberté de parole et d'action;

2° Établir la liberté de parole et de presse pour tous les ouvriers et paysans, pour les anarchistes et pour les partis socialistes de gauche*;

3° Accorder la liberté de réunion aux syndicats et aux organisations paysannes;

4° Convoquer en dehors des partis politiques une Conférence des ouvriers, soldats rouges et marins de Pétrograd, de Cronstadt et de la province de Pétrograd pour le 10 mars 1921 au plus tard;

5° Élargir tous les prisonniers politiques socialistes et aussi tous les ouvriers, paysans soldats rouges et marins, emprisonnés à la suite des mouvements ouvriers et paysans;

6° Élire une commission aux fins d'examiner les cas de ceux qui se trouvent dans les prisons et les camps de concentration;

7° Abolir les « offices politiques », car aucun parti politique ne doit avoir des privilèges pour la propagande de ses idées, ni recevoir de l'État des moyens pécuniaires dans ce but. Il faut instituer à leur place des commissions d'éducation et de culture, élus dans chaque localité et financées par le gouvernement;

8° Abolir immédiatement tous les barrages**;

9° Uniformiser les rations pour tous les travailleurs, excepté pour ceux qui exercent des professions dangereuses pour la santé;

10° Abolir les détachements communistes de choc dans toutes les unités de l'armée; de même pour la garde communiste dans les fabriques et usines.

* Il faut avoir connu Cronstadt pour comprendre le vrai sens de cette clause. En effet, elle a l'air de vouloir limiter la liberté de parole et de presse car elle ne l'exige que pour les courants d'extrême gauche. La résolution le fait *uniquement pour enlever d'avance toute possibilité de se méprendre sur le vrai caractère du mouvement.*

Dès le début de la Révolution, aussitôt après les tout premiers jours où avait coulé le sang des officiers trop zélés, Cronstadt réalisa les libertés les plus larges. Les citoyens n'étaient gênés en rien, quelles que fussent leurs convictions. Seuls quelques tsaristes invétérés restèrent en prison. Mais dès que l'accès de colère spontanée fut passé, dès que la raison commença à l'emporter sur l'instinct de conservation, on souleva dans les réunions la question de l'élargissement de tous les emprisonnés, tant le peuple de Cronstadt haïssait les prisons. On envisagea de donner la liberté à tous les emprisonnés, mais dans l'enceinte de la ville seulement: à Cronstadt les menées réactionnaires ne pouvaient avoir aucun succès, mais les marins ne se considéraient pas en droit de fournir des contre-révolutionnaires à d'autres localités. Les agissements de Kérénsky provoquèrent une nouvelle vague de colère et le projet fut abandonné. Mais ce sursaut de mauvaise humeur fut le dernier. À partir de ce moment, Cronstadt ne connut pas un seul cas de persécution pour des idées. Toutes les thèses pouvaient y circuler librement. La tribune de la place de l'Ancre était ouverte à tout le monde.

** Il s'agit des détachements armés autour des villes dont il a été question plus haut. Leur but officiel était de supprimer le commerce illicite et de confisquer les vivres et autres produits. L'irresponsabilité et l'arbitraire de ces « barrages » étaient devenus proverbiaux dans le pays. Fait piquant: le gouvernement supprima ces détachements *la veille de son attaque contre Cronstadt.* On cherchait ainsi à tromper et à endormir le prolétariat de Pétrograd.

En cas de besoin ces corps de garde pourront être désignés dans l'armée par les compagnies et dans les usines et fabriques par les ouvriers eux-mêmes;

11° Donner aux paysans la pleine liberté d'action en ce qui concerne leurs terres et aussi le droit de posséder du bétail, à condition qu'ils s'acquittent de leur tâche eux-mêmes, c'est-à-dire sans avoir recours au travail salarié;

12° Désigner une commission ambulante de contrôle;

13° Autoriser le libre exercice de l'artisanat, sans emploi d'un travail salarié;

14° Nous demandons à toutes les unités de l'armée et aussi aux camarades «koursanti» militaires de se joindre à notre résolution;

15° Nous exigeons que toutes nos résolutions soient largement publiées par la presse. La résolution est adoptée à l'unanimité par la réunion des équipages de l'escadre. Deux personnes se sont abstenues.

Signé: *Pétritchenko*, président de la réunion; *Pérépelkine* secrétaire.

Il est regrettable que le texte *traduit* de la résolution n'en reflète pas la tournure populaire, le style «rustique», le parfum candide: une preuve de plus que le mouvement se trouvait entièrement entre les mains des travailleurs eux-mêmes, qu'il exprimait bien leurs véritables idées et aspirations, sans être «poussé» ou «monté» par qui que ce fut.

Puisque la validité des mandats du Soviet de Cronstadt allait expirer, la réunion décida de convoquer une conférence de délégués des navires, de la garnison, des ateliers, des syndicats et des différentes institutions soviétiques, pour le 2 mars, afin de discuter les modalités des nouvelles élections. Cette décision était parfaitement conforme à la Constitution soviétique. La Conférence fut officiellement et régulièrement annoncée dans les *Izvestia*, organe officiel du Soviet.

Le 2 mars, plus de 300 délégués se réunirent dans la Maison d'Éducation, ancienne Ecole des Ingénieurs.

La grande majorité des délégués n'appartenait à aucun parti politique. Les délégués communistes formaient une minorité; néanmoins selon la coutume, les rapporteurs de la question: «Les buts et les tâches de la Conférence des délégués», furent désignés parmi ceux-ci.

La réunion fut ouverte par le marin Pétritchenko. Elle élit, au scrutin public, un bureau de cinq membres. L'un d'eux raconta plus tard que les membres de la Conférence étaient exclusivement des

marins, des soldats rouges, des ouvriers et des employés soviétiques. Naturellement, il n'y avait, parmi les délégués, aucun « officier de l'ancien régime » (insinuation lancée par les communistes de Pétrograd).

L'ordre du jour portait: les nouvelles élections au Soviet. On voulait les organiser sur une base plus libre et plus juste, tenant compte de la résolution adoptée la veille. On désirait un Soviet capable de poursuivre les tâches fixées par celle-ci.

L'esprit de la Conférence était tout à fait « soviétique ». Cronstadt exigeait des Soviets libres de toute emprise des partis politiques, Soviets qui seraient vraiment le reflet des aspirations des travailleurs et exprimeraient leur volonté. Cela n'empêchait nullement les délégués – adversaires du régime arbitraire des commissaires bureaucrates, mais non pas de celui des Soviets – d'être loyaux, de sympathiser avec le parti communiste comme tel et de désirer une solution pacifique des problèmes urgents.

Mais laissons raconter les événements à ceux de Cronstadt eux-mêmes.

Voilà ce qu'ils relatent dans les *Izvestia* du Comité révolutionnaire provisoire de Cronstadt, n° 9, du 11 mars 1921. (La « résolution » se trouve dans le n° 1 du 3 mars):

Comment fut créé le Comité Révolutionnaire Provisoire

Le 1^{er} mars, à 2 heures de l'après-midi, un meeting de marins, soldats rouges et ouvriers s'est tenu sur la place de la Révolution, avec l'autorisation du Comité exécutif du Soviet et non pas arbitrairement.

15 000 personnes assistèrent à cette réunion. Elle eut lieu sous la présidence du camarade Vassilieff, président du Comité exécutif. Le camarade Kalinine, président du Comité exécutif central panrusse, et Kouzmine, commissaire de la flotte baltique, venus de Pétrograd, y assistaient.

L'objet de la réunion était la discussion de la résolution adaptée précédemment par la réunion générale des équipages de la 1^{re} et de la 2^e escadres, dont le sujet était: « Les événements en cours » et « Les moyens de sortir le pays de l'état de désorganisation et de désarroi ».

Cette « résolution » est actuellement connue de tout le monde. Elle ne contient rien qui puisse ébranler le pouvoir des Soviets.

Au contraire, elle exprime bien l'idée du véritable pouvoir des Soviets: pouvoir des ouvriers et des paysans.

Mais les camarades Kalinine et Kouzmine, qui prirent la parole, ne voulurent pas le comprendre. Leurs discours restèrent sans écho. Ils ne surent pas gagner le cœur des masses tourmentées jusqu'à l'angoisse. Et le meeting vota unanimement la résolution des équipages.

Le lendemain, au su du Comité exécutif, avec son autorisation et conformément aux instructions publiées dans les *Izvestia*, les délégués des navires, de la garnison, des ateliers et des syndicats, à raison de deux par organisation, se réunirent à la Maison d'Éducation (ex-École des Ingénieurs): en tout, plus de 300 personnes.

Les représentants de l'autorité perdirent contenance. D'aucuns quittèrent même la ville. Dans ces conditions, l'équipage du navire de ligne *Pétropavlovsk* se vit obligé d'assurer la garde de l'édifice et la protection des délégués contre les excès éventuels, d'où qu'ils vinssent.

La Conférence fut ouverte par le camarade Pétritchenko. Après l'élection du Bureau, au nombre de 5 délégués, il donna la parole au camarade Kouzmine, commissaire de la flotte baltique. En dépit de la position très nette prise par la garnison et les ouvriers vis-à-vis des représentants du Pouvoir et vis-à-vis des communistes, le camarade Kouzmine ne voulut pas en tenir compte.

La Conférence avait pour tâche de trouver une issue pacifique à la situation créée. Il s'agissait, notamment, de constituer un organe à l'aide duquel on pourrait effectuer les réélections au Soviet, prévues par la résolution, sur des bases plus justes.

Cette tâche s'imposait d'autant plus que les pouvoirs du Soviet précédent composé presque uniquement de communistes, et qui s'était avéré inapte à résoudre les problèmes vitaux absolument urgents, venaient à leur terme.

Mais, au lieu de rassurer les délégués, le camarade Kouzmine, au contraire, les excita. Il parla de la position équivoque de Cronstadt, des patrouilles, de deux pouvoirs, du danger polonais, de l'Europe entière qui nous regardait. Il affirma que tout était calme à Pétrograd. Il souligna qu'il se trouvait entre les mains des délégués qui pouvaient, s'ils le voulaient, le faire fusiller. Et, pour terminer, il déclara ceci: « Si les délégués veulent une lutte armée ouverte, ils l'auront. Car les communistes n'abandonneront pas le pouvoir bénévolement. Ils lutteront jusqu'au bout ».

Le discours maladroit de Kouzmine n'apporta aucun apaisement à l'émotion des délégués; au contraire, il contribua à leur irritation. Quant à l'allocution incolore et vague du président du Comité exécutif Vassilieff, qui lui succéda, elle passa inaperçue. La majorité écrasante des délégués était manifestement hostile aux communistes.

Néanmoins, les délégués ne perdaient pas l'espoir de trouver un terrain d'entente avec les représentants du Pouvoir. L'appel du président de la Conférence

pour entamer un travail positif et élaborer un ordre du jour fut approuvé unanimement.

On décida de passer à la rédaction de l'ordre du jour. Mais il était évident qu'on ne pouvait pas faire confiance aux camarades Kouzmine et Vassilieff. On jugea donc nécessaire de les mettre momentanément en état d'arrestation, surtout parce que les communistes étaient en possession des stocks d'armes, qu'on n'avait pas accès au téléphone, que d'après une lettre produite à la conférence les soldats rouges étaient apeurés et excités, que les commissaires interdisaient toute réunion dans les unités militaires.

Les camarades Kouzmine et Vassilieff ainsi que le commandant de la forteresse furent donc éconduits.

La Conférence ne dissimulait pas ses sentiments réprobateurs à l'égard des communistes. Mais lorsqu'on posa la question de savoir si les délégués communistes devaient rester à la Conférence pour continuer le travail commun avec les camarades sans parti la réunion répondit positivement. Malgré quelques protestations et la proposition de certains délégués d'arrêter les communistes, l'ensemble des délégués ne partagea pas cet avis, considérant que les communistes présents étaient des délégués des unités et des organisations au même titre que les autres.

Ce fait prouve une fois de plus que les délégués sans parti des travailleurs, que les soldats rouges, les marins et les ouvriers ne considéraient pas la résolution adoptée au meeting de la veille comme menant nécessairement à une rupture avec les communistes *en tant que parti*. On espérait encore pouvoir trouver un langage commun.

Ensuite sur la proposition du camarade Pétritchenko, lecture fut donnée de la résolution de la veille. Elle fut adoptée par la majorité écrasante des délégués. Alors, au moment même où la Conférence semblait pouvoir commencer le travail positif, le camarade délégué du navire de ligne *Sébastopol* demanda la parole pour une déclaration urgente. Il déclara que 15 camions de troupes avec fusils et mitrailleuses étaient en route vers le lieu de la réunion.

La vérification opérée par la suite démontra que cette fausse nouvelle était lancée par les communistes dans le but de « torpiller » la Conférence. Mais au moment où elle fut communiquée – surtout en raison de la tension générale et de la position hostile prise vis-à-vis de la Conférence par les représentants du Pouvoir – toute l'ambiance portait les délégués à y croire.

Néanmoins, la proposition du président de passer à la discussion sur les événements en cours, en prenant pour base la résolution adoptée, est acclamée. La Conférence commence la discussion des mesures à prendre pour que les clauses de la résolution soient effectivement appliquées. L'idée d'envoyer une délégation à Pétrograd est déclinée car celle-ci serait certainement arrêtée. Après quoi, plusieurs camarades délégués proposent que le Bureau de la Conférence

s'organise en un Comité Révolutionnaire Provisoire et qu'il soit chargé de préparer les réélections au Soviet.

À ce moment-là le camarade président déclare qu'un détachement de 2 000 hommes serait en route vers le lieu de la réunion. Fort émus et excités les délégués anxieux quittent l'immeuble de la Maison d'Éducation.

La séance étant ainsi levée en raison de cette dernière communication, le Comité Révolutionnaire Provisoire, chargé de l'ordre, s'installa sur le navire de ligne *Pétropavlovsk* et y établit son siège jusqu'au jour, où, grâce à ses efforts, l'ordre fut assuré dans la ville au mieux des intérêts de tous les travailleurs, marins, soldats rouges et ouvriers.

Ajoutons à ce récit, sommaire et incomplet, quelques détails rapportés plus tard par l'un des membres du Comité Révolutionnaire.

La décision de créer ce Comité, prise à l'unanimité quelques instants avant la clôture de la séance, sous l'impression de toutes les rumeurs alarmantes et des menaces de Kouzmine de Kalinine et de Vassilieff, laissa entendre que « le Bureau de la Conférence et le président Pétritchenko étaient chargés de remplir provisoirement les fonctions d'un Comité Révolutionnaire, faute du temps nécessaire pour créer un tel Comité d'une façon plus formelle ».

Entre autres, on savait positivement qu'aussitôt après le meeting populaire du 1^{er} mars, *les Communistes de Cronstadt entreprendraient des préparatifs sérieux en vue d'une action militaire contre le mouvement.*

En effet, le Comité communiste local, notamment, se mit à armer abondamment les membres du parti. Il ordonna au commissaire de la forteresse de prélever sur les stocks et de remettre aux cellules communistes des fusils, des mitrailleuses et des munitions.

Il est hors de doute que les chefs communistes de Cronstadt eussent ouvert les hostilités dès le 2 mars et empêché la Conférence des délégués de se réunir si un imprévu n'était venu contrecarrer leurs projets.

Sur les quelque 2 000 communistes inscrits à Cronstadt la grande majorité n'était que des « communistes de registre », venus au parti pour des raisons personnelles, non par conviction. Dès le début des événements, cette « masse communiste » abandonna ses chefs et vint rejoindre le mouvement général. Or, les chefs seuls, même soutenus

par un certain nombre de «koursanti» séjournant à Cronstadt, et aveuglément dévoués au parti, ne pouvaient espérer résister à la flotte, à la garnison et à la population tout entière. C'est pourquoi les chefs abandonnèrent l'idée d'une lutte armée immédiate à l'intérieur de Cronstadt. Une partie d'entre eux s'enfuit. Une autre se rendit aux forts environnants pour tenter de les soulever contre le mouvement. Les «koursanti» les suivirent. Ils visitèrent les forts les uns après les autres, mais ne trouvèrent nulle part l'appui recherché. Finalement, ils se rendirent à la « Pointe Rouge » («Krasnaïa Gorka», voir la carte.)

C'est ainsi que, dans la soirée du 2 mars, Cronstadt n'avait d'autre «Pouvoir» que celui du Comité Révolutionnaire Provisoire.

Le 3 mars parut le premier numéro des *Izvestia* (Nouvelles, Informations) du Comité Révolutionnaire Provisoire.

On y trouve en première place une sorte de manifeste ainsi conçu:

À la population de la forteresse et de la Ville de Cronstadt

Camarades et Citoyens, notre pays traverse une période difficile. Voici déjà trois ans que la famine, le froid et le chaos économique nous enserment dans un étau terrible. Le parti communiste, qui gouverne le pays, s'est détaché des masses et s'est révélé impuissant à les sortir d'un état de débâcle générale. Le parti n'a tenu aucun compte des troubles qui ont eu lieu, ces temps derniers, à Pétrograd et à Moscou, et qui ont démontré clairement qu'il a perdu la confiance des masses ouvrières. Il n'a tenu, non plus, aucun compte des revendications formulées par les ouvriers. Il considère tout cela comme des menées de la contre-révolution. Il se trompe profondément.

Ces troubles, ces revendications, c'est la voix du peuple entier, de tous ceux qui travaillent. Tous les ouvriers, marins et soldats rouges voient nettement aujourd'hui que seuls les efforts communs, seule la volonté commune des travailleurs, pourront donner au pays du pain, du bois et du charbon, pourront vêtir et chauffer le peuple, pourront sortir la République de l'impasse où elle se trouve.

Cette volonté de tous les travailleurs, soldats rouges et marins s'est manifestée nettement au grand meeting de notre ville, le mardi 1^{er} mars. Le meeting vota à l'unanimité une résolution des équipages des 1^{re} et 2^e escadres.

L'une des décisions adoptées fut celle de procéder immédiatement aux réélections du Soviet.

Afin d'établir pour ces réélections des bases plus justes, de sorte que la représentation des travailleurs au Soviet soit effective et que le Soviet soit un organe actif et énergique, les délégués de toutes les organisations de la marine, de la garnison et des ouvriers se réunirent le 2 mars à la Maison d'Éducation. Cette réunion devait élaborer les bases des nouvelles élections et commencer ensuite un travail positif et pacifique, travail de réorganisation du système soviétique.

Or, puisqu'on avait des raisons de craindre une répression, et aussi à la suite des discours menaçants des représentants du pouvoir, la réunion décida de créer un Comité Révolutionnaire Provisoire et de lui donner pleins pouvoirs quant à l'administration de la ville et de la forteresse.

Le Comité Provisoire a son siège sur le navire de ligne *Pétropavlovsk*.

Camarades et citoyens ! Le Comité Provisoire se préoccupe surtout de ce qu'il n'y ait pas d'effusion de sang. Il a employé tous ses efforts pour maintenir l'ordre révolutionnaire dans la ville, dans la forteresse et dans les forts.

Camarades et citoyens ! N'arrêtez pas votre travail. Ouvriers, restez à vos machines. Marins et soldats, n'abandonnez pas vos postes. Tous les employés, toutes les institutions doivent continuer le travail.

Le Comité Révolutionnaire Provisoire exhorte toutes les organisations ouvrières, tous les syndicats maritimes et autres, toutes les unités de mer et de terre, ainsi que tous les citoyens individuellement à lui prêter leur aide.

Sa mission est d'assurer, en coopération fraternelle avec vous, les conditions nécessaires pour les élections justes et honnêtes du nouveau Soviet.

Donc, camarades, de l'ordre, du calme, du sang-froid ! Tous au travail socialiste honnête, pour le bien de tous les travailleurs !

Cronstadt, le 2 mars 1921.

Signé: Pétritchenko, président du Comité Révolutionnaire Provisoire; *Toukine*, secrétaire.

Le même numéro contient la fameuse résolution des escadres et quelques notes administratives, dont celle-ci :

Ce 2 mars, vers 9 heures du soir, toutes les unités rouges de la forteresse et la majorité des forts se sont solidarisées avec le Comité Révolutionnaire Provisoire. Toutes les institutions et les services de liaison sont gardées par des patrouilles du Comité.

Pendant, les bolcheviks ne perdirent pas un instant pour préparer une attaque contre Cronstadt. Dès le début ils sentirent que ce mouvement pouvait entraîner pour eux une catastrophe. Aussi décidèrent-ils de l'étouffer coûte que coûte et le plus vite possible, avant qu'il ne prêle de l'extension.

Ils utilisèrent simultanément plusieurs procédés: 1° ils se hâtèrent d'assurer leur maîtrise sur les points stratégiques importants autour de Cronstadt et de Pétrograd, tels que: la Pointe-Rouge (Krasnaïa Gorka), Oranienbaum, Lissy Noss, etc.; 2° ils maintinrent l'état de siège à Pétrograd et prirent des mesures militaires répressives extraordinaires pour sauvegarder « l'ordre »; 3° ils firent certaines concessions – nous avons parlé de la suppression des « barrages » autour de la capitale – pour calmer les ouvriers; 4° ils procédèrent, sous le commandement suprême de Trotsky, à la rapide mise sur pied d'un corps d'armée spécial aux fins d'une attaque directe de Cronstadt; 5° ils déclenchèrent une violente campagne de mensonges et de calomnies contre ceux de Cronstadt, dans le but de tromper l'opinion et de justifier leur action.

Cette propagande acharnée commença dès le 2 mars.

Dans le numéro 2 des *Izvestia* du Comité Révolutionnaire en date du 3 mars, nous trouvons, à côté de diverses notes d'ordre administratif et économique, l'information suivante:

La Radio de Moscou.

Nous publions le radiogramme suivant, lancé par l'agence « Rosta » de Moscou et intercepté par la station de T.S.F. du *Pétropavlovsk*: radiogramme, plein de mensonges effrontés et de tromperies de la part du parti communiste qui se dit « Gouvernement soviétique ». (Certains passages n'ont pu être déchiffrés à cause du brouillage d'une autre station.) Ce radiogramme se passe de commentaires. Les travailleurs de Cronstadt comprendront la provocation.

Radio-Nouvelles Rosta. Moscou, 3 mars.

À tous ! À tous ! À tous !

À la lutte contre la conspiration blanc-gardiste !

La mutinerie de l'ex-général Kozlovsky et du navire Pétropavlovsk a été organisée par les espions de l'Entente, comme cela s'est produit pour de nombreux autres complots antérieurs. Cela se voit à la lecture du journal bourgeois français Le Matin qui, deux semaines avant la révolte de Kozlovsky, publia le télégramme suivant d'Helsingfors: « On mande de Pétrograd qu'à la suite de la récente rébellion de Cronstadt, les autorités militaires bolchevistes ont pris des mesures afin d'isoler Cronstadt et d'empêcher que les soldats et marins de Cronstadt s'approchent de Pétrograd. »

« Le ravitaillement de Cronstadt est interdit jusqu'à nouvel ordre. » Il est clair que la sédition de Cronstadt a été dirigée par Paris, que le contre-espionnage français y est mêlé. Toujours la même histoire. Les socialistes-révolutionnaires, dirigés de Paris, tramèrent

la rébellion contre le gouvernement soviétique, et à peine leurs préparatifs terminés, le véritable maître – un général tsariste – fit son apparition. L'histoire de Koltchak, qui tenta de rétablir le pouvoir avec l'aide des Socialistes-révolutionnaires, se répète une fois de plus. Tous les ennemis des travailleurs, des généraux tsaristes aux socialistes-révolutionnaires inclus, essaient de spéculer sur la faim et sur le froid. Naturellement, cette rébellion des généraux et des socialistes-révolutionnaires sera vite réprimée, et le général Kozlovsky et ses acolytes subiront le sort de Koltchak.

Mais il est hors de doute que le filet d'espionnage de l'Entente n'est pas jeté seulement sur Cronstadt. Ouvriers et soldats rouges, déchirez ce filet ! Démasquez les insinuateurs et les provocateurs ! Il vous faut du sang-froid, la maîtrise de vous-mêmes, de la vigilance. N'oubliez pas que le vrai moyen de sortir des difficultés alimentaires et autres, momentanées mais certes pénibles, est un travail intense en bonne entente et non pas des excès insensés qui ne peuvent qu'augmenter la misère pour la plus grande joie des ennemis maudits des travailleurs.

Par tous les moyens à sa disposition: ordres militaires, proclamations, tracts, affiches, articles de journaux, T.S.F., le gouvernement diffusait et imposait ces inqualifiables calomnies. N'oublions pas que tous les moyens de propagande et d'information étant entre ses mains, aucune voix libre ne pouvait faire entendre la vérité.

Dans le numéro 4 des *Izvestia* du Comité, du 6 mars, nous lisons ceci:

Lâches et calomniateurs

Nous portons à la connaissance de tous le texte d'une proclamation, lancée sur Cronstadt du haut d'un avion communiste.

Les citoyens n'éprouveront que du mépris pour cette calomnie provocatrice.

Ceux de Cronstadt savent comment et par qui le pouvoir odieux des communistes a été jeté bas.

Ils savent qu'à la tête du comité Révolutionnaire Provisoire se trouvent des militants dévoués élus, les meilleurs fils du peuple: des soldats rouges, des marins et des ouvriers.

Ils ne permettront à personne de leur mettre la bride sur le cou, encore moins à des généraux tsaristes ou à des blancs-gardistes. « Quelques heures encore, et vous serez obligés de vous rendre », nous menacent les communistes.

Hypocrites infâmes, qui voulez-vous tromper ?

La garnison de Cronstadt ne s'est jamais rendue aux amiraux tsaristes, elle ne se rendra pas non plus à des généraux bolchevistes.

Lâches que vous êtes ! Vous connaissez notre force et notre volonté de vaincre ou de mourir dignement et non pas fuir comme vos commissaires, les poches remplies de billets de banque tsaristes et d'or, produit du labeur et du sang ouvriers.

Voici, dans le même temps, ce que diffusait la Radio-Station de Moscou et que reproduit le même n° 4 des *Izvestia*, pour l'édification des lecteurs :

Radio de Moscou

À ceux de Cronstadt, trompés

Voyez-vous maintenant où les vauriens vous ont menés ? Voilà où vous en êtes ! Les crocs gourmands des anciens généraux tsaristes apparaissent déjà derrière le dos des socialistes-révolutionnaires et des mencheviks. Tous ces Pétritchenko et autres Toukine sont maniés comme des pantins par le général tsariste Kozlovsky, les capitaines Borkser, Kostromitinoïff, Chirmanovsky et autres blanc-gardistes avérés. On vous trompe ! On vous disait que vous luttiez pour la *démocratie*. Deux jours à peine sont écoulés, et vous voyez qu'en réalité vous luttez non pas pour la démocratie, mais pour des généraux tsaristes. Vous avez permis à un nouveau Wiren* de vous mettre la bride sur le cou.

On vous conte des bourdes : que Pétrograd est avec vous que la Sibérie et l'Ukraine vous soutiennent. Tout cela n'est que mensonges cyniques ! Le dernier marin de Pétrograd vous a tourné le dos lorsqu'il a appris que des généraux tsaristes, tel Kozlovsky, agissent parmi vous. La Sibérie et l'Ukraine défendent fermement le pouvoir soviétique. Pétrograd, la rouge cité, se moque des piteuses prétentions d'une poignée de socialistes-révolutionnaires et blanc-gardistes.

Vous êtes entourés de tous côtés. Quelques heures encore et vous serez obligés de vous rendre. Cronstadt n'a ni pain ni combustible. Si vous persistez, on vous canardera comme des perdrix. Naturellement, tous ces généraux – les Kozlovsky et les Borkser, tous ces vauriens – les Pétritchenko et les Toukine – fuiront à la dernière minute, chez les blanc-gardistes, en Finlande. Mais vous autres, simples marins et soldats rouges trompés, ou irez-vous ? Si l'on vous promet de vous nourrir en Finlande, on vous trompe encore ! Ne savez-vous pas que les soldats du général Wrangel, emmenés à Constantinople, y crevaient par milliers, comme des mouches, de faim et de maladies ? Le même sort vous attend si vous ne revenez pas immédiatement à la raison.

Rendez-vous tout de suite, sans perdre une minute !

Déposez les armes et passez chez nous !

Désarmez et arrêtez les chefs criminels, surtout les généraux tsaristes !

* Il s'agit du fameux amiral Wiren, commandant la place de Cronstadt au moment de la Révolution, un des officiers tsaristes les plus féroces, fusillé par les marins de Cronstadt le 28 février 1917.

Sa faute sera pardonnée à celui qui se rendra immédiatement.
Rendez-vous immédiatement! – *Comité de Défense de Pétrograd.*

Mêmes insinuations dans un autre radiogramme lancé, cette fois, par le Soviet de Pétrograd et dont le texte est reproduit dans le même numéro des *Izvestia*, précédé de cette brève introduction:

La station de T.S.F. du *Pétropavlovsk* a capté le radiogramme suivant qui confirme que les communistes continuent à tromper non seulement les ouvriers et les soldats rouges, mais aussi les membres du Soviet de Pétrograd.

Mais ils ne réussiront pas à tromper la garnison de Cronstadt ni ses ouvriers.

Enfin, le numéro 5 des *Izvestia* du 7 mars donne communication d'un nouveau et très long radiogramme de Moscou.

Avant de le reproduire, le journal le commente dans une note intitulée: «Ils continuent à calomnier».

La note réfute les inventions bolchevistes dans les termes suivants:

Ainsi nous venons d'apprendre que, selon les informations de la radio «Rosta», tout un monde est à pied d'œuvre chez nous: l'Entente et les espions français, les blanc-gardistes et les généraux tsaristes, les mencheviks, les socialistes-révolutionnaires, les banquiers de la Finlande, bref le monde entier fonce sur les pauvres communistes.

Et nous, ceux de Cronstadt, nous étions justement les seuls à n'en rien savoir!

Ce document de la bêtise communiste est franchement comique. Nous le reproduisons ici. Il procurera à ceux de Cronstadt quelques minutes de gaîté.

Il serait trop long, de reproduire ici ce radiogramme en entier. Bornons-nous à en citer quelques passages typiques:

.....
Le 2 mars, le «Conseil du travail et de la Défense» ordonna: 1° de déclarer l'ancien général Kozlovsky et ses partisans hors la loi; 2° de promulguer l'état de guerre dans la ville et dans la province de Pétrograd; 3° de remettre le pouvoir suprême de tout le district de Pétrograd aux mains du Comité de Défense de Pétrograd.
.....

La garnison entière de la Krasnaïa Gorka maudit les rebelles et brûle du désir de les combattre.

Pétrograd est absolument calme, et même les quelques usines où certains individus avaient lancé dernièrement des accusations contre le Gouvernement soviétique ont compris la provocation; elles ont compris où les entraînaient les agents de l'entente et de la contre-révolution.

.....

C'est au moment même où le parti républicain en Amérique vient d'assumer le pouvoir et se montre disposé à renouer les relations commerciales avec la Russie soviétique que la diffusion de fausses rumeurs et la fomentation des désordres à Cronstadt sont organisées pour impressionner le nouveau président américain et empêcher un changement de la politique américaine en Russie. La Conférence de Londres a lieu au même moment. La diffusion de semblables rumeurs cherche à influencer la délégation turque et à la rendre docile quant aux exigences de l'Entente. La révolte de l'équipage du *Pétropavlovsk* est sans aucun doute une étape de la grande conspiration pour créer des difficultés à l'intérieur de la Russie soviétique et pour ébranler la situation internationale. Ce plan est mis à exécution en Russie même par un général tsariste et par des ex-officiers, avec l'appui des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires.

Un nom revient constamment dans tous ces documents: celui d'un certain général Kozlovsky, prétendu vrai chef et maître du mouvement.

Il y avait en effet, à Cronstadt, un ex-général tsariste du nom de Kozlovsky. *Ce fut Trotsky, ce grand restaurateur des ex-généraux du tsar en tant que spécialistes, qui l'établit là comme artilleur spécialisé.* Tant que ce personnage fut inscrit au service des bolcheviks, ceux-ci fermèrent les yeux sur son passé. Mais dès que Cronstadt se révolta, ils mirent à profit la présence de leur «spécialiste» pour en faire un épouvantail.

Ce Kozlovsky ne joua aucun rôle dans les événements de Cronstadt, non plus que ses aides, cités par les bolcheviks: Borkser, Kostromitinoff et Chirmanovsky, dont l'un était simple dessinateur. Mais les bolcheviks exploitèrent leurs noms avec habileté pour dénoncer les marins comme ennemis de la République et présenter leur mouvement comme contre-révolutionnaire. Les agitateurs communistes furent envoyés dans les usines et les ateliers de Pétrograd et de Moscou afin d'appeler le prolétariat à se dresser

contre Cronstadt, «ce nid de la conspiration blanche, dirigée par le général Kozlovsky» et «s'associer au soutien et à la défense du gouvernement des ouvriers et paysans contre la rébellion blancgardiste de Cronstadt!»

Kozlovsky lui-même ne put que hausser les épaules lorsqu'il apprit le rôle que les bolcheviks lui faisait jouer dans les événements. Il raconta, plus tard, que le commandant bolchevik de la forteresse de Cronstadt s'était enfui aussitôt après la constitution du Comité Révolutionnaire Provisoire. Conformément aux règlements bolchevistes, c'était le chef de l'artillerie – le général Kozlovsky en l'occurrence – qui devait le remplacer. Mais comme ces règlements n'avaient plus aucune valeur, le pouvoir communiste étant remplacé par celui du Comité Révolutionnaire, Kozlovsky refusa d'occuper ce poste. Le Comité Révolutionnaire désigna alors un autre spécialiste, un certain Solovianoff, comme commandant de la forteresse. Et quant à Kozlovsky, il fut chargé de diriger les services techniques de l'artillerie. Ses aides, personnages absolument insignifiants, restèrent eux aussi totalement à l'écart du mouvement.

Ironie historique: ce fut précisément un important ex-officier tsariste, le fameux Toukhatchevsky (récemment fusillé par ordre de Staline), qui assumait, par ordre de Trotsky, la charge de commander l'ensemble des forces destinées à agir contre Cronstadt. Il y a mieux: tous les «spécialistes», toutes les vedettes du tsarisme, passés au service des bolcheviks, participèrent à l'élaboration du plan de siège et d'attaque de Cronstadt. Et quant à ceux de Cronstadt, calomniés par leurs cyniques adversaires, ils n'avaient à leur disposition, comme spécialistes techniques ou militaires, que la pâle personne de Kozlovsky et trois ou quatre autres personnages absolument nuls au point de vue politique.

Le mouvement de Cronstadt éclata spontanément. Si ce mouvement avait été l'aboutissement d'un plan conçu et préparé d'avance, on ne l'aurait certainement pas déclenché au début de mars, moment le moins favorable. En effet, quelques semaines encore et Cronstadt, libéré des glaces, devenait une forteresse à peu près imprenable, ayant à sa disposition une flotte puissante, menace terrible pour

Pétrograd. Ravitaillé du dehors, Cronstadt aurait pu alors non seulement tenir très longtemps, mais même vaincre. La plus grande chance du gouvernement bolcheviste fut, justement, la spontanéité du mouvement et l'absence de toute préméditation, de tout calcul dans l'action des marins.

Il n'y eut pas de « révolte » à Cronstadt, au propre sens du mot. Il y eut un mouvement spontané et pacifique, absolument naturel et légitime dans les circonstances données qui engloba rapidement la ville, la garnison et la flotte tout entières.

Tremblant pour leur pouvoir, leurs postes et leurs privilèges, les bolcheviks forcèrent les événements et obligèrent Cronstadt à accepter *la* lutte armée.

LA RIPOSTE DE CRONSTADT. – Naturellement, Cronstadt fit son possible pour riposter aux insinuations et aux calomnies bolchevistes.

Par son journal et ses radios, le Comité Révolutionnaire faisait connaître aux masses laborieuses de Russie et du monde les véritables buts et aspirations du mouvement, en réfutant en même temps les mensonges du gouvernement communiste.

Ainsi, le numéro 4 des *Izvestia* du 6 mars reproduit l'appel radio-diffusé suivant du Comité Révolutionnaire:

À tous... À tous... À tous...

Camarades ouvriers, soldats rouges et marins!

Ici, à Cronstadt, nous savons combien vous souffrez – vous-mêmes, vos femmes et vos enfants affamés – sous le joug de la dictature des communistes. Nous avons jeté bas le Soviet communiste. Dans quelques jours, notre Comité Révolutionnaire Provisoire procédera aux élections du nouveau Soviet, lequel, élu librement, reflétera bien la volonté de toute la population laborieuse et de la garnison et non celle d'une poignée de fous « communistes ».

Notre cause est juste. Nous sommes pour le pouvoir des Soviets et non des partis. Nous sommes pour l'élection libre des représentants des masses laborieuses. Les Soviets falsifiés, accaparés et manipulés par le parti communiste, ont toujours été sourds à nos besoins et à nos demandes; la seule réponse que nous avons reçue fut la balle assassine.

Actuellement, la patience des travailleurs étant à bout, on veut vous fermer la bouche à l'aide d'aumônes; par ordre de Zinovieff, les barrages sont supprimés

dans la province de Pétrograd et Moscou assigne 10 millions de roubles-or pour l'achat à l'étranger des vivres et des objets de première nécessité. Mais nous savons que le prolétariat de Pétrograd ne se laissera pas acheter avec ces aumônes. Par-dessus les têtes des communistes, Cronstadt révolutionnaire vous tend la main et vous offre son aide fraternelle.

Camarades! Non seulement on vous trompe, mais on dénature impudemment la vérité, on s'abaisse jusqu'à la dissimulation la plus vile. Camarades, ne vous laissez pas faire! À Cronstadt le pouvoir est exclusivement entre les mains des marins, des soldats et des ouvriers révolutionnaires, et non entre celles de « contre-révolutionnaires dirigés par un Kozlovsky », comme essaie de vous le faire croire la radio mensongère de Moscou.

Ne tardez pas, camarades! Unissez-vous à nous! Entrez en contact avec nous! Exigez que vos délégués sans parti soient autorisés à venir à Cronstadt. Eux seuls pourront vous dire la vérité et démasquer l'abjecte calomnie sur « le pain finlandais » et les menées de l'Entente.

Vive le prolétariat révolutionnaire des villes et des champs!

Vive le pouvoir des Soviets librement élus!

Dans le numéro 10 du 12 mars, nous lisons ceci:

Nos généraux

Les communistes insinuent que des généraux, des officiers blanc-gardistes et un curé se trouvent parmi les membres du Comité Révolutionnaire Provisoire. Afin d'en finir une fois pour toutes avec ces mensonges, nous portons à leur connaissance que le Comité est composé des quinze membres suivants:

1. *Pétritchenko*, premier écrivain à bord du *Pétropavlovsk*;
2. *Yakovenko*, téléphoniste du district de Cronstadt;
3. *Ossossoff*, mécanicien du *Sébastopol*;
4. *Arbipoff*, quartier-maître mécanicien;
5. *Pérépelkine*, mécanicien du *Sébastopol*;
6. *Patrouchev*, quartier-maître mécanicien du *Pétropavlovsk*;
7. *Koupoloff*, premier aide-médecin;
8. *Verchinine*, matelot du *Sébastopol*;
9. *Toukine*, ouvrier électricien;
10. *Romanenko*, garde des chantiers de réparation des navires;
11. *Oréchine*, employé à la 3^e Ecole technique;
12. *Valk*, ouvrier charpentier;
13. *Pavloff*, ouvrier aux ateliers des mines marines;
14. *Baïkoff*, charretier;
15. *Kilgast*, timonier.

En reproduisant la même liste dans le numéro 12 du 14 mars, le journal termine par cette note ironique:

Tels sont nos généraux: nos Broussiloff, Kameneff, etc.*. Les gendarmes Trotsky et Zinoviev vous cachent la vérité.

Dans leur campagne de calomnies, les bolcheviks cherchaient à défigurer non seulement l'esprit et le but du mouvement, mais aussi les actes de ceux de Cronstadt.

Ainsi, ils répandirent le bruit que les communistes de Cronstadt subissaient toutes sortes de violences de la part des « mutins ».

À plusieurs reprises, Cronstadt rétablit la vérité. Au numéro 2 des *Izvestia* du 4 mars, on trouve la note suivante:

Le Comité Révolutionnaire Provisoire tient à démentir les bruits suivant lesquels les communistes arrêtés subiraient des violences. Les communistes arrêtés sont en complète sécurité.

Sur plusieurs communistes arrêtés, une partie a été, d'ailleurs, remise en liberté. Un représentant du parti communiste fera partie de la commission chargée d'enquêter sur les motifs d'arrestations. Les camarades communistes: Iliine, Kabanoff et Pervouchine se sont adressés au Comité Révolutionnaire et ont été autorisés à rendre visite aux détenus sur le navire *Pétropavlovsk*. Ce que ces camarades confirment en apposant ici leurs signatures. Signé: Iliine, Kabanoff, Pervouchine. – pour copie conforme, signé: N. Arhipoff, membre du Comité Révolutionnaire. – Pour le secrétaire, signé: P. Bogdanoff.

Ce numéro 2 publia également, sous la signature des mêmes communistes, un « Appel du bureau provisoire de la section de Cronstadt du Parti Communiste ». Pour des raisons compréhensibles, les termes de cet « Appel » adressé aux communistes sont prudents et vagues. Néanmoins, on y lit ceci:

N'accordez aucun crédit aux faux bruits qui affirment que des communistes responsables ont été fusillés et que les communistes ont l'intention de se rebeller à Cronstadt les armes à la main. Ce sont des mensonges propagés dans l'intention de provoquer l'effusion de sang. Le Bureau Provisoire du parti communiste reconnaît la nécessité des nouvelles élections du Soviet et il demande aux membres du

* Les généraux bolcheviks Broussiloff, Kameneff et autres étaient d'anciens généraux tsaristes.

parti communiste d'y participer. Le Bureau provisoire exhorte les membres du parti à rester à leurs postes et à ne pas mettre d'obstacle aux mesures du comité Révolutionnaire Provisoire. – Bureau provisoire de la section de Cronstadt du parti communiste, signé: J. Illine, A. Kabanoff, F. Pervouchine.

Plusieurs ripostes ont lieu dans des notes brèves, paraissant de temps à autre sous le titre: *Leurs mensonges*.

Au numéro 7, du 9 mars, nous lisons:

Leurs mensonges

« Le commandant de l'armée qui opère contre Cronstadt, Toukhatchevsky, vient de communiquer à un collaborateur du *Commandant rouge* ce qui suit: Nous sommes informés que la population civile de Cronstadt ne reçoit presque pas de vivres.

« Le régiment des tirailleurs, en garnison à Cronstadt, refusa de se joindre aux mutins et résista à une tentative de désarmement.

« Les principaux meneurs de la rébellion s'apprêtent à fuir en Finlande. « Un marin transfuge de Cronstadt, sans parti, communique qu'au meeting des marins du 4 mars à Cronstadt, la parole a été prise par le général Kozlovsky. Dans son discours, il exigea un pouvoir ferme et une action décisive contre les partisans des Soviets.

« À Cronstadt, le moral est bas. La population est déprimée. Elle attend impatiemment la fin de la rébellion et demande à remettre les meneurs blancgardistes entre les mains du gouvernement soviétique! »

Voilà ce que les communistes racontent sur les événements. Tels sont les moyens auxquels ils recourent afin de salir notre mouvement aux yeux du peuple laborieux.

Au numéro 12, du 14 mars:

Leurs mensonges.

Nous reproduisons textuellement les notes parues dans le numéro du 11 mars de la *Pravda* de Pétrograd:

« *Lutte armée à Cronstadt*. – La communication suivante a été reçue hier à 8 h. du soir par le Comité de Défense du camarade Toukhatchevsky, commandant d'armée, actuellement à Oranienbaum:

« Une forte fusillade est entendue à Cronstadt: tirs de fusils et de mitrailleuses. À la jumelle, on voit des troupes menant une attaque en rangs dispersés, dirigée de Cronstadt vers les ateliers des mines situées au nord-est du fort « Constantin ». Il est à supposer que l'attaque a pour objet, soit le fort « Constantin », soit des détachements révoltés contre les blancgardistes et retranchés aux environs des ateliers des mines! »

« *Un incendie à Cronstadt.* – Au moment où nous nous emparions du fort N., un grand incendie a été observé à Cronstadt. Une épaisse fumée enveloppait la ville ».

« *Encore sur les inspireurs et les chefs de la rébellion.* – Un transfuge, qui quitta Cronstadt dans la nuit du 7 mars, a fait la communication suivante sur l'esprit et l'attitude des officiers blanc-gardistes: « Ils sont d'une humeur très joviale. Ils ne se soucient nullement de l'effusion de sang qu'ils ont provoquée. Ils rêvent aux délices qui les attendent s'ils s'emparent de Pétrograd. » Une fois Pétrograd entre nos mains, il y aura au moins un demi-poud d'or par tête. Et si nous perdons, nous nous sauverons en Finlande ou l'on nous accueillera les bras ouverts. « Voilà ce que ces messieurs déclarent. Ils se sentent totalement maîtres de la situation. Et, en effet, ils le sont. Leur attitude vis-à-vis des marins ne diffère en rien de celle des vieux temps tsaristes. » Ça, ce sont de vrais chefs, non pas comme les communistes, disent d'eux les marins. Il ne leur manque que des « épaulettes dorées. »

« Nous portons à la connaissance de messieurs les officiers blanc-gardistes qu'ils ne doivent pas compter beaucoup sur une fuite en Finlande et qu'ils vont recevoir chacun, non pas de l'or, mais une bonne portion de plomb! »

Le *Journal Rouge* relate:

« Deux marins arrivés de Reval affirment que 150 bolcheviks ont été tués à Cronstadt. » Voilà comment on écrit l'histoire. Et voilà comment les communistes s'efforcent de cacher la vérité au peuple au moyen de calomnies et de mensonges.

Au numéro 13, du 15 mars:

Leurs mensonges

Le *Journal Rouge* communique:

Oranienbaum, le 11 mars. – Il est confirmé qu'à Cronstadt les marins se sont révoltés contre les mutins.

Oranienbaum, le 12 mars. – Dans la journée d'hier, on a vu des hommes se faufiler, à travers les glaces, de Cronstadt vers le littoral de la Finlande. On a observé, également, des hommes qui se dirigeaient de la Finlande vers Cronstadt. Cela met hors de doute les liens entre Cronstadt et la Finlande.

Oranienbaum le 12 mars. – Les pilotes rouges qui ont survolé Cronstadt, hier, communiquent qu'on n'y voit presque personne dans les rues. Tout service de garde ou de liaison est absent. Aucun service de liaison avec la Finlande n'a été observé non plus.

Oranienbaum, le 11 mars. – Les transfuges de Cronstadt communiquent que le moral des marins y est très bas. Les chefs de la mutinerie ont perdu tant de confiance dans les marins si bien que ces derniers ne sont plus admis au service de l'artillerie. Celle-ci est servie par des officiers qui détiennent le pouvoir réel. Les marins sont éliminés de presque partout.

Fusillades à Cronstadt. – Selon les informations reçues aujourd'hui, une intense fusillade a lieu à Cronstadt. On entend tirer des fusils et des mitrailleuses. Il faut croire qu'il s'agit d'une révolte.

Tout en accusant mensongèrement les gens de Cronstadt d'excès et de violences, les bolcheviks eux-mêmes en usaient d'une façon absolument ignoble.

Depuis trois jours – lisons-nous dans l'éditorial du n° 3 des *Izvestia* du 5 mars – Cronstadt s'est débarrassé de l'horrible pouvoir des communistes, comme la ville s'était débarrassée, il y a quatre ans de celui du tsar et de ses généraux.

Depuis trois jours, les citoyens de Cronstadt respirent librement, délivrés de la dictature du parti.

Les « chefs » communistes de Cronstadt se sont sauvés honteusement, tels des gamins en faute. Ils craignaient pour leur peau. Ils supposaient que le Comité Révolutionnaire Provisoire aurait recours aux méthodes préférées de la Tcheka: la mise à mort.

Vaines appréhensions!

Le Comité Révolutionnaire Provisoire n'exerce pas la vengeance. Il ne menace personne.

Tous les communistes de Cronstadt sont en liberté. Aucun danger ne les menace. Seuls ceux qui cherchaient à fuir et tombaient entre les mains de nos patrouilleurs ont été arrêtés. Mais même ceux-là se trouvent en sécurité, assurés contre la vengeance éventuelle de la population qui pourrait être tentée de leur faire payer la « terreur rouge ».

Les familles des communistes sont hors de toute atteinte, comme le sont tous les citoyens.

Face à cela, quelle est l'attitude des communistes?

Dans le tract qu'ils ont diffusé hier par avion, on lit que de nombreuses personnes ont été arrêtées à Péetrograd: personnes n'ayant aucun rapport avec les événements de Cronstadt.

Il y a mieux: leurs familles mêmes sont jetées en prison.

Le Comité de défense, dit le tract, déclare que tous ces prisonniers sont retenus comme otages pour les camarades arrêtés par les mutins à Cronstadt, particulièrement pour le commissaire de la flotte baltique, N. Kouzmine; pour le président du Soviet de

Cronstadt, le camarade Vassilieff et quelques autres. Les otages paieront de leur vie le moindre dommage souffert par nos Camarades arrêtés.

C'est ainsi que le Comité de Défense termine sa proclamation.

C'est la rage des impuissants.

Torturer les familles innocentes, cet acte n'ajoutera pas de nouveaux lauriers à la renommée des camarades communistes. Et, de toutes façons, ce n'est pas avec de pareils moyens qu'ils pourront reprendre le pouvoir que les ouvriers, marins et soldats rouges de Cronstadt leur ont arraché.

Cronstadt répondit par le radiogramme suivant reproduit au numéro 5 des *Izvestia* du 7 mars :

Au nom de la garnison de Cronstadt, le Comité Révolutionnaire Provisoire exige que les familles des ouvriers, marins et soldats rouges détenues comme otages par le Soviet de Pétrograd soient mises en liberté dans le délai de vingt-quatre heures.

La garnison de Cronstadt déclare que les communistes jouissent à Cronstadt de leur pleine liberté et que leurs familles sont absolument hors de danger. L'exemple du Soviet de Pétrograd ne sera pas suivi ici parce que nous considérons ces méthodes – la détention d'otages – comme les plus viles et infâmes même lorsqu'elles sont provoquées par une rage de désespoir. L'histoire ne connaît pas de semblable ignominie. – *Pétritchenko*, président du Comité Révolutionnaire Provisoire; *Kilgast*, secrétaire.

D'une façon générale, le Comité de Défense sévissait à Pétrograd, inondé de troupes venues de provinces et soumis au régime de terreur de « l'état de siège ».

Le Comité prit des mesures systématiques pour « nettoyer la ville ». De nombreux ouvriers, soldats et marins suspects de sympathie pour Cronstadt furent emprisonnés. Tous les marins de Pétrograd et divers régiments de l'armée, considérés « politiquement suspects », furent envoyés en des régions lointaines.

Dirigé par son président Zinoviev, le Comité assumait le contrôle complet de la ville et de la province de Pétrograd. Tout le district nord fut déclaré en état de guerre et toutes les réunions furent interdites. On prit des précautions extraordinaires pour protéger les institutions gouvernementales et on plaça des mitrailleuses dans l'hôtel « Astoria », occupé par Zinoviev et les autres hauts fonctionnaires bolchevistes.

Une grande nervosité régnait à Pétrograd. De nouvelles grèves éclataient et on colportait de persistantes rumeurs sur des tumultes ouvriers qui auraient eu lieu à Moscou et sur des révoltes agraires qui se seraient produites dans l'Est et en Sibérie.

La population, qui ne pouvait pas avoir confiance dans la presse, écoutait avidement les bruits les plus excessifs, quoique manifestement faux. Tous les regards se portaient vers Cronstadt dans l'attente d'événements importants.

En attendant, des prescriptions collées aux murs ordonnaient le retour immédiat des grévistes à leurs usines, interdisaient la suspension du travail et prévenaient la population de ne pas se réunir dans les rues. « *En cas de rassemblement – y lisait-on – les troupes recourent aux armes et, en cas de résistance, l'ordre est de fusiller sur place !* »

Pétrograd était dans l'impuissance d'agir. Soumise à la plus ignoble terreur, obligée de se taire, la capitale fondait tous ses espoirs sur Cronstadt.

LA VIE INTÉRIEURE DE CRONSTADT PENDANT LA LUTTE. SA PRESSE. – LE SENS ET LES BUTS DE SA LUTTE. – Dès les premiers jours du mouvement, Cronstadt entreprit une œuvre d'organisation intérieure: œuvre intense et fiévreuse. La tâche était vaste et urgente. Il fallait faire face à de nombreux problèmes à la fois.

Le Comité Révolutionnaire Provisoire, dont le siège se trouvait au début à bord du *Pétropavlovsk*, ne tarda pas à être transféré à la « Maison du Peuple », dans le centre de Cronstadt, de façon qu'il fût, comme le disaient les *Izvestia*, « en contact plus suivi avec la population ».

D'autre part, le nombre de ses membres – cinq seulement au début – ayant été jugé insuffisant pour faire face à toutes les nécessités de l'heure, on le porta rapidement à quinze.

Les *Izvestia* publièrent le compte rendu des premiers actes du Comité dans les termes suivants (n° 3, du 5 mars):

Vaincre ou mourir.

Une réunion des délégués. – Hier, 4 mars, à 6 heures du soir, a eu lieu, au Club de la garnison, une réunion des délégués des unités militaires et des syndicats,

convoqués pour compléter le Comité Révolutionnaire Provisoire par l'élection d'autres membres, et pour entendre des rapports sur les événements en cours.

202 délégués, venus pour la plupart directement du lieu de leur travail, assistèrent à la réunion.

Le marin Pétritchenko, président, déclara que le Comité Révolutionnaire Provisoire, surchargé de travail, devait être complété au moins par dix nouveaux membres.

Sur vingt candidats proposés, la réunion élit à une majorité écrasante de voix les camarades: Verchinine, Pérépelkine, Koupoloff, Ossossoff, Valk, Romanenko, Pavloff, Baïkoff, Patroucheff et Kilgast.

Les nouveaux membres prirent place au bureau.

Ensuite Pétritchenko, président du Comité Révolutionnaire Provisoire, présenta un rapport détaillé sur l'activité du Comité depuis son élection à ce jour.

Le camarade Pétritchenko souligna que la garnison entière de la forteresse et des navires était prête au combat, le cas échéant. Il constata le grand enthousiasme qui animait toute la population laborieuse de la ville ouvriers, marins et soldats rouges.

Des applaudissements frénétiques accueillirent les nouveaux élus et le rapport du président.

La réunion passa ensuite aux affaires courantes.

Il s'est révélé que la ville et la garnison sont suffisamment pourvues en vivres et en combustibles.

On examina la question de l'armement des ouvriers.

Il a été décidé que tous les ouvriers sans exception seront armés et chargés de la garde à l'intérieur de la ville, car tous les marins et soldats désiraient prendre leur place dans les détachements de combat. Cette décision souleva une approbation enthousiaste aux cris de: « La victoire ou la mort ! »

On décida ensuite de réélire, dans un délai de trois jours, les commissions administratives de tous les syndicats et aussi le Conseil des syndicats. Ce dernier devra être l'organe ouvrier dirigeant et se trouver en contact permanent avec le Comité Révolutionnaire Provisoire.

Ensuite, des camarades marins qui avaient pu s'échapper avec beaucoup de risques, de Pétrograd, de Strelna, de Péterhof et d'Oranienbaum, firent des rapports d'information.

Ils constatèrent que la population et les ouvriers de toutes ces localités étaient maintenus par les communistes dans une ignorance totale de ce qui se passait à Cronstadt. Partout, des bruits étaient répandus qui disaient que des gardes blancs et des généraux opéraient à Cronstadt.

Cette communication souleva une hilarité générale.

Ce qui égaya encore plus la réunion, fut la lecture d'une sorte de « Manifeste » diffusé à Cronstadt par un avion communiste.

« Eh, oui ! cria-t-on. Nous avons ici un seul général : le commissaire de la flotte baltique, Kouzmine ! Et même, celui-ci est arrêté ! »

La réunion se termina par des vœux et des manifestations d'enthousiasme, démontrant la décision unanime et ferme de vaincre ou de mourir.

Mais il ne s'agissait pas seulement de l'activité du Comité et des divers organes créés : *la population tout entière s'anima d'une vie intense et participa avec une énergie nouvelle à l'œuvre de reconstruction. L'enthousiasme révolutionnaire égalait celui des journées d'octobre. Pour la première fois depuis que le parti communiste s'était emparé de la Révolution, Cronstadt se sentait libre.* Un nouvel esprit de solidarité et de fraternité avait réuni les marins, les soldats de la garnison, les ouvriers et les éléments divers dans un effort commun pour la cause de tous.

Les communistes eux-mêmes subirent la contagion de cette fraternité de toute la ville. Ils participèrent aux préparatifs pour les élections du Soviet de Cronstadt.

Les pages des *Izvestia* apportent d'abondantes preuves de cet enthousiasme général, réapparu dès que les masses sentirent avoir retrouvé, dans les Soviets libres, le véritable chemin de l'émancipation et l'espoir de faire aboutir la vraie Révolution.

Le journal abonde en notes, en résolutions, en appels de toute sorte, émanant de citoyens isolés ou de divers groupements et organismes, où se donnent libre cours cet enthousiasme, le sentiment de solidarité, le dévouement, le désir d'agir, d'être utile, de prendre part à l'œuvre commune.

Le principe : « Droits égaux pour tous, privilèges pour personne », fut établi, et il fut maintenu rigoureusement.

La ration de vivres fut unifiée. Les marins qui, sous le régime bolcheviste, recevaient des rations beaucoup plus élevées que les ouvriers, décidèrent de ne pas accepter plus que ce qu'on donnait à l'ouvrier ou au citoyen. Les meilleures rations et les rations spéciales furent accordées uniquement aux malades et aux enfants.

Nous venons de dire que cet élan général gagna les communistes. Il bouleversa l'opinion de beaucoup des leurs.

Les pages des *Izvestia* contiennent de nombreuses déclarations de groupements et organisations communistes de Cronstadt qui condamnent l'attitude du gouvernement central et appuient la ligne de conduite et les mesures prises par le Comité Révolutionnaire Provisoire.

Mais il y a mieux que cela. Un très grand nombre de communistes de Cronstadt annoncèrent publiquement leur abandon du parti. Dans divers numéros des *Izvestia*, on publia des centaines de noms de communistes que leur conscience empêchait de rester dans le parti du bourreau «Trotsky», comme s'exprimaient quelques-uns. Les démissions du parti communiste furent bientôt si nombreuses que le journal, faute de place, dut renoncer à les annoncer immédiatement et déclara ne pouvoir les passer autrement qu'en les groupant, et cela selon les possibilités. On avait l'impression d'un exode général.

Quelques lettres prises au hasard, parmi une grande quantité d'autres, donnent un aperçu suffisant de ce revirement bien significatif.

Voici quelques-unes de ces lettres:

Je reconnais que la politique du parti communiste a conduit le pays à une impasse sans issue. Le parti est devenu bureaucratique. Il n'a rien appris et ne veut rien apprendre. Il refuse d'écouter la voix des masses et cherche à leur imposer sa propre volonté. (Pensons aux 115 millions de paysans !) Il ne veut pas comprendre que seules la liberté de parole et la possibilité pour les masses de participer à la reconstruction du pays à l'aide de procédés électoraux modifiés peuvent réveiller le peuple de sa léthargie.

Je refuse, dorénavant, de me considérer membre du parti communiste. J'approuve entièrement la résolution adoptée à la réunion de toute la population le 1^{er} mars, et je mets, par conséquent, mes aptitudes et mon énergie à la disposition du Comité Révolutionnaire Provisoire.

Je demande que soit publiée dans le journal la présente déclaration.

Herman Kanaïeff, officier de l'Armée rouge,
fils d'un exilé du procès des 193. (*Izvestia* n° 3, du 5 mars.)

Camarades communistes de la base ! Regardez autour de vous et vous verrez que nous sommes embourbés dans un terrible marécage. Nous y avons été conduits par une poignée de « communistes » bureaucrates qui, sous le masque de communistes, se sont arrangés des nids bien chauds dans notre République.

Comme communiste, je vous en supplie : débarrassez-vous de ces faux « communistes » qui vous poussent vers le fratricide. C'est grâce à eux que nous autres, communistes de la base, qui ne sommes responsables de rien, nous subissons les reproches de nos camarades ouvriers et paysans sans parti.

Je suis effrayé de la situation actuelle.

Est-il possible que le sang de nos frères coule pour les intérêts de ces « communistes bureaucrates » ? Camarades, revenez au bon sens ! Ne vous laissez pas faire par ces « communistes » bureaucrates qui vous provoquent et vous poussent à la boucherie. Mettez-les à la porte ! Un vrai communiste ne doit pas imposer son idée mais marcher avec toute la masse laborieuse, dans ses rangs mêmes.

Rojkali, membre du parti communiste russe (bolch.).

(*Izvestia*, n° 4 du 6 mars.)

★

★★

Vu qu'en réponse à la proposition des camarades de Cronstadt d'envoyer une délégation de Pétrograd, Trotsky et les chefs communistes ont envoyé les premiers obus et ont versé le sang, je demande que l'on ne me considère plus comme membre du parti communiste. Les discours des orateurs communistes m'ont fait tourner la tête, mais le geste des bureaucrates communistes me l'a remise en place. Je remercie les bureaucrates communistes d'avoir dévoilé leur vrai visage et de m'avoir permis ainsi de voir mon égarement. J'étais un instrument aveugle entre leurs mains.

André Bratacheff, ex-membre du parti communiste n° 537.575

(*Izvestia*, n° 7, du 9 mars.)

★

★★

Considérant que la terrible situation actuelle est le résultat des actes de l'insolente poignée de communistes solidement installés au sommet du parti, et ayant adhéré au parti sous la pression, comme militant de base j'observe avec horreur le fruit de leurs œuvres. Ce sont uniquement l'ouvrier et le paysan qui peuvent relever le pays conduit à la ruine. Or, le parti communiste qui est au pouvoir les a déplumés complètement. Pour cette raison, je quitte le parti et je donne mes forces à la défense des masses laborieuses.

L. Koroleff, commandant la 5^e Batt., 4^e Div.

(*Izvestia*, n° 7, du 9 mars.)

★

★★

Camarades! Mes chers élèves des écoles industrielles, militaires rouges et navales!

J'ai vécu presque trente ans avec un profond amour du peuple. J'ai apporté la lumière et la science, dans la mesure de mes forces, à tous ceux qui en étaient avides et ceci jusqu'au dernier moment.

La Révolution de 1917 donna un nouvel élan à mon travail; mon activité augmenta; je m'employai plus que jamais à servir mon idéal.

La consigne communiste: «Tout pour le peuple» m'inspira par sa noblesse et sa beauté et en février 1920 je devins candidat du parti communiste. Mais le premier coup de feu tiré contre le peuple pacifique, sur mes enfants chéris dont le nombre s'élève à 7000 à Cronstadt, m'a fait frémir d'horreur à la pensée que je puisse être considérée comme complice dans l'effusion du sang de ces innocents.

Je sens que je ne puis plus croire ni propager l'idée qui s'est déshonorée par un acte criminel. Ainsi donc, depuis le premier coup de feu, je cesse de me considérer membre du parti communiste.

*Maria Nikolaïevna Chatel, institutrice
(Izvestia, n° 8, du 10 mars.)*

★
★★

Vu qu'en réponse à la proposition des camarades de Cronstadt d'envoyer des délégués de Pétrograd, Trotsky envoya un avion chargé de bombes qu'on lança sur des femmes et des enfants innocents; vu aussi que, partout, sévissent les fusillades d'honnêtes ouvriers, nous, communistes de la base de l'équipe électrique de la 3e région, profondément indignés par les actes de Trotsky et de ses acolytes, et par leurs procédés de bêtes féroces, nous abandonnons le parti communiste et nous nous joignons à tous les honnêtes ouvriers dans la lutte commune pour l'émancipation des travailleurs. Nous demandons à être considérés comme des «hors parti».

Suivent 17 signatures. (Izvestia, n° 8, du 10 mars.)

★
★★

Pendant trois ans, j'ai travaillé à Cronstadt comme instituteur à l'école primaire et aussi dans des unités de l'armée et de la marine. J'ai marché toujours honnêtement avec les travailleurs de Cronstadt libre, leur sacrifiant toutes mes forces dans le domaine de l'instruction du peuple. Le vaste élan de la culture, annoncé par les communistes, la lutte de classe des travailleurs contre les exploités et la perspective de la construction soviétique m'ont entraîné dans les rangs du parti communiste dont je suis devenu candidat le 1^{er} février 1920. Depuis ma candidature, j'ai pu observer de multiples et importants défauts chez les sommités du parti. Je me suis rendu compte que ces dernières souillaient la belle idée du communisme. Les plus graves défauts, qui impressionnaient les

masses très défavorablement, étaient: le bureaucratisme, la rupture entre le parti et les masses, les procédés dictatoriaux à l'égard de celles-ci, un grand nombre de suiveurs arrivistes, etc. Tous ces défauts creusaient un abîme insondable entre les masses et le parti, en transformant ce dernier en un organisme impuissant à lutter contre la débâcle intérieure du pays.

Les événements actuels ont mis à découvert les plaies les plus horribles du régime. Lorsque la population de Cronstadt, qui compte plusieurs milliers d'habitants, présenta aux «défenseurs des intérêts des travailleurs» des revendications tout à fait justes, les sommités bureaucratisées du parti communiste les rejetèrent et, au lieu d'une libre et fraternelle entente avec les travailleurs de Cronstadt, ouvrirent un feu fratricide contre les ouvriers, marins et soldats rouges de la ville révolutionnaire. Et – ce fut le comble – le lancement de bombes par avion sur des femmes et des enfants sans défense ajouta une belle épine à la couronne du parti communiste.

Ne voulant pas partager la responsabilité des actes barbares des communistes et n'approuvant pas la tactique de leurs sommités, qui aboutit à l'effusion de sang et à la grande misère des masses populaires, je déclare ouvertement que je ne me considère plus candidat du parti communiste et fais mien, entièrement, le mot d'ordre des travailleurs de Cronstadt: «Tout le pouvoir aux Soviets et non aux partis».

T. Denissoff, instituteur à la 2e école primaire
(*Izvestia*, n° 10, du 12 mars.)

★
★★

Sans violence, ni effusion de sang, le pouvoir du parti communiste, qui avait perdu la confiance des masses, passa, à Cronstadt, aux mains des travailleurs révolutionnaires. Néanmoins, le gouvernement central recourut au blocus de Cronstadt. Il diffusa des proclamations et des radios mensongères, essayant d'imposer son pouvoir par la faim, le froid et la trahison.

Nous considérons une pareille tactique comme une trahison du principe essentiel de la Révolution Sociale: «Tout le pouvoir aux travailleurs». Par cette trahison, les communistes au pouvoir se rangent du côté des ennemis des travailleurs, Pour nous, il n'y a plus maintenant qu'une seule issue: rester jusqu'au bout à nos postes et lutter farouchement contre tous ceux qui tenteront d'imposer leur pouvoir aux masses laborieuses par la violence, la trahison et la provocation. Nous rompons donc tout lien avec le parti.

Miloradovitch, Bezsonoff, Markoff, ex-membre
du parti communiste, Fort «Totleben».
(*Izvestia*, n° 10, du 12 mars.)

★
★★

Révolté par les procédés du grand seigneur Trotsky, qui n'hésita pas à rougir ses mains du sang de ses camarades ouvriers, je considère comme mon devoir moral de quitter le parti et de publier ma déclaration.

P. Grabégeff, candidat du parti, président
du syndicat des ouvriers du bâtiment.
(*Izvestia*, n° 10, du 12 mars.)

Enfin, quelques extraits édifiants, tirés d'autres déclarations du même genre. Ces extraits donnent une idée très nette de l'esprit et de la tendance qui régnaient dans tous les milieux:

Nous soussignés,....., avons adhéré au Parti Communiste, car nous le considérons comme une émanation de la volonté des masses laborieuses. Mais il s'est révélé, en réalité, bourreau des ouvriers et des paysans, etc.

(N° 5, du 7 mars).

*
**

Nous, candidats au parti communiste,....., déclarons unanimement que nous tenons, non pas au pouvoir, mais entièrement à la juste cause des travailleuses etc.

(N° 7, du 9 mars).

*
**

Les partis se sont préoccupés de la politique. Or, une fois la guerre civile terminée, tout ce qu'on demandait au parti c'était d'orienter le travail sur la voie de la vie économique, dans le sillage de la reconstruction de l'économie du pays ruiné.

Le paysan n'a pas besoin des commissaires pour comprendre qu'il faut donner du pain à la ville; et l'ouvrier, à son tour, s'efforcera lui-même de fournir au paysan tout ce dont celui-ci a besoin pour son travail.

(N° 11, du 13 mars).

*
**

Résolution des prisonniers

Ce 14 mars, l'assemblée générale des coursanti, officiers et soldats rouges, au nombre de 240, faits prisonniers et internés au Manège, adopta la résolution suivante:

« Le 8 mars dernier, nous, coursanti, officiers et soldats rouges de Moscou et de Pétrograd, reçûmes l'ordre de partir à l'attaque contre la ville de Cronstadt. On nous avait dit que les blanc-gardistes y avaient déclenché une mutinerie. Lorsque, sans faire usage de nos armes, nous nous sommes approchés des abords de la ville de Cronstadt et sommes entrés en contact avec les avant-gardes des marins et des ouvriers, nous avons compris qu'aucune mutinerie blanc-gardiste n'existait à Cronstadt, mais qu'au contraire les marins et les ouvriers avaient renversé le pouvoir absolutiste des commissaires. Aussitôt, nous sommes passés volontairement du côté de ceux de Cronstadt, et maintenant nous demandons au Comité Révolutionnaire de nous verser dans les détachement des soldats rouges combattants car nous voulons lutter parmi les vrais défenseurs des ouvriers et des paysans, et de Cronstadt et de toute la Russie. « Nous estimons que le comité Révolutionnaire Provisoire a pris la bonne voie vers l'émancipation de tous les travailleurs et que seule l'idée de » tout le pouvoir aux Soviets et non aux partis » pourra mener l'œuvre commencée à bon port.

(N° 14, du 16 mars).

*
**

Nous, soldats de l'Armée Rouge du fort de « Krasnoarméietz », sommes corps et âme avec le Comité Révolutionnaire. Nous défendrons jusqu'au dernier moment le Comité, les ouvriers et les paysans. Que personne ne croie aux mensonges des proclamations communistes lancées par les avions. Nous n'avons ici ni généraux ni seigneurs. Cronstadt a toujours été la ville des ouvriers et des paysans, et elle continuera de l'être.

Les communistes disent que nous sommes menés par des espions. C'est un mensonge effronté. Nous avons toujours défendu les libertés conquises par la Révolution, et nous les défendrons toujours. Si l'on veut s'en persuader, qu'on nous envoie une délégation. Et quant aux généraux, ils sont au service des communistes. Au moment actuel, quand le sort du pays est en jeu, nous qui avons pris le pouvoir en mains et avons remis le Commandement suprême au Comité Révolutionnaire, déclarons à la garnison entière et à tous les travailleurs que nous sommes prêts à mourir pour la liberté du peuple laborieux. Libérés du joug communiste et de la terreur de ces trois années, nous préférons mourir plutôt que de reculer d'un seul pas.

Le détachement du fort de « Krasnoarméietz »
(Izvestia, n° 5, du 7 mars.)

L'amour passionné pour la Russie *libre* et la foi illimitée dans les « *véritables Soviets* » inspiraient Cronstadt. Jusqu'au bout, les « *Kronstadtzi* » espéraient être soutenus par toute la Russie, par Pétrograd avant tout, et pouvoir réaliser ainsi la libération complète du pays.

Camarades marins, ouvriers et soldats rouges de la Ville de Cronstadt ! Nous, la garnison du fort de « *Totleben* », vous envoyons nos fraternelles salutations à cette heure, grave et tragique, de notre glorieuse lutte contre le joug haï des communistes. Tous, nous sommes prêts, comme un seul homme, à mourir pour l'émancipation de nos frères qui souffrent : les paysans et les ouvriers de la Russie entière réenchaînés pour le maudit esclavage, par la violence et la tromperie. *Nous espérons que, bientôt, par un élan décisif, nous briserons en mille pièces le cercle des ennemis autour de la forteresse et porterons à travers notre pays souffrant la vraie vérité, la liberté.*

Cette note parut dans le *dernier numéro* des *Izvestia* des révoltés (n° 14), le 16 mars 1921. L'ennemi était aux portes de Cronstadt. Pétrograd et le reste du pays, terrassés par un déploiement formidable de forces militaires et policières, se trouvaient manifestement dans l'impuissance de briser l'étau. Il ne restait presque plus d'espoir à l'héroïque poignée des défenseurs de la forteresse, attaquée par une nombreuse armée de « *koursanti* » aveuglément dévoués au gouvernement. Et, le lendemain même, Cronstadt devait tomber entre leurs mains. Mais, emportés par leur grand idéal, par la pureté de leurs motifs, par la foi fervente en l'imminente libération, ils continuaient à espérer et à lutter contre tout espoir.

Ce ne furent pas eux qui voulurent la lutte armée.

Ils cherchèrent à résoudre le conflit par des moyens pacifiques et fraternels : la réélection libre des Soviets ; une entente avec les communistes ; la persuasion ; la libre action des masses laborieuses.

La lutte fratricide leur fut imposée. Et, au fur et à mesure que les tragiques événements se précipitaient, ils étaient de plus en plus décidés à lutter jusqu'au bout pour leur noble et juste cause.

Un point significatif de leur attitude fut la façon dont ils entendaient accepter d'être aidés dans leur action.

Ils recevaient des propositions d'aide de divers côtés, notamment de la part des socialistes-révolutionnaires de droite. Mais ils refusaient toute aide venant de droite. Et quant aux courants de gauche, ils n'admettaient leur aide que sous une forme libre, sincère, dévouée, fraternelle et apolitique. Ils acceptaient la collaboration d'amis, mais non pas la pression. Ni le « diktat »*.

Quatorze numéros des *Izvestia* du « Comité Révolutionnaire Provisoire » ont paru en tout pendant la révolte, du 3 au 16 mars.

La noble, l'ardente aspiration des révoltés à une vie nouvelle, vraiment libre, pour Cronstadt et pour toute la Russie, leurs espoirs, leur sublime dévouement et leur décision ferme de se défendre « jusqu'à la dernière goutte de sang » dans la lutte qui leur fut imposée, tous ces traits essentiels se reflètent fidèlement dans une série d'articles de leur journal où ils expliquaient leur position, formulaient leurs aspirations, cherchaient à persuader les aveugles et les trompés, répondaient, comme nous l'avons déjà vu, aux calomnies et aux actes des communistes.

Parcourons ces pages historiques, presque totalement inconnues. Elles devraient être lues et relues par les travailleurs de tous les pays. Ces documents devraient les faire réfléchir et les mettre en garde contre l'erreur fondamentale qui perdit la Révolution russe en 1917, et qui menace déjà la prochaine révolution dans d'autres pays: l'action sous l'égide des partis politiques; la reconstruction d'un pouvoir politique; l'instauration d'un nouveau gouvernement; l'organisation d'un Etat centralisé, sous de nouvelles étiquettes vides de sens réel, telles que: « dictature du prolétariat », « gouvernement prolétarien », « Etat ouvrier et paysan », etc. (Ces documents, comme l'épopée de Cronstadt elle-même, prouvent *jusqu'à l'évidence* que ce qui doit

* Fait significatif, parmi tant d'autres. L'une des délégations envoyées par le Comité Révolutionnaire à Pétrograd avait la consigne de faire passer à Cronstadt deux anarchistes qu'on y connaissait de près: le camarade Yartchouk (auteur d'un ouvrage connu) et moi. Le Comité révolutionnaire Provisoire voulait que nous vinssions l'aider dans sa tâche. Il comptait sur notre concours amical et désintéressé. On ne savait pas encore à Cronstadt que tous les deux nous étions emprisonnés par les bolcheviks. Ce fait, tout mince qu'il soit, est une preuve de plus de l'indépendance et des tendances révolutionnaires de Cronstadt: un mouvement contre-révolutionnaire ne songerait jamais à demander le concours des anarchistes. D'ailleurs, le président du Comité, Pétritchenko, était lui-même un anarchisant.

être vraiment *ouvrier et paysan*, ne peut être *ni gouvernemental ni étatiste*, et que ce qui est *gouvernemental et étatiste ne peut être ni ouvrier ni paysan*.

Le premier numéros du 3 mars 1921, contient, en plus de quelques renseignements et de petites notes administratives, le Manifeste « À la population de la Forteresse et de la Ville de Cronstadt » et la fameuse « Résolution » des marins, déjà cités.

Au n° 2 du 4 mars, dont nous avons, également, cité certaines déclarations et reproduit le radiogramme de Moscou, figure, parmi d'autres notes et dispositions administratives, le significatif « Appel » que voici :

À la population de la Ville de Cronstadt

Citoyens ! Cronstadt commence une âpre lutte pour la liberté. À tout instant, on peut s'attendre à une offensive des communistes dans le but de s'emparer de Cronstadt et de nous imposer à nouveau leur pouvoir qui nous a conduits à la famine, au froid et à la débâcle économique.

Tous, jusqu'au dernier, nous défendrons avec force et fermeté la liberté conquise. Nous nous opposerons au dessein de s'emparer de Cronstadt. Et si les communistes tentent de le faire par la force des armes, nous riposterons par une digne résistance. Le Comité Révolutionnaire Provisoire exhorte la population à ne pas s'émouvoir au cas où elle entendrait une fusillade. Le calme et le sang-froid nous apporteront la victoire.

Le Comité Révolutionnaire Provisoire.

Nous avons déjà puisé tout ce qu'il y a d'intéressant dans le n° 3 (du 5 mars), sauf les notes, déclarations et informations habituelles qui se renouvellent, d'ailleurs, dans chaque numéro. Ajoutons-y cependant cet entrefilet :

L'ordre complet règne à Cronstadt. Toutes les institutions fonctionnent normalement. Les rues sont animées. Pas un coup de fusil depuis trois jours.

Le n° 4 (du 6 mars) a été cité presque en entier (sauf, comme toujours, les notes et dispositions administratives et économiques concernant les cartes, les rations, etc., ainsi que les diverses déclarations dont nous avons donné de multiples exemples).

Nous croyons toutefois utile de reproduire l'éditorial de ce numéro:

Les mains calleuses des marins et des ouvriers de Cronstadt ont arraché le gouvernail des mains des communistes et se sont emparé de la barre. Le navire du pouvoir soviétique sera conduit d'une manière alerte et sûre vers Pétrograd d'où ce pouvoir des mains calleuses devra s'étendre sur la Russie malheureuse.

Mais, camarades, prenez garde!

Décuplez votre vigilance, car la route est semée d'écueils. Un coup de barre imprudent, et votre navire, avec sa charge si précieuse pour vous – celle de la construction sociale – peut s'échouer sur un rocher. Camarades, surveillez de près les abords du gouvernail: les ennemis cherchent déjà à l'approcher. Une seule faute, et ils vous arracheront le gouvernail, et le navire soviétique pourra couler sous le rire triomphal des laquais tsaristes et des valets de la bourgeoisie.

Camarades, en ce moment vous vous réjouissez de la grande et pacifique victoire sur la dictature des communistes. Or, vos ennemis s'en réjouissent aussi. Les raisons de cette joie, chez vous et chez eux, sont opposées. Vous êtes animés d'un désir ardent de rétablir le véritable pouvoir des Soviets, d'un noble espoir de voir l'ouvrier exercer un travail libre et le paysan jouir du droit de disposer, sur sa terre, des produits de son travail. Eux, ils rêvent de rétablir le knout du tsarisme et les privilèges des généraux. Vos intérêts sont différents. Ils ne sont pas vos compagnons de route. Vous aviez besoin de vous débarrasser du pouvoir des communistes pour vous mettre au travail créateur et à la construction pacifique. Eux, ils veulent renverser ce pouvoir pour que les ouvriers et les paysans redeviennent leurs esclaves. Vous recherchez la liberté. Eux, ils veulent vous enchaîner à leur manière. Soyez vigilants! Ne laissez pas les loups sous une peau d'agneau s'approcher du gouvernail.

L'éditorial du n° 6 (du 7 mars):

Le «feld-maréchal» Trotsky menace Cronstadt tout entier, libre et révolutionnaire, révolté contre l'absolutisme des commissaires communistes. Les travailleurs, qui ont jeté bas le joug honteux de la dictature du parti communiste, sont menacés par ce nouveau genre de Trépoff* d'une débâcle militaire. Il promet de bombarder la population pacifique de Cronstadt. Il répète l'ordre de l'autre: «Pas d'économies de balles!» Il doit en avoir en quantité pour les marins, les ouvriers et les soldats rouges révolutionnaires. Car lui, le dictateur de la Russie soviétique violée par les communistes, se moque pas mal du sort des masses laborieuses, l'essentiel étant que le pouvoir reste entre les mains de son parti! Il a le culot de parler au nom de la Russie soviétique. Il promet la grâce! Lui, le

* Allusion à F. Trépoff, l'un des plus féroces généraux du tsar Nicolas II, célèbre par son fameux ordre aux troupes lors des troubles de 1905: «Pas d'économie de balles!»

sanguinaire Trotsky, chef des « cosaques » communistes qui versent sans pitié des torrents de sang pour le bien de l'absolutisme du parti, lui, l'étouffeur de tout esprit libre, il ose tenir ce langage à ceux de Cronstadt, qui tiennent avec audace et fermeté le drapeau rouge ! Les communistes espèrent rétablir leur absolutisme au prix du sang des travailleurs et des souffrances de leurs familles emprisonnées. Ils veulent obliger les marins, les ouvriers et les soldats rouges révoltés à tendre à nouveau leur cou. Ils rêvent de s'y installer solidement et de continuer leur néfaste politique qui a précipité toute la Russie laborieuse dans l'abîme du désordre, de la famine et de la misère. On en a assez ! Les travailleurs ne se laisseront plus tromper ! Communistes, vos espoirs sont vains et vos menaces n'ont pas d'effet. La dernière vague de la Révolution des travailleurs est en marche. Elle balayera les ignobles imposteurs et calomniateurs de la surface du pays des Soviets, souillé de leurs œuvres. Et quant à votre grâce, monsieur Trotsky, nous n'en avons pas besoin !

Dans le même numéro nous lisons cette note :

Nous n'exerçons pas la vengeance

L'oppression des masses laborieuses par la dictature communiste a produit une indignation et un ressentiment parfaitement naturels parmi la population. Comme conséquence de cet état de choses, quelques personnes apparentées aux communistes furent boycottées ou congédiées. Ceci ne doit plus se produire. Nous ne cherchons pas la vengeance : nous défendons nos intérêts ouvriers. Il faut agir avec sang-froid et éliminer uniquement ceux qui, par le sabotage ou par une campagne calomniatrice, empêchent la restauration du pouvoir et des droits des travailleurs.

Nous y trouvons aussi l'article que voici :

Nous et eux

Ne sachant pas comment conserver le pouvoir qui leur échappe, les communistes emploient les plus viles provocations. Leur presse immonde a mobilisé toutes ses forces pour exciter les masses populaires et pour présenter le mouvement de Cronstadt comme une conspiration des gardes blancs. En ce moment, leur cénacle de malfaiteurs stigmatisés lance dans le monde le slogan « Cronstadt s'est vendu à la Finlande ». Leurs journaux vomissent le feu et le poison. Ayant échoué dans la tâche de convaincre le prolétariat que Cronstadt est aux mains des contre-révolutionnaires, ils s'efforcent maintenant de jouer sur le sentiment national.

Tous les pays connaissent déjà par nos radios les raisons pour lesquelles la garnison et les ouvriers de Cronstadt luttent. Mais les communistes cherchent

à dénaturer le sens des événements, espérant ainsi induire en erreur nos frères de Pétrograd.

Pétrograd est étroitement cerné par les baïonnettes des «koursanti» et des «gardes» du parti. Le Maliuta Skouratoff* – Trotsky – ne laisse pas venir à Cronstadt les ouvriers et les soldats rouges sans parti. Il craint qu'ils ne découvrent la vérité et que la vérité ne balaie immédiatement les communistes. Car, alors, les mains calleuses des masses ouvrières aux yeux dessillés prendront le pouvoir.

C'est la raison pour laquelle le Soviet de Pétrograd n'a pas répondu à notre radio demandant que fussent envoyés à Cronstadt des camarades véritablement impartiaux. Craignant pour leur peau, les chefs communistes étouffent la vérité et échafaudent mensonges sur mensonges: «Les gardes blancs sont à l'œuvre de Cronstadt»... «Le prolétariat de Cronstadt s'est vendu à la Finlande et aux espions français»... «Les Finlandais ont déjà organisé une armée pour s'emparer de Pétrograd avec l'aide des rebelles de Cronstadt», etc.

Nous n'avons qu'une seule chose à répondre à tout cela: *Tout le pouvoir aux Soviets!* Ôtez vos mains de là: vos mains rouges du sang des martyrs de la liberté qui luttèrent contre les gardes blancs, les propriétaires et la bourgeoisie!

Enfin, nous trouvons dans le même numéro une véritable «profession de foi» de ceux; de Cronstadt: leur programme et le testament qu'ils ont légué aux masses laborieuses des révolutions à venir. Leurs aspirations et leurs espérances y sont exposées clairement et définitivement. Voici ce document:

Les buts pour lesquels nous combattons

En faisant la Révolution d'Octobre, la classe ouvrière avait espéré obtenir son émancipation. Mais il en résulta un esclavage encore plus grand de l'individualité humaine.

Le pouvoir de la monarchie policière passa aux mains des usurpateurs – les communistes – qui, au lieu de laisser la liberté au peuple, lui réservèrent la peur des geôles de la Tchéka, dont les horreurs dépassent de beaucoup les méthodes de la gendarmerie tsariste.

Au bout de longues années de luttes et de souffrances, le travailleur de la Russie soviétique n'a obtenu que des ordres impertinents, des coups de baïonnettes et le sifflement des balles des «cosaques» de la Tchéka. De fait, le Pouvoir communiste a substitué à l'emblème glorieux des travailleurs – la faucille et le marteau – cet autre symbole: la baïonnette et la grille, ce qui a permis à la nouvelle bureaucratie, aux commissaires et aux fonctionnaires communistes de s'assurer une vie tranquille et sans soucis.

* Allusion à *Maliuta Skouratoff*, qui fut le chef des «gardes» du tsar Ivan le Terrible (xv^e siècle). Son nom est passé de génération en génération comme symbole de la férocité humaine.

Mais ce qui est le plus abject et le plus criminel, c'est l'esclavage spirituel instauré par les communistes: ils mirent la main aussi sur la pensée, sur la vie morale des travailleurs. Obligeant chacun à penser uniquement suivant leur formule.

À l'aide des syndicats étatisés, ils attachèrent l'ouvrier à la machine et transformèrent le travail en un nouvel esclavage au lieu de le rendre plaisant.

Aux protestations des paysans, allant jusqu'à des révoltes spontanées; aux réclamations des ouvriers, obligés par les conditions mêmes de leur vie de recourir à des grèves, ils répondent par des fusillades en masse et par une férocité qu'auraient envié les généraux tsaristes.

La Russie des travailleurs, la première qui leva le drapeau rouge de l'émancipation du travail, est reniée dans le sang des martyrs pour la plus grande gloire de la domination communiste. Les communistes noient dans cette mer de sang toutes les grandes et belles promesses et possibilités de la Révolution prolétarienne.

Il devenait de plus en plus clair, et il devient maintenant évident que le parti communiste n'est pas, comme il feignait de l'être le défenseur des travailleurs. Les intérêts de la classe ouvrière lui sont étrangers. Après avoir obtenu le pouvoir, il n'a qu'un seul souci: de ne pas le perdre. Aussi considère-t-il que tous les moyens lui sont bons: diffamation, tromperie, violence, assassinat, vengeance sur les famille, des rebelles.

Mais la patience des travailleurs martyrisés est à bout.

Le pays s'illumine çà et là par l'incendie des rébellions dans la lutte contre l'oppression et la violence. Les grèves ouvrières se multiplient.

Les limiers bolchevistes veillent. On prend toutes les mesures pour embêter et étouffer l'inévitable troisième Révolution.

Malgré tout, elle est venue. Elle est réalisée par les masses laborieuses elles-mêmes. Les généraux du communisme voient bien que c'est le peuple qui s'est soulevé, convaincu qu'il est de leur trahison aux idées de la Révolution. Craignant pour leur peau et sachant qu'ils ne pourront se cacher nulle part pour échapper à la colère des travailleurs, les communistes cherchent à terroriser les rebelles, avec l'aide de leurs « cosaques », par la prison, l'exécution et autres atrocités. Sous le joug de la dictature communiste, la vie même est devenue pire que la mort.

Le peuple laborieux en révolte a compris que dans la lutte contre les communistes et contre le régime de servage rétabli on ne peut s'arrêter à mi-chemin. Il faut aller jusqu'au bout. Les communistes feignent d'accorder des concessions; ils enlèvent les barrages dans la province de Pétrograd; ils assignent 10 millions de roubles-or pour l'achat de produits à l'étranger. Mais qu'on ne s'y trompe pas: c'est la poigne de fer du maître, du dictateur, qui se cache derrière cet appât; du maître qui, le calme revenu, fera payer cher ses concessions.

Non, pas d'arrêt à mi-chemin! Il faut vaincre ou mourir!

Cronstadt la Rouge, terreur de la contre-révolution de gauche comme de droite, en donne l'exemple.

C'est ici que la grande poussée nouvelle de la Révolution fut réalisée. Ici fut hissé le drapeau de la révolte contre la tyrannie des trois dernières années, contre l'oppression de l'autocratie communiste qui fit pâlir les trois siècles du joug monarchiste.

C'est ici, à Cronstadt, que fut scellée la pierre fondamentale de la *troisième Révolution* qui brisera les dernières chaînes du travailleur et lui ouvrira la nouvelle et large route de l'édification socialiste.

Cette nouvelle révolution secouera les masses laborieuses de l'Orient et de l'Occident. Car elle montrera l'exemple d'une nouvelle construction socialiste en opposition à la « Construction » communiste, mécanique et gouvernementale. Les masses laborieuses de l'autre côté de nos frontières seront alors convaincues par les faits que tout ce qui a été fabriqué chez nous jusqu'à présent, au nom des ouvriers et paysans, n'était pas le socialisme.

Le premier pas dans ce sens est fait sans un seul coup de fusil, sans répandre une seule goutte de sang. Les travailleurs n'ont pas besoin de sang. Ils n'en feront couler qu'en cas de légitime défense. Malgré tous les actes révoltants des communistes, nous aurons assez de maîtrise de nous-mêmes pour nous borner à les isoler de la vie sociale afin de les empêcher de nuire au travail révolutionnaire par leur fausse et malveillante agitation.

Les ouvriers et les paysans vont de l'avant, irrésistiblement. Ils laissent derrière eux la Constituante avec son régime bourgeois, et la dictature du parti communiste avec sa Tchéka et son capitalisme d'État qui resserre le nœud autour du cou des travailleurs et menace de les étrangler.

Le changement qui vient de se produire offre enfin aux masses laborieuses la possibilité de s'assurer des Soviets librement élus et qui fonctionneront sans aucune pression violente d'un parti. Ce changement leur permettra aussi de réorganiser les syndicats étatisés en associations libres d'ouvriers, de paysans et de travailleurs intellectuels.

La machine policière de l'autocratie communiste est enfin brisée.

Nous empruntons au n° 7, du 9 mars, deux brefs articles. L'un, de polémique, est intitulé:

Écoute, Trotsky!

Dans leurs radios, les communistes ont déversé des tonneaux d'ordures sur les animateurs de la troisième Révolution, qui défendent le véritable pouvoir des Soviets contre l'usurpation et l'arbitraire des commissaires.

Nous ne l'avons jamais caché à la population de Cronstadt. Toujours, nous avons rendu publiques ces attaques calomniatrices, dans nos *Izvestia*. Nous n'avons rien à craindre. Les citoyens savaient comment la révolte s'était produite et par qui elle avait été faite.

Les ouvriers et les soldats rouges savent qu'il n'existe, dans la garnison, ni généraux ni gardes blancs. De son côté, le Comité Révolutionnaire Provisoire a envoyé à Pétrograd une radio exigeant l'élargissement des otages détenus par les communistes dans des prisons surpeuplées: ouvriers, marins et leurs familles, et aussi la mise en liberté des détenus politiques.

Notre seconde radio proposait de faire venir à Cronstadt des délégués sans parti qui, ayant vu sur place ce qui se passait chez nous, pourraient dire la vérité aux masses laborieuses de Pétrograd.

Eh bien, les communistes, qu'ont-ils fait ? Ils ont caché cette radio aux ouvriers et aux soldats rouges. Quelques unités des troupes du «feld-maréchal» Trotsky, passées de notre côté, nous ont remis des journaux de Pétrograd. Dans ces journaux, pas un seul mot de nos radios ! Et pourtant, il n'y a pas bien longtemps, ces tricheurs, habitués à jouer avec des cartes biseautées, criaient qu'il ne fallait pas avoir de secrets pour le peuple, même pas de secrets diplomatiques ! Écoute, Trotsky ! tant que tu réussiras à échapper au jugement du peuple, tu pourras fusiller des innocents par paquets. Mais il est impossible de fusiller la vérité. Elle finira par se frayer un chemin. Toi et tes «cosaques» vous serez obligés alors de rendre des comptes.

L'autre article, constructif, fut publié pour ouvrir la discussion sur le sujet traité:

La réorganisation des syndicats

Sous la dictature des communistes les tâches des syndicats et de leurs commissions administratives sont réduites au minimum. Pendant les quatre années du mouvement syndical révolutionnaire en Russie «socialiste», nos syndicats n'avaient aucune possibilité d'être des organismes de classe.

Ce ne fut nullement de leur faute. Telle fut, en effet, la conséquence de la politique du parti dirigeant, cherchant à éduquer les masses par la méthode centraliste, «communiste».

En fin de compte, le travail des syndicats se réduisit à des écritures et des correspondances absolument inutiles dont le but était d'établir le nombre des membres de tel ou tel syndicat et de fixer, ensuite, la spécialité de chaque adhérent, sa situation par rapport au parti, etc. Et quant à l'activité économique d'un genre coopérateur, quant aussi à l'éducation culturelle des ouvriers membres des syndicats, rien n'a été entrepris dans ce sens.

C'est tout à fait naturel. Car, si l'on avait donné aux syndicats le droit à une vaste activité indépendante, tout le système centraliste de la construction entreprise par les communistes devait fatalement s'écrouler, ce qui eût abouti à la démonstration de l'inutilité des commissaires et des «sections politiques».

Ce furent ces défauts qui détachèrent les masses des syndicats, ceux-ci s'étant finalement transformés en noyaux de gendarmerie qui entravaient toute activité vraiment syndicale des classes laborieuses.

Une fois la dictature du parti communiste renversée, le rôle des syndicats devra changer radicalement. Les syndicats et leurs commissions administratives une fois réélus devront remplir une grande et urgente tâche d'éducation des masses en vue d'une rénovation économique et culturelle du pays. Ils devront animer leur activité d'un souffle nouveau, purifiant. Ils auront à devenir de véritables émanations des intérêts du peuple.

La République Soviétique Socialiste ne pourra être forte que lorsque son administration sera exercée par les classes laborieuses, à l'aide des syndicats rénovés. À l'œuvre donc, camarades ouvriers ! Bâtissons les nouveaux syndicats, libres de toute emprise : là est notre force.

Le n° 8, du 10 mars, a trait surtout aux événements d'ordre militaire : l'attaque de Cronstadt par les communistes et sa défense.

Le n° 9 (11 mars) publie un ardent appel : « Aux camarades ouvriers et paysans », dont nous extrayons ces quelques passages essentiels :

Cronstadt a commencé une lutte héroïque contre le pouvoir odieux des communistes,
pour l'émancipation des ouvriers et des paysans.

.....
Tout ce qui se passe actuellement fut préparé par les communistes eux-mêmes : par leur œuvre de sang et de ruine, qui dure depuis trois ans. Les lettres qui nous parviennent de la campagne sont remplies de plaintes et de malédictions à l'égard des communistes. Nos camarades rentrés de permission, soulevés de colère et d'indignation, nous ont raconté les horreurs perpétrées par les bolcheviks sur toute détendue du pays. D'ailleurs, nous-mêmes nous avons vu, entendu et senti tout ce qui se passait autour de nous. Une immense, une déchirante clameur de détresse nous parvenait des champs et des villes de l'énorme Russie. Elle alluma dans nos cœurs l'indignation et arma nos bras.

Nous ne voulons pas le retour au passé. Nous ne sommes ni valets de la bourgeoisie, ni mercenaires de l'Entente. Nous sommes pour le pouvoir de tous les travailleurs, mais non pour l'autorité déchaînée et tyrannique d'un seul parti quelconque.

Ce ne sont ni Koltchak, ni Dénikine, ni Youdénitch qui opèrent à Cronstadt : Cronstadt est entre les mains des travailleurs.

Le bon sens et la conscience des simples marins, soldats et ouvriers de Cronstadt ont enfin trouvé les paroles et le chemin qui nous permettront de sortir de l'impasse.

.....

Au début, nous voulions tout arranger par la voie pacifique. Mais les communistes n'ont pas voulu céder. Plus que Nicolas II, ils s'accrochent au pouvoir, prêts à noyer le pays entier dans le sang, pourvu qu'ils règnent en autocrates.

Et voici que, maintenant, Trotsky, ce mauvais génie de la Russie, lance sur nous nos frères. Des centaines de leurs cadavres couvrent déjà la glace autour de la forteresse. Depuis quatre jours on s'acharne dans la lutte, le canon tonne, le sang fraternel coule. Depuis quatre jours, les héros de Cronstadt repoussent victorieusement toutes les attaques des ennemis.

Tel un épervier, Trotsky plane sur notre héroïque ville. Mais Cronstadt tient toujours.

Tous, nous sommes prêts à mourir plutôt que de capituler. Nos ennemis opèrent avec des « coursants », des gardes communistes spéciaux et des troupes amenées de loin, trompées et menacées de mitrailleuses par derrière.

.....

Camarades ouvriers ! Cronstadt lutte pour vous, pour les affamés, pour ceux qui sont transis de froid, pour ceux qui sont en loques et sans abri. Tant que les bolcheviks resteront au pouvoir on ne verra pas une vie meilleure. Vous supportez tout cela. Au nom de quoi ? Uniquement pour que les communistes vivent dans la jouissance et pour que les commissaires engraisent ? Leur accordez-vous encore confiance ? En informant le Soviet de Pétrograd que le gouvernement avait assigné des millions de roubles-or pour l'achat de divers produits, Zinoviev calcula que chaque ouvrier en aurait pour 50 roubles. Voilà camarades ouvriers, le prix par tête pour lequel la clique bolcheviste espère vous acheter.

.....

Camarades paysans ! C'est vous que le Pouvoir bolcheviste a trompés et dépouillés le plus. Où est la terre que vous aviez reprise aux propriétaires, après y avoir rêvé depuis des siècles ? Elle est entre les mains des communistes, ou exploitée par les Sovkhoz. Et quant à vous, il vous reste à la regarder et à vous en lécher les lèvres.

On vous a pris tout ce qu'on a pu vous enlever. Vous êtes voués au pillage, à la ruine complète. Vous êtes épuisés par le servage bolcheviste. On vous a obligés à faire docilement la volonté de vos nouveaux maîtres en vous affamant, en vous plombant la bouche, en vous laissant dans la plus crasseuse misère.

Camarades ! Ceux de Cronstadt ont levé le drapeau de la révolte dans l'espoir que des dizaines de millions d'ouvriers et de paysans répondraient à leur appel. Il faut que l'aube qui vient de poindre à Cronstadt se convertisse en soleil brillant sur toute la Russie.

Il faut que l'explosion de Cronstadt ranime la Russie entière et en premier lieu Pétrograd.

Nos ennemis ont rempli les prisons d'ouvriers. Mais de nombreux sincères et audacieux sont encore en liberté. Camarades, levez-vous pour la lutte contre l'absolutisme des communistes !

Au même numéro, cette note dont voici quelques passages:

Les yeux se sont ouverts.

Le Comité Révolutionnaire Provisoire et la rédaction des *Izvestia* sont submergés par une avalanche de déclarations des communistes qui abandonnent leur parti.

Que signifie cette fuite éperdue ? Serait-ce la peur d'une vengeance du peuple travailleur qui a arraché le pouvoir aux bolcheviks ?

Non, mille fois non !

On a dit à une ouvrière venue nous faire la même déclaration: « Que de fuyards ! ». Elle s'indigna et riposta. « Nous ne fuyons pas: nos yeux se sont ouverts ! » Le sang des travailleurs, qui a rougi la glace du golfe de Finlande pour le bon plaisir des fous défendant leur Pouvoir, ce sang a ouvert les yeux au peuple.

Tous ceux qui gardent encore un brin d'honnêteté fuient éperdument la bande des démagogues. Il ne reste plus, dans cette bande, que les malhonnêtes et les criminels: les commissaires de tous les grades, les tchékistes et les « sommités » engraisés au compte des ouvriers et des paysans affamés, les poches remplies d'or, après avoir cambriolé les palais, les musées et tout ce que le peuple avait conquis avec son sang.

Toute cette racaille espère encore quelque chose.

En vain ! Le peuple, qui sut jeter bas le joug du tsarisme et des gendarmes, saura aussi se débarrasser des chaînes du servage communiste. Les yeux du peuple laborieux se sont ouverts.

Le n° 10, du 12 mars, ne contient rien de plus saillant que ce qui a déjà été cité précédemment. Relevons, cependant, ces quelques lignes dans un article intitulé: « Les étapes de la Révolution »:

Un nouveau servage – communiste – s'est implanté. Le paysan fut transformé en serf dans l'économie « soviétique ». L'ouvrier devint simple salarié dans les usines de l'État. La couche laborieuse intellectuelle fut à peu près exterminée. Ceux qui voulurent protester furent jetés dans les geôles de la Tchéka. Et ceux qui continuaient à remuer furent tout simplement collés au mur. La Russie tout entière a été transformée en un immense bagne.

Le n° 11 du 13 mars, s'occupe principalement des événements militaires. Il publie aussi des déclarations et des appels pareils aux autres.

Au n° 12, du 14 mars, nous trouvons le curieux article que voici :

Il faut hurler avec les loups

On pouvait s'attendre à ce que Lénine, au moment de la lutte des travailleurs pour leurs droits foulés aux pieds, ne fût pas hypocrite et sût dire la vérité. C'est que, dans leur idée, les ouvriers et les paysans séparaient Lénine, d'un côté, de Trotsky et Zinoviev, de l'autre.

On ne croyait pas un seul mot de Zinoviev ou de Trotsky; mais quant à Lénine, la confiance en lui n'était pas encore perdue.

Mais... Le 8 mars, commença le x^e Congrès du Parti Communiste Russe. Lénine y répéta tous les mensonges sur Cronstadt en révolte. Il déclara que le mot d'ordre du mouvement était « la liberté du commerce ». Il ajouta, certes, que « le mouvement était pour les Soviets, mais contre la dictature des bolcheviks »; mais il n'omit pas d'y mêler « les généraux blancs et les éléments anarchistes petits-bourgeois ».

Ainsi, en disant des vilénies, Lénine s'embrouilla lui-même. Il laissa échapper l'aveu que la base du mouvement était la lutte pour le pouvoir des Soviets, contre la dictature du parti. Mais, troublé, il ajouta :

« C'est une contre-révolution d'un autre genre. Elle est extrêmement dangereuse, quelque insignifiantes que puissent paraître, à première vue, les corrections qu'on pense apporter à notre politique ! »

Il y a de quoi se troubler. Le coup porté par Cronstadt révolutionnaire est dur. Les meneurs du parti sentent que la fin ne leur autocratie est proche. Le grand trouble de Lénine perce à travers tout son discours sur Cronstadt. Le mot « danger » y revient à tout instant.

Il dit, par exemple, textuellement ceci :

« Il faut en finir avec ce danger petit-bourgeois, très dangereux pour nous car, au lieu d'unir le prolétariat, il le désunit; il nous faut le maximum d'unité. » Oui, le chef des communistes est obligé de trembler et de faire appel « au maximum d'unité ». Car la dictature des communistes et le parti lui-même accusent une grave fissure. De façon générale, était-il possible à Lénine de dire la vérité ?

Récemment, dans une réunion communiste contradictoire sur les syndicats, il dit : « Tout cela m'ennuie à la mort. J'en ai par-dessus la tête. Indépendamment de ma maladie, je serais heureux de lâcher tout et de fuir n'importe où ! »

Mais ses partenaires ne le laisseront pas fuir. Il est leur prisonnier. Il doit calomnier comme eux. Et, d'autre part, toute la politique du parti est gênée par l'action de Cronstadt. Car Cronstadt exige, non pas « la liberté de commerce », mais le vrai pouvoir des Soviets.

Le même numéro publie une sévère philippique contre Zinoviev :

Vains espoirs

On lit dans la *Pravda* de Pétrograd du 11 mars une lettre de Zinoviev aux camarades sans parti.

Cet impudent goujat constate avec regret que les ouvriers communistes se font de plus en plus rares dans les usines de Pétrograd. Et il en conclut que « les communistes doivent à tout prix entraîner dans l'œuvre soviétique les ouvriers et ouvrières honnêtes hors parti ».

Que le nombre des communistes soit tombé bien bas dans les usines, c'est tout à fait naturel: tout le monde fuit le parti des traîtres. Il est naturel également que les tchékistes s'efforcent de domestiquer les ouvriers hors parti par tous les moyens, surtout en les entraînant dans le marécage de la collaboration avec les communistes.

« Commençons donc, avec ordre et méthode, écrit ce provocateur, à attirer les hors parti, systématiquement, dans le travail. »

Mais quel ouvrier honnête voudra adhérer à cette bande de pillards, de commissaires et de tchékistes ?

Les ouvriers comprennent très bien que ces gendarmes nouveau style cherchent à étouffer les murmures de la masse laborieuse et à endormir sa vigilance à l'aide de certaines avances et concessions, uniquement pour, plus tard, la serrer davantage dans l'étau.

Les ouvriers voient de quelle façon leurs camarades hors parti sont traités, en ce moment, par les communistes à Cronstadt.

« Dernièrement, pleurniche Zinoviev, nous avons même eu un gros malentendu avec l'usine Baltique. Mais si cette usine réalise, la première, le plan envisagé et montre ainsi l'exemple aux autres, beaucoup d'erreurs lui seront pardonnées ».

Là, le provocateur s'est trahi lui-même.

En effet, il y a à peine quelques jours, les communistes assuraient les ouvriers de Cronstadt, par leurs radios, que tout allait à merveille à Pétrograd et que l'usine Baltique travaillait normalement. Et voici que, brusquement, apparaissent de « gros malentendus » et une invitation à montrer l'exemple « à d'autres usines ».

Il se passe donc quelque chose dans « d'autres usines » aussi ?

Mais alors, Zinoviev nous trompait-il pas à ce moment-là où nous trompe-t-il maintenant ?

Afin de gagner les bonnes grâces des ouvriers de la Baltique, les communistes leur promettent tous les biens de la terre:

« Nous mettrons des ouvriers aux postes les plus importants pour le moment: au ravitaillement, aux combustibles, au contrôle des institutions, etc.

« Nous donnerons aux ouvriers hors parti les moyens de prendre une part des plus actives, par l'intermédiaire de leurs délégués, aux achats, avec de l'or,

des produits alimentaires à l'étranger, pour permettre aux ouvriers de Pétrograd de traverser la période difficile.

« Nous entamerons une lutte énergique contre le bureaucratisme dans nos établissements.

« Nous nous réprimanderons, nous nous critiquerons quelque peu les uns les autres; mais quant au principal, à l'essentiel, nous finirons toujours par nous entendre. »

C'est ainsi que Zinoviev chante aujourd'hui, doucereux et caressant. Il fait entendre aux ouvriers des paroles mielleuses pour les endormir et pour détacher leur attention des coups de canon tirés contre leurs frères de Cronstadt.

Pourquoi donc les communistes n'en ont-ils jamais parlé jusqu'à présent ? Pourquoi n'ont-ils pas agi de la sorte au cours de leur règne qui dure depuis bientôt quatre ans ?

C'est très simple: ils ne pouvaient réaliser cela auparavant. Et ils ne pourront pas, non plus, le réaliser maintenant. Nous connaissons la valeur de leurs promesses et même de leurs contrats (« chiffons de papier »).

Non, l'ouvrier ne vendra pas sa liberté et le sang de ses frères pour tout l'or du monde.

Que Zinoviev abandonne donc le projet creux de « s'entendre » !

Maintenant que les frères de Cronstadt se sont levés pour défendre la vraie liberté, les ouvriers n'ont qu'une seule réponse à donner aux communistes: provocateurs et bourreaux, lâchez vite le pouvoir, tant qu'il vous est encore possible de déguerpir. Ne vous bercez pas de vains espoirs !

Enfin, nous trouvons dans le même numéro un Appel du Comité révolutionnaire Provisoire, dont nous extrayons ce passage:

En s'emparant du pouvoir, le Parti Communiste vous promettait le bien-être. Or, que voyons-nous ? Il y a trois ans, on nous disait: « Vous pourrez rappeler vos représentants et réélire vos Soviets quand vous voudrez. »

Mais quand nous, ceux de Cronstadt, avons exigé, justement la réélection des Soviets libres de la pression du parti, le nouveau Trépoff* – Trotsky – lança l'ordre: « Pas d'économie de balles ! »

Quelle trahison !

Nous avons exigé aussi qu'on laisse les travailleurs de Pétrograd nous envoyer une délégation pour qu'on puisse voir quels sont nos généraux et qui dirige le mouvement.

Cette délégation ne vient pas. Les communistes craignent qu'une délégation n'apprenne la vérité et ne vous la fasse connaître.

* Voir plus haut.

Dans le n° 13, du 15 mars (l'avant-dernier numéro des *Izvestia* des révoltés), cet éditorial:

Maison de commerce Lénine, Trotsky et Cie

Elle a bien travaillé la Maison de commerce Lénine, Trotsky et Cie.

La criminelle politique absolutiste du parti communiste au pouvoir a conduit la Russie à l'abîme de la misère et de la ruine.

Après cela, il serait temps de prendre sa retraite. Hélas ! les larmes et le sang versés par les travailleurs paraissent encore insuffisants.

Au moment même de la lutte historique, audacieusement entamée par Cronstadt révolutionnaire pour les droits du peuple travailleur, bafoués et piétinés par les communistes, une volée de corbeaux s'est décidée à tenir son « x^e Congrès du parti ». Elle y trame les moyens de continuer, avec encore plus de malice et de succès, son œuvre fratricide.

Leur effronterie atteint la perfection. D'une façon tranquille, ils parlent des « concessions commerciales ».

Lénine déclare très simplement ceci:

« Nous commençons à réaliser le principe des concessions. Le succès de cette entreprise ne dépend pas de nous. Mais nous devons faire notre possible ». Et par la suite, il avoue que les bolcheviks ont mis la Russie Soviétique dans un joli pétrin:

« Car, dit-il, nous ne pourrions pas reconstruire le pays sans recourir à la technique étrangère si nous voulons rattraper économiquement, dans une certaine mesure, les autres pays. Les circonstances nous ont obligés à acheter à l'étranger, non seulement des machines, mais aussi du charbon qui, pourtant, abonde chez nous. Nous aurons encore à l'avenir, poursuit-il, à faire de nouveaux sacrifices pour avoir des objets de consommation courante et aussi le nécessaire pour l'économie agraire ! »

Où sont donc les fameuses réalisations économiques au nom desquelles on transforma l'ouvrier en esclave de l'usine d'État et le paysan laboureur en serf des sovkhoz ?

Ce n'est pas tout. En parlant de l'agriculture, Lénine promet encore plus de « bien-être » si les communistes continuent leur « fonctionnarisme économique » (ce fut son expression).

« Et si nous réussissons un jour à reconstituer a et là les grandes économies rurales et la grande industrie, continue-t-il, ce ne sera qu'en imposant de nouveaux sacrifices à tout producteur, sans rien lui donner en échange ».

Tel est le « bien-être » que fait espérer le chef des bolcheviks à tous ceux qui voudront porter docilement le joug de l'absolutisme des commissaires.

Il avait rudement raison, ce paysan qui déclara au VIII^e Congrès des Soviets:

« Tout va très bien... Seulement, si la terre est à nous, le pain est à vous; l'eau est à nous, mais le poisson est à vous; les forêts sont à nous, mais le bois est à vous... »

À part ça, le travailleur ne doit pas s'en faire.

Lénine promet bien « d'accorder quelques faveurs aux petits patrons, d'élargir quelque peu les cadres de l'économie libre ».

« Comme le « bon vieux seigneur », il prépare « quelques faveurs » afin de serrer le cou des travailleurs d'avantage, plus tard, dans l'étau de la dictature du parti. On le voit bien par cet aveu: « Certes, on ne pourra pas se passer de la contrainte, car le pays est fatigué et dans une misère terrible! »

C'est net: on pourra bien enlever sa dernière chemise à un miséreux.

C'est ainsi que Lénine conçoit la tâche de la construction: concessions commerciales en haut, impôts en bas.

Toujours dans le même numéro, cet édifiant coup d'éveil rétrospectif:

Les bienfaits de la « Commune »

« Camarades! Nous allons construire une vie nouvelle et belle ». Ainsi parlaient, ainsi écrivaient les communistes.

« Nous allons détruire le monde de la violence et nous construirons un monde nouveau, socialiste, de toute beauté ». Ainsi chantaient-ils au peuple.

Voyons quelle est la réalité.

Toutes les meilleures maisons, tous les meilleurs appartements sont réquisitionnés pour des bureaux et des sous-bureaux des institutions communistes. Ainsi seuls les bureaucrates se voient installés d'une façon agréable, confortable, spacieuse. Le nombre des logements habitables a diminué. Les ouvriers sont restés là où ils étaient. Ils y vivent maintenant serrés à l'extrême dans une condition pire qu'auparavant.

Les maisons, n'étant pas entretenues, se délabrent. Le chauffage se détraque. Les vitres brisées ne sont pas remplacées. Les toitures se disjoignent et l'eau commence à couler à travers. Les clôtures s'effondrent. Les tuyaux sont à moitié crevés. Les cabinets ne fonctionnent pas et leur contenu envahit les appartements, ce qui oblige les citoyens à aller satisfaire leurs besoins dans la cour ou chez les voisins. Les escaliers restent sans éclairage; ils sont pleins de crasse. Les cours sont remplies d'ordures, du fait que les fosses d'aisance, les poubelles, les vidanges et les égouts ne sont ni réparés ni vidés. Les rues sont sales. Les trottoirs, jamais réparés, sont malpropres et glissants. Il y a danger à marcher dans les rues.

Pour obtenir un logement, il faut avoir un bon « tuyau » au Bureau des logements, sans quoi il ne faut pas y songer. Seuls les favorisés possèdent des appartements convenables.

Pour les vivres, c'est encore pire. Des fonctionnaires irresponsables et ignorants ont laissé se perdre des milliers de tonnes de produits. Les pommes de terres distribuées sont toujours gelées; la viande, au printemps et en été, toujours avariée. Jadis, on se gardait de donner aux cochons ce qu'aujourd'hui les citoyens obtiennent des « constructeurs de la belle vie nouvelle ».

Ce fut « l'honnête poisson soviétique » – le hareng – qui sauva la situation pendant assez longtemps. Mais voici que lui-même commence à faire défaut.

Les boutiques Soviétiques sont au-dessous de celles des usines, de triste mémoire, où les industriels patrons faisaient écouler toute sorte de camelote, et où les ouvriers esclaves ne pouvaient rien dire.

Pour détruire la vie familiale, nos gouvernants ont inventé des restaurants collectifs.

Quel est le résultat ?

La nourriture y est encore moins potable. Les produits sont volés de toute manière avant d'arriver aux citoyens qui ne reçoivent que les restes. La nutrition des enfants est un peu meilleure, mais encore très insuffisante. Le lait, surtout, manque. Pour leurs propres sovkhoz, les communistes ont réquisitionné à la population paysanne toutes les vaches laitières. Du reste, la moitié des bêtes périrent avant d'arriver au lieu de destination. Le lait des vaches qui survécurent va d'abord aux gouvernants, ensuite aux fonctionnaires. Les restes seuls parviennent aux enfants.

Mais le plus dur est de se vêtir et de se chausser. On porte ou on échange les habits portés autrefois. Presque rien n'est distribué. (Par exemple, un des syndicats distribue actuellement des boutons: un bouton et demi par tête. N'est ce pas se moquer du monde ?) Quant aux chaussures, elles sont introuvables.

La route du paradis communiste est belle.

Mais peut-on la parcourir sans semelles ?

Cependant, il existe bien des fissures où s'échappe tout le nécessaire. Les gens de l'entourage des soi-disant « Coopératives » et les gouvernants possèdent tout. Ils ont leurs propres restaurants et des rations spéciales. Ils ont aussi à leur disposition les « Bureaux des bons » qui distribuent des biens selon les bonnes grâces des commissaires.

On a fini par comprendre que cette « commune » a sapé et complètement désorganisé le travail producteur. Alors, tout désir de travailler, tout intérêt au travail ont disparu. Cordonniers, tailleurs, plombiers, etc., ont tout abandonné et se sont dispersés. Ils servent comme gardes, courriers, etc.

Tel est le paradis que les bolcheviks ont entrepris de construire.

À la place de l'ancien, s'établit un nouveau régime d'arbitraire d'insolence, d'« amitiés », de favoritisme, de vol et de spéculation, régime terrible où l'on est obligé de tendre la main vers l'autorité pour chaque morceau de pain, pour chaque bouton; régime où l'on n'appartient pas à soi-même, où l'on ne peut disposer de soi-même; régime d'esclavage et d'avilissement.

Au n° 14, le dernier, du 16 mars 1921, consacré surtout aux péripéties de la lutte, de plus en plus acharnée, et aux affaires en cours, nous empruntons ce dernier article, encore rétrospectif qui complète le précédent:

Le soi-disant « Socialisme »

En faisant la Révolution d'octobre, les marins, les soldats rouges, les ouvriers et les paysans versaient leur sang pour le pouvoir des Soviets, pour l'édification d'une République des Travailleurs.

Le Parti Communiste a pris bonne note des aspirations des masses. Ayant inscrit sur sa bannière des slogans alléchants qui enthousiasmaient les travailleurs, il les a entraînés dans la lutte et leur a promis de les conduire dans le beau royaume du Socialisme que seuls les bolcheviks sauraient édifier.

Naturellement, une joie infinie s'empara des ouvriers et des paysans. « Enfin, l'esclavage sous le joug des agrariens et des capitalistes va entrer dans le domaine des légendes », pensaient-ils. Il semblait que le temps était venu d'un libre travail dans les campagnes, dans les usines et les fabriques. Il semblait que le pouvoir allait passer aux mains des travailleurs.

Par une propagande adroite, des enfants du peuple laborieux étaient attirés dans les rangs du parti où on les soumettait à une discipline rigoureuse.

Par la suite, se sentant bien en forces, les communistes, progressivement, éliminèrent du pouvoir d'abord les socialistes d'autres tendances; après quoi, ils repoussèrent de nombreux postes de l'État les ouvriers et les paysans eux-mêmes, tout en continuant à gouverner en leur nom.

Les communistes substituèrent ainsi au pouvoir qu'ils avaient usurpé la tutelle des commissaires avec tout l'arbitraire du pouvoir personnel. Contre toute raison, et contrairement à la volonté des travailleurs, ils commencèrent alors à construire obstinément un socialisme étatique, avec des esclaves, au lieu de bâtir une société basée sur le travail libre.

L'industrie étant totalement désorganisée, malgré le « contrôle ouvrier », les bolcheviks réalisèrent la « nationalisation des usines et des fabriques ». D'esclave du capitaliste, l'ouvrier fut transformé en esclave des entreprises d'État. Bientôt, cela ne suffit plus. On projeta l'application du système Taylor.

Toute la masse des laboureurs fut déclarée ennemie du peuple et assimilée aux « koulaks ». Très entreprenants, les communistes se mirent alors à ruiner les paysans et à instaurer des exploitations soviétiques, c'est-à-dire des propriétés du nouveau profiteur agrarien: l'État. C'est tout ce que les paysans obtinrent du socialisme bolcheviste, au lieu du travail libre sur la terre libérée qu'ils avaient espéré.

En échange du pain et du bétail, presque entièrement réquisitionnés, on obtint les razzias des tchékistes et les fusillades en masse. Beau système d'échange pour un Etat des travailleurs: du plomb et la baïonnette en place du pain!

La vie du citoyen devint monotone et banale à la mort, réglée d'après les prescriptions des autorités. Au lieu d'une vie animée par le travail libre et par la libre évolution des individus, naquit un esclavage inouï, incroyable. Toute pensée indépendante, toute critique juste des actes des gouvernants criminels devinrent des crimes, châtiés de la prison et souvent de la mort.

La peine de mort, cette honte de l'humanité, s'épanouit dans «la patrie socialiste».

Tel est le beau royaume du socialisme où la dictature du parti communiste nous a conduits.

Nous avons obtenu le Socialisme d'État, avec des Soviets de fonctionnaires qui votent docilement ce que l'autorité et ses commissaires infaillibles leur dictent.

Le mot d'ordre: «Celui qui ne travaille pas ne mange pas», a été modifié sous ce beau régime «des Soviets»: «Tout pour les commissaires!» Et quant aux ouvriers, paysans et travailleurs intellectuels, eh bien, ils n'ont qu'à accomplir leur travail dans l'ambiance d'une prison.

Cela devint insupportable. Cronstadt révolutionnaire brisa, la première, les chaînes et enfonça les grilles de la prison. Elle lutte pour la véritable République Soviétique des travailleurs où le producteur lui-même deviendra le maître des produits de son labeur et en disposera comme il voudra.

Pour terminer cette documentation, notons que la plupart des numéros des *Izvestia* des révoltés portaient en manchette des mots d'ordre qui précisaient leurs revendications et leurs sentiments. En voici quelques échantillons:

TOUT LE POUVOIR AUX SOVIETS ET NON AUX PARTIS!

LE POUVOIR DES SOVIETS LIBÉRERA LES TRAVAILLEURS DES CHAMPS DU JOUG DES COMMUNISTES.

LÉNINE DIT: «LE COMMUNISME, C'EST LE POUVOIR DES SOVIETS PLUS L'ÉLECTRIFICATION», MAIS LE PEUPLE A CONSTATÉ QUE LE COMMUNISME BOLCHEVISTE C'ÉTAIT L'ABSOLUTISME DES COMMISSAIRES PLUS LES FUSILADES.

LES SOVIETS, ET NON PAS LA CONSTITUANTE, SONT LE REMPART DES TRAVAILLEURS.

VIVE CRONSTADT ROUGE AVEC LE POUVOIR DES SOVIETS LIBRES!

LE DERNIER ACTE

L'ATTAQUE DE CRONSTADT. – SA DERNIÈRE LUTTE. – LA FIN DE SON INDÉPENDANCE. – Il nous reste à traiter le dernier acte de la tragédie: l'attaque de Cronstadt, sa défense héroïque, sa chute.

Dans le n° 5 des *Izvestia*, du 7 mars, nous trouvons les détails des pourparlers concernant l'envoi d'une délégation de Pétrograd à Cronstadt aux fins d'information. Voici ce que nous lisons:

Les pourparlers au sujet d'une délégation

Le Comité Révolutionnaire Provisoire a reçu de Pétrograd le radiotélégramme suivant: «Faites savoir par radio à Pétrograd si l'on peut envoyer de Pétrograd à Cronstadt quelques délégués du Soviet pris parmi des sans-parti et des membres du parti, pour savoir de quoi il s'agit» Le Comité Révolutionnaire Provisoire répondit immédiatement par radio: *Radiotélégramme au Soviet de Pétrograd*. – Ayant reçu la radio du Soviet de Pétrograd demandant «si l'on peut envoyer de Pétrograd à Cronstadt quelques délégués du Soviet pris parmi des sans-parti et des membres du parti, pour savoir de quoi il s'agit», nous vous informons que:

Nous n'avons pas confiance dans l'indépendance de vos sans-parti. Nous proposons d'élire, en présence d'une délégation des nôtres, des délégués sans parti des usines, des unités rouges et des marins. Vous pouvez y ajouter quinze pour cent de communistes. Il est désirable d'avoir la réponse indiquant la date d'envoi des représentants de Cronstadt à Pétrograd et des délégués de Pétrograd à Cronstadt le 6 mars, à 18 heures. En cas d'impossibilité de répondre dans ce délai, nous demandons d'indiquer votre date et les motifs du retard. Les moyens de déplacement devront être assurés à la délégation de Cronstadt.

Le Comité Révolutionnaire Provisoire.

Cependant à Pétrograd de persistantes rumeurs laissaient entendre que le gouvernement se préparait à des opérations militaires contre Cronstadt. Mais la population n'y croyait pas: la chose paraissait trop répugnante, invraisemblable.

Les ouvriers de Pétrograd ne savaient rien de ce qui se passait à Cronstadt. Les seules informations étaient données par la presse communiste, et ses bulletins parlaient toujours du «général tsariste

Kozlovsky qui avait organisé la rébellion contre-révolutionnaire à Cronstadt».

La population attendait avec anxiété la session convoquée par le Soviet de Pétrograd, qui devait décider de l'attitude à adopter.

Le Soviet se réunit le 4 mars. Seuls, les membres convoqués pouvaient assister à cette réunion; c'étaient, généralement, des communistes.

Voici en quels termes l'anarchiste Alexandre Berkman, qui put assister à cette réunion, la décrit dans son excellente étude sur la révolte de Cronstadt, étude dont il a puisé la documentation à la même source authentique que nous utilisons pour notre exposé: aux *Izvestia* du Comité Révolutionnaire Provisoire, aux documents soviétiques et aux témoignages contrôlés*:

En tant que président du Soviet de Pétrograd, Zinoviev déclara la session ouverte et prononça un long discours sur la situation à Cronstadt. J'avoue que j'étais allé à cette réunion plutôt disposé en faveur du point de vue de Zinoviev: l'assemblée était alertée en raison des indices d'une tentative contre-révolutionnaire à Cronstadt.

Mais le discours de Zinoviev suffit pour me convaincre que les accusations communistes contre les marins étaient une pure invention, sans la moindre ombre de véracité. J'ai entendu parler Zinoviev en différentes occasions; une fois ses prémisses acceptées, il avait le don de convaincre. Mais à cette réunion, son attitude, son argumentation, son ton, ses manières, tout reflétait la fausseté de ses assertions, le manque de sincérité. La protestation de sa propre conscience me paraissait patente.

L'unique «pièce à conviction» contre Cronstadt était la fameuse Résolution du 1^{er} mars. Ses revendications étaient justes et même modérées. C'est en s'appuyant sur ce document et sur la dénonciation véhémement, presque hystérique, de Kalinine contre les marins, que le pas fatal fut décidé. La résolution contre Cronstadt, préparée à l'avance et présentée par Yevdokimoff – bras droit de Zinoviev – fut acceptée. Les délégués étaient surexcités par un excès d'intolérance et par une sorte de férocité sanguinaire. L'acceptation de la motion belliqueuse eut lieu dans un grand tumulte et au milieu des protestations de plusieurs délégués des fabriques de Pétrograd et du représentant des marins. La résolution déclarait Cronstadt coupable de sédition contre-révolutionnaire, elle exigeait sa reddition immédiate.

* Pour autant que je sache, cette étude a paru d'abord en anglais sous forme d'une forte brochure; par la suite, elle a été reproduite dans la revue anarchiste espagnole *Timon*, lors des événements d'Espagne; enfin, le journal anarchiste français *Le Libertaire* l'a publiée en feuilleton dans plusieurs numéros consécutifs, en janvier 1939.

C'était une déclaration de guerre. Beaucoup de communistes eux-mêmes se refusaient à croire qu'on exécuterait ladite résolution. Il paraissait monstrueux d'attaquer avec la force armée « l'orgueil et la gloire de la Révolution russe » pour employer le qualificatif que Trotsky avait décerné autrefois aux marins de Cronstadt. Dans les cercles d'amis intimes, beaucoup de communistes sensés menaçaient de se séparer du parti si un acte aussi sanguinaire se consommait ».

Le jour suivant, 5 mars, Trotsky publia son ultimatum à Cronstadt. L'ultimatum fut transmis à la population de Cronstadt par radio et parut dans le même n° 5 des *Izvestia* du 7 mars, à côté des deux radios sur l'envoi d'une délégation. Naturellement tous pourparlers au sujet de celle-ci furent rompus:

Voici le document:

Le gouvernement ouvrier et paysan a décrété que Cronstadt et les navires en rébellion doivent se soumettre immédiatement à l'autorité de la République Soviétique.

J'ordonne, par conséquent, à tous ceux qui levèrent la main contre la patrie socialiste de poser les armes sans délai. Les récalcitrants devront être désarmés et remis aux autorités soviétiques. Les commissaires et les autres représentants du gouvernement qui sont arrêtés doivent être remis en liberté sur le champ.

Seuls ceux qui se seront rendus sans conditions pourront compter sur un acte de grâce de la République Soviétique.

Je donne simultanément l'ordre de préparer la répression de la révolte et la soumission des marins par la force armée. Toute la responsabilité des dommages que la population pacifique pourrait souffrir de ce fait retombera entièrement sur la tête des mutins blancgardistes.

Cet avertissement est définitif.

Signé: *Trotsky*, Président du Conseil militaire révolutionnaire de la République;
Kameneff, Commandant en chef.

Cet ultimatum fut suivi d'un ordre de Trotsky contenant la menace historique: « Je vous abattrai comme des perdrix ».

Quelques anarchistes de Pétrograd, encore en liberté tentèrent un dernier effort pour inciter les bolcheviks à renoncer à attaquer Cronstadt. Ils considéraient de leur devoir, devant la Révolution, de tenter cet ultime effort pour empêcher le massacre imminent de l'élite révolutionnaire de la Russie: les marins et les ouvriers de Cronstadt. Ils envoyèrent le 5 mars une protestation au Comité de Défense,

soulignant les intentions pacifiques et les justes revendications de Cronstadt, rappelant aux communistes l'histoire révolutionnaire héroïque des marins et proposant un moyen de résoudre le conflit, moyen digne de camarades et de révolutionnaires.

Voici le document* :

Au comité du Travail et de Défense de Pétrograd.

Au président Zinoviev.

Garder maintenant le silence est impossible et même criminel. Les événements qui viennent de se produire nous obligent, comme anarchistes, à parler franchement et à préciser notre attitude devant la situation actuelle.

L'esprit de mécontentement et d'inquiétude chez les ouvriers et les marins est le résultat de faits qui exigent la plus sérieuse attention. Le froid et la faim ont engendré le mécontentement; l'absence de la moindre possibilité de discussion et de critique oblige les marins et les ouvriers à déclarer formellement leurs griefs.

Les bandes de gardes-blancs voudront et pourront exploiter ce mécontentement dans leur propre intérêt de classe. Se cachant derrière les marins, ils réclament l'Assemblée constituante, le commerce libre et autres avantages du même genre.

Nous, anarchistes, avons fait connaître depuis longtemps le fond trompeur de ces revendications, et nous déclarons devant tous que nous lutterons les armes à la main contre toute tentative contre-révolutionnaire, avec tous les amis de la Révolution Sociale et aux côtés des bolcheviks.

En ce qui concerne le conflit entre le gouvernement soviétique et les ouvriers et marins, nous sommes d'avis qu'il devrait être liquidé non par les armes, mais au moyen d'un accord révolutionnaire fraternel, dans un esprit de camaraderie. Recourir à l'effusion de sang de la part du gouvernement soviétique, dans la situation actuelle, n'intimiderait ni ne pacifierait les ouvriers; au contraire, cela

* Pour que le lecteur ne s'étonne pas de voir des anarchistes encore en liberté à Pétrograd en 1921, remarquons que les signataires du papier en question n'étaient pas considérés par les bolcheviks comme dangereux. A. Berkman et E. Goldman ne militèrent pas en Russie; Perkus et Pétrovsky étaient des anarchistes dits «soviétiques» (probolchevistes). Par la suite Berkman et Emma Goldman furent, néanmoins, expulsés; le sort de Perkus et de Pétrovsky nous est inconnu. Au demeurant, les derniers vestiges du mouvement anarchiste disparurent en 1921.

Quant au document lui-même, le lecteur remarquera qu'il a été, forcément conçu en des termes assez conciliants, vagues et même ambigus. Les auteurs nourrissaient un naïf et vain espoir de raisonner les bolcheviks en les incitant à agir « dans un esprit de camaraderie ». Mais les bolcheviks n'étaient pas des camarades. Et ils sentaient que la moindre concession dans leur conflit avec Cronstadt allait déclencher un mouvement général contre leur dictature. Pour eux il s'agissait de vie ou de mort.

servirait seulement à augmenter la crise et à renforcer les œuvres de l'Entente et de la contre-révolution.

Et, ce qui est le plus important, l'emploi de la force par le gouvernement ouvrier et paysan contre des ouvriers et paysans provoquera une répercussion désastreuse sur le mouvement révolutionnaire international. Il en résultera un dommage incalculable pour la Révolution Sociale.

Camarades bolcheviki, réfléchissez avant qu'il soit trop tard ! Vous êtes à la veille de faire le pas décisif. Nous vous soumettons la proposition suivante: élire une commission de cinq membres comprenant des anarchistes. Cette commission ira à Cronstadt pour résoudre le conflit par des moyens pacifiques. Dans la situation présente, c'est la méthode la plus radicale. Elle aura une importance révolutionnaire internationale.

Signé: *Alexandre Berkman, Emma Goldman, Perkus, Pétrovsky.*
Pétrograd, le 5 mars 1921.

« Zinoviev, dit A. Berkman, fut informé que ce document allait être soumis au Comité de Défense. Il envoya un représentant personnel le chercher. J'ignore si cet appel fut discuté au Comité. Ce qui est certain, c'est que rien ne fut décidé à ce sujet ! »

Le 6 mars, Trotsky acheva les préparatifs pour l'attaque. Les divisions les plus fidèles prélevées sur tous les fronts, les régiments de « coursanti », les détachements de la Tchéka et les unités militaires composées de communistes, furent concentrés dans les forts de Sestroretsk, de Lissy Noss et de Krasnaïa Gorka*, ainsi que dans les positions fortifiées du voisinage. Les meilleurs techniciens militaires furent envoyés sur le théâtre des opérations pour établir le plan de blocus et d'attaque de Cronstadt. Toukhatchevsky fut désigné comme commandant en chef des troupes.

Le 7 mars, à 6 h 45 de l'après-midi, les batteries de Sestroretsk, de Lissy Noss et de Krasnaïa Gorka commencèrent à bombarder Cronstadt.

Une avalanche d'obus, de bombes et aussi de proclamations arrogantes, jetées par des avions, s'abattit sur la ville. À plusieurs reprises, « la bande de corbeaux » installée à Krasnaïa Gorka: Trotsky, Toukhatchevsky, Dybenko et autres, lança l'ordre de s'emparer de la forteresse assiégée, par un foudroyant assaut. Ces tentatives restèrent vaines. Les attaques les plus furieuses furent repoussées par

* Voir la carte en deuxième de couverture.

les vaillants défenseurs. Le bombardement ne créa pas la moindre panique dans la Ville. Au contraire, il attisa la colère de la population et raffermi sa volonté de résister jusqu'au bout.

Le n° 6 des *Izvestia* (8 mars) fait, pour la première fois, état de la nouvelle situation. Il porte en tête cette manchette: LE PREMIER COUP DE FEU DE TROTSKY EST LE SIGNAL DE DÉTRESSE DES COMMUNISTES.

Le Comité Révolutionnaire Provisoire publia ensuite son premier « communiqué » que voici:

À 6 h 45 du soir, les batteries des communistes à Sestroretsk et à Lissy Noss ont, les premières, ouvert le feu contre les forts de Cronstadt.

Les forts relevèrent le défi et, rapidement réduisirent les batteries au silence. Ce fut ensuite la « Krasnaïa Gorka » qui ouvrit le feu. Elle reçut une digne réponse du navire de ligne *Sébastopol*.

Une canonnade espacée continue. De notre côte, deux soldats rouges ont été blessés et admis à l'hôpital. Aucun dégât matériel. Cronstadt, le 7 mars 1921.

Ce communiqué fut suivi d'une note:

Le premier coup de feu

Ils ont commencé à bombarder Cronstadt. Eh bien, nous sommes prêts! Mesurons nos forces! Ils ont hâte d'agir. On le comprend; malgré tous les mensonges des communistes, les travailleurs russes commencent à comprendre la grandeur de l'œuvre de libération, entamée par Cronstadt révolutionnaire après trois ans d'esclavage.

Les bourreaux sont inquiets. La Russie Soviétique, victime de leur terrible aberration, s'échappe de leur prison. Et, du même coup, ils sont obligés de renoncer à leur domination sur le peuple travailleur.

Le gouvernement des communistes lance le signal de détresse. Les huit jours d'existence de Cronstadt libre prouvent leur impuissance. Encore un peu, et une digne réponse de nos glorieux navires et forts révolutionnaires fera couler le bateau des pirates soviétiques forcés d'accepter le combat avec Cronstadt révolutionnaire battant le pavillon: « Le pouvoir aux Soviets et non aux partis ».

Ensuite venait cet appel:

Que le monde sache!

Le Comité Révolutionnaire Provisoire a envoyé ce jour le radiogramme suivant:

À tous... À tous... À tous

Le premier coup de canon vient d'être tiré. Le «feld-maréchal» Trotsky, taché du sang des ouvriers, fut le premier à tirer sur Cronstadt révolutionnaire qui se leva contre l'autocratie des communistes afin de rétablir le véritable pouvoir des Soviets.

Sans avoir répandu une seule goutte de sang, nous nous sommes libérés, nous soldats rouges, marins et ouvriers de Cronstadt, du joug des communistes. Nous avons laissé la vie à ceux des leurs qui étaient parmi nous. Ils veulent maintenant nous imposer à nouveau leur pouvoir, par la menace des canons.

Ne voulant aucune effusion de sang, nous avons demandé que fussent envoyés ici des délégués de sans-parti du prolétariat de Pétrograd pour qu'ils puissent se rendre compte que Cronstadt combat pour le pouvoir des Soviets. Mais les communistes cachèrent notre demande aux ouvriers de Pétrograd et ouvrirent le feu: réponse habituelle du prétendu gouvernement ouvrier et paysan aux demandes des masses laborieuses.

Que les ouvriers du monde entier sachent que nous, défenseurs du pouvoir des Soviets, veillerons aux conquêtes de la Révolution Sociale. Nous vaincrons ou nous périrons sous les ruines de Cronstadt, en luttant pour la juste cause des masses ouvrières.

Les travailleurs du monde entier seront nos juges. Le sang des innocents retombera sur la tête des communistes, fous furieux enivrés par le pouvoir. Vive le pouvoir des Soviets!

Le Comité Révolutionnaire Provisoire.

Détail touchant: le 7 mars était, en Russie soviétique, le jour de la fête des ouvrières. Cronstadt, assiégé et attaqué, ne l'oubliait pas. Sous le feu de nombreuses batteries les marins envoyèrent un radio de félicitations aux ouvrières du monde. Voici ce message (reproduit dans le même numéro):

Cronstadt libéré. – Aux ouvrières du monde.

Ce jour est un jour de fête universelle: le jour de l'ouvrière. Nous, ceux de Cronstadt, envoyons – au milieu du fracas des canons et des explosions des obus tirés par les communistes ennemis du peuple laborieux – nos fraternels saluts aux ouvrières du monde: saluts de Cronstadt Rouge révolutionnaire et libre...

Nous désirons que vous réalisiez bientôt votre émancipation libre de toute forme de violence et d'oppression. Vivent les libres ouvrières révolutionnaires! Vive la Révolution Sociale mondiale!

Le Comité Révolutionnaire Provisoire.

Enfin, le même numéro publie cet entrefilet:

Cronstadt est calme

Hier, le 7 mars, les ennemis des travailleurs – les communistes – ont ouvert le feu contre Cronstadt. La population accueillit le bombardement vaillamment. Les ouvriers coururent aux armes avec un bel élan ! On voyait bien que la population laborieuse de la ville vivait en parfait accord avec son Comité Révolutionnaire Provisoire.

Malgré l'ouverture des hostilités, le Comité jugea inutile de proclamer l'état de siège. En effet, qui aurait-il à craindre ? Certes pas ses propres soldats rouges, ni ses marins, ni ses ouvriers ou intellectuels !

Par contre, à Pétrograd, en raison de l'état de siège proclamé, on n'est autorisé à sortir seulement que jusqu'à 7 heures. Cela se comprend : les imposteurs ont à craindre leur propre population laborieuse.

Les premières attaques contre Cronstadt furent dirigées simultanément et du nord et du sud par l'élite des troupes communistes, vêtues de toile blanche dont la couleur se confondait avec la neige qui couvrait le golfe de Finlande pris par les glaces.

Terribles furent ces premières tentatives pour prendre d'assaut la forteresse au prix de sacrifices humains insensés. Les marins le déplo-rèrent profondément en termes émouvants adressés à leurs frères d'armes trompés, qui croyaient Cronstadt contre-révolutionnaire.

S'adressant aux soldats rouges qui combattaient pour les communistes, les *Izvestia* du 10 mars disaient (n° 8) :

Nous ne voulions pas verser le sang de nos frères et nous nous refusions à faire feu à moins qu'on ne nous y obligeât. Nous devons défendre la juste cause du peuple travailleur, et nous nous sommes vus obligés de tirer sur nos propres frères, envoyés à la mort certaine par les communistes qui se sont créé une vie de privilégiés aux dépens du peuple.

Malheureusement pour vous, nos frères, un terrible tourbillon de neige se produisit, et tout fut enveloppé dans les ténèbres d'une nuit obscure. Malgré cela, les bourreaux communistes vous poussèrent sur la glace en vous menaçant de mitrailleuses à l'arrière-garde, maniées par leurs formations communistes.

Beaucoup d'entre vous périrent, cette nuit-là, dans la vaste étendue glacée du golfe de Finlande. Et, lorsque vint l'aube, après que l'ouragan se fut calmé, seuls les restes misérables de vos détachements, épuisés, affamés, presque incapables de marcher, se traînèrent jusqu'à nous dans leurs suaires blancs.

Vous étiez un millier à l'aube ; mais au cours de la journée on ne pouvait même plus vous compter. Vous avez payé de votre sang cette aventure. Après votre

déroute, Trotsky est allé à Pétrograd chercher de nouvelles victimes à envoyer à la boucherie: le sang de nos ouvriers et paysans lui coûte peu!

Cronstadt vivait dans la croyance profonde que le prolétariat de Pétrograd viendrait à son aide. Mais les ouvriers de la capitale furent terrorisés, et Cronstadt bloqué, isolé, de sorte qu'aucun secours ne fut possible.

La garnison de Cronstadt était composée de quelque 14 000 hommes dont environ 10 000 marins. Cette garnison devait défendre un front vaste et de nombreux forts et batteries, disséminés dans le golfe. Les continuelles attaques des bolcheviks qui recevaient sans cesse des renforts, le manque de vivres, les longues nuits de froid, tout contribuait à diminuer la vitalité de Cronstadt. Mais les marins furent d'une persévérance héroïque, espérant jusqu'au dernier moment que leur noble exemple serait suivi par le pays.

La lutte fut trop inégale.

Les soldats bolchevistes se rendaient pourtant par milliers; d'autres se noyaient par centaines sous la glace devenue fragile pleine de crevasses et de fondrières à la suite du dégel, ou morcelée par les obus. Mais ces pertes ne diminuaient en rien l'intensité des attaques: des renforts frais arrivaient, arrivaient sans cesse.

Que pouvait la ville, seule, contre cette marée montante?

Elle s'efforçait de tenir. Elle espérait obstinément une révolte générale imminente des ouvriers et des soldats rouges de Pétrograd et de Moscou, révolte qui signifierait le commencement de la « Troisième Révolution ». Et elle se battait héroïquement, jour et nuit, sur l'ensemble du front qui, tous les jours, se resserrait davantage.

Mais ni révolte ni secours n'apparaissaient; chaque jour Cronstadt s'affaiblissait dans la résistance, et les assaillants obtenaient avantage sur avantage.

Au reste, Cronstadt n'avait point été conçu pour soutenir une attaque par l'arrière, et entre autres mensonges, les bolcheviks avaient répandu le bruit que les marins révolutionnaires voulaient bombarder Pétrograd, calomnie des plus odieuses. La fameuse forteresse avait été édifiée dans l'unique but de défendre la capitale du côté

de la mer. En outre, pour le cas où elle serait tombée aux mains de l'ennemi, les batteries des côtes du golfe et les forts de Krasnaïa Gorka avaient été édifiés pour répondre à une attaque combinée contre Cronstadt et non contre Pétrograd. Les constructeurs n'avaient pas renforcé spécialement la partie *arrière* de Cronstadt. Or, c'est de ce côté que la ville était assaillie.

Et, précisément, les bolcheviks renouvelaient sur ce point leurs attaques presque chaque nuit.

Pendant toute la journée du 10 mars, l'artillerie communiste balaya sans cesse l'île entière du sud au nord.

Dans la nuit du 12 au 13, les communistes attaquèrent par le sud, en utilisant à nouveau les «suaires» blancs. («Le 11 mars, un brouillard épais empêcha le tir», dit le communiqué des *Izvestia*.) Dans cette attaque, des centaines de «koursanti» furent une fois de plus sacrifiés.

Les jours suivants, la lutte devint de plus en plus inégale. Les héroïques défenseurs étaient épuisés par la fatigue et les privations. On se battait maintenant aux abords immédiats de la ville. Les communiqués des opérations, publiés quotidiennement par le Comité Révolutionnaire, devenaient de plus en plus tragiques. Le nombre des victimes augmentait rapidement.

Enfin, le 16 mars, les bolcheviks, sentant le dénouement proche, déclenchèrent une foudroyante attaque concentrée, précédée d'une furieuse préparation d'artillerie. Il fallait en finir coûte que coûte. Chaque heure de résistance de plus, chaque coup de canon parti de Cronstadt étaient autant de défis aux communistes et pouvaient soulever à tout moment, contre eux, des millions d'hommes. Déjà ils se sentaient de plus en plus abandonnés à eux-mêmes. Déjà Trotsky était obligé de mettre en jeu des détachements de Chinois et de Bachkirs. Il fallait écraser Cronstadt sans délai, sinon c'était Cronstadt qui allait faire exploser le pouvoir bolcheviste.

Dès le matin, les gros canons de la Krasnaïa Gorka firent pleuvoir sur la ville, sans répit, des obus qui portaient ruines et incendies. Des avions lançaient des bombes dont l'une détruisit l'hôpital malgré son insigne visible de la Croix-Rouge.

Ce bombardement furieux fut suivi d'un assaut général: par le nord, le sud et l'est.

Le plan d'attaque, écrivit plus tard Dybenko, ex-commissaire bolcheviste de la Flotte et futur dictateur de Cronstadt, fut préparé dans ses plus minutieux détails selon les directives du commandant en chef, Toukhatchevsky, et de l'état-major de l'armée du Sud. L'attaque des forts débuta au crépuscule. «Les suaires blancs et la valeur des coursants, a écrit Dybenko, donnèrent la possibilité d'avancer en colonnes!»

Néanmoins, en plusieurs endroits, après un combat acharné à la mitrailleuse, l'ennemi fut rejeté.

Çà et là, dans le fracas de la lutte sous les murs de la ville, les marins manœuvraient habilement, s'élançaient vers les points les plus menacés, donnaient des ordres, lançaient des appels. Un véritable fanatisme de bravoure s'empara des défenseurs. Personne ne pensait ni au danger ni à la mort. «Camarades, entendait-on de temps à autre, camarades, armez vite les derniers détachements ouvriers! Que tous ceux qui sont capables de tenir les armes viennent au secours!» Et les derniers détachements se formaient, s'armaient arrivaient en hâte pour prendre immédiatement part au combat.

Les femmes du peuple firent preuve d'un courage et d'une activité surprenants; dédaignant le danger, elles avançaient loin de la ville, porteuses de munitions; elles ramassaient les blessés des deux camps les transportaient à l'hôpital sous un feu intense, organisaient les secours.

Vers la *soirée du 16 mars*, la bataille restait encore indécise.

Toutefois les miliciens parcoururent les rues à cheval en invitant les non-combattants à se réfugier dans des lieux sûrs.

Plusieurs forts avaient été pris.

Au cours de la nuit, des communistes laissés en liberté à l'intérieur de la ville réussirent à indiquer aux assaillants l'endroit le plus faible de Cronstadt: la Porte de Pétrograd.

Vers 7 heures du matin, *le 17 mars*, les bolcheviks forcèrent celle-ci après un suprême assaut, et avancèrent en combattant jusqu'au centre de la ville: la fameuse place de l'Ancre.

Mais les marins ne se tinrent pas encore pour vaincus: ils continuaient à se battre « comme des lions », défendant chaque quartier, chaque rue, chaque maison. C'est au prix de gros sacrifices que les soldats rouges arrivèrent à prendre fermement pied dans quelques secteurs. Les membres du Comité Révolutionnaire passaient encore d'un endroit menacé à un autre, faisant manœuvrer les combattants, organisant la lutte. L'imprimerie continuait encore à composer le n° 15 des *Izvestia*, qui ne parut jamais.

Toute la journée du 17 on se battit à l'intérieur de la ville. Les marins savaient que pour eux il n'y aurait pas de quartier; ils préféraient mourir en combattant plutôt que d'être lâchement assassinés dans les sous-sols de la Tchéka.

Ce fut un massacre brutal, une véritable boucherie. De nombreux communistes de la ville, dont la vie avait été épargnée par les marins, les trahirent, s'armèrent et les attaquèrent dans le dos. Le commissaire de la flotte de la Baltique, Kouzmine, et le président du Soviet de Cronstadt Vassilieff, libérés de la prison par les communistes, participèrent à la liquidation de la révolte.

La lutte désespérée des marins et des soldats de Cronstadt continua jusqu'à une heure avancée de la nuit. La ville qui, pendant quinze jours de lutte, n'avait fait aucun mal aux communistes, devint maintenant un vaste théâtre de fusillades, de sauvages exécutions, de véritables assassinats par paquets.

Echappés à la boucherie, certains détachements reculèrent vers la Finlande. D'autres combattirent jusqu'au dernier homme.

Au petit matin, le 18 mars, on se battait encore – ou plutôt on faisait la chasse aux révoltés – dans certains quartiers de la ville.

Les deux projets suivants des révolutionnaires restèrent inexécutés:

D'une part, les marins avaient décidé de faire sauter, à la dernière minute, les deux gros navires de guerre qui, les premiers, avaient hissé la bannière de la « Troisième Révolution »: le *Pétropavlovsk* et le *Sébastopol*. Mais lorsqu'ils voulurent réaliser ce projet, ils trouvèrent les fils électriques coupés.

D'autre part, presque toute la population de Cronstadt avait pris la décision de quitter la ville pour la laisser aux bolcheviks

« morte et vide ». L'absence totale de moyens de transport empêcha l'exécution de ce projet.

Nommé commissaire de Cronstadt, Dybenko fut nanti de pleins pouvoirs pour « nettoyer la ville rebelle ». Ce fut alors une orgie de massacres. Innombrables furent les victimes de la Tchéka, exécutées en masse dans les journées qui suivirent la chute de la forteresse.

Le 18 mars, le gouvernement bolcheviste et le parti communiste fêtaient publiquement la Commune de Paris de 1871, étouffée dans le sang des ouvriers par Galliffet et Thiers. Ils célébrèrent au même moment la victoire sur Cronstadt ! Le surnom de Trotsky : « Le Galliffet de Cronstadt » ; restera dans l'Histoire.

Pendant les semaines qui suivirent, les prisons de Pétrograd furent remplies de centaines de prisonniers de Cronstadt. Chaque nuit, de petits groupes de prisonniers étaient, sur l'ordre de la Tchéka, sortis des prisons et fusillés. Ainsi finit Pérépelkine, membre du Comité Révolutionnaire Provisoire de Cronstadt. Un autre membre du Comité, Verchinine, fut traîtreusement arrêté par les bolcheviks au début de la révolte. Voilà en quels termes les *Izvestia* racontent cet épisode dans le n° 7, du 9 mars, sous le titre : « Abus du drapeau blanc » :

Hier, le 8 mars, des soldats rouges sont sortis d'Oranienbaum et ont pris la direction de Cronstadt, porteurs d'un drapeau blanc. Deux de nos camarades, sans armes, sont partis à cheval à la rencontre des parlementaires. L'un des nôtres s'approcha du groupe ennemi ; l'autre s'arrêta à quelque distance. À peine notre camarade prononça-t-il quelques paroles, les communistes se jetèrent sur lui, le descendirent de cheval et l'emmenèrent. Le second camarade put retourner à Cronstadt.

Le parlementaire de Cronstadt ainsi emmené était Verchinine. Naturellement, on n'a plus jamais entendu parler de lui.

Le sort des autres membres du Comité Révolutionnaire nous est inconnu.

Dans les prisons, dans les camps de concentration de la région polaire d'Arkhangelsk, dans les déserts lointains du Turkestan, les hommes de Cronstadt qui se rebellèrent contre l'absolutisme bolcheviste pour « les vrais Soviets libres » achevèrent, pendant de

longues années, une existence lamentable et moururent lentement. Il ne doit plus guère en rester en vie à l'heure actuelle.

Quelque temps après la révolte, le gouvernement bolcheviste annonça une amnistie générale pour ceux des rebelles qui, ayant pu s'échapper lors de la répression, se trouvant à l'étranger ou se cachant à l'intérieur du pays, se présenteraient spontanément aux autorités.

Tous ceux qui eurent la naïveté de croire à cette « amnistie » et de se présenter furent arrêtés sur-le-champ et partagèrent le sort de leurs camarades d'armes.

Cet ignoble guet-apens – parmi tant d'autres constitue l'une des pages les plus infâmes de la véritable histoire du bolchevisme.

LA LEÇON DE CRONSTADT. – Lénine n'a rien compris – ou plutôt n'a rien voulu comprendre – au mouvement de Cronstadt.

L'essentiel pour lui et pour son parti était de se maintenir au pouvoir, coûte que coûte.

La victoire sur les rebelles le rassura pour l'instant. Mais il eut peur. Surtout pour l'avenir. Il avoua que les canons de Cronstadt obligèrent le parti « à réfléchir » et à réviser sa position.

La révisa-t-il dans le sens nettement indiqué par les troubles ouvriers et par les révoltes ? Nullement.

Le sens profond qui se dégageait de ces événements, était la nécessité pour le parti de réviser le principe de la dictature; la nécessité pour la population laborieuse de jouir de la liberté de discussion et d'action; la nécessité pour le pays de l'élection libre des Soviets.

Les bolcheviks se rendaient parfaitement compte que la moindre concession dans ce sens porterait un coup décisif à leur pouvoir. Or, pour eux, il s'agissait surtout et avant tout de conserver ce pouvoir en entier.

En tant que marxistes, autoritaires et étatistes, les bolcheviks ne pouvaient admettre la liberté des masses, leur indépendance d'action. Ils n'avaient aucune confiance dans les masses libres. Ils étaient persuadés que la chute de leur dictature signifierait la ruine de toute l'œuvre entreprise et la mise en péril de la Révolution avec

laquelle ils se confondaient. Et inversement: ils étaient convaincus qu'en conservant leur dictature – les « leviers de commande » – ils pouvaient « reculer stratégiquement » jusqu'à renoncer, momentanément, à toute leur politique économique, sans que les buts de la Révolution soient définitivement compromis. Au pis-aller, se disaient-ils, la réalisation de ces buts serait retardée.

Leurs « réflexions » portèrent donc uniquement sur cette question: « Que faire pour conserver intacte notre domination ? »

Céder, momentanément, sur le terrain économique; accorder des concessions dans tous les domaines, sauf celui du « pouvoir »: telle fut leur première solution. Tout ce qu'ils « comprirent » c'était qu'il fallait jeter un os à la population pour apaiser son mécontentement; il fallait lui donner quelques satisfactions, ne fût-ce qu'en apparence.

Déterminer les concessions, fixer les limites du « recul », telle fut leur seconde préoccupation. Ils finirent par établir « la liste » de ces concessions. Et alors, un des plus curieux sarcasmes historiques voulut que Lénine et son parti appliquassent exactement le « programme » économique qu'ils attribuaient faussement à ceux de Cronstadt, pour lequel, soi-disant, ils les combattirent et firent couler tant de sang.

Lénine proclama la fameuse « nouvelle politique économique »: la NEP.

On octroya à la population une certaine « liberté économique »: notamment, on rétablit, dans une certaine mesure, la liberté du commerce privé et de l'activité industrielle.

Ainsi le vrai sens de la « liberté » exigée par les révoltés de Cronstadt fut complètement dénaturé. Au lieu d'une libre activité créatrice et constructive *des masses laborieuses*, activité qui aurait permis de continuer et d'accélérer la marche vers leur émancipation totale (comme le réclamait Cronstadt), ce fut la « liberté » *pour certains individus de faire du commerce, de faire des « affaires », de s'enrichir*. C'est alors qu'apparut pour quelque temps ce type du nouveau riche soviétique: le « nepman » (homme de la NEP).

Les communistes russes et étrangers ont considéré et expliqué la NEP comme un « recul stratégique », qui permit à la dictature

indispensable du parti de « respirer », de fortifier les positions acquises ébranlées par les événements de mars, comme une sorte de « répit économique », analogue au « répit militaire » à l'époque de Brest-Litovsk.

En effet, la NEP ne fut autre chose qu'une « halte »; non pas pour mieux *avancer* par la suite, mais, au contraire pour mieux revenir *au point de départ*, à la même dictature féroce du parti, au même étatsisme effréné, à la même domination et exploitation des masses laborieuses par le nouvel Etat capitaliste.

On recula pour mieux reprendre le chemin *vers l'État capitaliste totalitaire*, avec plus de garanties contre le danger d'une répétition éventuelle de « Cronstadt ».

Pendant la période de recul, cet Etat capitaliste naissant érigea, contre ce danger, sa « ligne Maginot ». Il employa les quelques années de la NEP à augmenter ses forces matérielles et militaires; à créer en silence, son « appareil » politique, administratif, bureaucratique et policier, appareil néobourgeois; à se sentir *définitivement* fort pour enserrer tout dans sa « poigne de fer » et transformer le pays entier en une caserne et en une prison « totalitaires ».

Si l'on veut parler d'un recul stratégique dans ce sens, c'est exact. Bientôt, après la mort de Lénine (en 1924) et l'avènement – après quelques luttes intestines au sein du parti – de Staline, la NEP fut supprimée, les « nepman » furent arrêtés, déportés ou fusillés, leurs biens furent confisqués, et l'État, *définitivement* armé, blindé, bureaucratisé, capitalisé, soutenu par l'« appareil » et par une forte couche sociale privilégiée et avachie, établit résolument et *définitivement* son omnipotence.

Mais il est évident que toutes ces péripéties n'avaient plus rien en commun ni avec la Révolution Sociale, ni avec les aspirations des masses laborieuses, ni avec leur véritable émancipation.

Le gouvernement bolcheviste ne se borna pas à la NEP intérieure. L'ironie de l'Histoire a voulu qu'au moment même où les bolchevistes accusaient faussement ceux de Cronstadt d'être les « valets de l'Entente » et de « pactiser avec les capitalistes », eux-mêmes menassent exactement cette besogne.

Conformément aux directives de Lénine, ils s'engagèrent sur la voie des concessions aux capitalistes étrangers et des ententes avec ceux-là. Aux jours mêmes où ils fusillaient les marins de Cronstadt et où des monceaux de cadavres couvraient encore les glaces du golfe de Finlande, ils passèrent plusieurs contrats importants avec des capitalistes de divers pays suivant les désirs de la haute finance, du gros capitalisme de l'Entente, des impérialistes polonais.

Ils signèrent le traité commercial anglo-russe, qui ouvrit les portes du pays au capital anglais. Ils signèrent la paix de Riga en vertu de laquelle une population de 12 millions d'individus fut jetée en pâture à la Pologne réactionnaire. Ils aidèrent, par des ententes, le jeune impérialisme turc à étrangler le mouvement révolutionnaire du Caucase. Et ils s'apprêtaient à entrer en relations d'affaires avec la bourgeoisie de tous les pays, cherchant un appui de ce côté.

Nous l'avons dit ailleurs: « En étranglant la Révolution, le pouvoir (communiste) est obligé de s'assurer, de plus en plus nettement et fermement, l'aide et l'appui des éléments réactionnaires et bourgeois... Sentant le terrain se dérober sous ses pieds, se détachant de plus en plus des masses, ayant rompu ses derniers liens avec la Révolution et donné l'essor à toute une caste de privilégiés, de grands et de petits dictateurs de serviteurs, de flatteurs, d'arrivistes et de parasites, mais impuissant à *créer quoi que ce soit de véritablement révolutionnaire et positif*; après avoir rejeté et rasé les forces nouvelles, le pouvoir se voit obligé, pour se consolider, de s'adresser aux *forces anciennes*. C'est *leur* concours qu'il cherche de plus en plus souvent et de plus en plus volontiers. C'est d'elles qu'il sollicite accord, alliance et union. C'est à elles qu'il cède des positions, n'ayant pas d'autre issue pour assurer sa vie. Ayant perdu l'amitié des masses, il cherche des amitiés ailleurs. Il compte pouvoir subsister à l'aide de ces amitiés nouvelles. Il espère les trahir un jour pour son propre profit. En attendant, il s'embourbe, tous les jours davantage, dans une action antirévolutionnaire et antisociale! »

Cronstadt tomba. Le socialisme (capitalisme) d'État triompha cette fois. Il triomphe encore à l'heure actuelle.

Mais l'implacable logique des événements le mène infailliblement à la débâcle.

Son triomphe porte en lui-même le germe de sa déroute finale. Il met de plus en plus en lumière le véritable caractère de la dictature communiste. De plus en plus, les « communistes », entraînés par la logique des choses, montrent qu'ils sont disposés à sacrifier le but, à renier tous leurs principes, à s'entendre avec n'importe qui, pour *conserver leur domination et leurs privilèges*.

Cronstadt fut la première tentative populaire entièrement indépendante pour se libérer de tout joug et réaliser la Révolution Sociale: tentative faite directement, résolument, hardiment par les masses laborieuses *elles-mêmes*, sans « bergers politiques », sans « chefs » ni tuteurs.

Ce fut le premier pas vers la Troisième Révolution Sociale.

Cronstadt tomba.

Mais le devoir fut accompli et ce fut l'essentiel.

Dans le labyrinthe compliqué et ténébreux des chemins qui s'offrent aux masses humaines en révolution, Cronstadt est un phare lumineux qui éclaire la bonne route.

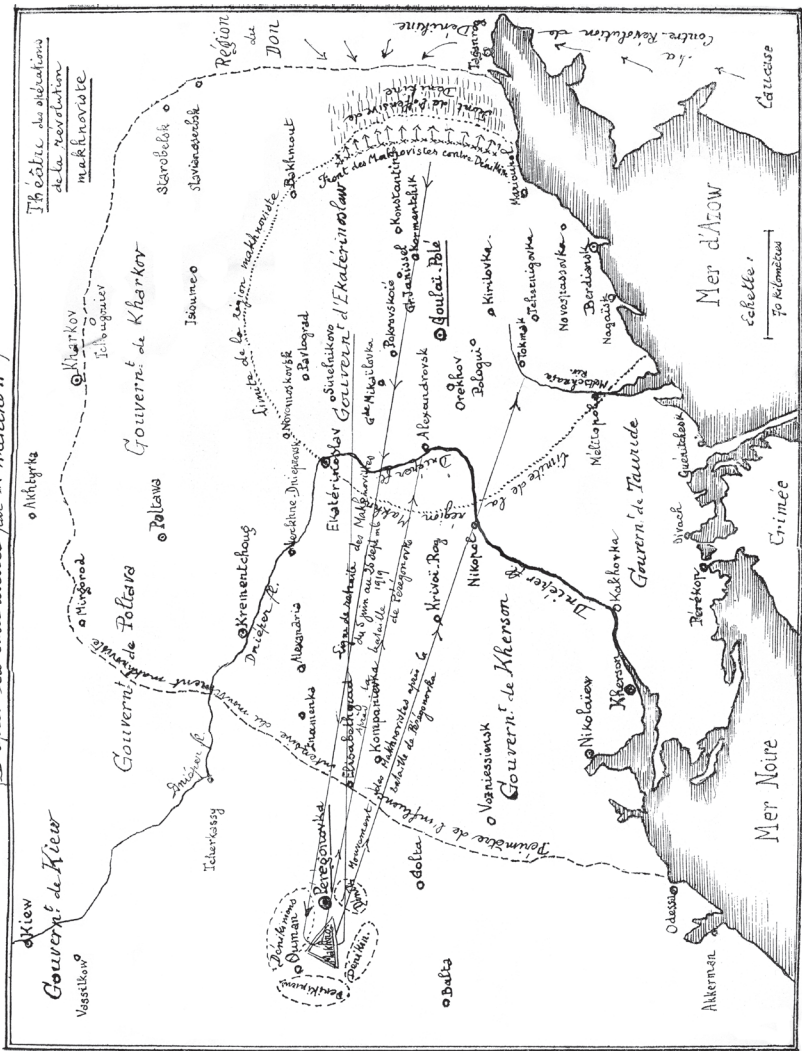
Peu importe que, dans les circonstances qui furent leurs, les révoltés aient encore parlé d'un *pouvoir* (des Soviets) au lieu de bannir à tout jamais le mot et l'idée de « pouvoir », au lieu de parler de *coordination, d'organisation, d'administration*. C'est le dernier tribut payé au passé. *Une fois l'entière liberté de discussion d'organisation et d'action définitivement acquise par les masses laborieuses elles-mêmes, une fois le vrai chemin de l'activité populaire indépendante entrepris, le reste viendra s'enchaîner obligatoirement, automatiquement.*

Peu importe que le brouillard demeure encore épais et empêche de voir et le phare et la route par lui éclairée! Une fois jaillie, la lumière ne s'éteindra plus! Et le jour viendra – il n'est peut-être pas tellement éloigné – où des millions d'êtres humains la verront luire.

Le phare de Cronstadt reste allumé. Sa lumière deviendra de plus en plus éclatante. Et c'est l'essentiel!

UKRAINE (1918-1921)

(D'après la carte dressée par P. Archinov)



Théâtre des opérations de la révolution makhkoviste

Gouvernement de Kiev
Vassilkov

Gouvernement de Poltava

Gouvernement de Kharkov

Gouvernement de Kerson

Gouvernement d'Ekaterinoslav

Région du Don

Gouvernement de Tauride

Ukraine

Mer Noire

Mer d'Azov

Caucase

70 Kilomètres

LE MOUVEMENT DES MASSES EN UKRAINE

Ce chapitre me rend assez perplexe.

Si j'ai dû consacrer une centaine de pages au mouvement de Cronstadt, les événements d'Ukraine, traités comme il sied, demanderaient au moins cinq fois plus de place, en raison de leur envergure, de leur durée et surtout de leur grande portée révolutionnaire et morale. Or, c'est chose impossible.

D'autre part ma documentation sur ce mouvement ne dépasse pas celle de l'excellent ouvrage de Pierre Archinoff* : *Histoire du mouvement makhnoviste*. Et il m'est absolument impossible dans les conditions présentes – de la compléter. Or, remplir des pages simplement pour reproduire une documentation déjà parue – même en tenant compte de l'allure très spéciale et de la rareté bibliographique de l'ouvrage – me paraît exagéré.

Certes, je pourrais apporter à l'étude deux éléments assez appréciables : 1° quelques faits exposés dans les volumes II et III des *Mémoires* de Nestor Makhno, animateur et guide militaire du mouvement, parus uniquement en langue russe, en 1936 et 1937 ; 2° quelques épisodes que j'ai vécus, car j'ai participé à ce mouvement à deux reprises, fin 1919 et fin 1920, soit pendant près de six mois.

Mais pour ce qui concerne les *Mémoires* de Makhno, la mort de l'auteur (décédé à Paris en 1935) a arrêté son travail à ses débuts : les trois volumes parus (le premier en russe et en français, longtemps avant les deux suivants) ne traitent que de la période 1917-1918 ; ils s'arrêtent *juste au seuil du véritable mouvement, des événements les plus typiques et importants (1919-1921)*.

Et quant à mes souvenirs vécus, personnels, ils seraient particulièrement utiles s'ils venaient s'insérer dans un récit général et complet. Détachés de cet ensemble, ils n'ont pas le même intérêt.

* Pierre Archinoff, libertaire russe, membre de la Fédération de Moscou à l'époque, participa au mouvement d'Ukraine pendant presque toute sa durée.

Pourtant, il est impossible de ne pas parler du mouvement des masses en Ukraine, surtout lorsqu'on étudie la Révolution russe sous l'angle où je l'envisage.

Ce mouvement a joué dans la Révolution un rôle *exceptionnellement important* : plus important encore que celui de Cronstadt. Ceci en raison de son envergure, de sa durée, de son *caractère essentiellement populaire*, de la netteté de sa tendance idéologique, et enfin des tâches qu'il eut à remplir.

Or, pour des raisons que le lecteur de ce livre comprendra facilement, la littérature existante quelle qu'elle soit passe ce mouvement totalement sous silence ou, si elle en parle, elle le fait en quelques lignes et uniquement dans un but diffamatoire.

En fin de compte, l'épopée ukrainienne est restée jusqu'à présent, à peu près inconnue. Et, cependant, parmi les éléments de la « Révolution inconnue », elle est certainement la plus remarquable.

À vrai dire, même l'ouvrage d'Archinoff, fort de quelque 400 pages, n'est qu'un *résumé*. Traité comme il le mérite, le mouvement ukrainien devrait remplir plusieurs volumes. Rien que *les documents*, d'une grande valeur historique, qui s'y rapportent, prendraient des centaines de pages. Pierre Archinoff ne put en reproduire qu'une infime partie.

Naturellement, une œuvre de cette étendue incombera aux historiens futurs qui auront à leur disposition toutes les sources voulues. Mais, dès à présent, ce mouvement doit être le mieux possible mis en lumière.

Toutes ces considérations contradictoires m'ont amené finalement à la décision suivante :

1° Conseiller à tout lecteur sérieux et vraiment intéressé de lire l'ouvrage fondamental de Pierre Archinoff. Ce volume ne doit pas être facile à trouver, ayant été édité, en 1924, par une petite librairie libertaire. Mais le lecteur ne regrettera pas les efforts qu'il fera pour le trouver chez un libraire, sur les quais de Paris ou dans une grande bibliothèque.

2° Apporter au lecteur, dans ce chapitre, *l'essentiel* du mouvement, en tirant parti surtout de la documentation de Pierre Archinoff.

3° Compléter l'exposé par certains détails tirés des Mémoires de N. Makhno.

4° Le compléter par des épisodes vécus, par mes impressions et appréciations personnelles.

QUELQUES NOTIONS GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES. – On désigne sous le nom d'*Ukraine* (ou de « Petite Russie ») une vaste région de la Russie méridionale – au sud-ouest du pays plus exactement – dont la superficie est d'environ 450 000 km carrés (à peu près les quatre cinquièmes de la France) et qui compte environ 30 millions d'habitants. Elle englobe les départements (« gouvernements ») de Kiew, de Tchernigow, de Poltava, de Kharkov, d'Ekaterinoslaw, de Kherson et de Tauride. Ce dernier est l'antichambre de la Crimée dont il est séparé par la partie est de la mer Noire, par l'isthme de Pérékop et par les détroits de la mer d'Azow.

Sans nous engager ici dans une histoire détaillée de l'Ukraine, notons brièvement certains traits caractéristiques de ce pays, traits que le lecteur doit connaître pour comprendre les événements qui s'y sont déroulés en 1917-1921.

1° L'Ukraine est une des contrées agricoles les plus riches du monde. La « terre noire », grasse et fertile, y donne des récoltes incomparables. On appelait jadis cette région « le grenier de l'Europe », l'Ukraine ayant été un fournisseur très important de divers pays européens en blé et en d'autres produits agricoles.

En plus des céréales, l'Ukraine est riche en légumes et en fruits, en steppes fertiles et en pâturages, en forêts, en cours d'eau et, enfin, dans sa partie est, aux confins de la région du Don, en houille.

2° En raison de ses richesses exceptionnelles, et aussi de sa situation géographique, l'Ukraine a été de tout temps une proie particulièrement alléchante pour divers pays, voisins et même lointains. Depuis des siècles la population ukrainienne, ethnographiquement très mélangée mais très unie dans la ferme volonté de sauvegarder sa liberté et son indépendance, soutenait des guerres et des luttes contre les Turcs, les Polonais, les Allemands et aussi contre son puissant voisin immédiat : la grande Russie des Tsars.

Enfin, elle fut englobée dans le corps de l'immense Empire russe: en partie, par la conquête, en partie volontairement, ayant un besoin impérieux d'être protégée efficacement, contre les divers compétiteurs, par un seul et puissant voisin.

3° Cependant la composition ethnique de la population ukrainienne, le contact séculaire du pays – contact guerrier, commercial ou autre – avec le monde occidental, certains traits géographiques et topographiques de la région et, enfin, certaines particularités du caractère, du tempérament et de la mentalité du peuple, eurent pour résultat de maintenir *une différence assez marquée entre la situation de la Grande Russie et celle de l'Ukraine sous le sceptre files tsars.*

Certaines parties de l'Ukraine ne se sont jamais laissées subjuguées totalement, comme cela eut lieu en Grande Russie. Leur population a toujours gardé un certain esprit d'indépendance, de résistance, de «fronde». Relativement cultivé et fin, assez «individualiste», entreprenant et ne fuyant pas l'initiative, jaloux de son indépendance, guerrier par tradition, prêt à se défendre et habitué, depuis des siècles, à se sentir libre et maître chez lui, l'Ukrainien, *en général*, ne s'était jamais soumis à cet esclavage total – non seulement du corps, mais aussi de l'esprit – qui caractérisait l'état de la population de la Grande Russie.

Mais nous parlons surtout des habitants de *certaines contrées* de l'Ukraine, qui avaient même obtenu, tacitement, une sorte d'*babeas corpus* et vivaient en liberté, ces contrées étant presque inaccessibles à la force armée des tsars, un peu comme le «maquis» de la Corse.

Tout particulièrement dans les îles qui se trouvent en aval du Dnieper – dans ce fameux «Zaporojjié» – des hommes épris de liberté s'organisèrent, dès le xiv^e siècle, en camps exclusivement masculins et luttèrent, pendant des siècles, contre les tentatives d'asservissement des divers pays voisins, y compris la Grande Russie*. Enfin, cette population guerrière dut, elle aussi, se soumettre à l'État russe. Mais les traditions de la «*volnitsa*» (vie libre) se perpétuèrent en Ukraine et ne purent jamais être étouffées. Quels qu'aient pu être

* Un des plus grands écrivains russes, N. Gogol (1809-1852), a peint admirablement la vie et les mœurs du «Zaporojjié» dans son magnifique roman *Tarass Boulba*.

les efforts des tsars, depuis Catherine II pour effacer de l'esprit du peuple ukrainien toute trace de ces traditions de la « république zaporogue », cet héritage des siècles passés (XIV^e-XVI^e) s'y conserva.

Le servage, impitoyable en Grande Russie, avait une allure pour ainsi dire plus « libérale » en Ukraine, en raison de la résistance constante des paysans. Des milliers d'entre eux se sauvaient de chez les seigneurs trop brutaux, gagnaient « le maquis » et s'y réfugiaient au sein de la « volnitsa ».

En Grande Russie même, tous ceux qui ne voulaient plus être des serfs, ceux qui aspiraient à plus de liberté, ceux qui aimaient la vie indépendante, ceux qui avaient des démêlés avec la justice ou tombaient sous le coup des lois de l'Empire, fuyaient vers les steppes, les forêts et autres régions peu accessibles de l'Ukraine et y recommençaient une vie nouvelle. Ainsi, depuis des siècles, l'Ukraine fut la terre promise de toutes sortes de fugitifs.

La proximité des mers et des ports (Taganrog, Berdiansk, Kherson, Nikolaïew, Odessa), le voisinage du Caucase et de la Crimée – régions éloignées des centres et abondant en endroits bien abrités – augmentaient encore les possibilités, pour les individus forts et entreprenants, d'une vie libre, insoumise, en rupture de ban avec la société existante. Une partie de ces hommes fournit plus tard les cadres de ces vagabonds (« bossiaki ») peints magistralement par Maxime Gorki.

Ainsi l'« atmosphère » entière en Ukraine était très différente de celle de la Grande Russie.

Jusqu'à nos jours, les paysans de l'Ukraine ont gardé un amour particulier pour la liberté. Cet amour se manifesta par une résistance opiniâtre des paysans ukrainiens contre tout Pouvoir cherchant à les assujettir.

SITUATION PARTICULIÈRE DE L'UKRAINE VIS-À-VIS DE L'EMPRISE BOLCHEVISTE. – Le lecteur comprendra maintenant pourquoi la dictature et la terrible étatisation bolchevistes rencontrèrent en Ukraine une opposition beaucoup plus efficace et longue qu'en Grande Russie.

D'autres facteurs favorisèrent cette attitude:

1° Les forces organisées du parti communiste étaient très faibles en Ukraine, en comparaison de celles de la Grande Russie. L'influence des bolcheviks sur les paysans et les ouvriers y fut toujours insignifiante.

2° Pour cette raison et pour d'autres, la Révolution d'octobre y eut lieu beaucoup plus tard; elle y commença fin novembre (1917); elle y continuait encore en janvier 1918. C'était, auparavant, la bourgeoisie nationale locale – les « pétlivouvtsi », partisans du « démocrate » Pétlivou – qui détenait le pouvoir en Ukraine, parallèlement au pouvoir de Kérensky en Grande Russie. Les bolcheviks combattaient ce pouvoir sur le terrain plutôt militaire que révolutionnaire.

3° L'impopularité et l'impuissance du parti communiste en Ukraine firent que la prise du pouvoir par les Soviets y signifia autre chose qu'en Grande Russie.

En Ukraine, les Soviets étaient beaucoup plus exactement des réunions des *délégués ouvriers et paysans*. N'étant pas dominés par un parti politique – les mencheviks, non plus, ne jouaient en Ukraine aucun rôle effectif – ces Soviets n'avaient pas les moyens de *subordonner* les masses. Ici, les ouvriers dans les usines et les paysans dans les villages se sentaient une force réelle.

Dans leurs luttes révolutionnaires, ils n'eurent pas l'habitude de céder leur initiative à quiconque, d'avoir à leurs côtés un tuteur constant et inflexible tel que le fut le parti communiste en Grande Russie.

De ce fait, une plus grande liberté d'esprit, de pensée et d'action y prit solidement racine. Elle devait infailliblement se manifester lors des mouvements révolutionnaires de masse.

Les effets de tous ces facteurs se firent sentir dès le début des événements. Tandis qu'en Grande Russie la révolution fut étatisée sans peine et introduite rapidement dans le lit de l'État Communiste, cette étatisation et cette dictature rencontrèrent en Ukraine des difficultés considérables. L'« Appareil soviétique » (bolcheviste) s'y installait surtout par la contrainte, militairement. Un *mouvement autonome des masses*, surtout des masses paysannes, totalement

négligées par les partis politiques se développait parallèlement au processus d'étatisation.

Ce mouvement indépendant des masses laborieuses s'annonçait déjà sous la « République démocratique » de Pétlioura. Il progressait lentement, cherchant sa voie. Il se fit remarquer ostensiblement dès les premiers jours de février 1917. C'était un mouvement spontané qui cherchait « à tâtons » à renverser le système économique d'esclavage et à créer un système nouveau, basé sur la communauté des moyens de travail et sur le principe de l'exploitation de la terre par les travailleurs eux-mêmes.

Au nom de ces principes, les ouvriers, ça et là, chassaient les propriétaires des usines et remettaient la gestion de la production à leurs organismes de classe: aux syndicats naissants, aux comités d'usines, etc. Les paysans, eux, s'emparaient des terres de propriétaires fonciers et des « koulaks » (paysans cossus) et en réservaient strictement l'usufruit aux laboureurs eux-mêmes, esquissant ainsi un type nouveau d'économie agricole. Naturellement, ce processus se répandait et se généralisait avec une extrême lenteur, d'une manière plutôt spontanée et désordonnée. C'étaient les premiers pas, assez maladroits encore, vers une activité future plus vaste, plus consciente et mieux organisée. Le chemin sur lequel les masses tâtonnaient était le bon. Intuitivement les masses le sentaient.

Cette pratique d'action révolutionnaire directe des ouvriers et des paysans se développa en Ukraine, presque sans obstacles, durant toute la première année de la Révolution, créant ainsi *une ligne de conduite révolutionnaire des masses* précise et saine.

Chaque fois que tel ou tel groupe politique, s'étant emparé du pouvoir, tentait de briser cette ligne de conduite révolutionnaire des travailleurs, ces derniers commençaient une opposition révolutionnaire et entraient en lutte contre ces tentatives, d'une manière ou d'une autre.

Ainsi, le mouvement révolutionnaire des travailleurs vers l'indépendance sociale, commencé dès les premiers jours de la Révolution, ne faiblissait pas, quelque fût le pouvoir établi en Ukraine. Il ne s'éteignit pas non plus sous le bolchevisme qui, après le bouleversement d'octobre, se mit à introduire dans le pays son système étatiste autoritaire.

Ce qu'il y avait de particulier dans ce mouvement, c'était: le désir d'atteindre, dans la Révolution, les buts véritables des classes laborieuses – la volonté de conquérir l'indépendance complète du travail, et, enfin, la méfiance envers les groupes non laborieux de la société.

Malgré tous les sophismes du Parti Communiste cherchant à démontrer qu'il était le cerveau de la classe ouvrière et que son pouvoir était celui des travailleurs, tout ouvrier ou paysan ayant conservé l'esprit ou l'instinct de classe se rendait de plus en plus compte qu'en fait, le Parti détournait les travailleurs des villes et des campagnes de leur œuvre révolutionnaire propre; que le pouvoir les prenait sous sa tutelle; que le fait même de l'organisation étatiste était l'usurpation de leurs droits à l'indépendance et à la libre disposition d'eux-mêmes.

L'aspiration à l'indépendance, à l'autonomie complète, devint le fond du mouvement né au sein profond des masses. Leurs pensées étaient constamment ramenées à cette idée par une multitude de faits et de voies. L'action étatiste du parti communiste étouffait impitoyablement ces aspirations. Mais ce fut précisément cette action d'un parti présomptueux ne tolérant aucune objection, qui éclaira le mieux les travailleurs dans cet ordre d'idées et les poussa à la résistance.

Au début, ce mouvement se bornait à *ignorer* le nouveau pouvoir et à accomplir des actes spontanés, par lesquels les paysans s'emparaient des terres et des biens des propriétaires. Il cherchait ses formes et ses voies. – (Pierre Archinoff, *l'Histoire du mouvement makhnoviste*, pp. 70-72.)

L'occupation brutale de l'Ukraine, après la paix de Brest-Litovsk, par les troupes austro-allemandes, avec toutes ses conséquences terribles pour le peuple laborieux, créa dans le pays des conditions nouvelles et précipita le développement de ce mouvement des masses.

LES TERRIBLES CONSÉQUENCES DE LA PAIX DE BREST-LITOVSK POUR L'UKRAINE. – LA NAISSANCE DE LA RÉSISTANCE POPULAIRE ET LE MOUVEMENT « MAKHNOVISTE ». – Ici, je me permets de citer, presque en entier, un chapitre de l'ouvrage de Pierre Archinoff. On ne pourrait faire un meilleur exposé des événements qui suivirent la paix de Brest-Litovsk. Rappelons-nous que la clause principale du traité de paix donna aux Allemands le libre accès de l'Ukraine d'où les bolchevistes se retirèrent.

L'exposé d'Archinoff est rapide, clair substantiel, saisissant. Je ne puis rien en retrancher, rien y ajouter. Il est absolument exact

quant aux faits. Chaque détail est important si le lecteur veut comprendre la suite.

L'écrasante majorité des lecteurs n'ayant pas eu en mains l'ouvrage en question ni ne pouvant se le procurer, cette citation s'impose.

Le traité de Brest-Litovsk, conclu par les bolcheviks avec le gouvernement impérial allemand, ouvrit toutes grandes les portes de l'Ukraine aux Austro-Allemands. Ils y entrèrent en maîtres. Ils ne s'y bornèrent pas à une action militaire, mais s'immiscèrent dans la vie économique et politique du pays. Leur but était de s'approprier ses vivres.

Pour y parvenir d'une façon facile et complète, ils y rétablirent le Pouvoir des nobles et des agrariens renversés par le peuple, et y installèrent le gouvernement autocrate de l'hetman Skoropadsky.

Quant à leurs troupes, elles étaient systématiquement trompées par les officiers. Ceux-ci leur représentaient la situation en Russie et en Ukraine comme une orgie de forces aveugles et sauvages détruisant l'ordre dans le pays et terrorisant l'honnête population travailleuse. Par ces procédés, on provoquait chez les soldats une hostilité contre les paysans et les ouvriers révoltés, favorisant ainsi l'action (action de simple brigandage, absolument écœurante) des armées austro-allemandes.

Le pillage économique de l'Ukraine par les Austro-Allemands avec l'assentiment et l'aide du gouvernement de Skoropadsky fut « colossal » et horrible. On volait, on emportait tout: blé, bétail, volailles, œufs, matières premières, etc. – tout cela dans de telles proportions que les moyens de transport n'y suffisaient pas. Comme s'ils étaient tombés sur des dépôts immenses voués au pillage, les Autrichiens et les Allemands se hâtaient d'enlever le plus possible, chargeant un train après un autre, des centaines, des milliers de trains, emportant tout chez eux.

Quand les paysans résistaient à ce pillage et tentaient de conserver le fruit de leur travail, les repréailles, la schlague, les fusillades sévissaient. En plus de la violence des envahisseurs, du cynique brigandage militaire, l'occupation de l'Ukraine par les Austro-Allemands fut accompagnée d'une réaction féroce de la part des agrariens. Le régime de l'hetman fut l'anéantissement de toutes les conquêtes révolutionnaires des paysans et des ouvriers, un retour complet au passé.

Il est donc naturel que cette nouvelle ambiance ait fortement accéléré la marche du mouvement esquissé auparavant, sous Pétioura et sous les bolcheviks.

Partout, principalement dans les villages, commencèrent des actes insurrectionnels contre les agrariens et les Austro-Allemands. C'est alors que prit son essor le vaste mouvement révolutionnaire des paysans d'Ukraine, désigné plus tard sous le nom *d'insurrection révolutionnaire*.

On voit assez souvent l'origine de cette insurrection *uniquement* dans l'occupation austro-allemande et dans le régime de l'hetman. Cette explication est insuffisante et partant inexacte. L'insurrection eut ses racines dans toute l'ambiance et dans les fondements mêmes de la Révolution russe. Elle fut une tentative des travailleurs de mener la Révolution jusqu'à son résultat intégral: la véritable, la complète émancipation et la suprématie du travail. L'invasion austro-allemande et la réaction agrarienne ne firent qu'accélérer le processus.

Le mouvement prit rapidement de vastes proportions. La paysannerie se dressait de tous côtés contre les agrariens, les massacrant ou les chassant, s'emparant de leurs terres et de leurs biens, sans ménager non plus les envahisseurs.

L'hetman et les autorités allemandes répondirent par des représailles implacables. Les paysans des villages soulevés furent schlagués et fusillés en masse; tous leurs biens furent brûlés. Des centaines de villages subirent, dans un court espace de temps, un châtement terrible de la part de la caste militaire et agrarienne. Ceci se passa en juin, juillet et août 1918.

Alors les paysans, persévérant dans leur révolte, s'organisèrent en francs-tireurs et recoururent à une guerre d'embuscades. Comme sur l'ordre d'organisations invisibles, ils formèrent, presque simultanément en différents lieux, une multitude de détachements de partisans, agissant militairement et toujours par surprise, contre les agrariens, contre leurs gardes et contre les représentants du Pouvoir. Habituellement, ces détachements, composés de 20, 50 à 100 cavaliers bien armés, fonçaient brusquement à l'opposé de l'endroit où on les supposait, sur une propriété ou sur la Garde Nationale, massacraient tous les ennemis des paysans et disparaissaient aussi rapidement qu'ils étaient venus. Tout agrarien persécutant les paysans, tous ses fidèles serviteurs, étaient repérés par les francs-tireurs et menacés à tout instant d'être supprimés. Tout garde, tout officier allemand était voué à une mort certaine. Ces exploits, accomplis quotidiennement dans tous les recoins du pays, taillaient dans le vif la contre-révolution agrarienne, la mettant en péril et préparant le triomphe des paysans.

Il est à noter que, pareillement aux vastes insurrections paysannes surgies spontanément, sans aucune préparation, ces actes guerriers organisés étaient toujours accomplis *par les paysans eux-mêmes*, sans aucun secours ni direction d'une organisation politique quelconque. Leurs moyens d'action les mirent dans la nécessité de vaquer eux-mêmes aux besoins du mouvement, de le diriger et de le conduire vers la victoire. Durant toute la lutte contre l'hetman et les agrariens, même aux moments les plus durs, les paysans demeurèrent seuls face à face à leurs ennemis acharnés, bien armés et organisés. Ce fait eut une très grande influence sur le caractère même de toute l'insurrection révolutionnaire. Partout où celle-ci resta jusqu'au bout une « œuvre de classe », sans tomber sous l'influence des partis politiques ou des éléments nationalistes, elle garda intacts, non seulement l'empreinte de son origine, étant sortie des profondeurs mêmes de la masse paysanne, mais aussi son second trait fondamental: la conscience

parfaite que possédaient tous ces paysans d'être eux-mêmes guides et animateurs de leur mouvement. Les partisans surtout étaient pénétrés de cette idée. Ils étaient fiers de cette particularité de leur mouvement et se sentaient en force pour remplir leur mission.

Les représailles sauvages de la contre-révolution n'arrêtèrent pas le mouvement au contraire, elles lui fournirent le prétexte de s'élargir et de s'étendre. Les paysans se liaient de plus en plus entre eux, poussés par la marche même des événements, vers un plan général d'action révolutionnaire.

Certes, les paysans de toute l'Ukraine ne se sont jamais organisés en une seule force agissant sous une seule direction. Au point de vue *esprit* révolutionnaire, ils étaient tous unis; mais en pratique, ils s'organisaient plutôt localement, par régions; les petits détachements de partisans, isolés les uns des autres, s'unifiaient pour former des unités importantes et plus puissantes. Au fur et à mesure que les insurrections se faisaient plus fréquentes et les représailles plus féroces et organisées, de telles unions devenaient nécessité urgente.

Dans le sud de l'Ukraine, ce fut la région de *Goulaï-Polé* qui prit l'initiative de cette unification. Là, elle se fit non seulement dans le but de la défense, mais aussi et surtout en vue d'une destruction générale et complète de la contre-révolution agrarienne.

Cet autre but, plus important et plus décisif, imposa au mouvement d'unification des masses paysannes une tâche plus vaste: celle d'englober dans le mouvement des éléments révolutionnaires *des autres régions* et de forger avec tous les paysans révolutionnaires, si possible, une grande force organisée, capable de combattre toute réaction et de défendre victorieusement la liberté et le territoire du peuple en révolution.

Le rôle le plus important dans cette œuvre d'unification et dans le développement général de l'insurrection révolutionnaire au sud de l'Ukraine appartient au détachement de partisans guidé par un paysan originaire de la région: Nestor Makhno. C'est pourquoi ce mouvement est connu sous le nom de « mouvement makhnoviste ».

Dès les premiers jours du mouvement – dit Pierre Archinoff – jusqu'à son point culminant où les paysans vainquirent les agrariens, Makhno joua un rôle prépondérant et capital à un point tel que des régions insurgées entières et les moments les plus héroïques de la lutte sont liés à son nom.

Lorsque, ensuite, l'insurrection triompha définitivement de la contre-révolution de Skoropadsky, mais que la région fut menacée par Dénikine, Makhno devint le centre de ralliement de millions de paysans sur l'étendue de plusieurs départements (gouvernements) en lutte contre celui-là.

Souignons qu'il ne s'agissait, dans cette vaste œuvre que de la région *sud* de l'Ukraine.

Car ce ne fut pas partout que l'insurrection conserva sa conscience, son essence révolutionnaire et sa fidélité aux intérêts de la classe laborieuse. Alors que dans le sud de l'Ukraine les insurgés, de plus en plus conscients de leur rôle et de leur tâche historique, levèrent le drapeau noir de l'anarchisme et s'engagèrent sur la voie antiautoritaire d'organisation libre des travailleurs, dans les régions ouest et nord-ouest du pays, ils glissèrent peu à peu, après avoir renversé l'hetman, sous l'influence d'éléments étrangers, ennemis de leur classe, notamment des démocrates-nationalistes (les « petliourovtsi », partisans de Pétlioura). Pendant plus de deux ans, une partie des insurgés de l'ouest de l'Ukraine servit d'appui à ces derniers qui poursuivaient, sous l'étendard national, les intérêts de la bourgeoisie libérale. Ainsi, les paysans insurgés des gouvernements de Kiew, de la Volhynie, de la Podolie et d'une partie de celui de Poltava, tout en ayant des origines communes avec le reste des insurgés, ne surent, par la suite, trouver en eux-mêmes ni la conscience de leurs tâches historiques, ni leurs forces organisatrices, et tombèrent sous la férule des ennemis du monde du travail, devenant des instruments aveugles entre leurs mains.

L'insurrection du Sud eut un tout autre sens et prit un tout autre aspect. Elle se sépara nettement des éléments non travailleurs de la société, elle se débarrassa rapidement et résolument des préjugés nationaux, religieux, politiques et autres du régime d'oppression et d'esclavage; elle se plaça sur le terrain des aspirations réelles de la classe des prolétaires des villes et des campagnes et entama, au nom de ces aspirations, une rude guerre contre les ennemis multiples du Travail.

L'ANARCHISTE NESTOR MAKHNO. – Au cours de notre étude, nous avons déjà prononcé, plus d'une fois, le nom de *Nestor Makhno*, paysan ukrainien qui joua un rôle énormes exceptionnel, dans la vaste insurrection paysanne du sud de l'Ukraine.

Nous avons dit, d'autre part, que toute la littérature, existant sur la Révolution russe, sauf quelques éditions libertaires, passe complètement sous silence – ou ne traite qu'en quelques lignes diffamatoires – ce formidable mouvement.

Quant à son animateur et guide militaire, Nestor Makhno, si l'on daigne parfois le citer, c'est uniquement pour le gratifier des titres de « bandit », d'« assassin », de « pillard », de « fauteur de pogromes juifs », etc. Constamment, opiniâtrement, on le traîne dans la boue, on le calomnie, on l'abhorre. Dans les meilleurs cas, des auteurs sans scrupules, sans se donner la peine d'examiner et de vérifier les faits et les fables, répandent sur la vie et l'action de ce militant libertaire des légendes absurdes et des bêtises ineffables*.

Tous ces procédés sont, hélas ! classiques et courants. Ils nous obligent à reproduire ici, brièvement, la biographie authentique de N. Makhno et, pour l'instant, les étapes de son activité jusqu'au renversement de l'hetman.

D'ailleurs, il est indispensable de connaître la personnalité de Makhno pour comprendre la suite des événements.

Makhno naquit le 27 octobre 1889, et fut élevé par sa mère dans le village de Goulaï-Polé, district d'Alexandrovsk, gouvernement d'Ekaterinoslaw. Il était fils d'une famille de paysans pauvres. Il n'avait que dix mois lorsque son père mourut, le laissant, lui et ses quatre petits frères, aux soins de leur mère.

Dès l'âge de sept ans, en raison de l'excessive pauvreté de la famille, il servit comme petit pâtre, gardant les vaches et les brebis des paysans de son village. À huit ans, il entra à l'école locale qu'il fréquentait en hiver, servant toujours comme pâtre en été.

À douze ans, il quitta l'école et sa famille pour « se placer ». Il travailla comme garçon de ferme dans les propriétés des agrariens et des paysans riches (les koulaks) allemands dont les colonies étaient nombreuses en Ukraine. À cette époque déjà, à l'âge de 14 ou 15 ans, il professait une forte haine contre les patrons exploités et rêvait à la manière dont il pourrait « régler un jour leur compte », aussi bien pour lui-même que pour les autres.

Jusqu'à l'âge de seize ans, pourtant, il n'eut aucun contact avec le monde politique. Ses conceptions sociales et révolutionnaires se formaient et se précisaient spontanément, dans un cercle très restreint de paysans, prolétaires comme lui.

Toutes les versions prétendant que Makhno était instituteur et se forma sous l'influence d'un anarchiste intellectuel, sont fausses comme beaucoup d'autres.

* Voir, par exemple, certaines « œuvres » de Joseph Kessel.

La révolution de 1905 le fit sortir d'un seul coup de ce petit cercle en le lançant dans le torrent des grands événements et actes révolutionnaires. Il avait alors 17 ans. Il était plein d'enthousiasme révolutionnaire et prêt à tout dans la lutte pour la libération des travailleurs. Après avoir pris quelques connaissances des organisations politiques, il entra résolument dans les rangs des anarchistes-communistes et à dater de ce moment devint un militant infatigable. Il déploya une grande activité et participa aux actes les plus dangereux de la lutte libertaire.

En 1908, il tomba entre les mains des autorités tsaristes qui le condamnèrent à la pendaison pour association anarchiste et participation à des actes terroristes. Par égard pour sa jeunesse, la peine de mort fut commuée en celle de travaux forcés à perpétuité.

Il purgeait sa peine dans la prison centrale de Moscou (« Boutyrki »). Bien que la vie en prison fût pour lui sans espoir et extrêmement pénible, Makhno s'efforça de l'utiliser pour s'instruire*. Il fit montre d'une grande persévérance. Il apprit la grammaire, il étudia les mathématiques la littérature l'histoire de la culture et l'économie politique. À vrai dire, la prison fut l'unique école où Makhno puisa les connaissances historiques et politiques qui lui furent d'un très grand secours dans son action révolutionnaire ultérieure. La vie, l'action, les faits, furent une autre école où il apprit à connaître et à comprendre les hommes et les événements sociaux.

C'est en prison que, tout jeune encore, Makhno compromit sa santé. Obstiné, ne pouvant se faire à l'écrasement absolu de la personnalité auquel était soumis tout condamné aux travaux forcés, il se cabrait toujours devant les autorités pénitentiaires. Il était continuellement au cachot où, par le froid et l'humidité, il contracta la tuberculose pulmonaire. Pendant les neuf ans de sa réclusion, il resta sans cesse aux fers pour « mauvaise conduite », jusqu'à ce qu'il fût enfin délivré, avec tous les autres détenus politiques, par l'insurrection du prolétariat de Moscou, 1^{er} de mars 1917.

Il retourna aussitôt à Goulai-Polé où les masses paysannes lui manifestèrent une profonde sympathie. De tout le village, il était le seul forçat politique, rendu à sa famille par la Révolution. C'est pourquoi il devint spontanément l'objet de l'estime et de la confiance des paysans.

Ce n'était plus alors un jeune homme inexpérimenté, mais un militant achevé, ayant un puissant élan de volonté et une idée déterminée de la lutte sociale.

Arrivé à Goulai-Polé, il s'adonna immédiatement à la besogne révolutionnaire, cherchant d'abord à organiser les paysans de son village et des environs. Il fonda un syndicat des ouvriers agricoles; il organisa une commune libre et un Soviet local des paysans. Le problème qui l'agitait était celui de réunir et d'organiser toute la paysannerie en un faisceau puissant et solide pour qu'elle fût en état de chasser, une fois pour toutes, les seigneurs agrariens, tous les maîtres et

* C'est en prison que Makhno lia connaissance avec P. Archinoff, condamné, comme lui, aux travaux forcés en tant qu'anarchiste. Et ce fut Archinoff, relativement beaucoup plus instruit, qui l'aida dans ses études.

dirigeants politiques, et d'arranger elle-même sa vie. C'est dans ce sens qu'il guidait le travail organisateur des paysans et comme propagandiste et surtout comme homme d'action. Il cherchait à unir les paysans révolutionnairement, mettant à profit les faits flagrants de tromperie, d'injustice et d'oppression dont ils étaient victimes.

Pendant la période du gouvernement de Kérénsky et aux jours d'octobre 1917, il fut président de l'union paysanne régionale, de la commission agricole, du syndicat des ouvriers métallurgistes et menuisiers et enfin président du Soviet des paysans et ouvriers de Goulaï-Polé. Ce fut en cette dernière qualité qu'il rassembla, au mois d'août 1917, tous les propriétaires fonciers de la région, les obligea à lui remettre les documents concernant leurs terres et biens meubles, et procéda à un inventaire exact de tous ces biens. Ensuite, il fit là-dessus un rapport, d'abord en une séance du Soviet local, puis au Congrès des Soviets du district, et enfin au Congrès des Soviets de la région. Il proposa de faire égaliser les droits des propriétaires et des paysans riches (les « koulaks ») avec ceux des paysans laboureurs (pauvres) sur l'usufruit des terres.

À la suite de sa proposition, le Congrès décréta de laisser aux propriétaires et aux « koulaks » une part de la terre (ainsi que des instruments de travail et du bétail) égale à celle des laboureurs. Plusieurs congrès paysans des gouvernements d'Ekaterinoslaw, de Tauride, de Poltava, de Kharkov et d'autres suivirent l'exemple de la région de Goulaï-Polé et prirent la même mesure.

Pendant ce temps, Makhno devint dans sa région l'âme des mouvements des paysans qui reprenaient les terres et les biens des agrariens et même, au besoin, exécutaient certains propriétaires récalcitrants. Il se fit ainsi des ennemis mortels parmi les riches et les groupements bourgeois locaux.

LES DÉBUTS DE L'ACTION INSURRECTIONNELLE DE MAKHNO. – SES IDÉES, SES PROJETS. – Au moment de l'occupation de l'Ukraine par les Austro-Allemands, Makhno fut chargé par un Comité révolutionnaire clandestin, formé sur place, de créer des bataillons de paysans et ouvriers pour entreprendre une lutte contre les envahisseurs et le pouvoir.

Il fit le nécessaire, mais fut contraint à reculer avec ses partisans sur les villes de Taganrog, Rostow et Tsaritsine, en combattant pas à pas. La bourgeoisie locale, forte de l'appui militaire des Austro-Allemands, mit sa tête à prix. Il dut se cacher pendant quelque temps. Par vengeance les autorités militaires ukrainiennes et allemandes brûlèrent la maison de sa mère et fusillèrent son frère aîné, Emélian, invalide de guerre.

En juin 1918, Makhno vint à Moscou pour consulter quelques vieux militants anarchistes sur les méthodes et les tendances à suivre dans le travail libertaire révolutionnaire parmi les paysans de l'Ukraine.

Mais les anarchistes qu'il rencontra étaient, à ce moment indécis et passifs*. Il ne reçut aucune indication ni conseil satisfaisants.

Il repartit pour l'Ukraine, de plus en plus ferme dans ses idées et projets personnels.

Il est à noter que, lors de son bref séjour à Moscou, Makhno eut un entretien avec le vieux théoricien de l'anarchisme, Pierre Kropotkine, et un autre avec Lénine. Il en fait un récit détaillé – surtout pour sa conversation avec Lénine – dans le volume de ses Mémoires. Il dit avoir beaucoup apprécié certains conseils de Kropotkine. Quant à son entretien avec Lénine, il porta sur trois points: la mentalité des paysans en Ukraine; les perspectives immédiates pour ce pays et la nécessité pour les bolcheviks de créer une armée régulière (Armée Rouge); le désaccord entre le bolchevisme et l'anarchisme. Sa conversation, tout en présentant un certain intérêt, fut trop brève et superficielle pour apporter quelque chose de vraiment important. Nous ne nous y attarderons donc pas davantage.

Notons encore que les bolcheviks de Moscou aidèrent Makhno, dans une certaine mesure, à prendre des précautions pour pouvoir franchir la frontière de l'Ukraine et se déplacer avec le moins de risques possible.

Makhno considérait la masse paysanne comme une force historique particulière énorme.

Il mûrissait depuis longtemps, continue Pierre Archinoff, une idée qui consistait à *organiser* des vastes masses paysannes, et faire jaillir l'énergie révolutionnaire accumulée en elles depuis des siècles et à précipiter cette formidable puissance sur le régime oppresseur contemporain.

Il jugea le moment arrivé pour l'exécution de cette idée.

Après un bref séjour à Moscou, il repartit donc pour l'Ukraine, cherchant à retourner dans sa région de Goulaï-Polé. Cela se passait en juillet 1918.

* Ce fut au lendemain de la brutale répression d'avril (voir Livre premier, chap. II, *Répression*). Dans sa conversation avec Makhno, Lénine fit une brève allusion à cet événement, prétendant que les anarchistes de Moscou « hébergeaient des bandits de partout ». Makhno demanda à Lénine si l'on en avait des preuves palpables. Après une réponse évasive de Lénine – il invoqua la compétence de la Tcheka – la conversation fut coupée par l'intervention d'un bolchevik sur un autre sujet. Il n'en sortit donc rien de clair.

Le voyage s'accomplit, raconte Archinoff, avec beaucoup de difficultés, très clandestinement, pour ne pas tomber quelque part entre les mains des autorités de l'hetman. Une fois, Makhno faillit périr: il fut arrêté par un détachement austro-allemand; et, pour son malheur, il était porteur de tracts libertaires. Un riche juif de Goulaï-Polé, qui connaissait Makhno personnellement de longue date, réussit à le sauver: il paya pour sa libération une somme d'argent considérable.

Chemin faisant, les communistes proposèrent à Makhno de choisir une région déterminée de l'Ukraine et d'y poursuivre un travail révolutionnaire clandestin en leur nom. Naturellement, il refusa même de discuter cette offre: la tâche qu'il se proposait lui-même d'accomplir n'avait rien de commun avec celle des bolcheviks.

Voilà donc Makhno de nouveau à Goulaï-Polé: cette fois, avec la décision irrévocable de périr ou d'obtenir la victoire des paysans, en tout cas, de ne plus abandonner la région.

La nouvelle de son retour se répandit rapidement de village en village. De son côté, il ne tarda pas à commencer ouvertement sa mission auprès des vastes masses paysannes, prenant la parole dans des meetings improvisés, écrivant et diffusant des lettres et des tracts. Verbalement et par écrit, il appelait les paysans à une lutte décisive contre le pouvoir de l'hetman et contre les propriétaires. Il déclarait inlassablement que les travailleurs tenaient maintenant leur sort entre leurs mains et qu'ils ne devaient pas le laisser échapper.

Son vibrant appel fut entendu, en quelques semaines, par de nombreux villages et des districts entiers, préparant les masses aux grands événements futurs.

En plus de ses appels, Makhno lui-même se mit immédiatement à l'action. Son premier soin fut de former un bataillon révolutionnaire militaire, de force suffisante pour garantir la liberté de propagande et d'action dans les villages et les bourgs, et pour commencer en même temps les opérations de corps francs. Ce bataillon fut rapidement organisé: il y avait partout dans les villages des éléments merveilleusement combattifs, prêts à agir. Il ne manquait qu'un bon organisateur. Ce fut Makhno.

Le premier bataillon de Makhno s'imposa deux tâches urgentes: 1° poursuivre énergiquement le travail de propagande et d'organisation parmi les paysans; 2° mener une lutte armée implacable contre tous leurs ennemis.

Le principal guide de cette lutte sans merci fut le suivant: tout agrarien persécutant les paysans, tout agent de police de l'hetman, tout officier russe ou allemand, en tant qu'ennemi mortel et implacable des paysans, ne doit trouver aucune pitié: il doit être supprimé. De plus, doit être exécuté tout participant à l'oppression des paysans pauvres et des ouvriers, tout homme cherchant à supprimer leurs droits, à usurper leur travail.

En l'espace de deux ou trois semaines, le bataillon devint déjà la terreur, non seulement de la bourgeoisie locale, mais aussi des autorités austro-allemandes. Le champ d'action militaire révolutionnaire de Makhno était considérable: il s'étendait de Lozovaïa à Berdiansk, à Marioupol et à Taganrog, et de Lougansk (ainsi que de la station importante de Grichino) à Ekaterinoslaw, à Alexandrovsk et à Mélitopol.

La rapidité des déplacements était la tactique particulière de Makhno. Grâce à elle et aussi à l'étendue de la région, il apparaissait toujours à l'improviste, à l'endroit où on l'attendait le moins.

En peu de temps, il enveloppa d'un cercle de fer et de feu toute la région où se retranchait la bourgeoisie locale.

Tous ceux qui, depuis deux ou trois mois, avaient réussi à se réinstaller dans leurs vieux nids de hobereaux, tous ceux qui s'enivraient de l'asservissement des paysans en pillant leurs terres et en jouissant des fruits de leur travail, tous ceux qui régnaient sur eux en maîtres, se trouvèrent brusquement pris sous la main implacable de Makhno et de ses partisans.

Rapides comme l'ouragan, intrépides, inaccessibles à la pitié vis-à-vis de leurs ennemis, ils tombaient en foudre sur telle ou telle propriété, y massacraient tous les ennemis avérés des paysans et disparaissaient aussi vite qu'ils étaient venus.

Le lendemain, Makhno recommençait à plus de 100 kilomètres de là; puis il apparaissait soudainement dans quelque bourg, y massacrait la « garde nationale » (la *varta*), les officiers, les agrariens, et s'éclipsait avant que les troupes allemandes, pourtant disposées tout près, aient eu le temps de comprendre ce qui se passait.

Le jour suivant, il était de nouveau à 100 kilomètres de là, sévissant contre un détachement de magyars en exercice de repréailles ou faisant pendre quelque part des gardes de la « varta ».

La « varta » s' alarma. Les autorités austro-allemandes aussi. Plusieurs bataillons furent envoyés pour écraser Makhno et s'en emparer. En vain ! Excellents cavaliers dès l'enfance, ayant en cours de route des chevaux de rechange à volonté, Makhno et ses partisans étaient insaisissables, faisant, en vingt-quatre heures, des marches impossibles pour des troupes de cavalerie régulière.

Bien des fois, comme pour se moquer de ses ennemis, Makhno apparaissait brusquement, tantôt au centre même de Goulaï-Polé, tantôt à Pologui où de nombreuses troupes austro-allemandes étaient toujours réunies, tantôt dans un autre lieu de concentration de troupes, tuant les officiers qui lui tombaient sous la main et s'esquivant sain et sauf, sans laisser la moindre indication sur la route qu'il allait prendre. Ou bien, juste au moment où, paraissait-il, on suivait sa piste toute fraîche, s'appêtant à l'entourer et à le prendre dans tel ou tel autre bourg indiqué par quelqu'un, lui-même, vêtu de l'uniforme de la « varta », se mêlait, avec un petit nombre de ses partisans, au plus épais de l'ennemi, s'informant de

ses plans et dispositions, puis se mettait en route avec un détachement de la garde « à la poursuite de Makhno » et, chemin faisant, exterminait ce détachement.

La population paysanne tout entière prêtait aux partisans un soutien dévoué, actif, adroit. Partout, sur leur passage, ils étaient certains de trouver, au besoin, un gîte sûr, du ravitaillement, des chevaux, parfois des armes. Souvent, les paysans les cachaient chez eux, au risque de leur vie. Bien des fois, les habitants d'un village dirigeaient la « varta » et les troupes, lancées à la poursuite de Makhno, sur une fausse route, pendant que Makhno lui-même et ses cavaliers se trouvaient au village même ou du côté opposé à celui qu'on indiquait à leurs poursuivants.

De nombreux villages étaient impitoyablement châtiés pour leur attitude vis-à-vis des insurgés: tous les hommes étaient atrocement frappés à coups de baguettes de fusil, plusieurs paysans suspects étaient fusillés sur place. Il y eut même des villages entièrement brûlés par vengeance. Mais rien ne pouvait réduire la résistance farouche de la population laborieuse aux envahisseurs et à leurs protégés: les propriétaires et les contre-révolutionnaires.

En ce qui concerne les troupes austro-allemandes et magyares, les partisans s'en tenaient à la règle générale suivante: tuer les officiers et rendre la liberté aux soldats faits prisonniers. On leur proposait de rentrer dans leur pays, d'y raconter ce que faisaient les paysans ukrainiens et d'y travailler pour la Révolution Sociale. On leur distribuait de la littérature libertaire, parfois de l'argent. On n'exécutait que les soldats reconnus coupables d'actes de violence envers les paysans.

Cette façon de traiter les soldats austro-allemands et magyars faits prisonniers exerça sur eux une certaine influence révolutionnaire.

Durant cette première période de son activité insurrectionnelle, Makhno fut, non seulement l'organisateur et le guide des paysans, mais aussi un justicier redoutable du peuple opprimé. Pendant cette première action insurrectionnelle, des centaines de nids de hobereaux furent détruits, des milliers d'opresseurs et d'ennemis actifs du peuple furent implacablement écrasés.

Sa façon d'agir, hardie et résolue, la rapidité de ses apparitions et disparitions, la précision de ses coups et l'impossibilité avouée de le saisir mort ou vivant, rendirent bientôt son nom célèbre dans toute la région. Ce nom faisait trembler de terreur et de haine les bourgeois et les autorités. Par contre, chez le peuple laborieux le nom de Makhno soulevait des sentiments de profonde satisfaction, de fierté et d'espoir. Pour le peuple, Makhno devint bientôt une figure légendaire.

Et, en effet, il y avait, dans le caractère, et dans la conduite de Makhno, des traits dignes d'une légende; son extraordinaire audace, sa volonté opiniâtre, sa perspicacité en maintes circonstances et, enfin, l'humour savoureux dont il accompagnait volontiers certains de ses actes, toutes ces qualités en imposaient au peuple.

Mais ce n'étaient point là les traits fondamentaux de la personnalité de Makhno.

Son esprit combatif, ses entreprises insurrectionnelles de la première période ne furent que les premières manifestations d'un énorme talent guerrier et organisateur, qui se révéla plus tard dans toute son envergure.

Non seulement organisateur et guide militaire remarquable, mais aussi bon agitateur, Makhno multipliait infatigablement les meetings dans de nombreux villages de la région. Il y faisait des rapports sur les tâches du moment, sur la Révolution Sociale, sur la vie en communauté libre et indépendante des travailleurs, comme but suprême de l'insurrection. Il rédigeait aussi dans ce sens des tracts et des appels aux paysans, aux ouvriers, aux soldats autrichiens et allemands, aux cosaques du Don et du Kouban, etc.

Vaincre ou mourir – tel est le dilemme qui se dresse devant les paysans et les ouvriers de l'Ukraine en ce moment historique. Mais nous ne pouvons pas mourir tous, nous sommes innombrables. Nous, c'est l'Humanité! Donc, nous vaincrons... Nous ne vaincrons pas pour répéter l'erreur des années passées: celle de remettre notre sort à de nouveaux maîtres. Nous vaincrons pour prendre nos destinées dans nos propres mains, pour arranger notre vie selon notre propre volonté et avec notre vérité. (Tiré d'un des premiers appels de Makhno.)

Ainsi parlait Makhno aux vastes masses paysannes.

LA FORMATION DE L'ARMÉE INSURRECTIONNELLE « MAKHNOVISTE »

LES DIVERSES FORCES EN LUTTE EN UKRAINE. – Bientôt, Makhno devint le point de ralliement de tous les insurgés.

Dans chaque village les paysans créèrent des groupes locaux clandestins. Ils se ralliaient à Makhno, le soutenant dans toutes ses entreprises, suivant ses conseils et ses dispositions.

De nombreux détachements de partisans – ceux qui existaient déjà, comme ceux qui se formaient à nouveau – se ralliaient aux groupes de Makhno, cherchant une unité d'action. La nécessité de cette unité et d'une action généralisée était reconnue par tous les partisans révolutionnaires. Et tous étaient d'avis que cette unité serait réalisée pour le mieux sous la direction générale de Makhno. Tel fut aussi l'avis de plusieurs grands détachements d'insurgés, jusqu'alors indépendants les uns des autres. Il y avait, notamment, le grand corps d'insurgés commandé par Kourilenko (il opérait dans la région de Berdiansk), celui commandé par Stchouss (dans la région de Dibrivka), celui de Pétrenko-Platonoff (région de Grichino) et autres. Ils se joignirent tous spontanément au détachement de Makhno.

Ainsi, l'unification des unités détachées de partisans de l'Ukraine méridionale en une seule armée insurrectionnelle sous le Commandement suprême de Makhno se fit d'une façon naturelle, par la force des choses et par la volonté des masses.

La vaste et indomptable insurrection paysanne finit par désorienter et désagréger complètement les troupes d'occupation et la police de l'hetman. La contre-révolution, soutenue par les baïonnettes étrangères, perdait pied de plus en plus rapidement. La fin de la guerre et le bouleversement politique qui la suivit, en Allemagne et en Autriche, lui portèrent le coup de grâce. Fin 1918, les troupes allemandes et autrichiennes quittèrent le pays. L'hetman et les propriétaires s'enfuirent à nouveau pour ne plus revenir.

À partir de ce moment, trois forces essentielles, très différentes, se trouvèrent en action sur l'étendue de l'Ukraine: la «Pétliourovchtchina», le «bolchevisme» et la «Makhnovtchina».

Nous avons assez parlé du *bolchevisme* pour que le lecteur puisse comprendre sans peine, et sans que nous y insistions, quels devaient être les buts et l'action des bolcheviks en Ukraine.

Nous venons de donner, d'autre part, une idée suffisante du mouvement paysan indépendant, dit «*mouvement makhnoviste*» dans ses premiers aspects.

Il nous reste à caractériser brièvement l'essence et l'œuvre de la «*Pétliourovchtchina*».

Dès les premiers jours de la Révolution de février 1917, la bourgeoisie libérale ukrainienne, craignant les «excès» de la révolution «moscovite» et cherchant à les éviter chez elle, posa le problème de «l'indépendance nationale» de l'Ukraine. Une fois le tsarisme à terre, elle pouvait y songer avec espoir de succès, tous les partis politiques russes de gauche ayant proclamé hautement «le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes en toute liberté».

Soutenue par quelques autres couches de la population ukrainienne: les paysans riches (les «koulaks»), par les intellectuels libéraux, etc., cette bourgeoisie créa un vaste mouvement national autonomiste et séparatiste, visant à se détacher complètement de l'État «panrusse».

Se rendant cependant compte que le mouvement ne pouvait espérer un succès solide et durable tant qu'il n'arriverait pas à se forger une force populaire armée sur laquelle il pourrait s'appuyer au besoin, les guides du mouvement: Simon Pétlioura et d'autres, portèrent leurs regards vers la masse des soldats ukrainiens qui se trouvaient sur le front et à l'arrière. On procéda à leur organisation, sur une base nationale, en régiments *ukrainiens spéciaux*.

En mai 1917, les chefs du mouvement organisèrent un Congrès militaire qui élut un Comité militaire général: organe appelé à diriger le mouvement.

Plus tard, ce Comité fut élargi et baptisé «Rada» (*Conseil en ukrainien*).

En novembre 1917, au Congrès panukrainien, la « Rada » devint « Rada Centrale »; sorte de Parlement de la nouvelle « République démocratique ukrainienne ».

Enfin, un mois après, la « Rada Centrale » proclama solennellement l'indépendance de cette « République ».

L'événement porta un coup sensible au bolchevisme qui venait de s'emparer du pouvoir en Grande Russie et, naturellement, voulait l'établir sur l'Ukraine, en dépit du « droit des peuples ».

Les bolcheviks dépêchèrent donc, en toute hâte, leurs troupes en Ukraine. Une lutte acharnée eut lieu entre elles et les formations de Péthlioura, autour de Kiew, capitale de l'Ukraine. Le 25 janvier 1918, les bolcheviks s'emparèrent de la ville, y installèrent leur gouvernement et commencèrent aussitôt à étendre leur pouvoir sur toute l'Ukraine. Ils n'y réussirent que partiellement. Le gouvernement de Péthlioura, les hommes politiques du mouvement séparatiste et leurs troupes se retirèrent dans la partie ouest du pays, s'y fortifièrent et, de là, protestèrent contre l'occupation de l'Ukraine par les bolcheviks.

Il est probable qu'un peu plus tard ces derniers seraient parvenus à étouffer le mouvement autonomiste. Mais les événements immédiats les en empêchèrent. En mars et avril 1918 ils se retirèrent en Grande Russie, laissant la place, conformément aux clauses du traité de Brest-Litovsk, à l'armée d'occupation austro-allemande.

Aussitôt, devançant cette dernière, les partisans de Péthlioura rentrèrent à Kiew. Leur gouvernement proclama la nouvelle « République Nationale Ukrainienne ».

Celle-ci ne vécut, elle aussi, que pendant quelques semaines. Il était bien plus avantageux pour les Austro-Allemands d'avoir affaire aux anciens seigneurs et maîtres de l'Ukraine qu'aux partisans de Péthlioura. S'appuyant sur leur force militaire, les Allemands éliminèrent sans façon le gouvernement républicain et le remplacèrent par l'autorité absolutiste de leur créature docile: l'hetman Skoropadsky. Péthlioura lui-même fut pour quelque temps emprisonné et dut disparaître momentanément de l'arène politique.

Mais la désagrégation du régime de l'hetman ne se fit pas attendre. L'immense insurrection des paysans commença aussitôt à lui porter

des coups de massue. Se rendant compte de sa fragilité, les « pétlourovvtzi » se remirent énergiquement à l'œuvre. Les circonstances les favorisèrent. La paysannerie étant en révolte, des centaines de milliers d'insurgés spontanés n'attendaient que le premier appel pour marcher contre le gouvernement de l'hetman. Disposant de moyens suffisants pour rassembler organiser et armer une partie de ces forces, ses « pétlourovvtzi » allèrent de l'avant et s'emparèrent, presque sans résistance de plusieurs grandes villes et localités. Ils soumièrent les provinces ainsi conquises à un nouveau genre de pouvoir « Directoire », avec Pétloura en tête. Ils se hâtèrent d'étendre leur pouvoir sur une bonne partie de l'Ukraine, en profitant de l'absence d'autres prétendants, surtout des bolcheviks.

En décembre 1918, Skoropadsky s'enfuit. Le « Directoire » de Pétloura entra solennellement à Kiew.

Cet événement suscita un grand enthousiasme dans le pays. Les « pétlourovvtzi » firent tout pour « gonfler » leur succès à l'extrême. Ils prirent figure de héros nationaux.

En peu de temps, leur pouvoir s'étendit à nouveau sur la majeure partie de l'Ukraine. Ce ne fut qu'au sud, dans la région du mouvement des paysans « makhnovistes » qu'ils se heurtèrent à une résistance sérieuse. Là ils n'eurent pas de succès; au contraire, ils y subirent quelques revers sensibles.

Dans tous les grands centres du pays les partisans de Pétloura triomphaient.

Cette fois la domination de la bourgeoisie autonomiste paraissait assurée.

Ce n'était qu'une illusion.

Le nouveau pouvoir eut à peine le temps de s'installer que, déjà, la désagrégation commença autour de lui. Les millions de paysans et d'ouvriers qui, au moment du renversement de l'hetman, s'étaient trouvés dans le cercle de l'influence des « pétlourovvtzi », furent bientôt désillusionnés et commencèrent à quitter en masse les rangs de Pétloura.

Ils cherchaient un autre appui à leurs intérêts et aspirations. La majeure partie se dissipa dans les bourgs et les villages et y adopta une attitude hostile au nouveau Pouvoir. D'autres se joignirent aux détachements insurrectionnels des « makhnovistes ». Les « Pétliourovtsi » se trouvèrent donc aussi vite désarmés par la marche des événements qu'ils avaient été armés. Leur idée d'autonomie bourgeoise, d'unité nationale bourgeoise, ne put se maintenir dans le peuple révolutionnaire que durant quelques heures. Le souffle brûlant de la révolution populaire réduisit en cendres cette fausse idée et mit ses porteurs dans une situation d'impuissance complète. En même temps, le bolchevisme militant s'approchait rapidement, venant du nord, expert en moyens d'agitation de classe et fermement décidé à s'emparer du pouvoir en Ukraine. Juste un mois après l'entrée du Directoire de Pétlioura à Kiew, les troupes bolchevistes y entrèrent à leur tour. Dès lors, le pouvoir communiste des bolcheviks s'établit dans la plus grande partie de l'Ukraine. (P. Archinoff, *op. cit.*, p. 106.)

Donc, aussitôt après la chute de l'hetman et le départ des Austro-Allemands, le gouvernement de Moscou se hâta de réinstaller en Ukraine, définitivement, ses autorités, ses fonctionnaires, ses cadres de militants et, surtout, ses troupes et sa police.

Mais, dans les parties ouest et sud, il se heurta bientôt, d'une part aux éléments nationaux de Pétlioura, qui s'y étaient retirés à nouveau; d'autre part, au mouvement authentique et indépendant des masses paysannes, guidé par Makhno.

Pétlioura, chassé du cœur du pays, ne se tint pas pour battu; s'étant retiré dans des régions moins accessibles pour les bolcheviks, il essaya de résister – partout où il le pouvait – et à ceux-ci, et aux « bandes paysannes » de Makhno.

Quant au mouvement paysans indépendant, il se vit bientôt obligé de se dresser, non seulement contre la bourgeoisie pétliourienne (avant d'entrer en action, plus tard, contre les tentatives monarchistes de Dénikine et de Wrangel), mais aussi contre l'imposture des bolcheviks.

Ainsi, la situation en Ukraine devenait plus embrouillée que jamais. Chacune des trois forces en présence avait à lutter contre les deux autres: les bolcheviks, contre Pétlioura; Pétlioura, contre les bolcheviks et Makhno; Makhno, contre Pétlioura et les bolcheviks.

Par la suite cet imbroglio se compliqua encore, par suite de l'apparition d'un quatrième élément: l'intervention des généraux

russes nationalistes et monarchistes cherchant à reconstituer l'ancien empire russe dans son intégrité territoriale et sur sa base absolutiste. À partir de ce moment (été 1919), chacune des quatre forces en présence soutenait une lutte à outrance contre les trois autres. Ajoutons que, dans cette ambiance chaotique, l'Ukraine devint un champ libre pour des exploits et des coups de mains audacieux d'une multitude de véritables « bandes » armées, composées d'éléments dévoyés à la suite de la guerre et de la Révolution, et vivant de pur brigandage. De telles bandes parcouraient le pays dans tous les sens; elles avaient leurs repaires dans tous les recoins; elles opéraient presque sans inconvénient dans tout le Midi de l'Ukraine.

(Beaucoup plus tard, les bolcheviks, suivant leur moyen habituel de diffamation, s'efforcèrent d'assimiler le mouvement indépendant des paysans, et Makhno en personne à ces éléments de brigandage et de contre-révolution. Par ce qui précède, le lecteur saura déjà apprécier les faits, les hommes et les légendes.)

On peut s'imaginer le chaos fantastique dans lequel se trouvait plongé le pays, et aussi les invraisemblables « combinaisons » qui se nouaient, se dénouaient, se renouaient tout au long de ces trois années de luttes (fin 1918 à fin 1921), jusqu'au moment où le bolchevisme l'emporta définitivement sur les autres.

Ajoutons et soulignons, avec Archinoff, que toute l'action des bolcheviks en Ukraine fut une pure imposture imposée par la force des armes, imposture qu'ils ne cherchèrent même pas à dissimuler.

Tout en installant leur gouvernement, d'abord à Kharkov, ensuite à Kiew, ils poussaient leurs divisions à travers les régions déjà libérées du pouvoir de l'hetman et y créaient militairement les organes du « pouvoir communiste ».

Là où les bolcheviks occupaient la place de haute lutte, après en avoir chassé les partisans de Pétioura, aussi bien que là où la région était libre et les travailleurs maîtres d'eux-mêmes, le « pouvoir communiste » s'installait par ordre militaire. Les conseils des ouvriers et des paysans (les Soviets), qui avaient soi-disant créé ce pouvoir, apparaissaient plus tard, le fait étant accompli et le pouvoir déjà consolidé.

Avant les Soviets il y avait les « Comités révolutionnaires ». Et avant les « Comités », il y avait, tout simplement, les divisions militaires. – (P. Archinoff, *op. cit.*, p. 129.)

LES QUALITÉS ET LES DÉFAUTS DU MOUVEMENT « MAKHNOVISTE ».

– Nous avons vu qu'en raison de nombreuses circonstances particulières, la *Révolution Sociale* comme en Ukraine, non pas au moyen de la prise du pouvoir par un parti politique d'extrême gauche, mais, en dehors de toute question de pouvoir, au moyen d'une immense révolte spontanée des paysans contre leurs nouveaux oppresseurs.

Au début, cette révolte fut une sorte de tempête déchaînée. Avec une fureur exaspérée, les masses paysannes se vouèrent à la destruction violente de tout ce qu'elles haïssaient, de tout ce qui les opprimait depuis des siècles.

Aucun élément positif n'apparaissait encore dans cette œuvre destructrice.

Mais, peu à peu, dans la mesure même où les événements se développaient, le mouvement des paysans révolutionnaires s'organisait, s'unifiait et précisait de mieux en mieux ses tâches essentielles et constructives.

Obligé de résumer les événements et d'éliminer, autant que possible les détails, nous fixerons tout de suite les *traits essentiels, spécifiques du mouvement « makhnoviste »*, traits dont les manifestations devenaient de plus en plus nettes au cours des événements qui suivirent la débâcle du régime de l'hetman et la fin de l'occupation allemande.

Ces traits caractéristiques du mouvement peuvent être divisés en deux groupes différents: le premier comprend les *côtés forts*, les *qualités* et les *mérites*; le second, *les faiblesses*, les *défauts* et les *erreurs*. Il ne faut pas croire en effet, que le mouvement « makhnoviste » ait été irréprochable, qu'il ait été sans taches ni lacunes. (Certaines défaillances permirent aux bolcheviks de salir et de calomnier le mouvement.)

Les *côtés forts* et méritoires du mouvement furent:

1° Son indépendance entière de toute tutelle, de tout parti, de toute « politique », d'où qu'ils vinssent et quels qu'ils fussent; l'esprit vraiment libre ou même – plutôt – *libertaire* du mouvement. Cette qualité fondamentale, d'une importance capitale, était due: *a)* à la spontanéité de l'insurrection paysanne dès ses débuts; *b)* à l'influence personnelle de Makhno, libertaire; *c)* à l'activité d'autres éléments libertaires dans la région, Makhno lui-même, absorbé par la tâche combative, ayant fait tout son possible pour que les libertaires y viennent et y militent en toute liberté. Il faut y ajouter aussi la leçon des expériences que les insurgés firent dans leurs contacts quotidiens avec les partis politiques.

Cette tendance libertaire du mouvement se manifesta par une profonde défiance envers les éléments non travailleurs ou privilégiés; le refus de toute dictature sur le peuple par une organisation quelconque, et par l'idée d'une auto-administration libre et entière des travailleurs eux-mêmes dans leurs localités.

2° La *coordination libre*, fédérative – et d'autant plus solide – de toutes les forces du mouvement en un seul et vaste mouvement social, librement organisé et discipliné.

3° L'influence idéologique, saine et très élevée que le mouvement exerça librement sur une vaste partie du pays englobant quelque 7 millions d'habitants.

4° La valeur combative incomparable de l'armée des insurgés paysans révolutionnaires, armée qui, malgré son perpétuel manque d'armes et de munitions, malgré d'autres terribles difficultés, malgré tous les obstacles presque insurmontables, malgré les trahisons ignobles et constantes dont elle fut l'objet, put résister à toutes les impostures et à toutes les forces d'oppression pendant près de quatre ans.

5° Le génie organisateur d'une part, stratégique et militaire d'autre part, ainsi que d'autres qualités exceptionnelles du guide du noyau combatif du mouvement, l'anarchiste Nestor Makhno.

6° La rapidité avec laquelle les masses paysannes et les insurgés, en dépit de l'ambiance extrêmement défavorable, se familiarisèrent avec les idées libertaires et cherchèrent à les appliquer.

7° Certaines réalisations positives du mouvement dans les domaines: économique, social et révolutionnairement militaire, dans la mesure où les circonstances le permirent

Les *cotés faibles* du mouvement furent:

1° La nécessité presque constante de se battre et de se défendre contre toutes espèces d'ennemis, sans pouvoir s'adonner au travail pacifique et vraiment positif.

2° La longue existence d'une armée au sein du mouvement. Car une armée, quelle qu'elle soit, finit toujours et fatalement par être envahie par certains défauts graves, par une mentalité spécifique et néfaste.

3° L'insuffisance des forces libertaires *intellectuelles* dans le mouvement.

4° L'absence d'un vigoureux mouvement *ouvrier* organisé, qui pût appuyer celui des paysans insurgés.

5° Certains défauts personnels de Makhno. En dehors de son génie organisateur et militaire, de son ardeur libertaire et de ses autres qualités militaires remarquables, Makhno avait aussi de graves faiblesses de caractère et d'éducation. Dans certains domaines il n'était pas tout à fait à la hauteur de sa tâche. Ces faiblesses – nous aurons l'occasion d'y revenir – diminuèrent l'envergure et la portée morale du mouvement.

6° Une certaine « bonhomie » – pas assez méfiante – à l'égard des communistes.

7° La pénurie constante d'armes et de munitions. C'est presque uniquement à force de combats victorieux que les « makhnovistes » arrivaient à s'armer.

Ceci dit, revenons aux événements. Tout en les suivant, nous aurons l'occasion d'observer et les qualités et les défauts du mouvement pour arriver à le juger en son entier.

ATTAQUE GÉNÉRALE DES INSURGÉS CONTRE L'HETMAN, LES ALLEMANDS ET CONTRE PÉTLIOURA. – LEUR VICTOIRE. – LA CRÉATION D'UNE RÉGION LIBRE, DÉBARRASSÉE DE TOUT POUVOIR. – En octobre 1918, les détachements de Makhno, réunis en une armée de partisans

volontaires, commencèrent une attaque générale contre les forces de l'hetman.

En novembre, les troupes austro-allemandes se trouvèrent complètement désorientées par les événements sur le front occidental de la guerre et à l'intérieur des pays qu'elles occupaient. Makhno mit à profit cet état de choses. Dans certains endroits, il traita avec ces troupes, obtint leur neutralité et réussit même à les désarmer sans difficulté, s'emparant ainsi de leurs armes et munitions. Ailleurs, il les repoussait en combattant. Par exemple, après un combat opiniâtre de trois jours, il occupa définitivement Goulaï-Polé.

Partout on pressentait la fin proche du régime de l'hetman. La jeunesse paysanne affluait en masse à l'armée de Makhno. On regrettait de ne pas pouvoir armer tous ces volontaires et de devoir en refuser la plus grande partie.

Néanmoins, l'armée des insurgés « makhnovistes » possédait déjà plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie, un peu d'artillerie et de nombreuses mitrailleuses.

Quant aux troupes ukrainiennes et à la garde (« varta ») de l'hetman, elles se volatilisèrent presque toutes devant l'accroissement extraordinaire de l'armée insurrectionnelle.

Bientôt, cette dernière devint la maîtresse d'une très vaste région, libérée ainsi de tout pouvoir. Mais l'hetman tenait encore Kiew. Makhno remonta alors vers le nord. Il occupa les importantes stations de chemin de fer: Tchaplino, Grichino, Sinelnikovo, et la ville de Pavlograd. Il tourna ensuite à l'ouest, dans la direction d'Ekatérinoslaw.

Là, il se heurta aux forces réorganisées et complètement militarisées de Péthlioura.

À cette époque, les « péthliourovtsi » considéraient le mouvement « makhnoviste » comme un épisode peu important de la révolution ukrainienne. Ne le connaissant pas de près, ils espéraient attirer ces « bandes de révoltés » dans leur sphère d'influence et les placer sous leur direction. Ils adressèrent à Makhno, très amicalement, une série de questions politiques, à savoir: Quel était son opinion sur le mouvement péthliourien et sur le pouvoir de Péthlioura? Comment

se représentait-il la structure politique future de l'Ukraine? Ne trouvait-il pas désirable et utile d'œuvrer en commun à la création d'une Ukraine indépendante?

La réponse des « makhnovistes » fut nette. Ils déclarèrent notamment que, à leur avis, la « pétliovouchina » était un mouvement de la bourgeoisie nationaliste dont la voie était tout autre que celle des paysans révolutionnaires; que l'Ukraine devait être organisée sur la base d'un travail libre et de l'indépendance des ouvriers et des paysans; qu'ils n'admettaient aucune union avec qui que ce fût, et que seule la lutte était possible entre la « Makhnovtchina », mouvement du peuple laborieux, et la « Pétliovouchina », mouvement de la bourgeoisie.

Les événements qui suivirent cet « échange de vues » représentent l'un de ces chassés-croisés dont abondent les luttes en Ukraine.

L'armée de Makhno s'arrêta à Nijné-Dniéprovsk, faubourg d'Ekatérinoslaw, et se prépare à attaquer la ville. Un « Comité » bolcheviste se trouve là, également. Il dispose de quelques forces armées insuffisantes pour l'action. Makhno étant connu dans la région comme révolutionnaire de valeur et un guide de guerre très doué, le « Comité » lui offre le commandement des détachements ouvriers du parti. Makhno l'accepte.

Il recourt à une ruse – comme il le faisait souvent – fort risquée, mais pleine de promesses en cas de réussite: il charge un train de ses troupes et l'envoie de Nijné-Dniéprovsk en pleine gare d'Ekatérinoslaw, sous l'aspect paisible d'un « train ouvrier ». De tels trains, amenant les habitants ouvriers du faubourg à la gare d'Ekatérinoslaw d'où ils se rendaient à leur travail, passaient généralement sans obstacle ni contrôle. Makhno le savait. Si, par hasard, la ruse avait été découverte avant l'arrêt du train, toute la troupe eut été faite prisonnière.

Le train passe sans entrave, il entre en gare et s'arrête. En un clin d'œil, les troupes « makhnovistes » occupent la gare et ses environs. Une bataille acharnée s'engage en ville. Les pétlivouchiens sont vaincus. Ils battent en retraite et abandonnent la ville. On ne les poursuit

pas. Makhno se contente, pour l'instant, de prendre possession de la ville et de s'y organiser.

Quelques jours après, les pétliouriens, ayant reçu des renforts, reviennent à la charge, battent l'armée de Makhno et reprennent la ville. Mais ils ne se sentent pas assez forts pour poursuivre les makhnovistes.

L'armée insurrectionnelle se retire à nouveau dans la région de Sinelnikovo. Elle s'y retranche et établit une ligne de front entre elle et les pétliouriens à la frontière nord-ouest de la région occupée par les insurgés.

Les troupes de Pétlioura, composées pour la plupart paysans insurgés ou mobilisés par contrainte, se désagrègent rapidement au contact des makhnovistes. Bientôt, ce front est liquidé, sans combat: il a « fondu ». Par la suite, Ekaterinoslaw sera occupé par les bolcheviks qui, pour l'instant, ne se hasarderont pas au-delà de la ville. De son côté, Makhno ne croit pas ses forces suffisantes pour tenir ferme à la fois Ekaterinoslaw et la vaste région libérée. Il se décide à abandonner Ekaterinoslaw aux bolcheviks et à n'assurer que le contrôle des frontières de cette région.

Ainsi, au sud et à l'est d'Ekaterinoslaw, un vaste espace de plusieurs milliers de kilomètres carrés est libéré de toute autorité et de toutes troupes. Là, les paysans sont enfin vraiment libres. À Ekaterinoslaw règnent les bolcheviks. Et à l'ouest dominant les pétliouriens.

LE TRAVAIL POSITIF DANS LA RÉGION LIBRE. – Notons aussitôt que, ça et là, les paysans makhnovistes mirent à profit cette liberté et le calme relatif de leur région – hélas ! de courte durée – pour réaliser certaines tâches positives.

Pendant quelque six mois, de décembre 1918 à juin 1919, les paysans de Goulaï-Polé vécurent sans aucun pouvoir politique. Or, non seulement ils ne rompirent pas les liens sociaux entre eux, mais, bien au contraire, ils créèrent des formes nouvelles d'organisation sociale: les *communes des travailleurs libres* et les « *Soviets libres* » des *travailleurs*.

Plus tard, les « makhnovistes » formulèrent leurs idées sociales – et particulièrement leur conception des Soviets – dans une brochure intitulée: « Thèses générales des insurgés révolutionnaires (makhnovistes) concernant les Soviets libres des travailleurs ». Je regrette de n'avoir pas ce travail en mains. Selon les insurgés, les Soviets devaient être absolument indépendants de tout parti politique; ils devaient faire partie d'un *système économique général* basé sur l'égalité sociale; leurs membres devaient être des travailleurs authentiques, servir les intérêts de la masse laborieuse, obéir uniquement à sa volonté; leurs animateurs ne devaient exercer aucun « Pouvoir ».

Quant aux « communes », en plusieurs endroits des tentatives furent faites pour organiser la vie sociale sur une base communale, égalitaire et juste.

Les mêmes paysans qui se montraient hostiles pour les « communes » officielles procédèrent avec enthousiasme à la mise sur pied des communes *libres*.

Près du bourg « Prokovskoïé » fut organisée la première commune, dite « Rosa Luxembourg ». Elle ne comptait au début que quelques dizaines de membres. Plus tard, leur nombre dépassa 300.

Cette commune fut créée par les paysans les plus pauvres de la localité. En la consacrant à la mémoire de Rosa Luxembourg, ils témoignèrent de leur impartialité et d'une certaine noblesse de sentiment. Ils savaient depuis quelque temps que Rosa Luxembourg fut une martyre des luttes révolutionnaires en Allemagne. Les principes essentiels de la commune ne correspondaient pas du tout à la doctrine pour laquelle Rosa Luxembourg avait lutté. Mais les paysans voulurent honorer, justement et uniquement, une victime de la lutte sociale.

La commune était basée sur le principe non-autoritaire. Elle arriva à de très beaux résultats et finit par exercer une grande influence sur les paysans de la contrée*.

* Cette commune fut détruite les 9 et 10 juin 1919 par les bolcheviks, lors de leur campagne générale contre la région makhnoviste.

À sept kilomètres de Goulai-Polé se forma une autre commune appelée simplement « Commune n° 1 des paysans de Goulai-Polé ». Elle fut également une œuvre de paysans pauvres.

À une vingtaine de kilomètres de là se trouvaient les communes n° 2 et n° 3. Il y en avait aussi en d'autres endroits.

Toutes ces communes furent créées librement, par un élan spontané des paysans eux-mêmes, avec l'aide de quelques bons organisateurs et pour faire face aux besoins vitaux de la population laborieuse. Elles n'avaient aucune ressemblance avec les « communes » artificielles, dites « exemplaires », montées très maladroitement par les autorités communistes, où étaient réunis, habituellement, des éléments hétéroclites, rassemblés au hasard, incapables de travailler sérieusement. Ces soi-disant « communes » du bolchevisme ne faisaient que gaspiller les graines et abîmer la terre. Subventionnées par l'État, c'est-à-dire par le gouvernement, elles vivaient donc du travail du peuple, tout en prétendant lui apprendre à travailler.

Les communes qui nous intéressent ici étaient de véritables communes laborieuses. Elles groupaient des paysans authentiques, accoutumés dès leur enfance à un travail sérieux. Elles étaient basées sur une réelle entraide matérielle et morale, et sur le principe égalitaire. Tous – hommes, femmes et enfants – devaient y travailler, chacun dans la mesure de ses forces. Les fonctions organisatrices étaient confiées à des camarades capables de les remplir avec succès. Leur tâche accomplie, ces camarades reprenaient le travail commun, côte à côte avec les autres membres de la commune.

Ces principes sains, sérieux, étaient dus à ce que les communes surgirent des milieux laborieux mêmes et que leur développement suivit la voie naturelle.

Les partisans « makhnovistes » n'exercèrent jamais aucune pression sur les paysans, se bornant à propager l'idée des communes libres. Celles-ci furent formées sur l'initiative des paysans pauvres eux-mêmes.

Il est intéressant et suggestif de constater que les idées et l'action des paysans makhnovistes étaient en tous points semblables à celles

des révoltés de Cronstadt en 1921. Cela prouve que lorsque les masses laborieuses ont la possibilité de penser, de chercher et d'agir *librement*, elles discernent à peu près la même voie, quelles que soient la localité, l'ambiance et même – ajoutons-le – l'époque, si l'on se rapporte aux révolutions précédentes. Indépendamment de tout autre raisonnement, cela doit nous porter à croire que, dans son ensemble, cette voie est la *bonne*, la *juste*, la *vraie voie des travailleurs*. Certes, pour de nombreuses raisons, les masses laborieuses ne purent jamais encore se maintenir sur cette voie. Mais la possibilité de ne plus l'abandonner, de la poursuivre jusqu'au bout, n'est qu'une question de temps et d'évolution.

L'activité constructive des paysans ne se borna pas à ces ébauches du communisme libre. Des tâches beaucoup plus vastes et importantes ne tardèrent pas à se dresser devant eux.

Il était nécessaire de trouver en commun des solutions pratiques aux différents problèmes concernant la région entière. Pour cela il était indispensable de mettre sur pied une organisation générale, embrassant d'abord tel et tel district, ensuite tel et tel département et enfin la région dans sa totalité. Il fallait créer des organes susceptibles de remplir cette tâche organisatrice.

Les paysans n'y manquèrent pas. Ils eurent recours à des *Congrès périodiques* des paysans, ouvriers et partisans

Pendant la période où la région resta libre, il y eut trois Congrès régionaux. Ils permirent aux paysans de resserrer leurs liens, de s'orienter d'une façon plus sûre dans l'ambiance compliquée du moment et de déterminer clairement les tâches économiques, sociales et autres qui s'imposaient à eux.

Le premier Congrès régional eut lieu le 23 janvier 1919, dans le bourg Grande-Mikhaïlovka. Il s'occupa tout particulièrement du danger des mouvements réactionnaires de Pétlioura et de Dénikine. Les pétliouriens étaient en train de réorganiser leurs forces dans l'ouest du pays en vue d'une nouvelle offensive. Quant à Dénikine, ses préparatifs de guerre civile inquiétaient encore plus les paysans et les partisans. Le Congrès élaborait des mesures de résistance contre les deux entreprises. D'ailleurs, des combats de patrouilles, de plus

en plus importants, se produisaient déjà presque quotidiennement à la limite sud-est de la région.

Le deuxième Congrès se réunit trois semaines après, le 12 février 1919, à Goulaï-Polé. Malheureusement, le danger imminent d'une offensive de Dénikine contre la région libre interdit au Congrès de se consacrer aux problèmes, pourtant urgents, de la construction pacifique. Les séances furent entièrement absorbées par des questions de défense et de lutte contre le nouvel envahisseur.

L'armée insurrectionnelle des « makhnovtzi » comptait à ce moment-là environ 20 000 combattants volontaires. Mais beaucoup d'entre eux étaient harassés, épuisés par la fatigue, ayant dû mener sur les frontières de la région libre d'incessants combats contre les avant-gardes dénikinienne et contre d'autres tentatives d'y pénétrer. Or les troupes de Dénikine se renforçaient rapidement.

Après des débats longs et passionnés, le Congrès résolut d'appeler les habitants de toute la région à une *mobilisation générale volontaire et égalitaire*.

« Mobilisation volontaire »: cela voulait dire que, tout en soulignant par cet appel, sanctionné par l'autorité morale du Congrès, la nécessité de compléter l'armée insurrectionnelle avec des combattants frais, on n'obligeait personne à s'enrôler; on faisait appel à la conscience et à la bonne volonté de chacun.

« Mobilisation égalitaire »: cela signifiait qu'en complétant l'armée, on tiendrait compte de la situation personnelle de chaque volontaire pour que les charges de la mobilisation soient réparties et supportées par la population d'une façon autant que possible égale et juste.

Pour créer une sorte de direction générale de la lutte contre Pétloura et contre Dénikine, pour maintenir et soutenir, pendant la lutte, les rapports économiques et sociaux entre les travailleurs eux-mêmes et aussi entre eux et les partisans pour répondre aux besoins d'information et de contrôle, enfin pour réaliser les diverses mesures adoptées par le Congrès et pouvant être prises par les Congrès suivants, ce deuxième Congrès fonda un *Conseil* (Soviet) *Révolutionnaire Militaire* régional des paysans, ouvriers et partisans.

Ce Conseil embrassait toute la région libre. Il devait exécuter toutes les décisions d'ordre économique, politique, social ou militaire, prises par les Congrès. Il était donc, en quelque sorte, l'organe exécutif suprême de tout le mouvement. *Mais il n'était nullement un organe autoritaire.* Seule une fonction strictement exécutive lui fut assignée. Il se bornait à exécuter les instructions et les décisions des Congrès. À tout moment il pouvait être dissous par le Congrès et cesser d'exister.

Dès que les résolutions de ce deuxième Congrès furent connues par les paysans de la région, chaque bourg et chaque village commencèrent à envoyer à Goulaiï-Polé, en masse, de nouveaux volontaires désirant se rendre sur le front contre Dénikine.

Le nombre de ces nouveaux combattants fut énorme et dépassa toutes les prévisions. S'il avait été possible de les armer et de les encadrer tous, les événements tragiques qui suivirent n'auraient jamais eu lieu. De plus, toute la révolution russe aurait pu être aiguillée sur un autre chemin. Le « miracle » que les libertaires devaient espérer eût pu se produire.

Malheureusement, on manquait d'armes dans la région. C'est pourquoi on ne réussit pas à former en temps opportun des détachements nouveaux. *On dut refuser 90 % des volontaires venus s'engager.*

Ceci eut pour la région, comme nous le verrons, des conséquences fatales lors de l'offensive générale de Dénikine en juin 1919.

LES OFFENSIVES DE DÉNIKINE ET L'EFFONDREMENT FINAL

LA RÉSISTANCE DES « MAKHNOVISTES ». – « Les étatistes, dit avec juste raison P. Archinoff, redoutent le peuple libre. Ils affirment que sans autorité ce dernier perdra l'ancre de sociabilité, se dissipera et retournera à l'état sauvage. Ce sont là, assurément, des propos absurdes, tenus par des fainéants, des amateurs de l'autorité et du travail d'autrui, ou bien par les penseurs aveugles de la société bourgeoise. »

Déjà, l'ennemi mortel du monde laborieux et de sa liberté – l'Autorité – serrait de près la région. Et il la menaçait de deux côtés à la fois. Du côté sud-est montait l'armée du général Dénikine. Du côté nord descendait l'armée de l'État « communiste ».

Ce fut Dénikine qui arriva le premier.

Dès les premiers jours qui suivirent la chute de l'hetman, quelques détachements contre-révolutionnaires commandés par le général Chkouro, patrouillant en éclaireurs, s'infiltrèrent en Ukraine du côté du Don et du Kouban, et s'approchèrent de Pologui et de Goulaï-Polé. Ce fut la première menace de la nouvelle contre-révolution contre la région libérée. Nous avons vu que le premier Congrès des paysans dut s'en occuper tout particulièrement.

Naturellement l'armée des insurgés makhnovistes se porta de ce côté. Son infanterie et sa cavalerie étaient très bien organisées et commandées, assez bien armées, pleines de foi et d'entrain.

L'infanterie makhnoviste était organisée d'une façon toute spéciale et originale. Elle se déplaçait *comme la cavalerie*, à l'aide de chevaux, non pas à cheval, mais dans de légères voitures à ressorts, appelées dans l'Ukraine méridionale « tatchanka ». Marchant au trot rapide, en même temps que la cavalerie, cette infanterie pouvait faire aisément de 60 à 70 kilomètres par jour et même, au besoin, 90 à 100 kilomètres.

Quant à la cavalerie makhnoviste, elle était certainement l'une des meilleures du monde. Ses attaques étaient foudroyantes, irrésistibles.

N'oublions pas que beaucoup de ces paysans révolutionnaires avaient participé à la guerre de 1914, donc étaient des combattants éprouvés, accomplis.

Ce détail fut d'une grande importance. Il permit à la population paysanne de la région de remédier, dans une certaine mesure, à l'épuisement des combattants makhnovistes. En effet, sur certaines parties du front particulièrement exposées, quelques centaines de paysans des environs venaient régulièrement remplacer les combattants fatigués. Ceux-ci leur remettaient leurs armes et rentraient au pays. Après quelque deux ou trois semaines de bon repos, ils revenaient reprendre leur place sur le front. À certaines époques, les paysans venaient combattre pendant que les combattants allaient les remplacer, à l'intérieur aux travaux des champs.

Ajoutons que les paysans se chargèrent aussi, dès le début, d'approvisionner régulièrement l'Armée insurrectionnelle en vivres et en fourrage. Une section centrale d'approvisionnement fut organisée à Goulaï-Polé. On y amenait de tous côtés vivres et fourrages pour les envoyer ensuite au front.

Dénikine ne prévoyait nullement la résistance opiniâtre des insurgés makhnovistes. D'autre part, il comptait sur la lutte imminente entre le Directoire de Péthlioura et les bolcheviks. Il espérait, mettant à profit cet état de choses, battre facilement l'un et les autres et établir son front – au moins pour les premiers temps – en avant des limites nord du département d'Ekatérinoslaw. Mais il se heurta inopinément à l'excellente et tenace armée des insurgés.

Après les premières batailles, les détachements de Dénikine durent battre en retraite dans la direction du Don et de la mer d'Azov. En un court laps de temps, toute la contrée depuis Pologui jusqu'à la mer fut libérée. Les partisans makhnovistes occupèrent plusieurs stations de chemin de fer et villes importantes, telles que Berdiansk et Marioupol.

C'est à partir de ce moment – janvier 1919 – que le premier front contre Dénikine fut solidement établi. Il s'étendit par la suite sur plus de 100 kilomètres dans la direction est et nord-est de Marioupol.

Naturellement, Dénikine ne lâchait pas prise. Il poursuivait et accentuait ses attaques et ses incursions.

Pendant six mois les makhnovistes continrent ce flot contre-révolutionnaire. La lutte fut opiniâtre et acharnée. Le général Chkouro avait lui aussi une excellente cavalerie. De plus il appliqua les méthodes d'action des partisans: ses détachements pénétraient profondément à l'arrière de l'armée makhnoviste; ils s'y répandaient rapidement, détruisant brûlant et massacrant tout ce qu'ils pouvaient atteindre; puis ils disparaissaient comme par enchantement pour apparaître brusquement dans un autre endroit pour y commettre les mêmes dévastations.

C'était exclusivement la population laborieuse qui souffrait de ces incursions. On se vengeait sur elle de l'aide que les paysans apportaient à l'armée insurrectionnelle, de leur hostilité vis-à-vis des dénikiens. On espérait provoquer ainsi une réaction contre la Révolution. La population juive, qui habitait depuis très longtemps la région d'Azov, y formant des colonies spéciales, souffrait également de ces raids. Les dénikiens massacraient les Juifs à chaque visite, cherchant à provoquer ainsi un mouvement populaire antijuif, ce qui aurait facilité leur tâche.

Cependant, en dépit de leurs effectifs bien encadrés et bien armés, en dépit de leurs attaques furieuses, les dénikiens ne parvinrent pas à réduire les troupes insurrectionnelles pleines d'ardeur révolutionnaire et non moins habiles dans la guerre d'embuscades. Tout au contraire, pendant ces six mois de luttes acharnées, le général Chkouro reçut plus d'une fois de tels coups des régiments Makhnovistes que des retraites précipitées de 80 à 120 kilomètres le sauvèrent d'un désastre complet. Durant cette période les makhnovistes parvinrent, au moins cinq ou six fois jusque sous les murs de Taganrog. À ce moment-là, *seul le manque de combattants et d'armes empêcha Makhno de détruire la contre-révolution de Dénikine.*

La haine et l'acharnement des officiers dénikiens contre les makhnovistes prenaient des proportions incroyables. On soumettait les prisonniers à des tortures raffinées. Souvent, on les faisait déchiqueter par des explosions d'obus. Et plusieurs cas sont connus – ils furent cités, avec toutes les précisions voulues, par la presse des insurgés – où l'on brûla vifs les prisonniers sur des plaques de fer rougies par le feu.

Au cours de cette lutte, le talent militaire de Makhno se révéla d'une manière éclatante. Sa réputation de chef de guerre remarquable lui fut reconnue même par ses ennemis, les dénikiens. Cela n'empêcha pas – au contraire! – le général Dénikine d'offrir un demi-million de roubles à qui tuerait ou capturerait Makhno.

Durant toute cette période, les relations entre les makhnovistes et les bolcheviks demeurèrent espacées, mais amicales. Un fait le souligne. En janvier 1919, les makhnovistes ayant rejeté les troupes dénikiennes vers la mer d'Azov après de durs combats, leur prirent une centaine de wagons de blé. La première pensée de Makhno et de l'état-major de l'Armée insurrectionnelle fut d'envoyer ce butin aux ouvriers affamés de Moscou et de Pétrograd. Cette idée fut accueillie avec enthousiasme par la masse des insurgés. Les 100 wagons de blé furent livrés à Pétrograd et à Moscou, accompagnés d'une délégation makhnoviste qui fut reçue très chaleureusement par le Soviet de Moscou.

LA PREMIÈRE APPARITION DES BOLCHEVIKS DANS LA RÉGION LIBRE. – TÂTONNEMENTS AMICAUX. – POURPARLERS. – LA JONCTION DE L'ARMÉE « MAKHNOVISTE » ET DE L'ARMÉE ROUGE « POUR LA CAUSE COMMUNE ». – Les bolcheviks apparurent dans la région de la « Makhnovtchina » beaucoup plus tard que Dénikine. Il y avait déjà plusieurs mois que les insurgés makhnovistes le combattaient; ils l'avaient chassé de leur région et établissaient leur ligne de défense à l'est de Marioupol lorsque la première division bolcheviste, venant du nord et commandée par Dybenko, arriva à Sinelnikovo, sans obstacle.

À ce moment-là, Makhno lui-même comme tout le mouvement insurrectionnel étaient au fond des inconnus pour les bolcheviks.

Jusqu'alors, dans la presse communiste, on avait parlé de Makhno comme d'un insurgé audacieux qui promettait beaucoup. Sa lutte contre Skoropadsky, puis contre Pétlioura et Dénikine lui attirait la bienveillance des chefs bolchevistes qui, naturellement, espéraient incorporer son armée dans la leur. Aussi chantaient-ils à l'avance les louanges de Makhno et lui consacraient-ils des colonnes entières dans leurs journaux, sans avoir fait sa connaissance sur place.

Une fois de plus, cédon la plume à Pierre Archinoff:

La première rencontre des combattants bolchevistes avec ceux de Makhno eut lieu, au mois de mars 1919, sous les mêmes signes de bienveillance et de louanges. Makhno fut immédiatement invité à se joindre, avec tous ses détachements, à l'Armée Rouge, dans le but de vaincre Dénikine, toutes forces réunies. Les différences « politiques » et idéologiques entre les bolcheviks et les paysans makhnovistes étaient considérées comme ne pouvant en aucune façon faire obstacle à l'union sur la base d'une cause commune. Les autorités bolchevistes laissèrent comprendre que les particularités du mouvement insurrectionnel devaient rester inviolables.

Makhno et son état-major se rendaient parfaitement compte que l'arrivée du Pouvoir communiste était une nouvelle menace pour la liberté de la région; ils y voyaient bien l'augure d'une guerre civile d'une nouvelle essence. Mais ni Makhno, ni l'état-major de l'armée, ni le Conseil (Soviet) régional, ne voulaient cette guerre car elle pouvait avoir une influence funeste sur le sort de toute la révolution ukrainienne. On ne perdait pas de vue la contre-révolution franche et bien organisée qui s'approchait du Don et du Kouban, et avec laquelle il n'y avait qu'un seul entretien possible: celui des armes.

Ce danger augmentait de jour en jour. Les insurgés gardaient un certain espoir que la lutte avec les bolcheviks se bornerait au domaine des idées. Dans ce cas, ils pouvaient rester absolument tranquilles quant à leur région, car la vigueur des idées libertaires le bon sens révolutionnaire et la défiance des paysans à l'égard des éléments étrangers à leur mouvement libre étaient les meilleurs gages de la liberté de la région. De l'avis général des guides de l'insurrection, il était nécessaire de concentrer pour le moment toutes les forces contre la réaction monarchiste et de ne s'occuper des dissentiments idéologiques avec les bolcheviks qu'après la liquidation de celle-ci. C'est dans ce sens que se fit la jonction de l'armée makhnoviste et de l'armée rouge.

Voici, d'ailleurs, les clauses essentielles de l'accord: a) l'Armée insurrectionnelle gardera intacte son organisation intérieure; b) elle recevra des commissaires politiques, nommés par l'autorité commu-

niste; c) elle ne sera subordonnée au commandement suprême rouge qu'en ce qui concerne les opérations militaires proprement dites, strictement; d) elle ne pourra être renvoyée du front de Dénikine*; e) elle recevra les munitions et l'approvisionnement à l'égal de l'Armée Rouge; f) elle maintiendra son nom d'Armée insurrectionnelle révolutionnaire et gardera ses drapeaux noirs. (Le drapeau noir est celui des anarchistes.)

Précisons qu'en même temps l'armée de Makhno fut baptisée « troisième brigade ». (Plus tard, elle devint « première division insurrectionnelle révolutionnaire », et, plus tard encore, redevenue indépendante, elle adopta le nom définitif d'« Armée Insurrectionnelle Révolutionnaire de l'Ukraine (makhnovistes) »).

Le point le plus important pour l'armée makhnoviste était, naturellement, celui de conserver son organisation intérieure. Il ne s'agissait donc pas là d'une incorporation « organique » dans l'Armée Rouge, mais uniquement d'un pacte de coopération étroite.

Profitions de l'occasion pour apporter quelques précisions sur cette « organisation » intérieure de l'armée insurrectionnelle.

Cette organisation se basait sur trois principes essentiels:

1° le volontariat; 2° l'éligibilité à tous les postes de commandement; 3° la discipline librement consentie. – Le *volontariat* signifiait que l'armée se composait uniquement de combattants révolutionnaires y entrant de plein gré.

L'*éligibilité aux postes de commandement* consistait en ce que les commandants de toutes les unités de l'armée, les membres de l'état-major et du Conseil ainsi que, d'une façon générale, tous les hommes occupant dans l'armée un poste important, devaient être, soit élus, soit acceptés définitivement (s'ils étaient désignés d'urgence par le commandement lui-même) par les insurgés de l'unité respective du service en question ou par l'ensemble de l'armée.

* Cette clause constituait une précaution de la part des makhnovistes. Ils craignaient, en effet, que, sous un prétexte quelconque, le commandement rouge n'envoie l'Armée insurrectionnelle sur un autre front afin d'établir sans inconvénient le Pouvoir bolcheviste dans la région. Comme le lecteur le verra par la suite, cette crainte fut pleinement justifiée par les événements ultérieurs.

La *discipline librement consentie* était réalisée de la façon suivante: toutes les règles de la discipline étaient élaborées par les commissions des insurgés, puis validées par les assemblées générales des unités de l'armée. Une fois validées, elles devaient être rigoureusement observées sous la responsabilité individuelle de chaque insurgé et de chaque commandant.

L'entente entre les bolcheviks et l'armée insurrectionnelle fut strictement militaire. Toute question « politique » en fut volontairement exclue. Ceci permit à la population laborieuse de la région libre de suivre, malgré cette entente, la même voie d'évolution – ou plutôt de révolution – économique et sociale qu'elle avait suivie jusqu'alors, activité absolument libre et indépendante des travailleurs qui n'admettaient aucun Pouvoir dans leur région.

Nous verrons tout à l'heure que ce fut là la cause unique de la rupture entre les bolcheviks et les partisans, des viles et cyniques accusations portées par les premiers contre ceux-ci et de l'agression armée des communistes contre la région libre.

L'ACTIVITÉ ET LA MENTALITÉ DES MASSES DANS LA RÉGION LIBRE.
 – LES VISÉES BOLCHEVISTES. – LES PREMIERS GESTES HOSTILES DES BOLCHEVIKS À L'ÉGARD DES MAKHNOVISTES. – Depuis la création du Conseil (Soviet) régional, en février 1919, la population laborieuse se sentit unie et organisée. Ce sentiment et l'esprit de solidarité incitèrent les paysans à mettre en discussion d'autres problèmes concrets de grande urgence.

On commença par organiser partout les *Soviets locaux libres*. Certes, dans les circonstances données, cette tâche se réalisait lentement; mais les paysans tenaient absolument à cette idée, sentant que c'était la seule base saine sur laquelle la construction d'une vraie communauté libre était possible.

Ensuite surgit le problème important d'une union directe et solide entre les paysans et les ouvriers des villes.

Dans l'esprit des paysans, cette union devait s'établir *directement*, c'est-à-dire avec les entreprises et les organisations ouvrières elles-mêmes, en dehors des partis politiques, des organes d'État ou des

fonctionnaires intermédiaires. Les paysans sentaient intuitivement qu'une telle union était indispensable pour la consolidation et le développement ultérieurs de la Révolution. D'autre part, la masse paysanne et les insurgés se rendaient parfaitement compte qu'une telle union devait fatalement entraîner la lutte avec le parti gouvernemental *étatiste*, avec les communistes qui, certainement, n'allaient pas renoncer sans résistance à leur mainmise sur les masses. Cependant, on ne prenait pas ce danger trop au sérieux; on se disait que les paysans et les ouvriers, une fois unis, pourraient facilement dire « Bas les pattes » à tout Pouvoir politique qui tenterait de les subjuguier.

De toute façon, l'union libre et directe des paysans et des ouvriers apparaissait comme l'unique moyen naturel et fécond de réaliser définitivement la vraie Révolution émancipatrice et d'éliminer tout élément pouvant l'entraver, la dénaturer et l'étouffer. C'est dans ce sens que le problème de l'union avec les ouvriers des villes fut posé, discuté et examiné partout pour devenir finalement le mot d'ordre de toute la région insurrectionnelle.

Il va de soi qu'en présence d'une pareille mentalité de la population et des dispositions prises en ce sens dans toute la région, les partis politiques, et en particulier le parti communiste, ne pouvaient remporter aucun succès. Lorsque les partis politiques y apparaissaient avec leurs programmes et leurs plans d'organisation étatiste, on les accueillait « fraîchement », avec indifférence, parfois avec une certaine hostilité. Souvent, on se moquait franchement de leurs militants et agents comme de gens qui viennent mal à propos se mêler des affaires des autres. Les autorités communistes qui s'infiltraient de toutes parts dans la région et y prenaient figure de maîtres étaient reçues comme des éléments étrangers et importuns. On leur faisait carrément comprendre qu'on les considérait comme des intrus, des imposteurs.

Tout au début, les bolcheviks espéraient venir à bout de cette « résistance passive ». Ils espéraient surtout absorber l'armée makhnoviste dans le cadre de l'Armée Rouge et avoir ensuite les mains libres pour réduire la population à leur merci. Ils s'aperçurent vite que cet espoir était vain. La masse paysanne de la région ne voulait

rien savoir des organes gouvernementaux bolchevistes. Elle les ignorait: elle les boycottait; parfois même elle les maltraitait. Ça et là, des paysans armés commençaient à chasser de leurs villages les « commissions extraordinaires » (« Tchéka »). À Goulaï-Polé les communistes n'osèrent même jamais établir une institution quelconque. En d'autres endroits, les tentatives d'implanter telle ou telle « administration communiste » aboutirent à des collisions sanglantes entre la population et les autorités dont la situation dans la région devenait extrêmement pénible. Et quant à l'armée makhnoviste, elle était intraitable.

C'est alors que les bolcheviks entreprirent une lutte organisée et méthodique contre la « Makhnovtchina », et comme idée et comme mouvement social.

Comme de coutume, la presse entra la première en campagne. Sur l'ordre donné, elle se mit « à critiquer » le mouvement makhnoviste, le traitant de plus en plus de mouvement des paysans riches (« koulaks »), qualifiant ses idées et ses mots d'ordre de « contre-révolutionnaires », condamnant son activité comme nuisible à la Révolution.

Des menaces directes à l'adresse des guides du mouvement commencèrent à pleuvoir dans les journaux ainsi que dans les discours et les ordres des autorités centrales.

Bientôt, la région fut pratiquement bloquée. En certains endroits, les autorités communistes établirent des « barrages ». Ainsi, tous les militants révolutionnaires qui se rendaient à Goulaï-Polé ou en revenaient étaient arrêtés en chemin et, souvent, disparaissaient.

Ensuite, l'approvisionnement de l'armée insurrectionnelle en munitions fut considérablement réduit.

Tout cela n'aurait rien de bon.

LE III^e CONGRÈS DE LA RÉGION LIBRE. – LE PREMIER ATTENTAT DIRECT DES BOLCHEVIKS CONTRE LA RÉGION. – C'est sous le signe de ces nouvelles complications et menaces que le troisième Congrès régional des paysans, ouvriers et partisans se réunit à Goulaï-Polé, le 10 avril 1919.

Il avait à fixer nettement les tâches immédiates et à se prononcer sur les perspectives de la vie révolutionnaire de la région.

Les délégués de 72 districts, représentant une masse de plus de 2 millions d'hommes, prirent part aux travaux du Congrès. Nous regrettons de ne pas avoir sous la main le Procès-verbal des séances. On y voit clairement avec quel entrain et, en même temps, avec quel esprit de sagesse et de clairvoyance le peuple cherchait, dans la Révolution, *sa propre voie*, ses propres formes *populaires* de la vie nouvelle.

C'est vers la fin de ce troisième congrès que le drame prévu depuis quelque temps éclata.

Un télégramme de Dybenko, commandant de la division bolcheviste, arriva au bureau du Congrès. Ce télégramme déclarait brutalement le Congrès « contre-révolutionnaire » et ses organisateurs « hors la loi ».

Ce fut le premier attentat direct des bolcheviks contre la liberté de la région.

Ce fut en même temps une déclaration de guerre à l'Armée Insurrectionnelle.

Le Congrès comprit parfaitement toute la portée de cette attaque. Il vota sur-le-champ une protestation indignée contre cet acte. Celle-ci fut aussitôt imprimée et diffusée parmi les paysans et les ouvriers de la région.

Quelques jours plus tard, le Conseil Révolutionnaire Militaire rédigea et envoya aux autorités communistes, en la personne de Dybenko, une réponse détaillée où il soulignait le vrai rôle joué par la région dans la révolution et démasquait ceux qui, en réalité, entraînaient celle-ci dans une voie réactionnaire.

Quoique cette réponse soit longue, nous nous permettons de la citer en entier, car elle situe admirablement les deux parties en présence. La voici:

Contre-révolutionnaire ?

Le « camarade » Dybenko déclara le Congrès convoqué à Goulai-Polé pour le 10 avril *contre-révolutionnaire* et mit ses organisateurs hors la loi. La répression

la plus sévère devra, d'après lui, frapper ceux-ci. Nous citons ici son télégramme mot à mot:

« Novo-Alexéievka, n° 283, le 10, à 2 h 45. Faire suivre au camarade Père Makhno*, état-major de la division Alexandrovsk. Copie Volnovakha, Marioupol, faire suivre au camarade Makhno. Copie au Soviet de Goulai-Polé. »

« Tout Congrès convoqué au nom de l'état-major révolutionnaire militaire dissous sur mon ordre sera considéré comme manifestement contre-révolutionnaire et ses organisateurs s'exposeront aux mesures répressives les plus sévères allant jusqu'à la déclaration de ces personnes hors la loi. J'ordonne de prendre immédiatement toutes mesures pour que des choses semblables ne se produisent pas. – Signé: *Dybenko*, Commandant de la Division. »

Avant de déclarer le Congrès contre révolutionnaire, le « camarade » Dybenko ne s'est même pas donné la peine de s'informer par qui et dans quel but ce Congrès a été convoqué. Ce qui lui fait dire que le Congrès a été convoqué par l'état-major révolutionnaire « dissous » de Goulai-Polé, tandis qu'en réalité il l'a été par le Comité exécutif du Conseil Révolutionnaire Militaire.

Par conséquent, ayant convoqué le Congrès, les membres du Conseil ne savent pas s'ils sont déclarés hors la loi, ni si le Congrès est considéré par le camarade Dybenko comme contre-révolutionnaire.

S'il en est ainsi, permettez que nous expliquions à Votre Excellence par qui et dans quel but ce Congrès – à votre avis manifestement contre-révolutionnaire – a été convoqué. Et alors, il ne vous semblera peut-être pas si effrayant que vous vous le représentez.

Comme il est déjà dit, le Congrès a été convoqué par le Comité Exécutif du Conseil Révolutionnaire Militaire de la région de Goulai-Polé, à Goulai-Polé même, situé au centre de la région. C'était le troisième Congrès régional, convoqué dans le but de déterminer la libre conduite ultérieure du Conseil Révolutionnaire Militaire. (Vous voyez, « camarade » Dybenko, que trois de ces Congrès « contre-révolutionnaires » ont déjà eu lieu.)

Une question se pose: d'où est sorti et dans quel but a été créé le Conseil Révolutionnaire Militaire lui-même? Si vous ne le savez pas encore, « camarade » Dybenko, nous allons vous l'apprendre.

Le Conseil Révolutionnaire Militaire régional a été formé en exécution de la résolution du deuxième Congrès qui eut lieu à Goulai-Polé le 12 février de cette année. (Vous voyez qu'il y a de cela bien longtemps vous n'étiez même pas encore là.) Le Conseil a été créé pour organiser les combattants et procéder à la mobilisation volontaire, car la région était entourée de Blancs, et les détachements insurrectionnels composés de premiers volontaires ne suffisaient plus pour tenir un front très étendu.

* Le surnom de « Père Makhno » fut donné à Makhno Après l'unification du mouvement. Le qualificatif « père » (« batko », en ukrainien) est fréquemment ajouté au nom, en Ukraine, lorsqu'il s'agit d'une personne âgée ou respectée. Il ne comporte aucun sens autoritaire.

Il n'y avait pas de troupes soviétiques dans notre région à ce moment-là. Et puis, la population ne comptait pas beaucoup sur leur intervention considérant la défense de sa région comme son propre devoir.

C'est dans ce but que fut créé le Conseil Révolutionnaire. Il se composait, conformément à la résolution du deuxième Congrès, d'un délégué de chaque district: en tout, 32 membres représentant les districts des départements d'Ekaterinoslaw et de la Tauride.

Nous vous donnerons, plus loin, d'autres précisions sur le Conseil Révolutionnaire Militaire. Pour l'instant, la question se pose: d'où était sorti le deuxième Congrès régional? Qui l'avait convoqué? Qui l'avait autorisé? Celui qui l'avait convoqué, est-il mis hors la loi? Et si non, pourquoi?

Le deuxième Congrès régional fut convoqué à Goulaï-Polé par un groupe d'initiative composé de cinq personnes élues par le premier Congrès. Ce deuxième Congrès eut lieu le 12 février. Et, à notre grand étonnement, les personnes qui l'avaient convoqué ne furent pas mises hors la loi. Car, voyez-vous, il n'existait alors pas encore de ces « héros » qui osent attenter aux droits du peuple, conquis avec son propre sang.

Donc, une nouvelle question se pose: d'où était sorti le premier Congrès régional? Qui l'avait convoqué? Celui qui l'avait convoqué fut-il mis hors la loi? Et si non, pourquoi?

« Camarade » Dybenko, vous êtes encore, à ce qu'il paraît, bien nouveau dans le mouvement révolutionnaire de l'Ukraine et il nous faut vous apprendre ses débuts mêmes. C'est ce que nous allons faire. Et vous, après avoir appris ces faits vous rectifierez, peut-être, quelque peu votre tir.

Le premier Congrès régional eut lieu le 23 janvier de cette année, dans le premier camp insurrectionnel, à Grande-Mikhaïlovka. Il était composé des délégués des districts situés près du front dénikinien. Les troupes soviétiques étaient alors loin, bien loin. La région était isolée du monde entier: d'un côté, par les dénikiens de l'autre, par les pétlouriens. Ce n'étaient alors que les détachements insurrectionnels, avec Père Makhno et Stchouss en tête, qui portaient coup sur coup aux uns et aux autres. Les organisations et les institutions sociales dans les bourgs et les villages ne portaient alors pas toujours le même nom: dans tel bourg, c'était un « Soviet », dans tel autre, un « Office Populaire »; dans un troisième, un « État-Major Révolutionnaire Militaire », dans un quatrième, un « Office Provincial », et ainsi de suite. Mais l'esprit en était partout pareillement révolutionnaire.

Le premier Congrès fut organisé pour consolider le front et, justement, pour créer une certaine uniformité d'organisation et d'action dans la région tout entière.

Personne ne l'avait convoqué: il s'était réuni spontanément selon le désir et avec l'approbation de la population. Au Congrès, la proposition fut faite d'arracher à l'armée pétlourienne nos frères mobilisés par contrainte. Dans ce

but, une délégation composée de cinq personnes fut élue. Elle fut chargée de se présenter à l'état-major de Père Makhno et à d'autres états-majors au besoin, et de pénétrer jusque dans l'armée du Directoire ukrainien (de Pétloura) pour expliquer à nos frères qu'ils avaient été trompés et qu'ils devaient quitter cette armée. En outre, la délégation fut chargée de convoquer, à son retour, un deuxième Congrès plus vaste, dans le but d'organiser toute la région délivrée des bandes contre-révolutionnaires et de créer un front de défense plus puissant.

Les délégués, au retour de leur mission, convoquèrent donc le deuxième Congrès régional, en dehors de tout « parti », le tout « pouvoir », de toute « loi ». Car vous, « camarade » Dybenko, et d'autres amateurs de lois de votre espèce, vous étiez alors bien loin ! Et puisque les guides héroïques du mouvement insurrectionnel n'aspiraient pas au pouvoir sur le peuple qui venait de rompre de ses propres mains les chaînes de l'esclavage, le Congrès ne fut pas proclamé contre-révolutionnaire, et ceux qui le convoquèrent ne furent pas déclarés hors la loi.

Revenons au Conseil régional.

Au moment même de la création du Conseil Révolutionnaire Militaire de la Région de Goulaï-Polé, le Pouvoir soviétique apparut dans la région. Conformément à la résolution votée au deuxième Congrès, le Conseil régional ne laissa pas les affaires en suspens à l'apparition des autorités soviétiques. Il devait exécuter les instructions du Congrès sans dévier. Le conseil n'était pas un organe commandant, mais exécutif. Il continua donc à œuvrer dans la mesure de ses forces, et il suivit toujours, dans son œuvre, la voie révolutionnaire.

Peu à peu, les autorités soviétiques commencèrent à élever des obstacles à l'activité du Conseil. Les commissaires et d'autres hauts fonctionnaires du gouvernement des Soviets commencèrent à traiter ce Conseil de « contre-révolutionnaire ». C'est alors que les membres du Conseil décidèrent de convoquer le troisième Congrès régional pour le 10 avril à Goulaï-Polé, afin de déterminer la ligne de conduite ultérieure du Conseil ou de le liquider si le Congrès le jugeait nécessaire.

Et voilà : le Congrès eut lieu.

Ce ne furent pas des contre-révolutionnaires qui y vinrent mais des hommes qui les premiers avaient levé en Ukraine l'étendard de l'insurrection et de la Révolution Sociale. Ils y vinrent pour aider à mettre de la coordination dans la lutte générale de la région contre tous les oppresseurs. Les représentants de 72 districts ainsi que ceux de plusieurs unités insurgées participèrent au Congrès. Tous ils trouvèrent que le Conseil Révolutionnaire Militaire de la Région de Goulaï-Polé était nécessaire; ils complétèrent même son Comité exécutif et chargèrent ce dernier de réaliser dans la région une mobilisation volontaire et égalitaire.

Ce Congrès fut joliment étonné de recevoir le télégramme du « camarade » Dybenko déclarant le Congrès « contre-révolutionnaire » alors que cette région

avait la première levé l'étendard de l'insurrection. C'est pourquoi le Congrès vota une vive protestation contre ce télégramme.

Tels sont les faits qui devraient vous ouvrir les yeux, « camarade » Dybenko. Réfléchissez !

Avez-vous le droit – vous tout seul – de déclarer « contre-révolutionnaire » une population d'un million de travailleurs, population qui elle-même, avec ses mains calleuses, jeta bas les chaînes de l'esclavage et qui maintenant est en train de construire elle-même sa vie selon sa propre volonté ?

Non ! Si vous êtes vraiment un révolutionnaire, vous devez lui venir en aide dans sa lutte contre les oppresseurs et dans son œuvre de construction d'une vie nouvelle libre.

Peut-il exister des lois faites par quelques personnes s'intitulant révolutionnaires, leur permettant de mettre hors la loi tout un peuple plus révolutionnaire qu'elles ne le sont elles-mêmes ? Car le Comité exécutif du Conseil représente toute la masse du peuple.

Est-il permis, est-il admissible qu'on vienne établir des lois de violence pour asservir un peuple qui vient de jeter bas tous les législateurs et toutes les lois ? Existe-t-il une loi selon laquelle un « révolutionnaire » serait en droit d'appliquer les châtiments les plus sévères à la masse révolutionnaire dont il se dit le défenseur, uniquement parce que cette masse a pris, sans en attendre la permission, les biens que ce révolutionnaire lui avait promis : la liberté et l'égalité ?

La masse du peuple révolutionnaire peut-elle se taire lorsque le « révolutionnaire » lui enlève la liberté qu'elle vient de conquérir ?

Les lois de la Révolution ordonnent-elles de fusiller un délégué parce qu'il croit devoir exercer le mandat à lui conféré par la masse révolutionnaire qui l'a élu ?

Un révolutionnaire, quels intérêts doit-il défendre ? Ceux du parti ou ceux du peuple qui, avec son sang, met la révolution en mouvement ?

Le Conseil Révolutionnaire Militaire de la région de Goulaï-Polë se tient en dehors de toute pression, de toute influence des partis ; il ne reconnaît que le peuple qui l'a élu. Son devoir est d'accomplir ce dont le peuple l'a chargé et de ne faire obstacle à aucun parti socialiste de gauche de propager ses idées. Par conséquent, si un jour l'idée bolcheviste a du succès parmi les travailleurs, le Conseil Révolutionnaire Militaire cette organisation « manifestation contre-révolutionnaire » – sera forcément remplacé par une autre organisation « plus révolutionnaire » et bolcheviste. Mais en attendant, ne nous empêchez pas, n'essayez pas de nous étouffer.

Si vous continuez, vous, « camarade » Dybenko et vos semblables, à mener la même politique qu'auparavant, si vous la croyez bonne et consciencieuse, alors faites vos sales petites affaires jusqu'au bout.

Mettez hors la loi tous les initiateurs des congrès régionaux convoqués alors que vous et votre parti vous vous teniez à Koursk.

Proclamez contre-révolutionnaire tous ceux qui les premiers hissèrent l'étendard de l'insurrection, de la Révolution Sociale en Ukraine et qui agirent ainsi sans attendre votre permission, sans suivre à la lettre vos programmes.

Mettez aussi hors la loi tous ceux qui envoyèrent leurs délégués aux congrès « contre-révolutionnaires ».

Proclamez enfin hors la loi tous les combattants disparus qui, sans votre permission, prirent part au mouvement insurrectionnel pour l'émancipation de tout le peuple travailleur.

Proclamez à tout jamais illégaux et contre-révolutionnaires tous les congrès réunis sans votre permission.

Mais sachez bien que la Vérité finit par vaincre la Force. Le Conseil ne se départira pas, malgré toutes vos menaces, des devoirs dont il fut chargé, parce qu'il n'en a pas le droit et qu'il n'a pas le droit non plus d'usurper le droit du peuple. – *Le Conseil Révolutionnaire Militaire de la région de Goulaï-Polé* – Signé: *Tchernoknijny*, président; *Kogane*, vice-président; *Kardb te*, secrétaire; *Koval*, *Pétrenko*, *Dotzenko* et autres membres du Conseil.

Les faits relatés jusqu'ici familiarisent le lecteur définitivement avec l'ambiance, les tendances et les conflits qui distinguent le mouvement ukrainien de 1917-1921. *Les événements ultérieurs ne sont que la suite logique de ceux qui précèdent.* Ils seront compris aisément sans qu'on s'y attarde.

Cela nous permet de réduire dès à présent – et sensiblement – notre narration, évitant les détails, nous bornant à mettre en relief les traits essentiels et le véritable sens de l'épopée.

PRÉPARATIFS BOLCHEVISTES À UNE INVASION ARMÉE DE LA RÉGION LIBRE. – LA SECONDE CAMPAGNE DE DÉNIKINE. – Naturellement, le conflit avec Dybenko ne fut que le prologue du drame qui s'annonçait.

La réponse du Conseil mit les autorités bolchevistes au comble de la colère. Et surtout elle leur prouva qu'il fallait abandonner tout espoir de soumettre la région « pacifiquement » à leur dictature.

Dès lors les bolcheviks envisagèrent *une attaque armée de la région.*

La campagne de presse contre la « Makhnovtchina » redoubla d'intensité. On imputait au mouvement les pires ignominies, les plus abominables crimes. On excitait systématiquement les troupes rouges, la jeunesse communiste et la population soviétique en

général contre les « anarcho-bandits » et les « koulaks en émeute ». Comme jadis à Moscou – et comme plus tard lors de la révolte de Cronstadt – Trotsky en personne mena une campagne acharnée contre la région libre. Arrivé en Ukraine pour prendre en main l'offensive éventuelle, il dirigea, en attendant, une série d'articles offensifs dont le plus violent parut au n° 51 de son journal *En chemin*, sous le titre: « Makhnovtchina ». D'après Trotsky, le mouvement insurrectionnel n'était qu'une révolte camouflée des riches fermiers (« koulaks ») cherchant à établir le pouvoir dans la région. Tous les discours des makhnovistes et des anarchistes sur la commune libre des travailleurs n'étaient, d'après Trotsky, qu'une ruse de guerre. En réalité les makhnovistes et les anarchistes aspiraient à établir en Ukraine leur propre « autorité anarchiste » qui reviendrait, en fin de compte, « à celle des riches koulaks ».

C'est le même Trotsky qui prononcera, un peu plus tard, sa fameuse sentence affirmant qu'il faudra en finir, avant tout, avec la Makhnovtchina. « Il vaut mieux, expliquera-t-il, céder l'Ukraine entière à Dénikine que de permettre une expansion du mouvement makhnoviste. Le mouvement de Dénikine, franchement contre-révolutionnaire, pourra aisément être compromis plus tard par la voie de propagande de classe, tandis que la Makhnovtchina se développe au fond des masses et soulève justement les masses contre nous ». (Cité d'après Archinoff.)

Il tint ces propos dans des réunions de commandants et de chefs militaires. Et il prouva ainsi, d'une part, qu'il se rendait parfaitement compte de l'essence *populaire révolutionnaire* du mouvement makhnoviste, et que, d'autre part, il ne se rendait nullement compte du véritable caractère du mouvement de Dénikine.

En même temps; les bolcheviks entreprirent une série de reconnaissances et d'investigations à l'intérieur de la région. De hauts fonctionnaires et des militants gradés – Kameneff, Antonoff-Ovséienko et autres – rendirent visite à Makhno et se livrèrent, sous des apparences d'amitié, à des enquêtes, à des critiques, allant parfois jusqu'aux insinuations et même jusqu'aux menaces non déguisées.

Le « putsch » de l'ex-officier tsariste Grigorieff – nous ne nous y attarderons pas quoiqu'il présente un certain intérêt – liquidé par les makhnovistes d'accord avec les bolcheviks, freina pour quelque temps cette campagne. Mais elle ne tarda pas à reprendre dans toute sa vigueur.

En mai 1919, les bolcheviks tentèrent de faire assassiner Makhno. Le complot fut éventé par Makhno lui-même, grâce à sa ruse habituelle et aussi à un heureux hasard. Un autre hasard et la promptitude de ses réactions lui permirent de mettre la main sur les organisateurs du complot. Ils furent exécutés.

Plus d'une fois, d'ailleurs, Makhno fut averti par des camarades employés dans des institutions bolchevistes de ne pas se rendre en cas d'appel ni à Ekaterinoslaw, ni à Kharkov, ni ailleurs, car tout appel officiel serait un piège où la mort l'attendait.

Mais le pire fut que juste au moment où le « danger blanc » devenait immense, Dénikine recevant sans arrêt des forts considérables, précisément dans le secteur makhnoviste, par l'arrivée massive de caucasiens, les bolcheviks cessèrent complètement de ravitailler les insurgés en munitions, en cartouches, etc. Toutes les réclamations, tous les cris d'alarme, toutes les protestations ne servaient à rien. Les bolcheviks étaient fermement décidés d'appliquer le blocus au secteur makhnoviste dans le but de détruire, avant tout, la puissance armée de la région.

Leur dessein était fort simple: laisser écraser les makhnovistes par Dénikine, tout en se préparant à rejeter ce dernier, par la suite, avec leurs propres forces.

Comme on verra, ils se trompèrent cruellement dans leurs calculs. Ils ne se rendaient nullement compte ni de la puissance réelle ni des visées lointaines de Dénikine. Et, cependant, celui-ci levait méthodiquement des contingents importants au Caucase, dans la région du Don et dans celle du Kouban en vue d'une campagne générale contre la Révolution. Rejeté, quelques mois auparavant, vers la mer par les insurgés makhnovistes, Dénikine entreprit, avec d'autant plus d'énergie et de soin, le regroupement, l'armement et la préparation de ses troupes. Et, avant tout, il lui fallait détruire

l'armée makhnoviste, car les insurgés de Goulaï-Polé constituaient un danger permanent pour son aile gauche.

Les bolcheviks ne savaient rien de tout cela – ou plutôt ils ne voulaient rien savoir – préoccupés surtout de la lutte à soutenir contre la Makhnovtchina.

Fin mai 1919, les préparatifs étant terminés, Dénikine, déclencha sa seconde campagne dont l'ampleur et la vigueur surprirent non seulement les bolcheviks, mais même les makhnovistes.

Ainsi, au début du mois de juin, la région libre et l'Ukraine tout entière furent menacées de deux côtés à la fois: au sud-est, par l'offensive foudroyante de Dénikine; au nord, par l'attitude hostile des bolcheviks, qui sans le moindre doute laisseraient Dénikine écraser les makhnovistes et même lui faciliteraient la tâche.

LE IV^e CONGRÈS DE LA RÉGION LIBRE. – L'ORDRE DE TROTSKY N° 1824 ET LA PREMIÈRE ATTAQUE ARMÉE DE LA RÉGION LIBRE PAR LES BOLCHEVIKS. – C'est dans ces conditions troubles que le Conseil Révolutionnaire Militaire de Goulaï-Polé, vu la gravité de la situation, décida de convoquer un Congrès extraordinaire des paysans, ouvriers, partisans et *soldats rouges* de *plusieurs régions* des départements d'Ekatéroslaw, de Kharkov, de Kherson, de la Tauride et du bassin du Donetz.

Ce quatrième Congrès régional – dramatique dans ses préparatifs mêmes – fut convoqué pour le 15 juin. Il devait surtout examiner de près la situation générale et les moyens de parer au danger mortel, suspendu sur le pays aussi bien par la ruée de Dénikine que par l'inaptitude des autorités soviétiques à entreprendre quoi que ce fût pour y faire face.

Le Congrès devait également étudier le problème de la distribution rationnelle des vivres parmi toute la population de la région, et enfin celui de l'auto-administration locale en général.

Voici le texte de l'appel adressé à ce sujet par le Conseil Révolutionnaire Militaire aux travailleurs de l'Ukraine:

*Convocation du quatrième Congrès extraordinaire des délégués
des paysans, ouvriers et partisans. (Télégramme n° 416.)*

À tous les Comités exécutifs des districts, cantons, communes et villages des départements d'Ékatérinoslaw, de la Tauride et des régions avoisinantes; à toutes les unités de la première division insurrectionnelle d'Ukraine, dite du Père Makhno, à toutes les troupes de l'Armée Rouge disposées dans la même région. À tous, à tous, à tous.

Dans sa séance du 30 mai, le Comité exécutif du Conseil Révolutionnaire Militaire, Après avoir examiné la situation du front, créée par l'offensive des bandes blanches et aussi la situation générale – politique et économique – du Pouvoir soviétique, arriva à la conclusion que seules les masses laborieuses elles-mêmes, et non les personnalités ni les partis, pourraient y trouver une solution. C'est pourquoi le Comité exécutif du Conseil Révolutionnaire Militaire de la région de Gouläi-Polé a décidé de convoquer un Congrès extraordinaire pour le 15 juin, à Gouläi-Polé.

Mode d'élection: 1° les paysans et les ouvriers enverront un délégué par 3 000 travailleurs, 2° les insurgés et les soldats rouges délégueront un représentant par unité de troupes, 3° les états-majors: celui de la division du Père Makhno, deux délégués; ceux des brigades, un délégué par brigade, 4° les Comités exécutifs des districts enverront un délégué pour chaque fraction politique, 5° les organisations des districts – celles qui reconnaissent le Soviet comme base – enverront un délégué par organisation.

Remarques: a) les élections des délégués des laboureurs auront lieu aux assemblées générales des villages, des cantons, des fabriques et des usines; b) les réunions particulières des Soviets des Comités de ces diverses unités n'enverront pas de délégués; c) attendu que le Conseil Révolutionnaire Militaire ne dispose pas des moyens nécessaires, les délégués devront être munis de vivres et d'argent.

Ordre du jour: a) compte rendu du Comité exécutif du Conseil Révolutionnaire Militaire et comptes rendus des délégués, b) la situation actuelle; c) le rôle, les tâches et le but du Soviet des Délégués des paysans, ouvriers et soldats rouges de la région de Gouläi-Polé; d) réorganisation du Conseil Révolutionnaire Militaire de la région; e) organisation militaire de la région, f) le problème du ravitaillement; g) le problème agraire h) questions financières; i) union des paysans laboureurs et des ouvriers; j) sécurité publique; k) exercice de la justice dans la région; l) affaires courantes. – *Le Comité Exécutif du Conseil Révolutionnaire Militaire.*

Fait à Gouläi-Polé, le 31 mai 1919.

Aussitôt cet appel lancé, les bolcheviks se décidèrent à attaquer la région de Gouläi-Polé.

Pendant que les troupes des insurgés marchaient à la mort, résistant à l'assaut furieux des cosaques de Dénikine, les régiments

bolchevistes envahirent la région insurgée du côté nord, frappant les « makhnovistes » dans le dos.

Faisant irruption dans les villages, les bolcheviks saisissaient les militants et les exécutaient sur place; ils détruisaient les communes libres et les autres organisations locales.

Ce fut Trotsky en personne qui ordonna l'attaque. Pouvait-il souffrir qu'à deux pas de « son État » subsistât une région indépendante? Pouvait-il réprimer sa colère et sa haine lorsqu'il entendait le franc langage d'une population qui vivait librement et qui, dans ses journaux, parlait de lui sans crainte ni respect, comme d'un simple fonctionnaire d'État: de lui, le grand Trotsky, le « surhomme » comme l'appellent encore aujourd'hui ses acolytes en France et ailleurs?

Cet homme borné, mais démesurément orgueilleux et méchant, ce bon polémiste et orateur, devenu – grâce à l'égarement de la Révolution – dictateur militaire « infaillible » d'un immense pays, ce « demi-dieu » pouvait-il tolérer le voisinage d'un peuple libre, influencé et aidé par des « anarchistes-bandits » qu'il considérait et traitait comme ses ennemis personnels?

D'ailleurs, tout « homme d'État », tout « pontife » socialiste, même moins prétentieux et haineux, aurait agi comme lui. N'oublions pas qu'il œuvrait en parfait accord avec *Lénine*.

Un orgueil sans bornes et une rage écumante se laissent deviner à chaque ligne des nombreux ordres qu'il lança contre la « Makhnovtchina ».

Voici, tout d'abord, son fameux *Ordre* n° 1824 qu'il rédigea en réponse à l'appel du Conseil Révolutionnaire Militaire de Goulaï-Polé:

Ordre n° 1824 du Conseil Révolutionnaire Militaire de la République

Kharkov, le 4 juin 1919.

À tous les Commissaires militaires. À tous les Comités Exécutifs des districts d'Alexandrovsk, de Marioupol, de Berdiansk, de Bakhmout, de Pavlograd et de Kherson.

Le Comité Exécutif de Goulaï-Polé, de concert avec l'état-major de la brigade de Makhno, essaie de convoquer pour le 15 de ce mois un Congrès des Soviets

et des insurgés des districts d'Alexandrovsk, de Marioupol, de Bakhmout, de Berdiansk, de Méliopol et de Pavlograd. Ce Congrès se dresse carrément contre le Pouvoir des Soviets en Ukraine et contre l'organisation du front sud où opère la brigade de Makhno.

Ce Congrès ne pourrait aboutir à un résultat autre que celui de susciter quelque nouvelle révolte infâme du genre de celle de Grigorieff et de livrer le front aux blancs devant lesquels la brigade de Makhno ne fait que reculer sans cesse, par la faute de l'incapacité, des desseins criminels et de la trahison de ses chefs.

1. Par le présent ordre ce Congrès est interdit. En aucun cas il ne devra avoir lieu.

2. Toute la population paysanne et ouvrière sera prévenue oralement et par écrit que la participation audit Congrès sera considéré comme un acte de haute trahison vis-à-vis de la République des Soviets et du front.

3. Tous les délégués audit Congrès devront être mis incontinent en état d'arrestation et traduits devant le Tribunal révolutionnaire militaire de la 14^e (anciennement 2^e) armée d'Ukraine.

4. Les personnes qui répandront les appels de Makhno et du Comité Exécutif de Goulai-Polé, devront être arrêtées également.

5. Le présent ordre aura force de loi dès qu'il sera télégraphié. Il devra être largement diffusé, affiché dans tous les endroits publics et remis aux représentants des Comités exécutifs des cantons et des villages ainsi qu'à tous les représentants des autorités soviétiques, aux commandants et aux commissaires des unités militaires. – Signé: *Trotsky*, Président du Conseil Révolutionnaire Militaire de la République, *Vatzétis*, Commandant en chef; *Aratoff*, membre du Conseil Révolutionnaire Militaire de la République; *Kochkareff*, Commissaire militaire de la région le Kharkov.

«Ce document est vraiment classique, dit Archinoff. Quiconque étudie la révolution russe doit l'apprendre par cœur. Il représente une usurpation tellement criante des droits des travailleurs qu'il est inutile d'insister davantage à ce sujet».

«Peut-il exister des lois faites par quelques personnes s'intitulant révolutionnaires, leur permettant de mettre hors loi tout un peuple plus révolutionnaire qu'elles ne le sont elles-mêmes ?» Telle fut une des questions posées par les paysans révolutionnaires, deux mois auparavant, dans leur fameuse réponse à Dybenko.

L'article 2 de l'ordre de Trotsky répond nettement que de telles lois peuvent exister et que l'ordre n° 1824 en est la preuve.

«Existe-t-il une loi, demandèrent les révolutionnaires de Goulai-Polé dans le même document, selon laquelle un révolutionnaire serait en

droit d'appliquer les châtiments les plus sévères à la masse révolutionnaire dont il se dit défenseur, uniquement parce que cette masse a pris, sans en attendre la permission, les biens que ce révolutionnaire lui avait promis: la liberté et l'égalité?»

Le même article 2 y répond affirmativement: la population paysanne et ouvrière tout entière y est déclarée d'avance coupable de haute trahison si elle ose participer à son propre Congrès libre.

«Les lois de la Révolution ordonnent-elles de fusiller un délégué parce qu'il croit devoir exercer le mandat à lui conféré par la masse révolutionnaire qui l'a élu?»

L'ordre de Trotsky (art. 3 et 4) déclare que non seulement les délégués en exercice de leur mandat, mais même ceux qui n'ont pas encore commencé à l'exercer, doivent être arrêtés et mis à mort. Soulignons que «traduire devant le tribunal révolutionnaire militaire» signifiait «fusiller». Et c'est ainsi que plusieurs jeunes paysans révolutionnaires: Kostine, Polounine, Dobroluboff et autres, furent traduits devant le tribunal de l'armée et fusillés, sous l'inculpation d'avoir *discuté* l'appel du Conseil Révolutionnaire Militaire de Goulaï-Polé.

On dirait qu'en posant leurs questions à Dybenko, les insurgés avaient prévu l'ordre n° 1824 de Trotsky. De toutes façons, ils firent preuve d'une belle perspicacité.

Naturellement Trotsky considéra Makhno comme personnellement responsable de tout ce qui se passait à Goulaï-Polé.

Il ne se donna même pas la peine de comprendre que le Congrès n'était convoqué ni par «l'état-major de la brigade de Makhno» ni par le «Comité Exécutif de Goulaï-Polé», mais par un organe parfaitement indépendant de deux: le Conseil Révolutionnaire Militaire de la région.

Fait significatif: dans son ordre n° 1824 Trotsky insinue déjà la «traîtrise» des chefs makhnovistes qui, dit-il «reculent sans cesse devant les blancs». Il «oublie» d'ajouter que lui-même, Trotsky, ordonna de ne plus fournir des munitions à la «brigade de Makhno» à la veille même de l'avance de Dénikine.

Ce fut une « tactique ». Ce fut aussi un signal. À quelques jours de là, lui, Trotsky, et toute la presse communiste renchéiront sur la prétendue « ouverture du front » aux troupes de Dénikine. Et l'ordre n° 1824 sera suivi par de nombreux autres où Trotsky engagera l'armée et les autorités rouges à détruire la « Makhnovtchina » par tous les moyens et dans ses sources mêmes. De plus, il donnera des ordres secrets de s'emparer à tout prix de Makhno, des membres de l'état-major et même des paisibles militants qui n'exerçaient dans le mouvement qu'une activité purement éducative. La consigne sera de les traduire tous en conseil de guerre et de les exécuter.

Pourtant, Trotsky savait que le front contre Dénikine avait été formé uniquement grâce aux efforts et aux sacrifices des paysans insurgés eux-mêmes. Ce front surgit au moment particulièrement émouvant de leur révolte: au moment où la région était libérée de toute espèce d'autorité. Il fut installé au sud-est, en sentinelle vaillante de la liberté conquise. Durant plus de six mois, les insurgés révolutionnaires opposèrent une barrière infranchissable au courant le plus vigoureux de la contre-révolution monarchiste. Ils y sacrifièrent plusieurs milliers des leurs. Ils mirent à la disposition de la cause toutes les ressources de leur région et se préparèrent à défendre leur liberté à outrance.

Oui, Trotsky savait tout cela. Mais il lui fallait une justification formelle de sa campagne contre le peuple révolutionnaire de l'Ukraine. Et c'est avec un cynisme monstrueux, avec une insolence et une hypocrisie inimaginables qu'il laissa s'enrouler ce front, le privant d'armes et de munitions, lui enlevant tout moyen d'organisation, pour pouvoir accuser les insurgés d'avoir trahi la révolution et offert la route aux troupes de Dénikine.

(Plus tard en Espagne (1936-1939), les « communistes » emploieront la même « tactique » et auront recours aux mêmes procédés. Un cas m'est connu dans tous ses détails. Sous Teruel une brigade « communiste » assurait le front contre Franco, à côté d'une brigade anarchiste de 1 500 hommes environ. Afin de permettre l'anéantissement de celle-ci les « communistes » se replièrent volontairement et secrètement au cours d'une nuit. Le lendemain matin, les fascistes

se ruèrent dans la brèche et encerclèrent la brigade anarchiste. Sur les 1 500 hommes, 500 seulement purent s'échapper, se frayant un passage à la grenade et au revolver. Les 1 000 autres combattants furent massacrés. Dès le lendemain les « communistes » accusèrent les anarchistes d'avoir trahi et d'avoir ouvert le front à Franco.)

Le quatrième Congrès régional projeté pour le 15 juin ne put avoir lieu. Bien avant cette date, les bolcheviks et les dénikiens s'agitaient déjà dans la région.

Les bolcheviks, agissant sur place ou faisant irruption dans les localités avoisinantes, se mirent à exécuter partout les ordres de Trotsky. À Alexandrovsk, par exemple, toutes les réunions ouvrières, projetées dans le but d'examiner l'appel du Conseil et l'ordre du jour du Congrès, furent interdites *sous peine de mort*. Celles qui furent organisées dans l'ignorance de l'ordre, furent dispersées par la force armée. Dans d'autres villes et bourgades les bolcheviks se comportèrent de la même façon. Quant aux paysans dans les villages, on les traita avec encore moins d'égards: en maints endroits, des militants et même des paysans « suspects » d'une activité en faveur des insurgés et du Congrès furent saisis et exécutés après un semblant de jugement. De nombreux paysans porteurs de l'appel furent arrêtés, « jugés » et fusillés, avant même qu'ils fussent mis au courant de l'ordre n° 1824.

Ni l'état-major makhnoviste ni Makhno lui-même ne reçurent aucune communication de cet ordre: on voulut éviter de les alarmer trop vite, dans l'espoir de réussir un bon coup de filet à l'improviste. C'est incidemment que l'état-major et Makhno prirent connaissance de cet ordre, trois jours après sa publication.

Makhno y réagit sur-le-champ: il envoya aux autorités bolchevistes un télégramme par lequel il déclarait vouloir quitter son poste de commandement à la suite de la situation créée. On ne lui répondit pas.

LES BOLCHEVIKS OUVERT LE FRONT À DÉNIKINE POUR LUI PERMETTRE D'ENVAHIR LA RÉGION LIBRE. – LA RUÉE DES DÉNIKINIENS CONTRE LA RÉGION. – LA MESURE EXTRAORDINAIRE PRISE PAR MAKHNO

POUR SAUVER LA SITUATION. – Nous sommes arrivés ici au premier tournant exceptionnellement dramatique de l'épopée makhnoviste, tournant qui soumit à une rude épreuve Makhno lui-même, et les commandants des diverses unités de son armée, et l'ensemble des insurgés, de même que toute la population de la région libre.

Si ce premier acte du drame se termina à l'honneur des uns et des autres, ce fut surtout grâce à des qualités exceptionnelles, à une vaillance sublime et à une autodiscipline remarquable de tous ceux qui y participèrent.

Quelques jours avant la publication de l'ordre n° 1824 de Trotsky, Makhno constata que les bolcheviks avaient dégarni le front dans le secteur de Grichino et qu'ils offraient ainsi aux troupes de Dénikine l'accès libre de la région de Goulai-Polé par le flanc du nord-est. Il en avisa aussitôt l'état-major et le conseil.

En effet, les hordes des cosaques firent irruption dans la région, *non pas du côté du front insurrectionnel, mais à sa gauche, là où étaient disposées les troupes rouges.*

La situation devenait tragique.

L'armée makhnoviste, qui tenait le front sur la ligne Marioupol-Koutéinikovo-Taganrog, se vit tournée par les troupes de Dénikine qui, en masses énormes, envahirent le cœur même de la région.

Les paysans de toute cette contrée eurent beau envoyer à Goulai-Polé dès le mois d'avril, des volontaires en grande quantité: *on n'avait pas de quoi les armer*, on manquait d'armes et de munitions. Comme nous l'avons vu, les bolcheviks, à l'encontre de l'accord conclu et de leurs engagements, coupèrent aux insurgés tout ravitaillement et sabotèrent la défense de la région. La rage au cœur, l'état-major makhnoviste se vit obligé de renvoyer les volontaires.

La ruée des dénikiens en fut la conséquence fatale.

En une seule journée les paysans de Goulai-Polé formèrent un régiment pour tâcher de sauver leur village. Ils s'armèrent de haches, de piques, de vieilles carabines, de fusils de chasse. Ils se portèrent au-devant des blancs, cherchant à arrêter leur élan. À une quinzaine de kilomètres de Goulai-Polé, près du village Sviatodoukhovka, ils se heurtèrent à d'importantes forces de cosaques du Don et du Kouban. Les Goulai-poliens engagèrent avec eux une lutte acharnée, héroïque

et meurtrière où ils succombèrent presque tous, avec leur commandant B. Véréteïnikoff, ouvrier des usines Poutiloff à Pétrograd, originaire de Goulaï-Polé. Alors une véritable avalanche de cosaques déferla sur Goulaï-Polé et l'occupa le 6 juin 1919. Makhno, avec son état-major et un détachement, n'ayant qu'une seule batterie, recula jusqu'à la gare, située environ à sept kilomètres du village; mais, dans la soirée, il fut contraint d'abandonner la gare également. Ayant, pendant la nuit, regroupé toutes les forces dont il pouvait encore disposer, Makhno déclencha, le lendemain matin, une vigoureuse contre-attaque et parvint à déloger l'ennemi de Goulaï-Polé. Mais il ne resta maître de la ville que peu de temps: des réserves dénikiniennes, venues à la rescousse, l'obligèrent à l'abandonner définitivement. – (P. Archinoff, *op. cit.*, pp. 203-204.)

Cependant, les bolcheviks, bien qu'ayant ainsi ouvert le front aux blancs et donné confidentiellement des ordres dirigés contre les makhnovistes, continuèrent à feindre une amitié vis-à-vis des insurgés, comme si rien n'était changé dans la situation. Ce fut une manœuvre pour s'emparer des guides du mouvement, et surtout de Makhno.

Le 7 juin – deux jours après l'envoi aux autorités locales du télégramme contenant l'ordre n° 1824 – le commandement suprême bolcheviste envoya à Makhno un train blindé, lui recommandant de résister « jusqu'à la dernière extrémité » et lui promettant d'autres renforts.

En effet, deux jours après, quelques détachements de l'armée rouge arrivèrent en gare de Gaïtchour, du côté de Tchapline, à une vingtaine de kilomètres de Goulaï-Polé.

Le commandant en chef, Vorochiloff (le futur Commissaire du Peuple à la guerre), le Commissaire aux armées Mejlaouk et d'autres hauts fonctionnaires communistes arrivèrent avec les détachements.

Un contact étroit fut établi, en apparence, entre le commandement rouge et celui des insurgés. Une sorte d'état-major commun fut créé. Mejlaouk et Vorochiloff invitèrent Makhno à s'installer dans leur train blindé, soi-disant pour diriger les opérations de concert.

Tout cela n'était qu'une cynique comédie. *À la même heure, Vorochiloff avait en poche un ordre signé de Trotsky, lui prescrivant de s'emparer de Makhno et de tous les autres chefs responsables de la Makhnovtchina, de désarmer les troupes des insurgés et de fusiller sans quartier tous ceux qui tenteraient la moindre résistance.*

Vorochiloff n'attendait que le moment propice pour exécuter cet ordre.

Par des amis fidèles, Makhno fut averti à temps du danger qu'il courait personnellement et qui menaçait toute son armée et toute l'œuvre révolutionnaire. Sa situation devenait de plus en plus difficile. D'une part, il voulait éviter à tout prix les événements sanglants qui, fatalement, allaient se dérouler devant l'ennemi. Mais, d'autre part, il ne pouvait pas sacrifier, sans lutte, ses camarades, sa force armée, sa cause tout entière.

Il chercha une solution satisfaisante. Il la trouva.

Tout pesé, il prit définitivement deux divisions capitales: 1° Il résolut d'abandonner – *momentanément* – le poste de commandant de l'Armée Insurrectionnelle: 2° Il décida d'inviter toutes les unités de son armée à rester sur place et à accepter – *momentanément* – le commandement rouge en attendant le moment propice pour reprendre la lutte émancipatrice.

Deux jours après, il exécuta cette double manœuvre à la lettre, avec une finesse, un sang-froid et une habileté extraordinaires.

Sans bruit, il quitta Vorochiloff et Mejlaouk.

Il déclara à son état-major que, pour l'instant, son travail dans les rangs en qualité de simple combattant était plus utile.

Et il envoya au commandement supérieur soviétique la déclaration que voici:

État-Major de la quatorzième armée, Vorochiloff. – Trotsky, Président du Conseil Révolutionnaire Militaire, Kharkov. – Lénine, Kaméneff, Moscou.

À la suite de l'ordre n° 1824 du Conseil Révolutionnaire Militaire de la République, j'ai envoyé à l'état-major de la 2^e armée et à Trotsky un télégramme demandant de me libérer du poste que j'occupe actuellement. Je répète ma demande. Voici les raisons dont je crois devoir l'appuyer. Bien que j'aie fait la guerre, avec les insurgés, aux bandes blanches de Dénikine, ne prêchant au peuple que l'amour de la liberté et de l'action libre, toute la presse soviétique officielle ainsi que celle du parti communiste-bolcheviste répandent sur mon compte des bruits indignes d'un révolutionnaire. On veut me faire passer pour un bandit, un complice de Grigorieff, un conspirateur contre la République des Soviets, dans le but de rétablir l'ordre capitaliste. Ainsi, dans un article intitulé « La Makhnovtchina » (Journal *En chemin*, n° 51), Trotsky pose la question: « Contre

qui les insurgés makhnovistes se soulèvent-ils ? » Et, tout le long de son article, il s'occupe de démontrer que la Makhnovtchina n'est autre chose qu'un front de bataille contre le Pouvoir des Soviets. Il ne dit pas un mot du front réel contre les blancs, d'une étendue de plus de 100 kilomètres, où les insurgés subissent depuis six mois des pertes énormes.

L'ordre n° 1824 me déclare « conspirateur contre la République des Soviets » et « organisateur d'une rébellion à la manière de Grigorieff ».

Je considère comme un droit inviolable des ouvriers et des paysans – droit conquis par la Révolution – de convoquer eux-mêmes des Congrès pour y discuter de leurs affaires. C'est pourquoi, la défense par l'autorité centrale de convoquer de tels Congrès et la déclaration les proclamant illégaux (l'ordre n° 1824) représentent une violation directe et insolente des droits des masses laborieuses.

Je comprends parfaitement l'attitude des autorités centrales à mon égard. Je suis absolument convaincu que ces autorités considèrent le mouvement insurrectionnel comme incompatible avec leur activité étatiste. Elles croient en même temps que ce mouvement est étroitement lié à ma personne et elles m'honorent de tout le ressentiment et de toute la haine qu'elles éprouvent pour le mouvement insurrectionnel dans son entier. Rien ne saurait le démontrer mieux que l'article susmentionné de Trotsky où, tout en accumulant à bon escient des mensonges et des calomnies, il témoigne d'une animosité personnelle contre moi.

Cette attitude hostile – et qui devient actuellement agressive – des autorités centrales vis-à-vis du mouvement insurrectionnel mène inéluctablement à la création d'un front intérieur particulier, des deux côtés duquel se trouveront les masses laborieuses qui ont foi en la Révolution.

Je considère cette éventualité comme un crime immense, impardonnable, à l'égard du peuple travailleur, et je crois de mon devoir de faire tout ce que je peux pour l'éviter.

Le moyen le plus efficace d'éviter que les autorités centrales commettent ce crime est, à mon avis, tout indiqué: *il faut que je quitte le poste que j'occupe*. Je suppose que, ceci fait, les autorités centrales cesseront de me soupçonner – moi et les insurgés révolutionnaires – de tremper dans des conspirations antisoviétiques et qu'elles finiront par considérer l'insurrection en Ukraine comme un phénomène important, comme une manifestation vivante et agissante de la Révolution Sociale des masses, et non pas comme un mouvement hostile avec lequel on n'eut, jusqu'à présent, que des rapports de méfiance et de ruse allant jusqu'à un indigne marchandage de chaque parcelle de munitions et parfois même jusqu'au sabotage du ravitaillement, ce qui a causé aux insurgés des pertes innombrables en hommes et en territoire gagné à la Révolution: choses qui eussent pu être évitées facilement si les autorités centrales avaient adopté une autre attitude.

Je demande qu'on vienne prendre possession de mon poste.

Station de Gaïtchour, le 9 juin 1919. – Signé: Batko Makhno.

Entre-temps, les unités insurgées qui se trouvaient au-delà de Marioupol durent reculer jusqu'à Pologui et Alexandrovsk.

Au reçu de la déclaration de Makhno, les bolcheviks, le supposant toujours à Gaïtchour, y dépêchèrent des hommes chargés, non pas de prendre possession de son poste, mais de le saisir. Au même moment, ils s'emparèrent traîtreusement du chef de l'état-major de l'armée insurrectionnelle Oséroff, des membres de l'état-major: Mikhaleff-Pavlenko et Bourbyga, et de plusieurs membres du Conseil Révolutionnaire Militaire. Tous ces hommes furent mis à mort sur-le-champ. Ce fut le signal de nombreuses autres exécutions de makhnovistes tombés ça et là entre les mains des bolcheviks.

Mais Makhno lui-même leur échappa.

S'étant adroitement dégagé des tentacules dont les bolcheviks l'enveloppaient à Gaïtchour, leur glissant entre les doigts, Makhno, parti à bride abattue, arriva d'une façon inattendue chez ses troupes, à Alexandrovsk. Il savait, en effet, par l'intermédiaire des mêmes amis, que les bolcheviks tout en le croyant à Gaïtchour, désignèrent son remplaçant, précisément à Alexandrovsk.

Là, sans perdre un instant, il remit officiellement les affaires de sa division et son commandement à ce nouveau chef qui, venant d'être nommé, n'avait encore reçu aucun ordre concernant Makhno personnellement. «Il tint à le faire, constate Archinoff, désirant quitter ouvertement et honnêtement son poste afin que les bolcheviks n'eussent aucun prétexte de l'accuser de quoi que ce fut concernant les affaires de la division qu'il commandait. Il s'agissait de jouer serré. Forcé d'accepter ce jeu, Makhno s'en tira tout à son honneur.»

Puis, il exécuta son dernier tour de force.

Il adressa à l'Armée Insurrectionnelle une proclamation circonstanciée. Il y expliquait la nouvelle situation. Il y déclarait devoir quitter *pour le moment* son poste de commandement et engageait les insurgés à combattre avec la même énergie contre les troupes de Dénikine, sans se laisser troubler par le fait que, pendant quelque temps, ils se trouveraient sous le commandement des états-majors bolchevistes.

Les insurgés comprirent.

Presque toutes leurs unités demeurèrent sur place, déclarèrent reconnaître le commandement rouge et acceptèrent leur incorporation dans l'armée bolcheviste.

Les bolcheviks crurent triompher.

Mais ce qu'ils ne surent pas, c'est qu'en même temps – d'accord avec Makhno – plusieurs des commandants les plus dévoués des régiments d'insurgés se concertèrent clandestinement et prirent l'engagement solennel d'attendre le moment propice pour se réunir à nouveau sous les ordres de Makhno, à condition que cet acte ne mette pas en danger le front extérieur.

Rien de cette décision ne perça au dehors.

Ceci fait, Makhno disparut, accompagné d'un petit détachement de cavalerie.

Les régiments des insurgés, transformés en régiments rouges et demeurés sous les ordres de leurs chefs habituels – Kalachnikoff, Kourilenko, Boudanoff, Klein, Dermendji et autres – continuèrent à tenir tête aux troupes de Dénikine, les empêchant de gagner Alexandrovsk et Ekatéroslaw.

L'AVANCE FOUDROYANTE DE DÉNIKINE. – LES BOLCHEVIKS ABANDONNENT LA LUTTE EN UKRAINE. – MAKHNO REPREND L'ACTION À SES RISQUES. – Comme nous l'avons dit, les sommités bolchevistes ne se rendaient pas compte des véritables proportions de l'entreprise dénikinienne.

Quelques jours à peine avant la chute d'Ekatéroslaw et de Kharkov, Trotsky déclarait que Dénikine ne présentait pas une menace sérieuse et que l'Ukraine n'était nullement en danger. Il dut changer d'avis dès le lendemain, reconnaissant cette fois que Kharkov se trouvait fortement menacé.

Il était temps: Ekatéroslaw succomba fin juin. Kharkov tomba entre les mains de Dénikine quinze jours après.

Les autorités bolchevistes ne songèrent ni à reprendre l'offensive ni même à organiser la défense: elles s'employèrent uniquement à évacuer l'Ukraine. Presque toutes les troupes rouges furent utilisées à cet effet: elles se retiraient vers le nord, emmenant avec elles le

plus d'hommes et de matériel roulant possible. Manifestement, les bolcheviks abandonnaient l'Ukraine à son sort: ils la livraient tout entière à la réaction.

C'est alors que Makhno jugea le moment opportun pour reprendre entre ses mains l'initiative de la lutte et agir, à nouveau, comme guide d'une force révolutionnaire indépendante. Mais, cette fois, il se vit obligé d'agir et contre Dénikine et contre les bolcheviks.

Les détachements insurgés, restés provisoirement sous le commandement bolcheviste, reçurent le mot d'ordre patiemment attendu: destituer leurs supérieurs bolchevistes, abandonner l'Armée Rouge et venir se regrouper sous les ordres de Makhno.

Ici commence le second acte du grand drame populaire ukrainien. Il se prolongera jusqu'au mois de janvier 1920.

Essayons d'en donner un bref aperçu.

LA RÉORGANISATION DE L'ARMÉE INSURRECTIONNELLE. – L'OFFENSIVE DÉCISIVE DE DÉNIKINE. – LES TENTATIVES D'ARRÊTER SON AVANCE. – L'ARMÉE INSURRECTIONNELLE DEVIENT IMPOSANTE. – Avant même que les régiments makhnovistes aient pu exécuter l'ordre reçu et rejoindre leur guide, une nouvelle Armée insurrectionnelle se forma sous le commandement de celui-ci.

La nouvelle situation rappelait étrangement celle qui avait suivi l'invasion austro-allemande.

L'attitude des dénikiéniens et de leurs maîtres – anciens propriétaires revenus avec l'armée – à l'égard de la population laborieuse fut, nous l'avons dit, insolente et brutale à l'extrême. À peine réinstallés, tous ces messieurs s'employèrent à restaurer le régime absolutiste et féodal. Des représailles terribles, une terreur « blanche » impitoyable s'abattirent sur les villages et les villes de l'Ukraine.

La riposte ne se fit pas attendre.

En grand nombre, les paysans surtout, fuyant la réaction, se mirent en quête de Makhno. Tout naturellement, ils le considéraient comme l'homme capable de reprendre la lutte contre les nouveaux oppresseurs.

En moins de quinze jours, une nouvelle armée se forma sous sa direction. Les armes dont elle pouvait disposer étaient bien insuffisantes. Mais, à ce moment-là, commencèrent à arriver les régiments « de base » qui, sur le mot d'ordre de ralliement venaient de quitter l'Armée Rouge. Ils arrivaient, l'un après l'autre, non seulement pleins de forces, d'élan et d'ardeur combative, mais aussi bien approvisionnés en armes et en munitions. Car, en quittant l'Armée Rouge, ils emportèrent avec eux tout l'armement dont ils purent se charger. Le commandement bolcheviste, pris au dépourvu, en pleine retraite, et craignant des revirements parmi ses propres troupes, ne put s'opposer à cette audacieuse action.

Notons qu'à ce moment déjà, quelques régiments rouges firent cause commune avec les makhnovistes et grossirent utilement les rangs de l'Armée insurrectionnelle.

Avec ces nouvelles troupes, Makhno s'employa, tout d'abord, à retenir les divisions de Dénikine. Il reculait pas à pas, cherchant à s'orienter dans la nouvelle ambiance et à profiter de la première occasion favorable pour tenter de reprendre l'offensive.

Mais les dénikinien(ne)s veillaient. Ils n'avaient pas oublié les soucis, les pertes et les défaites que les makhnovistes leur avaient causés au cours de l'hiver précédent. Le commandement dénikinien consacra tout un corps d'armée – plusieurs régiments de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie – à les combattre.

Tout en se repliant lentement devant les forces supérieures de l'adversaire, l'Armée insurrectionnelle prit peu à peu un aspect très spécial qu'il convient de mettre en relief.

Irrité par la résurrection et la résistance opiniâtre des makhnovistes – résistance qui gênait et retardait fâcheusement son avance – Dénikine faisait la guerre non seulement à l'armée de Makhno comme telle, mais à toute la population paysanne: en plus des brimades et des violences habituelles les villages qu'il parvenait à occuper étaient mis à feu et à sang; la plupart des habitations paysannes étaient pillées, et ensuite détruites. Des centaines de paysans furent fusillés. Les femmes furent malmenées, et quant

aux femmes juives, assez nombreuses dans les villages ukrainiens, presque toutes – notamment à Goulaï-Polé – furent violées.

Ce genre de « guerre » obligeait les habitants des villages menacés par l'approche des dénikiens à abandonner leurs foyers et à « prendre le large ».

Finalement, l'armée makhnoviste fut rejointe et suivie dans sa retraite par des milliers de familles paysannes qui fuyaient leurs villages, emmenant avec eux leur bétail et leurs hardes.

Ce fut une véritable migration des paysans. Une masse énorme d'hommes, de femmes et d'enfants, entourant et suivant l'armée dans sa lente retraite vers l'ouest, s'étendit peu à peu sur *des centaines de kilomètres*.

Arrivé à l'armée de Makhno au début de sa fabuleuse retraite, je pus voir ce pittoresque « royaume sur roues », comme on le baptisa plus tard. Je le suivis dans son fantastique mouvement.

L'été de l'année 1919 fut d'une sécheresse exceptionnelle en Ukraine. Par les routes poussiéreuses et par les champs avoisinants, cette mer humaine se mouvait lentement, pêle-mêle avec du bétail (des milliers de bœufs, notamment), avec des voitures de toutes sortes, avec les services de ravitaillement, de l'intendance et de santé. En somme, toute cette masse formait le train des équipages de l'armée.

L'armée proprement dite ne se mêlait pas à ce royaume mouvant. Elle tenait strictement la route, sauf les unités qui partaient au combat pour couvrir et protéger le gros des forces; la cavalerie, notamment, restait presque constamment au loin, à se battre.

L'infanterie, quand il n'y avait pas combat, ouvrait la marche de l'armée. Elle se déplaçait sur des « tatchanki ». Chaque « tatchanka », attelée de deux chevaux, portait le cocher, assis sur le siège de devant, et deux combattants à l'arrière. Dans certaines sections, une mitrailleuse était installée sur le siège entre ceux-ci. L'artillerie fermait la marche.

Un grand drapeau noir flottait sur la première voiture. « La Liberté ou la Mort », « La terre aux paysans, les usines aux ouvriers »,

lisait-on sur les deux cotés du drapeau. Ces formules étaient brodées en lettres d'argent.

En dépit des circonstances, des dangers et des combats presque quotidiens, tout ce peuple était plein d'entrain et de courage. Chacun avait sa part dans les divers services de l'armée. Chacun prenait à cœur le sort de tous, et tous avaient soin de chacun. De temps à autre, des chants populaires ou révolutionnaires retentissaient çà et là, repris aussitôt par des milliers de voix.

Arrivée dans un village, toute cette masse y campait jusqu'au moment où l'ordre venait de reprendre la route. Alors, sans tarder, tout se remettait en marche, toujours vers l'ouest, toujours aux échos des combats qui se livraient autour de ce « royaume roulant ».

Au cours de cette retraite qui, comme le lecteur le verra tout à l'heure, dura près de quatre mois, des milliers de ces fuyards, quittant l'armée, partaient à l'aventure et se dispersaient à travers toute l'Ukraine. La plupart d'entre eux perdirent à tout jamais leurs habitations et leurs biens. Certains parvinrent à former un nouveau foyer. Mais beaucoup y laissèrent leur vie, fauchés par l'épuisement, par les maladies, ou tombés entre les mains des blancs.

Tout d'abord, l'armée des insurgés essaya de se retrancher sur le Dniéper, près de la ville d'Alexandrovsk. Pendant quelque temps elle conserva la maîtrise du fameux pont de Kitchkass (un des plus importants en Russie), jeté sur le Dniéper, d'une grande valeur stratégique. Mais, débordée bientôt par les forces très supérieures de l'ennemi, elle dut l'abandonner et se replier, d'abord vers Dolinskaïa, ensuite vers la ville d'Elisabethgrad.

Entre-temps, le peu de troupes rouges, restées çà et là en Ukraine et surtout en Crimée, complètement démoralisées par l'attitude du commandement bolcheviste, perdit toute importance militaire. Les soldats considéraient la fuite des autorités bolchevistes hors de l'Ukraine comme une défection à la cause révolutionnaire. Plusieurs chefs manifestaient leur méfiance vis-à-vis du haut commandement. À peu près abandonnées par les autorités, ces troupes se morfondaient dans l'inactivité, dans le doute, dans l'angoisse. Pour ces hommes, Makhno restait le seul espoir révolutionnaire du pays.

C'est vers lui que se portaient de plus en plus les regards de tous ceux qui aspiraient à défendre sur plane la liberté.

Au mois de juillet, enfin, presque tous les régiments rouges restés en Crimée se révoltèrent, destituèrent leurs chefs et se mirent en marche pour se joindre aux troupes de Makhno. Cette action fut savamment préparée et réalisée par les commandants makhnovistes déjà nommés. Restés provisoirement dans les rangs de l'Armée Rouge et ayant reçu le mot d'ordre convenu, ils partirent, entraînant avec eux non seulement les détachements d'origine insurrectionnelle, mais aussi la quasi-totalité des troupes bolchevistes.

À marche forcée, emmenant avec eux leurs chefs de la veille, désormais captifs (Kotcherguine, Dybetz et autres), et une grande quantité d'armes et de munitions, ces régiments – nombreux et frais, bien organisés et pleins d'entrain après leur révolte – avançaient vers la station de Pomostchnaïa, à la recherche de Makhno.

Ce fut un coup dur porté aux bolcheviks, car il réduisait presque à néant leurs forces militaires en Ukraine.

La jonction eut lieu, au début d'août, à Dobrovélitchkovka, important village du département de Kherson.

L'armée de Makhno devenait de ce fait imposante. Désormais, il pouvait envisager une action militaire de vaste envergure.

Il lui était même permis d'envisager la victoire.

Aussitôt après la jonction, Makhno, battant jusqu'alors en retraite, s'arrêta. Il fit cette halte surtout pour regrouper ses troupes. Des volontaires accouraient vers lui de tous côtés. Ayant placé des avant-postes tout autour du district occupé – entre Pomostchnaïa, Elisabethgrad et Voznessensk – il procéda à une réorganisation définitive de son armée.

Elle comprenait maintenant 20 000 combattants environ. Ils furent repartis en quatre brigades d'infanterie et de cavalerie, une division d'artillerie et un régiment de mitrailleurs.

La cavalerie tout entière, commandée par Stchouss, comptait 2 000 à 3 000 sabres. Le régiment de mitrailleurs possédait, à certains moments, jusqu'à 500 mitrailleuses. L'artillerie était suffisante. Une escouade de 150 à 200 cavaliers fut formée en unité spéciale qui

devait toujours accompagner Makhno dans ses déplacements, dans ses raids et dans ses diverses entreprises guerrières.

Le regroupement terminé, Makhno déclencha une vigoureuse offensive contre les troupes de Dénikine.

La lutte fut des plus acharnées. À plusieurs reprises l'armée dénikinienne fut rejetée à 50 et même à 80 kilomètres vers l'est. Mais, bientôt, les makhnovistes commencèrent à manquer de munitions. Deux attaques sur trois avaient pour seul but de s'approvisionner. D'autre part, Dénikine lança dans la bataille des réserves fraîches en grand nombre. Il tenait à écraser l'Armée insurrectionnelle à tout prix afin de pouvoir marcher sur Moscou en toute sécurité. Pour comble de malheur, les makhnovistes eurent à faire face, en même temps, à quelques troupes bolchevistes qui, venant d'Odessa et de la Crimée, se frayaient un passage à travers l'Ukraine vers le nord. Elles livraient combat à toutes les forces armées qu'elles rencontraient sur leur chemin. Et, invariablement, elles se heurtaient aux troupes insurrectionnelles.

Finalement, la situation étant devenue intenable, Makhno fut contraint d'abandonner la région Pomostchnaïa-Elisabethgrad-Voznessensk et à reculer vers l'ouest.

Ainsi commença sa fameuse retraite sur un parcours de plus de 600 kilomètres, de la région Bakhmout-Marioupol jusqu'aux confins du département de Kiew: retraite qui dura, en tout, près de deux mois, d'août à fin septembre 1919.

LA GRANDE RETRAITE DE L'ARMÉE INSURRECTIONNELLE (AOÛT-SEPTEMBRE 1919). – SON ENCERCLEMENT DÉFINITIF. – LA BATAILLE DE PÉRÉGOVKA (LE 26 SEPTEMBRE 1919). – LA VICTOIRE DES MAKHNOVISTES ET LEUR RETOUR OFFENSIF FOUDROYANT. – Je regrette de ne pouvoir raconter ici les péripéties de cet épisode dans tous leurs détails. Bornons-nous à l'essentiel.

Le dessein manifeste de Dénikine était d'encercler complètement l'armée makhnoviste et de l'anéantir tout entière.

Il lança contre elle quelques-uns de ses meilleurs régiments dont certains composés uniquement de jeunes officiers qui haïssaient

particulièrement « cette racaille de moujiks ». Parmi eux, le premier régiment de Simféropol et le 2^e Labinsky se distinguaient surtout par leur bravoure, par leur combativité, par leur énergie farouche.

Des combats acharnés, d'une violence inouïe, avaient lieu presque quotidiennement. À vrai dire ce fut une bataille ininterrompue qui dura deux mois. Elle fut, pour les deux parties aux prises, d'une dureté exceptionnelle.

Me trouvant, pendant toute la retraite, à l'armée de Makhno – cinq camarades, y compris Archinoff et moi, y formions la « Commission de propagande et d'éducation » – je me rappelle cette longue série de jours vécus comme dans un cauchemar interminable.

Ces nuits d'été, qui ne duraient que quelques heures, permettant à peine un bref répit aux hommes et aux montures, s'évanouissaient brusquement, dès les premières lueurs du jour, dans un fracas de mitraille, d'explosions d'obus, de galop de chevaux... C'étaient les dénikiens qui, débouchant de toutes parts, cherchaient, une fois de plus, à fermer sur les insurgés l'étau de fer et de feu.

Tous les jours ils recommençaient leur manœuvre, serrant les troupes de Makhno toujours de plus près, rétrécissant leur cercle toujours davantage, laissant aux insurgés de moins en moins d'espace disponible.

Tous les jours des combats sauvages, allant jusqu'à des corps à corps atroces, se poursuivaient au devant et sur les flancs de l'armée makhnoviste, ne cessant qu'à la tombée de la nuit. Et toutes les nuits cette armée se voyait obligée de reculer, s'échappant tout juste par une sorte de couloir, de plus en plus étroit, pour ne pas permettre à l'étau dénikinien de se reformer sur elle définitivement. Et au lever du soleil, elle devait, à nouveau, faire face à l'ennemi implacable qui, à nouveau, cherchait à l'encercler.

Les insurgés manquaient de vêtements, de chaussures, parfois aussi de vivres. Par une chaleur torride, sous un ciel de plomb et sous une grêle de balles et d'obus, ils s'éloignaient de plus en plus de leur pays, s'en allant vers une destination et une destinée inconnues.

À la fin du mois d'août, le corps d'armée de Dénikine, qui pesait déjà si lourdement sur Makhno, fut renforcé par de nouvelles troupes

venues du côté d'Odessa et de Voznessensk. Dénikine qui, avec le gros de ses forces, marchait déjà sur Orel (non loin de Moscou), refoulant l'Armée Rouge, tenait à se débarrasser des makhnovistes au plus vite. Car, tant qu'ils existaient sur ses arrières, il ne se sentait pas en Sécurité.

La situation empirait de jour en jour. Mais Makhno ne désespérait pas. Pour l'instant, il continuait, imperturbable, ses habiles manœuvres de retraite. Et les combattants, animés par leur idéal, conscients de leur tâche, sachant se battre pour leur propre cause, accomplissaient tous les jours de véritables miracles de courage et de résistance.

Il fut décidé d'abandonner le voisinage des voies ferrées par où la retraite s'effectuait jusqu'alors. On fit sauter les trains blindés enlevés récemment aux dénikiens, dont l'un très puissant: le fameux « Invincible ».

La retraite continua par les routes vicinales, de village en village, de plus en plus difficile, haletante, exaspérée. Pas un instant les insurgés ne perdirent courage. Tous, ils gardaient l'espoir intime de triompher de l'ennemi. Tous, ils supportaient vaillamment les rigueurs de la situation. Avec une inébranlable patience, la volonté tendue à l'extrême sous le feu terrible et continu de l'ennemi, ils se serraient autour de leur guide et camarade aimé.

Et quant à lui, debout jour et nuit, interrompant sa folle activité par quelques heures de sommeil à peine, couvert de poussière et de sueur, mais infatigable, parcourant constamment le front, surveillant tout, encourageant les combattants et, souvent, se jetant farouchement lui-même dans la bataille, il ne pensait qu'au moment où, mettant à profit une faute quelconque de l'ennemi, il pourrait lui porter un coup décisif.

Il épiait d'un œil perçant tous les mouvements, tous les gestes des dénikiens. Il envoyait des patrouilles de reconnaissance, sans cesse, dans toutes les directions. Des rapports précis lui parvenaient toutes les heures. Car il savait trop bien que la moindre erreur de commandement de sa part pouvait être fatale à toute son armée, donc à toute son œuvre.

Il savait aussi que, plus les troupes de Dénikine s'enfonçaient dans le nord, plus elles devenaient vulnérables à l'arrière, en raison même de l'étendue démesurée du front. Il tenait compte de cette circonstance et il attendait son heure.

Vers la mi-septembre, l'Armée insurrectionnelle atteignit la ville d'Ouman, dans le département de Kiew. Celle-ci se trouvait entre les mains des pétlouriens.

Pétlioura était en état de guerre avec Dénikine. Dans sa marche sur Moscou, ce dernier négligea, pour l'instant, l'ouest de l'Ukraine, comptant s'en emparer facilement après la défaite des bolcheviks.

Quelle serait l'attitude des pétlouriens vis-à-vis des makhnovistes? Quelle devait être l'attitude de ces derniers vis-à-vis des pétlouriens? Fallait-il les attaquer? Faisait-il leur demander le libre passage à travers leur territoire et la ville, sans quoi il était impossible de continuer la retraite? Fallait-il leur proposer de combattre les dénikiens côte à côte avec les makhnovistes? Ou, tout simplement, leur proposer une neutralité et en tirer, ensuite, les meilleurs avantages?

Tout pesé, cette dernière solution paraissait la plus indiquée.

Notons qu'à ce moment-là, l'Armée insurrectionnelle comptait 8 000 blessés environ. Dans les conditions de l'heure, ces hommes restaient privés de tout secours médical. De plus, ils formaient un arrière-train énorme, accroché à l'armée, gênant terriblement ses mouvements et ses opérations militaires. L'état-major avait l'intention de demander aux autorités d'Ouman de recueillir en traitement dans les hôpitaux de la ville au moins les blessés graves.

Par une heureuse coïncidence, au moment même où tous ces problèmes étaient discutés dans le camp des insurgés, une délégation pétlourienne y arriva et déclara que, se trouvant en guerre avec Dénikine, les pétlouriens désiraient éviter de former un nouveau front et d'ouvrir les hostilités contre les makhnovistes. Cela répondait parfaitement aux désirs de ceux-ci.

En fin de compte, un pacte fut conclu entre les deux parties, suivant lequel elles s'engageaient à garder, l'une envers l'autre, une

stricte neutralité militaire. De plus, les péthliouriens consentirent à recueillir dans les hôpitaux les blessés makhnovistes.

Le pacte stipulait que cette neutralité strictement militaire et se rapportant uniquement à la situation de l'heure n'imposait ni à l'un ni à l'autre des contractants aucune obligation ni restriction d'ordre politique ou idéologique. Ayant pris part aux pourparlers, je soulignai expressément l'importance de cette clause. Les makhnovistes savaient que *la masse* péthliourienne avait beaucoup de sympathie pour eux et prêtait l'oreille à leur propagande. Il s'agissait donc d'avoir la latitude de l'exercer sans inconvénient parmi cette masse, ce qui pourrait être, éventuellement, d'un grand secours pour les makhnovistes. Au moment même de la conclusion de ce pacte, ceux-ci publièrent un tract intitulé « Qui est Péthlioura ? », où ce dernier était démasqué comme défenseur des classes aisées, comme un ennemi des travailleurs.

Quant aux autorités péthliouriennes, tout en étant ennemies résolues des makhnovistes, elles avaient de multiples raisons pour observer vis-à-vis de ceux-ci une attitude d'extrême prudence.

Les insurgés savaient que la « neutralité » des péthliouriens était purement factice et que, sous le manteau, ces derniers pouvaient parfaitement s'entendre avec les dénikinien pour écraser les makhnovistes. Il s'agissait surtout pour l'Armée insurrectionnelle de gagner quelques jours de répit, de se débarrasser des blessés, d'éviter une attaque immédiate dans le dos, afin de ne pas être pris à l'improviste dans une sorte de cul-de-sac.

Tous ces buts furent atteints. Mais, d'autre part, les soupçons des makhnovistes reçurent rapidement une confirmation éclatante.

D'après le pacte de « neutralité », l'armée insurrectionnelle était en droit d'occuper un territoire de 10 kilomètres carrés de superficie, près du village de Tékoutché, aux environs d'Ouman. Les forces de Péthlioura étaient dispersées au nord et à l'ouest; celles de Dénikine se trouvaient à l'est et au sud, du côté de Golta.

Or, quelques jours à peine après la conclusion du pacte les makhnovistes furent informés par des amis que des pourparlers étaient engagés entre les deux camps pour arrêter un plan d'ensemble en

vue de cerner les troupes de Makhno et de les exterminer. Et quelques jours après, dans la nuit du 24 au 25 septembre, les éclaireurs makhnovistes relataient que quatre ou cinq régiments dénikinien se trouvaient à l'arrière des insurgés, du côté de l'ouest. Ils n'avaient pu y arriver autrement qu'en traversant le territoire occupé par les pétlouriens, donc avec l'aide ou au moins l'acquiescement de ces derniers.

Le 25 septembre au soir les makhnovistes étaient cernés de tous côtés par les troupes de Dénikine.

Le gros de ses forces restait concentré à l'est; mais un fort barrage était établi dans le dos des makhnovistes, et la ville d'Ouman se trouvait au pouvoir des dénikinien qui étaient déjà en train de rechercher et d'achever les blessés repartis dans les hôpitaux et chez les particuliers.

Un ordre lancé par le commandement dénikinien, et ont quelques exemplaires étaient parvenus à l'état-major makhnovistes, disait: « Les bandes de Makhno sont cernées. Elles sont complètement démoralisées, désorganisées, affamées et sans munitions. J'ordonne de les attaquer et de les anéantir dans un délai de trois jours. » L'ordre portait la signature du général Slastchoff, commandant en chef des forces dénikinien en Ukraine (passé plus tard au service des bolcheviks).

Toute retraite était désormais interdite aux troupes insurgées.

Le moment d'agir, c'est-à-dire de livrer la bataille décisive, était venu.

Le sort de toute l'Armée insurrectionnelle, de tout le mouvement, de toute la cause, dépendait de cette bataille suprême.

La ville d'Ouman marqua la fin de la retraite de l'Armée insurrectionnelle. Cette fois, il n'était plus possible de s'échapper: l'ennemi était de tous les côtés à la fois, les tenailles s'étaient fermées sur les insurgés.

Alors Makhno déclara avec la plus grande simplicité que la retraite opérée jusqu'à ce jour n'avait été qu'une stratégie forcée, que la vraie guerre allait commencer, et ce pas plus tard que le lendemain, 26 septembre.

Aussitôt, il prit toutes les dispositions pour ce dernier combat. Et il en esquissa immédiatement les premières manœuvres.

Le 25 septembre au soir, les troupes makhnovistes qui, jusqu'alors, avaient marché vers l'ouest, changèrent brusquement de direction et se mirent en mouvement vers l'est, de front contre le gros de l'armée dénikinienne. La première rencontre se produisit, tard dans la soirée, près du village de Kroutenkoïé. La première brigade makhnoviste y attaqua les avant-gardes de Dénikine. Celles-ci reculèrent afin de prendre de meilleures positions et surtout afin d'entraîner l'ennemi à leur suite, vers le gros de l'armée. Mais les makhnovistes ne les poursuivirent pas.

Comme Makhno s'y attendait, cette manœuvre trompa l'ennemi. Il considéra l'attaque comme une sorte de reconnaissance ou de diversion. Et il en acquit la conviction que la marche des insurgés restait toujours dirigée vers l'ouest. Il s'apprêta à les adosser à Ouman et à les écraser dans la souricière tendue. Il n'admettait pas un instant que l'Armée insurrectionnelle osât attaquer ses forces principales. La manœuvre de Makhno parut confirmer ses appréciations. Et il ne se prépara pas à l'éventualité d'une attaque de front.

Or, tel fut, précisément, le plan de Makhno. Son raisonnement fut très simple: de toutes façons, l'armée était perdue si elle ne parvenait pas à rompre le cercle ennemi; cette rupture était maintenant l'unique chance de salut, aussi minime fût-elle; il fallait donc tenter cette unique chance, c'est-à-dire lancer toute l'armée contre celle de Dénikine à l'est, dans l'espoir de l'écraser. La manœuvre de la veille n'eut d'autre but que de tromper la vigilance de l'ennemi.

Au milieu de la nuit du 26 septembre, toutes les forces makhnovistes se mirent en marche vers l'est. Les forces principales de l'ennemi étaient concentrées à proximité du village de Péregonovka, occupé par les makhnovistes.

Le combat s'engagea entre trois et quatre heures du matin. Il alla toujours grandissant et atteignit son point culminant vers huit heures. Ce fut alors un véritable ouragan de mitraille, de part et d'autre.

Makhno lui-même, avec son escorte de cavalerie, disparut dès la tombée de la nuit, cherchant à tourner l'ennemi. Durant toute la bataille, on n'eut pas de ses nouvelles.

Vers les neuf heures, les makhnovistes débordés, épuisés, commencèrent à perdre pied. Déjà, on se battait aux confins du village. De divers côtés, les forées ennemies disponibles arrivaient à la rescousse, précipitant de nouvelles rafales de feu sur les makhnovistes. Ceux-ci reculaient lentement. L'état-major de l'Armée insurrectionnelle, de même que tous ceux qui se trouvaient dans le village et pouvaient manier une carabine, s'armèrent et se jetèrent dans la mêlée.

Ce fut le moment critique. Il semblait que la bataille et avec elle la cause entière des insurgés étaient perdues.

L'ordre fut donné à tous, même aux femmes, d'être prêts à faire feu sur l'ennemi dans les rues du village. Tous se préparèrent à vivre les heures suprêmes de la bataille et de la vie.

Or, voici que soudain le feu des mitrailleuses et les « hurra ! » frénétiques de l'ennemi commencèrent à aller s'affaiblissant, puis s'éloignèrent. Ceux qui se trouvaient dans le village comprirent que l'ennemi reculait et que la bataille se poursuivait à une certaine distance.

Ce fut Makhno qui, surgissant d'une façon inattendue, décida du sort du combat.

Il apparut au moment même où ses troupes étaient refoulées et où la mêlée était prête à s'engager dans les rues de Pérégonovska.

Couvert de poussière, harassé de fatigue, Makhno surgit au flanc de l'ennemi, hors d'un ravin profond. En silence, sans proférer aucun appel, mais une volonté ardente et bien arrêtée peinte sur son visage, il s'élança, suivi de son escorte, à fond de train sur l'ennemi et s'enfonça dans ses rangs.

Toute fatigue, tout découragement disparurent, comme par enchantement, chez les makhnovistes. « Batko est là ! Batko joue du sabre » entendit-on crier de toutes parts. Et ce fut alors avec une énergie décuplée que tous se portèrent de nouveau en avant, à la suite du guide aimé qui paraissait s'être voué à la mort.

Une mêlée corps à corps, d'un acharnement inouï – un « hachage », comme disaient les makhnovistes – s'ensuivit.

Quelque valeureux que fût le 1^{er} régiment d'officiers de Simféropol, il fut culbuté et battit en retraite, d'abord lentement et en ordre de chaîne, cherchant à arrêter la poussée des Makhnovistes, puis de plus en plus précipitamment et en désordre. Il finit par prendre la fuite pour tout de bon. Les autres régiments, saisis de panique, le suivirent et, enfin, toutes les troupes de Dénikine se débandèrent, lâchant les armes et essayant de se sauver en passant à la nage la rivière de Siniukha, à une quinzaine de kilomètres de Pérégonovka. Elles espéraient encore pouvoir se retrancher sur la rive opposée de la rivière.

Mais Makhno se hâta de tirer tout le parti possible de la situation, dont il comprit admirablement les avantages. Il lança à toute bride la cavalerie et

l'artillerie à la poursuite de l'ennemi en retraite. Et il s'élança lui-même, à la tête du régiment le mieux monté, par des chemins de traverse, afin de prendre les fuyards en écharpe.

Il s'agissait d'un trajet de 12 à 15 kilomètres.

Au moment même où les troupes de Dénikine atteignaient la rivière, elles furent rejointes par la cavalerie makhnoviste. Des centaines de dénikinieny périrent. La plupart d'entre eux eurent cependant le temps de passer sur l'autre rive. Mais là, ils étaient attendus par Makhno en personne. L'état-major lui-même, et un régiment de réserve qui s'y trouvait, furent surpris et faits prisonniers. Pour ne pas tomber entre les mains des makhnovistes, de nombreux officiers se pendirent aux arbres d'un bois tout proche, à l'aide de leurs ceintures de cuir.

Une partie insignifiante seulement des troupes de Dénikine – troupes qui s'acharnaient depuis des mois à la poursuite obstinée de Makhno – réussit à se sauver. Le 1^{er} régiment d'officiers de Simféropol et quelques autres furent sabrés en entier. La route de leur retraite était jonchée de cadavres sur une étendue de deux ou trois kilomètres*. Quelque horrible que pût être ce spectacle à certains, il ne fut que la suite naturelle du duel engagé entre l'armée de Dénikine et les makhnovistes. Durant toute la poursuite, on ne parla de rien moins que de les exterminer tous. Le moindre faux pas de la part de Makhno eût infailliblement réservé le même sort à l'armée insurrectionnelle même les femmes qui emboîtaient le pas à l'armée où combattaient leurs hommes n'auraient pas été épargnées. Les makhnovistes vécurent assez d'expériences pour savoir à quoi s'en tenir. – (Archinoff, op. cit., pp. 229-232.)

Les forces principales de Dénikine écrasées, les makhnovistes ne perdirent pas de temps: en trois directions à la fois, ils s'élançèrent vers « leur pays », vers le Dniéper.

* La nuit tombée, je suivais seul – quelque peu en retard sur mes camarades – à cheval, mais lentement, cette route de calvaire des régiments dénikinieny. Je n'oublierai jamais le tableau fantasmagorique de ces centaines de corps humains, sauvagement abattus en pleine jeunesse, gisant – sous le ciel étoilé – le long de la route, isolément ou entassés les uns sur les autres, en des poses infiniment variées et infiniment étranges: corps déshabillés jusqu'au linge ou même nus, couverts de poussière et de sang, mais exsangues et verdâtres sous la pâle lueur des astres. Plusieurs d'entre eux manquaient de bras, d'autres étaient horriblement défigurés; quelques-uns n'avaient pas de tête; certains étaient fendus en deux tronçons presque entièrement séparés par un coup de sabre terrible...

De temps à autre, je descendais de cheval, je me penchais, anxieux, sur ces corps muets et immobiles, déjà rigides. Comme si j'espérais pénétrer un mystère impossible!... « Voilà ce que nous serions tous à cette heure-ci s'ils l'avaient emporté, pensai-je. Destin? Hasard? Justice?... »

Le lendemain, les paysans des environs enterrèrent tous ces débris dans une vaste fosse commune, à côté de la route.

Ce retour s'effectua à une allure folle. Au lendemain de la défaite des troupes de Dénikine, Makhno se trouvait déjà à plus de 100 kilomètres du champ de bataille. Accompagné de son escorte, il marchait à une quarantaine de kilomètres en avant du gros de l'armée.

Un jour encore se passa, et les makhnovistes se rendirent maîtres de Dolinskaïa, de Krovoï-Rog et de Nikopol. Le lendemain, le pont de Kitchkass fut enlevé au grand trot, et la ville d'Alexandrovsk tomba entre les mains des insurgés.

Dans leur foudroyante avance, ils avaient l'impression de pénétrer au cœur d'un royaume enchanté: celui de la Belle au Bois Dormant. Personne encore n'y avait entendu parler des événements d'Ouman. Personne ne savait rien du sort des makhnovistes. Les autorités dénikinienne n'avaient pris aucune mesure de défense, plongées dans cette sorte de léthargie propre aux profondeurs de l'arrière-front.

Telle la foudre au printemps les makhnovistes s'abattirent sur leurs ennemis. Après Alexandrovsk, ce fut le tour de Pologui, de Goulaï-Polé, de Berdiansk, de Marioupol. Au bout de dix jours, tout le midi de l'Ukraine fut libéré des troupes et des autorités.

Mais il ne s'agissait pas seulement des autorités et des troupes.

Tel un gigantesque balai, l'Armée insurrectionnelle, passant par les villes, les bourgs, les hameaux et les villages, enlevait partout tous vestiges d'exploitation et de servitude. Les propriétaires fonciers revenus, qui ne s'attendaient à rien de pareil, les gros fermiers (les « koulaks »), les gros industriels les gendarmes, les curés, les maires dénikinien, les officiers embusqués – tout fut balayé sur le chemin victorieux de la Makhnovtchina.

Les prisons, les commissariats et les postes de police, tous les symboles de la servitude populaire, furent détruits. Tous ceux que l'on savait être des ennemis actifs des paysans et des ouvriers étaient voués à la mort.

De gros propriétaires fonciers et des « koulaks », surtout, périrent en grand nombre. Ce fait suffit – notons-le en passant – pour donner un démenti formel à la légende lancée sciemment par les

bolcheviks sur le caractère soi-disant « koulak » du mouvement makhnoviste.

Un épisode vécu, bien typique, me revient à la mémoire. Sur le retour, quelques régiments makhnovistes atteignirent un village assez important. Ils y firent halte pour permettre aux hommes et aux chevaux de se reposer et de se réconforter.

Notre « Commission de Propagande », arrivée avec eux, fut accueillie par une famille de paysans dont la demeure se trouvait sur la place du village, juste en face de l'église.

À peine installés, nous entendîmes au dehors un mouvement, des bruits, des éclats de voix.

Sortis, nous vîmes une foule de paysans en train de s'expliquer avec des combattants makhnovistes:

– Mais oui, camarades, entendîmes-nous. Il a dressé, le salaud, toute une liste de noms, une quarantaine, et il l'a remise aux autorités. Tous ces hommes ont été fusillés...

Nous apprîmes qu'il s'agissait du curé du village. D'après les paysans, il avait dénoncé plusieurs habitants aux autorités dénikiniennes comme suspects ou sympathisants avec le mouvement makhnoviste.

Une rapide enquête, menée sur-le-champ par quelques insurgés, démontra que les paysans disaient vrai.

On décida de se rendre au domicile du curé. Mais les paysans affirmèrent que son appartement était fermé et qu'il n'y était pas.

Quelques-uns supposaient que le « pope » était en fuite. D'autres prétendaient qu'il se cachait à l'église même.

Une foule de paysans et d'insurgés se dirigea alors vers celle-ci. La porte était close. Un gros cadenas, fermé à clef, y pendait.

– Voyons, crièrent d'aucuns. Il ne peut pas être dedans puisque la porte est fermée du dehors...

Mais d'autres, mieux renseignés, affirmèrent que le pope, n'ayant pas eu le temps de fuir, s'était laissé enfermer dans l'église par son petit sacristain pour faire croire à une fuite.

Afin d'en avoir le fleur net, quelques insurgés firent alors sauter le cadenas à coups de crosse et pénétrèrent dans l'église.

Ils en explorèrent minutieusement l'intérieur. Ils n'y trouvèrent personne. Mais ils y découvrirent un vase de nuit, déjà utilisé, et une provision de vivres.

On était fixé. Le « pope » se cachait dans l'église. Ayant entendu la foule y pénétrer, il avait dû grimper au clocher, dans l'espoir que, ne le trouvant pas en bas, ses persécuteurs n'insisteraient pas.

On accédait au petit clocher par un étroit escalier de bois. Les insurgés s'y élancèrent, en poussant des cris hostiles et en faisant un tapage du diable avec leurs sabres et leurs fusils.

Alors, tous ceux qui, de la place, regardaient la scène, virent soudainement apparaître, sous le toit du clocher, une haute stature d'homme, en soutane noire, qui gesticulait et criait désespérément, sous l'empire d'une peur intense.

L'homme était jeune. Ses longs cheveux, d'un blond de paille, flottaient au vent. Sa figure était toute contractée d'effroi. Il tendait vers la place ses bras grands ouverts et criait d'une voix plaintive :

– Petits frères ! Petits frères ! Je n'ai rien fait ! Je n'ai rien fait ! Petits frères, pitié ! Petits frères...

Mais déjà des bras vigoureux le saisissaient d'en bas par les pans de sa soutane et l'attiraient vers l'escalier.

On le fit descendre. Tout le monde sortit de l'église. On poussa le pope à travers la place et, par hasard, on le fit entrer dans la cour de notre hôte.

De nombreux paysans et insurgés y pénétrèrent. D'autres restèrent sur la place, devant la porte cochère grande ouverte.

Aussitôt un jugement populaire improvisé fut organisé. Notre « Commission » n'y participant pas, nous restâmes témoins de la scène. Nous laissâmes faire la population elle-même.

– Alors, cria-t-on au pope, qu'est-ce que tu en dis, fripouille ? Il faut payer maintenant ! Fais tes adieux et prie ton dieu si tu veux...

– Mes petits frères, mes petits frères, répétait le pope, tout tremblant, je suis innocent, je suis innocent, je n'ai rien fait. Petits frères...

– Comment, tu n'as rien fait ? crièrent de nombreuses voix. N'as-tu pas dénoncé le jeune Ivan, et puis Paul, et Serge le bossu, et d'autres encore ? Ce n'est pas toi qui as dressé la liste ? Veux-tu

qu'on te mène au cimetière et qu'on te mette devant la fosse de tes victimes ? Ou qu'on aille fouiller les papiers du poste de police ? On y trouvera peut – être encore la liste écrite de ta main.

Le pope tomba à genoux et répétait toujours, les yeux hagards, la figure ruisselante de sueur :

– Petits frères, pardonnez-moi. Pitié!... Je n'ai rien fait.

Une jeune femme, membre de notre « Commission », se trouva incidemment près de lui.

Toujours se traînant à genoux, il saisit le pan de sa robe le porta à ses lèvres et supplia :

– Ma petite sœur, protège-moi. Je suis innocent... sauve-moi, ma petite sœur.

– Que veux-tu que je fasse ? lui dit-elle. Si tu es innocent, défends-toi. Ces hommes-là ne sont pas des bêtes sauvages. Si tu es vraiment innocent, ils ne te feront pas de mal. Mais si tu es coupable, que puis-je faire ?

Un insurgé, à cheval, entra dans la cour, se frayant un passage à travers la foule.

Informé de ce qui se passait, il s'arrêta derrière le pope et, du haut de son cheval, se mit à cravacher furieusement le dos du malheureux. À chaque coup de cravache, il répétait : « Voilà pour avoir trompé le peuple ! Voilà pour avoir trompé le peuple ! » La foule le regardait faire, impassible.

– Assez, camarade, lui dis-je doucement. Il ne faut tout de même pas le torturer.

– Eh, oui ! cria-t-on ironiquement autour de moi. Ils n'ont, eux, jamais torturé personne, pas vrai ? Un autre insurgé avança. Il secoua le pope rudement :

– Eh bien, lève-toi ! Assez de comédie ! Mets-toi debout !

L'accusé ne criait plus, très pâle, à peine conscient de la réalité ; il se releva. Le regard perdu au loin, il remuait les lèvres sans paroles. L'insurgé fit signe à quelques camarades qui, aussitôt, entourèrent le pope.

– Camarades, cria-t-il aux paysans, vous affirmez tous que cet homme, contre-révolutionnaire avéré, a dressé et remis aux autorités

blanches une liste de « suspects » et qu'à la suite de cette dénonciation plusieurs paysans ont été arrêtés et exécutés. Est-ce bien cela ?

– Oui, oui, c'est la vérité ! bourdonnait la foule. Il a fait assassiner une quarantaine des nôtres. Tout le village le sait.

Et, de nouveau, on citait les noms des victimes, on invoquait des témoignages précis, on accumulait les preuves... Quelques parents des exécutés vinrent confirmer les faits. Les autorités elles-mêmes leur avaient parlé de la liste dressée par le curé, expliquant ainsi leur acte.

Le pape ne disait plus rien.

– Y a-t-il des paysans qui défendent cet homme ? demanda l'insurgé. Quelqu'un douterait-il de sa culpabilité ?

Personne ne bougea.

Alors l'insurgé se saisit du pape. Brutalement, il lui enleva sa soutane.

– Quelle étoffe chic ! dit-il. Avec cela, on fera un beau drapeau noir. Le notre est déjà assez usé.

Puis, il dit au pape, hideux, en chemise et en caleçon :

– Mets-toi à genoux maintenant, là ! Et fais tes prières sans te retourner.

Le condamné s'exécuta. Il se mit à genoux et, les mains jointes, se mit à murmurer : « Notre Père qui êtes aux cieus, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive... »

Deux insurgés vinrent se placer derrière lui. Ils sortirent leurs revolvers, visèrent et lui tirèrent plusieurs balles dans le dos. Les coups éclatèrent, secs, implacables.

Le corps s'écroula.

C'était fini.

La foule s'écoula lentement, en commentant l'événement.

Makhno a conté quelques autres épisodes dramatiques vécus par lui lors de son foudroyant retour.

Vers le soir, accompagné de quelques cavaliers, tous habillés en officiers dénikiens, il se présenta chez un gros propriétaire foncier, connu comme réactionnaire farouche, admirateur de Dénikine et bourreau des paysans.

Les soi-disant officiers, en tournée de mission, voulaient se reposer un peu, passer la nuit dans la propriété et repartir le lendemain matin.

Naturellement, ils sont reçus avec enthousiasme. « Messieurs les officiers » peuvent se mettre à leur aise. La propriété est bien gardée par un détachement dénikinien. Il n'y a pas à s'inquiéter.

Un festin est organisé en l'honneur des visiteurs. L'officier des gardes, quelques amis fidèles, y participent. On mange des plats délicieux, on boit des vins renommés et des liqueurs fines. Les langues se délient. Tout le monde parle avec effusion, maudissant les « bandits makhnovistes » et tous les « émeutiers », souhaitant leur suppression rapide et définitive, buvant à la santé de Dénikine et de l'armée blanche. Parfois le propriétaire, en mal de confidences, montre à ses hôtes son magnifique dépôt d'armes, destiné à parer à toute éventualité.

Vers la fin du repas, Makhno révèle brutalement sa personnalité. Scène indescriptible de surprise, d'effroi, de confusion. La propriété est cernée par les makhnovistes. La garde est désarmée. « Il faut payer ! »...

Ni cris, ni supplications, ni tentatives de fuir ne servent à rien. Le propriétaire, ses amis et serviteurs fidèles, l'officier des gardes sont exécutés sur place. Les soldats de la garde sont questionnés à fond et traités en conséquence.

L'affaire liquidée, on s'empare des armes et on s'en alla vers un autre nid de hobereau.

L'OFFENSIVE DE DÉNIKINE BRISÉE PAR LA VICTOIRE DES INSURGÉS.
– LES BOLCHEVIKS SONT SAUVÉS. – LEUR RETOUR EN UKRAINE. –
L'occupation du Midi de l'Ukraine par les makhnovistes signifiait un danger de mort pour toute la campagne contre-révolutionnaire de Dénikine. En effet, c'est entre Volnovakha et Marioupol que se trouvait la base de ravitaillement de son armée. Des stocks de munitions immenses étaient accumulés dans toutes les villes de cette région. Certes, tous ces stocks ne tombèrent pas aussitôt entre les mains des makhnovistes. Autour de Volnovakha, par exemple, la

bataille entre eux et des réserves importantes de Dénikine fit rage pendant cinq jours. Mais, d'autre part, toutes les voies ferrées de la région étant entre les mains des insurgés, pas un obus ne pouvait en sortir. Aucun matériel de guerre ne pouvait plus servir aux troupes de Dénikine, ni dans le nord, ni ailleurs.

De même que sous Volnovakha, quelques autres réserves dénikiennes se battirent ça et là contre les makhnovistes. Bientôt, elles furent vaincues et anéanties.

Alors, les flots de la Makhnovtchina roulèrent vers le fond du bassin du Donetz et vers le nord. En octobre les insurgés s'emparèrent de la ville d'Ekaterinoslaw.

Dénikine fut obligé d'abandonner sa marche sur Moscou. Certains journaux dénikiens l'avouèrent aussitôt.

En toute hâte, il envoya ses meilleures troupes sur le front de Goulaï-Polé. Mais il était trop tard. L'incendie faisait rage dans le pays tout entier, des bords de la mer Noire et de celle d'Azov jusqu'à Kharkov et Poltava.

Grâce aux renforts – surtout à une grande quantité d'autos blindas et à l'excellente cavalerie commandée par Mamontoff et Chkouro – les blancs réussirent un moment à faire reculer les makhnovistes de Marioupol, de Berdiansk et de Goulaï-Polé; mais, par contre, les makhnovistes s'emparèrent en même temps de Sinelnikovo, de Pavlograd, d'Ekaterinoslaw et d'autres villes et localités; de sorte que Dénikine ne put tirer aucun profit de ces quelques succès, purement locaux.

Dans le courant des mois d'octobre et de novembre les forces principales de Dénikine, descendues du nord, reprirent une lutte acharnée contre Makhno. Fin novembre, les makhnovistes – dont la moitié était, d'ailleurs, terrassée par une effroyable épidémie de typhus exanthématique – furent obligés de lâcher Ekaterinoslaw et de se regrouper de nouveau dans le sud. Mais Dénikine lui non plus ne put se consolider nulle part. Les makhnovistes continuaient à le battre ça et là. D'autre part, les rouges, descendus du nord sur ses traces, le bousculaient. Son armée agonisait. Bientôt, les meilleurs éléments de ses troupes – ceux du Caucase – refusèrent

de continuer à se battre contre Makhno. Ils abandonnèrent leurs postes, sans que le commandement put les en empêcher, et reprirent le chemin de leur pays. Ce fut le début de la débâcle définitive de l'armée dénikinienne.

Nous avons le devoir de fixer ici la vérité historique que voici:

L'honneur d'avoir anéanti, en automne 1919, la contre-révolution de Dénikine revient entièrement à l'Armée insurrectionnelle makhnoviste.

Si les insurgés n'avaient pas remporté la victoire décisive de Pérégonovka et n'avaient pas continué à saper les bases à l'arrière de Dénikine, détruisant ses services de ravitaillement en artillerie, en vivres et en munitions, les blancs auraient vraisemblablement fait leur entrée à Moscou, au plus tard en décembre 1919.

Ayant appris la retraite des meilleures troupes de Dénikine, les bolcheviks, d'abord surpris (voir chap. IV), ensuite renseignés sur la véritable cause de cette volte-face la défaite de Pérégonovka et ses conséquences – comprirent vite les avantages qu'ils pouvaient en tirer. Ils attaquèrent Dénikine près d'Orel et précipitèrent sa retraite générale.

Cette bataille, comme aussi quelques autres entre blancs en retraite et les rouges qui les talonnaient, eut une importance tout à fait secondaire. Une certaine résistance des blancs eut pour but uniquement de protéger leur retraite et d'évacuer les munitions et les provisions. Sur toute l'étendue du chemin – depuis Orel, en passant par Kursk, et jusqu'aux confins de la mer Noire et de celle d'Azov – l'Armée Rouge avançait presque sans obstacle.

Son entrée en Ukraine et dans la région du Caucase, sur les talons des blancs en retraite, fut effectuée exactement comme un an auparavant, lors de la chute de l'hetman sur des voies déblayées d'avance.

Ce furent les makhnovistes qui supportèrent tout le poids de cette armée en retraite, descendue du nord. Jusqu'à sa débâcle définitive, elle donna beaucoup de soucis à l'Armée insurrectionnelle.

Les bolcheviks, sauvés indirectement par les partisans révolutionnaires, retournèrent en Ukraine récolter les lauriers d'une victoire qu'ils n'avaient pas remportée.

LE COMPORTEMENT DES MAKHNOVISTES DANS LES RÉGIONS LIBÉRÉES

LES EFFORTS POSITIFS. – LES RÉALISATIONS – LES « LIBERTÉS ». – La lutte armée en permanence, une vie en « royaume sur roues », qui interdisaient à la population de la région toute espèce de stabilité, lui interdisaient aussi, fatalement, toute activité positive, constructive. Néanmoins, toutes les fois que cela était possible le mouvement faisait preuve d'une grande vitalité « organique », et les masses laborieuses témoignaient d'une volonté et de capacités créatrices remarquables.

Donnons-en quelques exemples.

Nous avons parlé, plus d'une fois, de la presse makhnoviste. Malgré les obstacles et les difficultés de l'heure, les makhnovistes, en relations directes avec la Confédération anarchiste « Nabate », éditèrent des tracts, des journaux, etc. Ils trouvèrent même le temps de publier une forte brochure, sous le titre : « Thèses générales des insurgés révolutionnaires (makhnovistes) concernant les Soviets libres ».

Le journal *Le Chemin vers la Liberté* – tantôt quotidien, tantôt hebdomadaire – fut surtout celui de la vulgarisation et de la concrétisation des idées libertaires. *Le Nabate*, plus théorique et doctrinaire, paraissait toutes les semaines. Notons encore *La Voix du Makhnoviste*, journal qui traitait spécialement des intérêts, des problèmes et des tâches du mouvement et de l'armée makhnovistes.

Quant aux « Thèses générales », cette brochure résumait le point de vue des makhnovistes sur les problèmes brûlants de l'heure : l'organisation économique de la région et les Soviets libres, les bases sociales de la société à bâtir, le problème de la défense, celui de l'exercice de la justice, etc.

Je regrette vivement de ne pas pouvoir apporter ici quelques citations de cette presse, faute de l'avoir sous la main.

Une question nous est posée fréquemment: comment se comportaient les makhnovistes dans les villes et les localités dont ils s'emparaient en cours de lutte? Comment traitaient-ils la population civile? De quelle façon organisaient-ils la vie des cités conquises: l'administration, la production, les échanges, les services municipaux, etc.?

Un grand nombre de légendes et de calomnies circulant à ce sujet, il est de notre devoir de les démentir et de rétablir la vérité. M'étant trouvé à l'armée makhnoviste au moment précis, après sa victoire de Pérégonovka, où elle s'emparait en coup de vent de quelques centres importants, tels que Alexandrovsk, Ekaterinoslaw et autres, je suis à même d'apporter au lecteur un témoignage de première main, absolument véridique et exact.

Le premier soin des makhnovistes, aussitôt qu'ils entraient en vainqueurs dans une ville quelconque, était d'écarter un malentendu éventuel dangereux: celui qu'on les prît pour un *nouveau pouvoir*, pour un *nouveau parti politique*, pour une sorte de dictature. Immédiatement, ils faisaient coller aux murs de grandes affiches où ils disaient à la population à peu près ceci:

À tous les travailleurs de la ville et des environs

Travailleurs! Votre ville est occupée, momentanément, par l'*Armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste)*. Cette armée n'est au service d'*aucun parti politique*, d'*aucun pouvoir*, d'*aucune dictature*. Au contraire, elle cherche à *libérer* la région de tout pouvoir politique, de toute dictature. Elle tâche de protéger la *liberté d'action*, la *vie libre des travailleurs* contre toute domination et exploitation.

L'armée makhnoviste ne représente donc aucune autorité. Elle n'astreindra personne à quelque obligation que ce soit. Son rôle se borne à défendre la liberté des travailleurs. La liberté des paysans et des ouvriers *appartient à eux-mêmes* et ne saurait souffrir *aucune restriction*.

C'est aux paysans et aux ouvriers eux-mêmes d'agir, de s'organiser, de s'entendre entre eux dans tous les domaines de leur vie, comme ils le conçoivent eux-mêmes et comme ils le veulent.

Qu'ils sachent donc dès à présent que l'armée makhnoviste ne leur *imposera* ne leur *dictera*, ne leur *ordonnera* quoi que ce soit.

Les makhnovistes ne peuvent que les *aider*, leur donnant tel *avis ou conseil*, mettant à leur disposition les forces intellectuelles, militaires ou autres dont ils

auraient besoin. Mais ils ne peuvent ni ne veulent en aucun cas les *gouverner*, leur *prescrire* quoi que ce soit*.

Presque toujours les affiches terminaient en invitant la population laborieuse de la ville et des environs à assister à un grand meeting où les camarades makhnovistes « exposeront leur point de vue d'une façon plus détaillée et leur donneront, au besoin, quelques conseils pratiques pour commencer à organiser la vie de la région sur une base de liberté et d'égalité économique, sans autorité et sans exploitation de l'homme par l'homme ».

Lorsque, pour une raison quelconque, une telle convocation ne pouvait figurer sur la même affiche, elle était faite un peu plus tard, à l'aide de petites affiches spéciales.

Habituellement, la population, d'abord un peu surprise par cette façon d'agir absolument nouvelle, se familiarisait très vite avec la situation créée et se mettait au travail d'organisation libre avec beaucoup d'entrain et de succès.

Il va de soi qu'en attendant, la ville, rassurée sur l'attitude de la « force militaire », reprenait tout simplement son aspect normal et son train de vie habituel: les boutiques rouvraient leurs portes; le travail reprenait là où c'était possible; les diverses administrations se remettaient à fonctionner, les marchés se tenaient à nouveau.

Ainsi, dans une ambiance de calme et de liberté, les travailleurs se préparaient à une activité positive appelée à remplacer méthodiquement, les vieux rouages usés.

Dans chaque région libérée les makhnovistes étaient le seul organisme disposant des forces suffisantes pour pouvoir imposer sa volonté à l'ennemi.

Mais ils n'usèrent jamais de ces forces dans un but de domination ou même d'une influence politique quelconque. Jamais ils ne

* Dans certaines villes les makhnovistes nommaient un « commandant ». Ses fonctions consistaient uniquement à servir de trait d'union entre les troupes et la population, à faire savoir à cette dernière certaines mesures, dictées par les nécessités de la guerre et pouvant avoir une certaine répercussion sur la vie des habitants, que le commandant militaire jugeait opportun de prendre. Ces commandants ne disposaient d'aucune autorité sur la population et ne devaient se mêler en aucune façon à la vie civile de celle-ci.

s'en servirent contre leurs adversaires purement politiques ou idéologiques.

L'adversaire *militaire*, le conspirateur *contre la liberté d'action* des travailleurs, l'appareil étatiste, le *pouvoir*, la *violence à l'égard des travailleurs*, la police, la *prison* : tels furent les éléments contre lesquels les efforts de l'armée makhnoviste étaient dirigés.

Quant à la libre activité idéologique: échange d'idées, discussion, propagande, et à la liberté des organisations et associations d'un caractère non autoritaire, les makhnovistes garantissaient partout, intégralement, les principes révolutionnaires de la liberté de parole, de presse, de conscience, de réunions et d'associations politiques, idéologiques ou autres.

Dans toutes les villes et bourgades qu'ils occupaient, les makhnovistes commençaient par lever toutes les défenses et annuler toutes les interdictions et restrictions imposées aux organes de la presse et aux organisations politiques, par quelque pouvoir que ce fût.

À Berdiansk, la prison fut détruite à la dynamite, en présence d'une foule énorme qui prit, d'ailleurs, une part active à sa destruction. À Alexandrovsk, à Krivoï-Rog, à Ekaterinoslaw et ailleurs, les prisons furent démolies ou brûlées par les makhnovistes. Partout la population laborieuse acclama cet acte.

La liberté entière de parole, de presse, de réunion et d'association, de toute sorte et pour tout le monde, était proclamée immédiatement.

Voici le texte authentique de la *Déclaration* que les makhnovistes faisaient connaître à ce propos dans les localités occupées par eux:

I. – Tous les partis, organisations et courants politiques socialistes* ont le droit de propager librement leurs idées, leurs théories, leurs points de vue et leurs opinions, tant oralement que par écrit. Aucune restriction de la liberté de

* On parle ici des partis ou autres organisations *socialistes*, non pas parce qu'on voulait enlever ce droit aux *non socialistes*, mais uniquement parce qu'en pleine révolution populaire les éléments de droite n'entraient pas en jeu. Il n'en était même pas question. Il était naturel que la bourgeoisie n'osât pas, dans les conditions créées, éditer sa presse et que les ouvriers typographes, maîtres des imprimeries, refusassent carrément de l'imprimer. Ce n'était donc pas la peine d'en parler. L'accent logique tombe sur « tous » et non pas sur « socialistes ».

Si, néanmoins, les réactionnaires réussissaient à imprimer et à publier leurs œuvres, personne ne s'en inquiétait. Car, dans l'ambiance nouvelle, le fait ne représentait aucun danger.

presse et de parole socialistes ne saurait être admise, et aucune persécution ne pourra avoir lieu de ce chef.

Remarque. – Les communiqués d'ordre militaire ne pourront être imprimés que sous condition expresse d'être fournis par la direction de l'organe central des insurgés révolutionnaires: *Le Chemin vers la Liberté*.

II. – En laissant à tous les partis et organisations politiques pleine et entière liberté de propager leurs idées, l'armée des insurgés makhnovistes tient à prévenir tous les partis qu'aucune tentative de préparer, d'organiser et d'imposer aux masses laborieuses une *autorité politique* ne saurait être admise par les insurgés révolutionnaires, de tels actes n'ayant rien de commun avec la liberté d'idées et de propagande.

Ekatérinoslaw, le 5 novembre 1919.

Conseil Révolutionnaire Militaire
de l'Armée des insurgés makhnovistes.

Au cours de toute la révolution russe, l'époque de la makhnovtchina en Ukraine fut la seule où la vraie liberté des masses laborieuses trouva son entière expression. Tant que la région resta libre, les travailleurs des villes et des localités occupées par les makhnovistes purent dire et faire, – *pour la première fois* – tout ce qu'ils voulaient et comme ils le voulaient. Et surtout, ils avaient enfin la possibilité d'organiser leur vie et leur travail *eux-mêmes*, selon leur propre entendement, selon leur sentiment de justice et de vérité.

Pendant les quelques semaines que les makhnovistes passèrent à Ekatérinoslaw, cinq ou six journaux d'orientation politique diverse y parurent en toute liberté: le Journal socialiste-révolutionnaire de droite *Narodovlastié (Le Pouvoir du Peuple)*; celui des socialistes-révolutionnaires de gauche *Znamia Vozstania (L'Étendard de la Révolte)*; celui des bolcheviks *Zvezda (L'Étoile)* et d'autres. À vrai dire, les bolcheviks avaient moins le droit à la liberté de presse et d'association d'abord parce qu'ils avaient détruit, partout où ils l'avaient pu, la liberté de presse et d'association pour les classes laborieuses, et ensuite parce que leur organisation à Ekatérinoslaw avait pris une part directe à l'invasion criminelle dans la région de Goulai-Polé en juin 1919 et que c'eût été justice de leur infliger en retour un châtement sévère. Mais pour ne porter aucune atteinte aux grands principes de la liberté de parole et d'association, ils ne furent pas inquiétés et purent

jouir, ainsi que tous les autres courants politiques, de tous les droits inscrits sur le drapeau de la Révolution Sociale.

La seule restriction que les makhnovistes jugèrent nécessaire d'imposer aux bolcheviks, aux socialistes-révolutionnaires et aux autres étatistes, fut l'interdiction de former ces « comités révolutionnaires » jacobins qui cherchaient à imposer au peuple *une dictature*.

Plusieurs événements prouvèrent que cette mesure n'était pas vaine.

Aussitôt que les troupes makhnovistes s'emparèrent d'Alexandrovsk et d'Ekatérinoslaw, les bolcheviks locaux sortis de leurs cachettes, s'empressèrent d'organiser ce genre de Comités (les « rév. – com. »), cherchant à établir leur pouvoir politique et à « gouverner » la population. À Alexandrovsk, les membres d'un tel comité allèrent même jusqu'à proposer à Makhno de « partager la sphère d'action », c'est-à-dire de lui abandonner le « pouvoir militaire » et de réserver au Comité toute liberté d'action et « toute autorité politique et civile ». Makhno leur conseilla « d'aller s'occuper de quelque métier honnête », au lieu de chercher à imposer leur volonté à la population laborieuse. Un incident analogue eut lieu à Ekatérinoslaw.

Cette attitude des makhnovistes fut juste et logique: précisément parce qu'ils voulaient assurer et défendre la liberté entière de parole, de presse, d'organisation etc., ils devaient, sans hésiter, prendre toutes les mesures contre des formations qui cherchaient à enfreindre cette liberté à supprimer les autres organisations et à imposer leur volonté et leur autorité dictatoriale aux masses travailleuses.

Et les makhnovistes n'hésitèrent pas. À Alexandrovsk, Makhno menaça d'arrêter et de mettre à mort tous les membres du « rév. – com. » s'ils entreprenaient la moindre tentative de ce genre. Il agit de même à Ekatérinoslaw. Et lorsque, en novembre 1919, le commandant du troisième régiment insurrectionnel (makhnoviste), Polonsky, de tendance communiste, fut convaincu d'avoir trempé dans cette sorte d'agissements. Il fut exécuté avec ses complices.

Au bout d'un mois, les makhnovistes furent obligés de quitter Ekatérinoslaw. Mais ils eurent le temps de démontrer aux masses laborieuses que la vraie liberté se trouve entre les mains des

travailleurs eux-mêmes et qu'elle commence à rayonner et à se développer aussitôt que l'esprit libertaire et la *vraie* égalité des droits s'installent dans leur sein.

LE CONGRÈS D'ALEXANDROVSK (OCTOBRE 1919). – Alexandrovsk et la région environnante marquèrent la première étape où les makhnovistes se fixèrent pour un temps plus ou long.

Aussitôt, ils s'adressèrent à la population laborieuse pour l'inviter à participer à une conférence générale des travailleurs de la ville.

La Conférence débuta par un rapport détaillé des makhnovistes sur la situation du district au point de vue militaire.

Ensuite on proposa aux travailleurs d'organiser *eux-mêmes* la vie dans la région libérée, c'est-à-dire de reconstituer leurs organisations détruites par la réaction; de remettre en marche, autant que possible, les usines et les fabriques; de s'organiser en coopératives de consommateurs, de s'aboucher sans tarder, avec les paysans des environs et d'établir des relations directes et régulières entre les organismes ouvriers et paysans en vue de l'échange des produits, etc.

Les ouvriers acclamèrent vivement toutes ces idées. Mais, tout d'abord, ils hésitèrent à les mettre à exécution, troublés par leur nouveauté et, surtout, peu rassurés à cause de la proximité du front. Ils craignaient le retour des blancs – ou des rouges à brève échéance. Comme toujours, l'instabilité de la situation empêchait le travail positif.

Néanmoins les choses ne s'arrêtèrent pas là.

Quelques jours après, une seconde Conférence eut lieu. Le problème de l'organisation de la vie selon les principes de l'auto-administration des travailleurs y fut approfondi et discuté avec animation. Finalement la Conférence en arriva au point concret: la façon exacte de s'y prendre, les premiers pas à faire.

La proposition fut faite de former une « Commission d'initiative », composée des délégués de quelques syndicats ouvriers actifs. Cette Commission serait chargée par la Conférence d'élaborer un projet d'action immédiate.

Alors quelques ouvriers du syndicat des cheminots et du syndicat des cordonniers se déclarèrent prêts à organiser immédiatement cette « Commission d'initiative » qui procéderait à la création des organismes ouvriers indispensables pour remettre en marche, le plus rapidement possible, la vie économique et sociale de la région.

La Commission se mit énergiquement à l'œuvre. Bientôt les cheminots rétablirent la circulation des trains: quelques usines rouvrirent leurs portes; certains syndicats furent reconstitués, etc.

Il fut décidé qu'en attendant des réformes plus profondes, la monnaie courante – une sorte de papier-monnaie d'émissions différentes – continuerait à servir de moyen d'échange. Mais ce problème était d'un ordre secondaire car, depuis longtemps, la population recourait plutôt à d'autres moyens pour échanger les produits.

Peu après les Conférences ouvrières, un grand Congrès régional des travailleurs fut convoqué à Alexandrovsk pour le 20 octobre 1919.

Ce Congrès *tout à fait exceptionnel*, tant par la façon dont il fut organisé que par sa tenue et par ses résultats – mérite une attention particulière.

Y ayant activement participé, je me permets d'en faire un récit détaillé, Car *c'est précisément dans les détails de ce début d'un travail positif que le lecteur puisera des précisions et des suggestions très instructives.*

En prenant l'initiative de convoquer un Congrès régional des travailleurs, les makhnovistes se chargeaient d'une tâche très délicate. Ils allaient donner ainsi à l'activité de la population laborieuse une impulsion importante, ce qui était indispensable, louable et naturel. Mais, d'autre part, il leur fallait éviter de *s'imposer* aux congressistes et à la population, éviter de faire figure de dictateurs. Il importait, avant tout que ce Congrès ne fût pas semblable à ceux convoqués par les autorités émanant d'un parti politique (ou d'une caste dominante), autorités qui soumettaient à des Congrès – adroitement truqués – des résolutions toutes faites, destinées à être docilement adoptées, après un semblant de discussion, et imposées aux soi-disant

« délégués » sous la menace de répression contre toute opposition éventuelle. De plus, les makhnovistes avaient à soumettre au Congrès de nombreuses questions intéressant l'armée insurrectionnelle elle-même. Le sort de l'armée et de toute œuvre entreprise dépendait de la façon dont le Congrès allait résoudre ces questions. Or, même dans ce domaine particulier, les makhnovistes tenaient à éviter toute espèce de pression sur les délégués.

Pour éviter tous les écueils, il fut décidé ce qui suit:

1° Aucune « campagne électorale » – pour l'élection des délégués – n'aurait lieu. On se bornerait à *aviser* les villages, les organisations, etc., qu'ils auraient à élire et à envoyer un délégué – ou des délégués – au Congrès des travailleurs, convoqué à Alexandrovsk pour le 20 octobre.

Ainsi la population pourrait désigner et mandater des délégués en toute liberté.

2° À l'ouverture du Congrès, un représentant des makhnovistes expliquerait aux délégués que le Congrès est convoqué, cette fois, par les makhnovistes eux-mêmes, car il s'agit surtout des problèmes intéressant l'Armée insurrectionnelle comme telle; que, en même temps, le Congrès aurait à résoudre certainement, des problèmes concernant la vie de la population; que, dans les deux cas, ses délibérations et ses décisions seraient absolument libres de toute pression, et les délégués ne s'exposeraient à aucune conséquence fâcheuse du fait de leur attitude; qu'enfin, ce Congrès devait être considéré comme le premier ou, plutôt, comme extraordinaire et, que les travailleurs de la région auraient à convoquer prochainement, de leur propre initiative, leur Congrès à eux qu'ils réaliseraient comme ils le voudraient pour y résoudre les problèmes concernant leur vie.

3° Aussitôt après l'ouverture, les délégués devraient élire eux-mêmes le Bureau du Congrès et modifier à leur gré l'ordre du jour qui leur serait proposé – et non imposé par les makhnovistes.

Deux ou trois jours avant le Congrès, je vécus un épisode fort curieux. Un soir, un tout jeune homme se présenta chez moi. Il déclina son identité: camarade Loubime, membre du Comité local du Parti Socialiste-Révolutionnaire de gauche. Je remarquai tout de

suite son état d'émotion. Et, en effet, très excité, il attaqua aussitôt, sans préambule, le problème qui l'amenait chez moi.

– Camarade V..., cria-t-il, tout en arpentant dans tous les sens la petite chambre d'hôtel où nous nous trouvions. Vous excuserez ma brutalité. C'est que le danger est immense. Vous ne vous en rendez certainement pas compte. Et pourtant, il n'y a pas une minute à perdre. C'est entendu vous êtes des anarchistes, donc des utopistes et des naïfs. Mais vous n'allez tout de même pas pousser votre naïveté jusqu'à la bêtise ! Vous n'avez même pas le *droit* de le faire, car il s'agit non seulement de vous, mais d'autres personnes et de toute une cause.

Je lui avouai ne rien avoir compris à sa tirade.

– Voyons, voyons ! continua-t-il, de plus en plus excité. Vous convoquez un Congrès des paysans et des ouvriers. Ce Congrès aura une importance énorme. Mais vous êtes de grands enfants, vous ! Dans votre ineffable naïveté, que faites-vous ? Vous envoyez partout de petits bouts de papier où il est griffonné qu'un Congrès « aura lieu ». Un point, c'est tout. C'est effarant, c'est fou, cela ! Ni explications, ni propagande, ni campagne électorale, ni liste des candidats, rien, rien ! Je vous en supplie, camarade V., dessillez un peu vos yeux ! Dans votre situation il faut être un peu réaliste, quoi ! Faites vite quelque chose, tant qu'il en est encore temps. Envoyez des agitateurs, présentez des candidats parmi les vôtres. Laissez-nous le temps de faire une petite campagne. Car que direz-vous, si la population – paysanne surtout – vous envoie des délégués réactionnaires qui demanderont la convocation de la Constituante ou même le rétablissement du régime monarchiste ? C'est que le peuple est rudement travaillé par les contre révolutionnaires ! Et que ferez-vous si la majorité du Congrès est contre-révolutionnaire et sabote votre Congrès ? Agissez donc, avant qu'il ne soit trop tard ! Différez le Congrès quelque peu et prenez des mesures.

Je compris.

Membre d'un parti politique, Loubime concevait les choses à sa façon.

– Écoutez, Loubime, lui dis-je. Si, dans les conditions actuelles, en pleine révolution populaire et après tout ce qui s’est passé, les masses laborieuses envoient à *leur Congrès libre des contre-révolutionnaires* et des *monarchistes*, c’est qu’alors – m’entendez-vous ? – alors l’œuvre entière de ma vie n’aura été qu’une profonde erreur. C’est qu’alors cette œuvre sera ruinée. Et alors, je n’aurais qu’une chose à faire : me brûler la cervelle avec ce revolver que vous voyez là, sur mon bureau.

– Il s’agit de parler sérieusement, m’interrompit-il, et non de parader...

– Mais je vous assure, camarade Loubime, que je parle très sérieusement. On ne changera rien dans notre façon d’agir. Et si le Congrès est contre-révolutionnaire, je me suicide. Je ne pourrai pas survivre à une désillusion aussi terrible, Loubime... Et puis, prenez note d’un fait essentiel : ce n’est pas *moi* qui convoque le Congrès, ce n’est pas *moi*, non plus, qui ai décidé du mode de sa convocation. Tout cela est l’œuvre d’un ensemble de camarades. Je n’ai aucune qualité pour y changer quoi que ce soit.

– Oui, je sais. Mais vous avez une grande influence. Vous pouvez proposer ce changement. On vous écoutera...

– Je n’ai aucun désir de le proposer, Loubime, puisque nous sommes d’accord!...

La conversation prit fin. Inconsolable, Loubime partit.

Le 20 octobre 1919, plus de 200 délégués – paysans et ouvriers – se réunirent dans la grande salle du Congrès.

À côté des sièges des congressistes, quelques places étaient réservées aux représentants des partis socialistes de droite – les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks – et à ceux du parti socialiste-révolutionnaire de gauche. Les uns et les autres assistaient au Congrès avec voix consultative.

Parmi les socialistes-révolutionnaires de gauche j’aperçus le camarade Loubime.

Ce qui me frappa surtout le premier jour du Congrès, ce fut une froideur ou plutôt une méfiance manifeste de la presque totalité des délégués. On apprit par la suite que ceux-ci s’attendaient à un

Congrès pareil à tant d'autres. Ils s'apprêtaient à voir sur l'estrade des hommes à revolver entrain de manœuvrer les délégués et de leur faire voter des résolutions rédigées à l'avance.

La salle était figée. Et il fallut quelque temps pour la dégeler.

Chargé d'ouvrir le Congrès, je donnai aux délégués les explications convenues et déclarai qu'ils auraient, d'abord, à élire un Bureau et, ensuite, à délibérer sur l'ordre du jour proposé par les makhnovistes.

Aussitôt, un incident se produisit.

Les congressistes exprimèrent le désir de me laisser présider le Congrès. Je consultai mes camarades et j'acceptai. Mais je déclarai aux délégués que mon rôle se limiterait strictement à la conduite technique du Congrès, c'est-à-dire suivre l'ordre du jour adopté, inscrire les orateurs, leur donner la parole, veiller à la bonne marche des travaux, etc., et que les délégués devaient délibérer et prendre des décisions en toute liberté, sans redouter de ma part aucune pression ni manœuvre.

Alors, un socialiste de droite demanda la parole. Il attaqua violemment les organisateurs du Congrès :

– Camarades délégués, dit-il, nous, les socialistes, nous avons le devoir de vous prévenir qu'il se joue ici une ignoble comédie. On ne vous imposera rien; mais, en attendant, et très adroitement, on vous a déjà imposé un président anarchiste. Et vous continuerez à être adroitement manœuvrés par ces gens.

Makhno, venu quelques instants auparavant souhaiter au Congrès un bon succès et s'excuser de devoir partir pour le front, prit la parole et répondit vertement à l'orateur socialiste. Il rappela aux délégués la liberté absolue de leur élection; il accusa les socialistes d'être de fidèles défenseurs de la bourgeoisie; il conseilla à leurs représentants de ne pas troubler les travaux du Congrès par leurs interventions politiques et il termina ainsi, s'adressant à eux :

– Vous n'êtes pas *des délégués*. Donc, si le Congrès ne vous plaît pas, vous êtes libres de le quitter.

Personne ne s'y opposa. Alors les socialistes – au nombre de quatre ou cinq – déclarant protester véhémentement contre une

pareille « mise à la porte », quittèrent démonstrativement la salle. Personne n'eut l'air de regretter leur départ. Au contraire, la salle me parut satisfaite et un peu plus « intime » qu'auparavant.

Un délégué se leva.

– Camarades, dit-il, avant de passer à l'ordre du jour, je tiens à vous soumettre une question préalable qui est, à mon sens, d'une grande importance. Tout à l'heure, un mot fut prononcé ici : la *bourgeoisie*. Naturellement, on fulmina contre « la bourgeoisie », comme si l'on savait parfaitement ce que c'est et comme si tout le monde était d'accord là-dessus. Or, il me semble que c'est une grosse erreur. Le terme « bourgeoisie » n'est pas clair du tout. Et je suis d'avis qu'en raison de son importance, et avant de nous mettre au travail, il serait utile de bien préciser la notion de la bourgeoisie et de savoir exactement à quoi nous en tenir.

Malgré l'habileté de l'orateur – je sentis tout de suite que sous ses vêtements de simple paysan il n'était pas un paysan authentique – la suite de son discours démontra clairement qu'on se trouvait en présence d'un défenseur de la bourgeoisie et que l'intention de ce délégué était de « sonder » le Congrès et d'apporter un trouble, si possible, dans l'esprit des délégués. Il comptait certainement être soutenu – sciemment ou naïvement – par un nombre important de délégués.

S'il avait réussi dans son dessein, le Congrès eût été menacé de prendre une tournure confuse et ridicule, et ses travaux pouvaient en être profondément troublés.

Le moment fut palpitant. Dans mon rôle – tel que je venais de l'expliquer aux congressistes – je n'avais aucun droit de m'imposer et d'éliminer, sous un prétexte facile à trouver, la proposition malencontreuse du délégué. C'était au Congrès – à d'autres délégués – de se prononcer en toute liberté. On n'avait pas encore la moindre idée de leur mentalité. Tous étaient des inconnus, et des inconnus visiblement méfiants. Décidé à laisser l'incident suivre son cours, je me demandais ce qu'il allait se produire. Et les appréhensions de Loubime me revinrent à la mémoire.

Toutes ces pensées passèrent en éclair dans mon cerveau. Le délégué termina son discours et s'assit. La salle – je le vis nettement – eut un moment de stupeur. Puis, tout d'un coup – comme s'ils s'étaient mis d'accord préalablement – de nombreux délégués crièrent de tous les côtés de la salle:

– Eh, là-bas! Qu'est-ce que cet oiseau de délégué? D'où vient-il? Qui l'a envoyé? Si, après tout, il ne sait pas encore ce que c'est que la bourgeoisie, on a fait un drôle de choix en nous l'envoyant ici! Dis, brave homme, tu n'as pas encore appris toi, ce que c'est que la *bourgeoisie*! Eh bien, vieux, tu as donc la cervelle bien dure. Eh bien, si tu ne sais pas encore ce que c'est que la bourgeoisie, tu n'as qu'à retourner chez toi et l'apprendre. Ou, au moins, te taire et ne pas nous prendre pour des imbéciles.

– Camarades, crièrent plusieurs délégués, n'êtes-vous pas d'avis qu'il faut mettre fin à toutes ces tentatives d'entraver les travaux essentiels de notre Congrès? Nous avons autre chose à faire ici que de perdre le temps à couper les cheveux en quatre. Il y a des questions concrètes, très importantes pour la région, à résoudre. Voilà déjà plus d'une heure qu'on piétine et qu'on patauge dans des bêtises au lieu de travailler. Ça commence à avoir l'air d'un véritable sabotage, ça. Au travail! Assez d'idioties!

– Oui, oui! Assez de comédies! Au travail! cria-t-on de toutes parts.

Le délégué pro-bourgeois avala tout sans dire un mot. Il dut être fixé. (Il ne bougea plus au cours du Congrès qui dura presque une semaine. Et, durant toute la semaine, il resta isolé des autres délégués.)

Pendant que les congressistes vitupéraient leur malchanceux collègue, je regardai Loubime. Il me parut surpris, mais satisfait.

Cependant, les incidents «préalables» ne furent pas encore clos. À peine la tempête apaisée, Loubime – précisément – bondit vers l'estrade.

Je lui donnai la parole.

– Camarades, commença-t-il, excusez mon intervention. Elle sera brève. Je la fais au nom du Comité local du Parti Socialiste-

Révolutionnaire de gauche. Cette fois, il s'agit de quelque chose de vraiment important. D'après la déclaration de notre président, le camarade V..., il ne veut pas présider *effectivement*. Et, en effet, vous vous en êtes certainement rendu compte, il ne remplit pas le véritable rôle d'un président de Congrès. Or, camarades, nous, les socialistes révolutionnaires de gauche, nous trouvons cela très mauvais et tout à fait faux. Cela signifie que votre Congrès, pour ainsi dire, *n'aura pas de tête*. Il devra travailler sans tête, c'est-à-dire sans direction. Avez-vous vu, camarades, un organisme vivant sans tête ? Non, camarades, ce n'est pas possible, ce serait du désordre, du chaos. Vous le voyez, d'ailleurs: nous y sommes déjà en plein. Non, on ne peut pas travailler utilement, fructueusement, sans doute. Il faut *une tête* au Congrès, camarades ! Il vous faut un vrai président, une vraie tête.

Bien que, Loubime prononçât sa diatribe d'un ton plutôt tragique et implorant, son intervention tourne, avec la répétition de ce mot « tête », presque au ridicule. Mais, ma façon de travailler n'ayant pas encore fait ses preuves, je me demandai si les délégués n'allaient pas être séduits par le fond de la pensée de Loubime.

– Oh ! là ! là ! s'exclama-t-on de toutes parts, nous en avons assez de ces têtes-là ! Toujours des têtes et des têtes. Assez de ces têtes ! Tâchons pour une fois de nous en passer. Tâchons de faire du travail vraiment libre. Le camarade V... nous a bien expliqué qu'il aidera le Congrès techniquement. C'est largement suffisant ! C'est à nous-mêmes d'observer une vraie discipline, de travailler bien et de veiller. Nous ne voulons plus de ces « têtes » qui nous mènent comme des pantins et qui appellent cela « travail et discipline ».

Le camarade Loubime n'eut plus qu'à se rasseoir.

Ce fut le dernier incident. Je me mis à lire l'ordre du jour et le Congrès commença ses travaux.

P. Archinoff a bien raison de constater que par sa discipline, par le bon ordre de ses travaux, par l'élan prodigieux qui anima l'ensemble des délégués, par son caractère sérieux et concentré, par l'importance de ses décisions et par les résultats acquis, ce Congrès fut exceptionnel.

Les travaux se déroulèrent à une bonne cadence et dans un ordre parfait, avec une unanimité, une intimité et une ardeur remarquables. À partir du troisième jour, toute ombre de « froideur » disparut. Les délégués se pénétrèrent entièrement de la liberté de leur action et de l'importance de leur tâche. Ils s'y consacrèrent sans réserve. Ils avaient la conviction de travailler *eux-mêmes* et à *leur propre cause*.

Il n'y eut pas de grands discours ni de résolutions ronflantes. Les travaux revêtirent un caractère pratique, terre à terre.

Lorsqu'il s'agissait d'un problème un peu compliqué, exigeant quelques notions d'ordre général, ou lorsque les délégués voulaient qu'on leur apportât des éclaircissements avant qu'ils abordassent leur propre travail, ils demandaient qu'on leur présentât un rapport substantiel sur le problème. Un des nôtres – moi ou un autre camarade qualifié – faisait cet exposé. Après une courte discussion, les délégués se mettaient à l'œuvre pour passer aux décisions définitives. Habituellement, une fois d'accord sur les principes de base, ils créaient une commission qui, aussitôt élaborait un projet très étudié et arrêtait une solution pratique au lieu d'échafauder des résolutions littéraires.

Certaines questions de l'heure, tout à fait terre à terre, mais intéressant de près la vie de la région ou la défense de sa liberté, furent âprement discutées et travaillées, par les commissions et par les délégués, dans leurs moindres détails.

En ma qualité de « président technique », comme on m'appela, je n'eus qu'à veiller sur la suite des questions, à formuler et annoncer le résultat de chaque travail terminé, à faire apprécier et adopter une certaine méthode de travail, etc.

Le plus important fut que le Congrès fonctionna sous les auspices d'une liberté véritable et absolue. Aucune influence venant de haut lieu, aucun élément de contrainte ne s'y firent sentir.

L'idée des Soviets libres, travaillant réellement pour les intérêts de la population laborieuse; les relations directes entre les paysans et les ouvriers des villes, basées sur l'échange mutuel des produits de leur travail; l'ébauche d'une organisation sociale égalitaire et libertaire

dans les villes et les campagnes: toutes ces questions furent étudiées sérieusement et mises au point par les délégués eux-mêmes, avec l'aide et le concours désintéressés des camarades qualifiés.

Entre autres, le Congrès résolut de nombreux problèmes concernant l'Armée insurrectionnelle, son organisation et son renforcement.

Il fut décidé que toute la population masculine, jusqu'à l'âge de 48 ans inclus, irait servir dans cette armée. D'accord avec l'esprit du Congrès, cet enrôlement devait être *volontaire*, mais *aussi général et massif que possible*, vu la situation extrêmement dangereuse et précaire dans laquelle se trouvait la région.

Le Congrès décida aussi que le ravitaillement de l'armée serait opéré surtout par des dons bénévoles des paysans: dons ajoutés aux prises de guerre et aux réquisitions dans les milieux aisés. On établit soigneusement l'importance des dons, selon la situation de chaque famille.

Quant à la question purement « politique », le Congrès décida que les travailleurs *se passeraient partout de toute « autorité », organiseraient leur vie économique, sociale, administrative ou autre eux-mêmes, par leurs propres forces et moyens, à l'aide de leurs organismes directs et sur une base fédéraliste.*

Les dernier jours des travaux du Congrès furent semblables à un beau poème. De magnifiques élans d'enthousiasme faisaient suite aux décisions concrètes. Tous étaient transportés par leur foi en la grandeur invincible de la véritable Révolution et par la confiance en leurs propres forces. L'esprit de la vraie liberté – tel qu'il est rarement donné de le sentir – était présent dans la salle. Chacun voyait devant soi, chacun se sentait participer à une œuvre vraiment grande et juste, basée sur la suprême Vérité humaine, valant la peine qu'on lui consacrerait toutes ses forces, et même qu'on mourût pour elle.

Les paysans parmi lesquels il y avait des hommes âgés et même des vieillards, disaient que c'était le premier Congrès où ils se sentaient non seulement parfaitement libres et maîtres d'eux-mêmes, mais aussi *vraiment frères*, et qu'ils ne l'oublieraient jamais. Et en effet, il est peu probable que quiconque a pris part à ce Congrès puisse jamais l'oublier. Pour beaucoup, sinon pour tous, il restera à jamais gravé dans leur mémoire comme un beau rêve de vie où la grande et véritable liberté aura rapproché les hommes les uns des autres, leur donnant la possibilité de vivre unis de cœur, liés par un sentiment d'amour et de fraternité.

En se séparant, les paysans soulignèrent la nécessité de mettre en pratique les décisions du Congrès. Les délégués emportèrent avec eux les copies des résolutions afin de les faire connaître partout à la campagne. Il est certain qu'au bout de trois ou quatre semaines, les résultats du Congrès se seraient fait sentir dans toutes les localités du district et que le prochain Congrès, convoqué sur l'initiative des paysans et des ouvriers eux-mêmes, n'aurait pas manqué d'attirer l'intérêt et la participation active de grandes masses de travailleurs à leur propre œuvre.

Malheureusement, la vraie liberté des masses laborieuses est constamment guettée par son pire ennemi: le Pouvoir. À peine les délégués eurent-ils le temps de retourner chez eux, que beaucoup de leurs villages furent de nouveau occupés par les troupes de Dénikine, venues à marche forcée du front nord. Certes, cette fois, l'invasion ne fut que de courte durée: c'étaient les premières convulsions de l'ennemi expirant. Mais elle arrêta, au moment le plus précieux, le travail constructif des paysans. Et comme du côté nord approchait déjà une autre autorité – le bolchevisme – également hostile à l'idée de la liberté des masses, cette invasion fit un mal irréparable à la cause des travailleurs; non seulement il leur fut impossible de rassembler un nouveau Congrès, mais même les décisions du premier ne purent être mises en pratique. – (P. Archinoff *op. cit.*, pp. 242 et 244.)

Je ne puis passer sous silence certains épisodes qui marquèrent les derniers moments du Congrès.

Tout à fait vers la fin des travaux, quelques instants avant la clôture, lorsque j'annonçai les classiques « Questions diverses », quelques délégués entreprirent et réalisèrent jusqu'au bout une tâche délicate, donnant ainsi une preuve de plus et de l'indépendance entière du Congrès, et de l'enthousiasme qu'il souleva, et aussi de l'influence morale qu'il acquit et exerça au cours de ses travaux.

Un délégué se leva.

– Camarades, dit-il, avant de terminer nos travaux et de nous séparer, quelques délégués ont décidé de porter à la connaissance du Congrès des faits pénibles et regrettables qui, à notre avis, doivent retenir l'attention des congressistes. Il est parvenu à nos oreilles que les nombreux blessés et malades de l'Armée insurrectionnelle étaient très mal soignés, faute de médicaments, de soins nécessaires, etc. Pour en avoir le cœur net, nous avons visité nous-mêmes les hôpitaux et les autres endroits où ces malheureux sont installés. Camarades, ce que nous venons de voir est bien triste. Non seulement, les malades

et les blessés sont privés de tout secours médical, mais ils ne sont même pas humainement logés ni nourris. La plupart sont couchés n'importe comment, à même la terre, sans paille, sans oreiller, sans couverture... À ce qu'il paraît, on ne trouve même pas assez de paille en ville pour adoucir un peu la dureté du sol. Beaucoup de ces malheureux meurent uniquement faute de soins. Personne ne s'en occupe. Nous comprenons fort bien que, dans les difficiles conditions présentes, l'état-major de notre armée n'a pas le temps de veiller à cette besogne. Le camarade Makhno lui aussi est absorbé par les soucis immédiats du front. Raison de plus, camarades, pour que *le Congrès* s'en charge. Ces malades et ces blessés sont nos camarades, nos frères, nos fils. Ils souffrent pour notre cause à tous. Je suis sûr qu'avec un lieu de bonne volonté nous pourrions au moins trouver de la paille pour soulager un peu leurs souffrances. Camarades, je propose au Congrès de nommer immédiatement une commission qui s'occupera énergiquement de ce cas et fera tout ce qui sera en son pouvoir pour organiser ce service. Elle devra aussi aller toucher tous les médecins de la ville et tous les pharmaciens pour leur demander secours et assistance. Et on cherchera des infirmières bénévoles.

Non seulement la proposition fut adoptée par l'ensemble du Congrès, mais une quinzaine de délégués volontaires constituèrent séance tenante une commission pour s'occuper énergiquement de toute cette besogne. Ces délégués qui, en partant, s'attendaient à rentrer chez eux dans les 24 ou 48 heures, après un simulacre de Congrès, n'hésitèrent pas à sacrifier leurs propres intérêts et à retarder leur retour pour servir la cause des camarades en détresse. Pourtant ils n'avaient pris avec eux que très peu de vivres, et ils avaient chez eux des affaires personnelles urgentes à régler.

Ajoutons qu'ils durent rester plusieurs jours à Alexandrovsk et qu'ils remplirent leur tâche avec succès. On trouva de la paille et on arriva à organiser rapidement un service médical de fortune.

Un autre délégué se leva.

– Camarades, déclara-t-il, je dois vous parler d'une autre affaire également inquiétante. Nous avons appris que certaines frictions ont lieu entre la population civile et les services de l'Armée insur-

rectionnelle. On nous a rapporté, notamment, qu'il existe à l'armée un service de contre-espionnage qui se permet des actes arbitraires et incontrôlables – dont certains très graves – un peu à la manière de la Tchéka bolcheviste: des perquisitions, des arrestations, même des tortures et des exécutions. Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans ces rumeurs. Mais des plaintes nous sont parvenues qui paraissent sérieuses. Il serait déshonorant et périlleux pour notre armée de s'engager sur ce chemin. Ce serait un grave préjudice – même un danger – pour toute notre cause. Nous ne voulons nullement nous mêler des affaires d'ordre purement militaire. Mais nous avons le devoir de nous opposer aux abus et aux excès s'ils existent réellement. Car ces excès dressent la population contre notre mouvement. C'est le Congrès qui, jouissant de la confiance et de l'estime générales de la population, a le devoir de faire une enquête approfondie sur ce point, d'établir la vérité, de prendre des mesures s'il y a lieu et de rassurer les gens. C'est notre Congrès qui, émanation vivante des intérêts du peuple laborieux, est en ce moment l'institution suprême de la région. Il est au-dessus de tout, car il représente ici le peuple laborieux lui-même. Je propose donc au Congrès de créer immédiatement une commission chargée de tirer au clair ces histoires et d'agir en conséquence.

Aussitôt, une commission de quelques délégués fut constituée à cet effet.

Notons en passant que jamais une pareille initiative des délégués du peuple laborieux n'eût été possible sous le régime bolcheviste et que toute cette activité du Congrès donnait les premières notions de la façon dont la nouvelle société naissante devrait fonctionner dès ses débuts si, vraiment, elle voulait progresser et se réaliser.

Ajoutons que les événements qui suivirent ne permirent pas à cette commission de mener son action jusqu'au bout. Les combats incessants, les déplacements de l'armée les tâches urgentes qui absorbaient tous les services de celle-ci, l'en empêchèrent. Nous reparlerons, d'ailleurs, de ce sujet un peu plus loin.

Un troisième délégué se leva.

– Camarades ! Puisque le Congrès est en train de réagir contre certaines défaillances et lacunes, permettez-moi de vous signaler encore un fait regrettable. Il n'est pas tellement important, mais il mérite quand même notre attention à cause de l'état d'esprit fâcheux dont il témoigne. Camarades, vous avez tous, certainement, lu l'avis collé depuis quelques jours aux murs de notre ville et portant la signature du camarade Klein, commandant militaire d'Alexandrovska. Par cet avis, le commandant Klein invite la population à ne pas abuser des boissons alcooliques, à s'abstenir et surtout à ne pas se montrer dans les rues en état d'ébriété. C'est très juste et très bien. La forme de l'avis n'a rien d'insultant ni de grossier, elle n'est nullement outragante ni autoritaire, et on ne pourrait qu'en féliciter le camarade Klein. Seulement, voilà, camarades: pas plus tard qu'avant-hier, une soirée populaire de musique, de danse et d'autres distractions eut lieu ici-même, dans cette maison où siège notre Congrès, là, dans la salle à côté; pas mal d'insurgés, de citoyens et de citoyennes y prirent part. Je m'empresse de vous dire que, jusque-là, on ne peut y voir absolument rien de répréhensible. La jeunesse s'amuse, se distrait, se délasse. C'est tout à fait humain et naturel. Mais voilà, camarades: on a bien bu à cette soirée. Beaucoup d'insurgés et de citoyens se sont saoulés copieusement. Pour vous en rendre compte, vous n'avez qu'à voir le nombre de bouteilles vides amoncelées tout près de vous, là, dans le couloir. (*Hilarité.*) Attention, camarades ! L'objet principal de mon intervention n'est pas là. On s'est amusé. On a bu, même on s'est saoulé. Bon ! Ce n'est pas tellement grave. Ce qui l'est davantage, c'est que l'un de ceux qui ont poussé la chose jusqu'à se saouler comme des cochons, fut... notre camarade Klein, un des commandants de l'armée, commandant militaire de la ville et signataire de l'excellent avis contre l'ivrognerie ! Camarades, il était ivre à tel point qu'il ne pouvait plus marcher et qu'on dut le charger sur une voiture pour le reconduire chez lui, au petit matin. Et, le long du chemin, il a fait du scandale, il a hurlé, il s'est débattu, etc. Alors, camarades, une question se pose: en rédigeant et en signant son avis le camarade Klein se croyait-il au-dessus de l'ensemble des citoyens, exempté de la bonne conduite qu'il prêchait à d'autres ?

Ne devait-il pas, au contraire, donner le premier le bon exemple ? À mon avis, il a commis une faute assez grave qu'il ne faudrait pas laisser sans suite.

Bien que l'inconduite de Klein fût, au fond, assez anodine et que les délégués prissent l'incident plutôt au comique, ils manifestèrent une certaine émotion. L'indignation à l'égard de Klein fut générale, car sa façon d'agir pouvait, en effet, être l'expression d'un état d'esprit blâmable: celui d'un « chef » qui se voit au-dessus de la « foule » et se croit tout permis.

– Il faut convoquer Klein sur-le-champ ! proposa-t-on.

– Qu'il vienne immédiatement s'expliquer devant le Congrès !

Aussitôt, on dépêcha trois ou quatre délégués auprès de Klein, avec la mission de l'amener ici.

Une demi-heure après, les délégués revinrent avec Klein.

J'étais fort curieux de savoir quelle serait son attitude.

Klein comptait parmi les meilleurs commandants de l'armée insurrectionnelle. Jeune, courageux, très énergique et combatif – au physique un grand gaillard bien bâti, à la figure dure et aux gestes guerriers – il se jetait toujours au plus chaud de la bataille et ne craignait rien ni personne. Il avait de nombreuses blessures. Estimé et aimé, aussi bien par ses collègues que par les simples combattants, il fut l'un de ceux qui détournèrent des bolcheviks et amenèrent à Makhno quelques régiments de l'armée rouge.

Issu d'une famille de paysans, d'origine allemande si je ne m'abuse, il avait une culture primitive.

Il savait que, dans toute circonstance, il serait vigoureusement soutenu et défendu et par ses collègues – les autres commandants – et par Makhno lui-même.

Aurait-il assez de conscience pour comprendre qu'un Congrès des délégués du peuple travailleur était au-dessus de lui, et de l'armée, et de Makhno ? Sentirait-il qu'un Congrès des travailleurs était l'institution suprême devant laquelle tous étaient responsables ? Comprendrait-il que les travailleurs et leurs Congrès étaient les maîtres, que l'armée, Makhno, etc., n'étaient que les serviteurs de la cause commune, tenus de rendre des comptes à tout instant au peuple laborieux et à ses organes ?

Telles étaient les questions qui préoccupaient mon esprit pendant que le Congrès attendait le retour de la mission.

Une telle conception des choses était tout à fait nouvelle. Les bolcheviks avaient tout fait pour l'effacer de l'esprit des masses. On voudrait voir, par exemple, un Congrès ouvrier en train de rappeler à l'ordre un commissaire ou un commandant de l'armée ! D'abord, c'était une chose absolument inconcevable, impossible. Mais même en supposant que, quelque part, un Congrès ouvrier eût osé le faire, avec quelle indignation, avec quelle désinvolture ce commissaire ou ce commandant aurait foncé sur le Congrès, en jouant, sur l'estrade, de ses armes et en étalant ses mérites ! « Comment ! se serait-il écrié, vous, simple ramassis d'ouvriers, vous avez le culot de demander des comptes à un commissaire, à un chef émérite, ayant à son actif des exploits, des blessures des citations, à un chef estimé, félicité, décoré ? Vous n'avez aucun droit de le faire ! Je ne suis responsable que devant mes supérieurs. Si vous avez quelque chose à me reprocher, adressez-vous à eux ! »

Ouvriers, obéissez à vos chefs !... Staline a toujours raison !

Klein ne serait-il pas tenté de tenir un langage semblable ? Serait-il sincèrement, profondément pénétré d'une tout autre situation et d'une tout autre « psychologie » ?

Bien sanglé dans son uniforme et bien armé, Klein monta à l'estrade. Il avait l'air un peu surpris et – me sembla-t-il – un peu gêné.

– Camarade Klein, s'adressa à lui le délégué « interpellateur », vous êtes bien le commandant militaire de notre ville ?

– Oui.

– C'est vous qui avez rédigé et fait afficher l'avis contre l'abus des boissons et l'état d'ébriété dans des lieux publics ?

– Oui, camarade. C'est moi.

– Dites, camarade Klein: comme citoyen de notre ville et même son commandant militaire, vous croyez-vous moralement obligé d'obéir à votre propre recommandation ou vous croyez-vous en marge et au-dessus de cet avis ?

Visiblement gêné et confondu, Klein fit quelques pas vers le bord de l'estrade et dit très sincèrement, d'une voix mal assurée:

– Camarades délégués, j'ai tort, je le sais. J'ai commis une faute en me saoulant l'autre jour d'une façon ignoble. Mais, écoutez-moi un peu et comprenez-moi. Je suis un combattant, un homme du front, un soldat, quoi ! Je ne suis pas un bureaucrate, moi. Je ne sais pas pourquoi on m'a foutu commandant de la ville, malgré mes protestations. Comme commandant, je n'ai absolument rien à foutre, moi, sinon rester toute la journée devant un bureau et signer des papiers. Ce n'est pas pour moi, ce boulot. Il me faut de l'action, le grand air, le front, les copains. Camarades, je m'ennuie ici à la mort. Et voilà pourquoi je me suis saoulé l'autre soir. Camarades, je voudrais bien racheter ma faute. Pour cela, vous n'avez qu'à demander qu'on me renvoie au front. Là, je pourrais rendre de véritables services. Tandis qu'ici, à ce maudit poste de commandant, je ne vous promets rien. Je ne peux pas m'y faire. C'est plus fort que moi. Qu'on trouve un autre homme à ma place, un homme capable de faire ce boulot. Pardonnez-moi, camarades, et qu'on m'envoie au front.

Les délégués le prièrent de sortir pour quelques instants. Il obéit docilement.

On délibéra sur son cas. Il était évident que sa conduite n'était pas due à une mentalité de chef vaniteux et orgueilleux. C'est tout ce qu'on voulait savoir. Le Congrès comprit très bien sa sincérité et ses raisons. On le rappela pour lui dire que le Congrès, tenant compte de ses explications, ne lui tenait pas rigueur de sa faute et ferait le nécessaire pour qu'il fût renvoyé au front.

Il remercia les délégués et partit très simplement, comme il était venu. Les délégués intervinrent en sa faveur et, quelques jours plus tard, il retourna sur le front.

À certains lecteurs, ces épisodes paraîtront peut-être insignifiants et indignes d'occuper tant de pages. Je me permets de leur dire que, du point de vue révolutionnaire, je les considère comme infiniment plus importants, plus suggestifs, et plus utiles, dans les moindres détails, que tous les discours de Lénine, de Trotsky et de Staline, prononcés avant, pendant et après la Révolution.

L'incident Klein fut le dernier. Quelques minutes après le Congrès termina ses travaux.

Mais qu'il me soit permis de raconter ici encore un tout petit épisode – personnel – qui eut lieu en dehors du Congrès lui-même.

À la sortie, je rencontrai Loubime, souriant, radieux.

– Vous ne pouvez pas vous imaginer, me dit-il, à quel point je suis satisfait. Vous m'avez certainement vu très affairé au cours du Congrès. Savez-vous ce que j'ai fait ? Je suis spécialisé dans la formation de groupes d'éclaireurs et de détachements spéciaux. Il y avait justement cette question dans l'ordre du jour. Eh bien pendant deux jours j'ai travaillé à la commission des délégués chargée de l'étudier et d'y apporter une solution utile. Je leur ai donné un bon coup de main. Ils m'ont félicité de mon travail. Et j'ai vraiment fait quelque chose de bon et de nécessaire. Je sais que cela va servir la cause. Je suis bien content...

– Loubime, lui dis-je, dites-moi très sincèrement: au cours de ce bon et utile travail, avez-vous pensé un seul instant à votre rôle *politique*? Vous êtes-vous rappelé votre qualité de membre d'un « parti politique » ? De responsable devant « votre parti », etc.? Votre travail utile ne fut-il pas, justement, un travail apolitique; concret, précis, travail de collaboration, de coopération, et non pas celui de « tête », de « direction qui s'impose », d'action gouvernementale ?

Loubime me regarda, pensif

– En tout cas, fit-il, le Congrès a été très beau, très réussi, je l'avoue...

– Voila, Loubime, conclus-je. Réfléchissez-y bien. Vous avez véritablement rempli votre rôle et fait de bon travail au moment même où vous avez lâché votre « emploi politique » et aidé, tout simplement, vos collègues en tant que camarade connaissant l'affaire. Croyez-le bien, c'est là tout le secret de la réussite du Congrès. Et c'est là aussi tout le secret de la réussite d'une révolution. C'est comme cela que tous les révolutionnaires devraient agir et partout, et sur le plan local, et sur une échelle plus vaste. Quand les révolutionnaires et les masses l'auront compris, la véritable victoire de la Révolution sera assurée.

Je n'ai plus jamais revu Loubime. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. S'il est en vie, je ne sais pas ce qu'il pense aujourd'hui. Je voudrais que ces lignes lui tombent sous les yeux... Et qu'il se rappelle...

LA DERNIÈRE VICTOIRE DES « MAKHNOVISTES » SUR LES DÉNIKINIENS. – LA PRISE D'EKATÉRINOSLAW. – Quelques jours après la fin du Congrès d'Alexandrovsk, les makhnovistes s'emparèrent définitivement de la ville d'Ekatérinoslaw. Mais on ne put rien organiser – ni même entreprendre – rien de positif dans cette ville. Les troupes de Dénikine, refoulées dans la ville, trouvèrent le moyen de se retrancher à proximité, sur la rive gauche du Dniéper. Malgré leurs efforts, les makhnovistes ne réussirent pas à les déloger. Journallement, pendant tout un mois, les dénikiens bombardèrent la ville, qui se trouvait sous le feu des batteries de leurs nombreux trains blindés. Chaque fois que la Commission de culture de l'Armée insurrectionnelle réussissait à convoquer une conférence des ouvriers de la ville, les dénikiens, parfaitement renseignés, augmentaient l'intensité du feu, lançant des projectiles en grand nombre, surtout sur les lieux où devait se tenir la séance. Aucun travail sérieux, aucune organisation méthodique n'étaient possibles. C'est à peine si l'on put tenir quelques meetings en ville et dans la banlieue.

L'un des arguments favoris des bolcheviks contre les makhnovistes est l'affirmation que les insurgés n'avaient rien fait, pendant le temps où ils étaient maîtres d'Ekatérinoslaw, pour apporter une organisation constructive dans la vie de cette ville. En disant cela, les bolcheviks cachent aux masses deux circonstances d'une importance capitale. D'abord, les makhnovistes n'ont jamais été les représentants d'un parti ni d'une autorité quelconques. À Ekatérinoslaw ils faisaient fonction d'un détachement révolutionnaire militaire, montant la garde pour la liberté de la cité. En cette qualité, *il ne leur appartenait point* d'entreprendre la réalisation du programme constructeur de la Révolution. Cette œuvre ne pouvait appartenir qu'aux masses laborieuses de l'endroit. L'armée makhnoviste pouvait, tout au plus, les y *aider* de son avis, de ses conseils, de son esprit d'initiative et de ses facultés d'organisation, ce qu'elle fit, d'ailleurs, autant que possible. Et, justement, les bolcheviks ne disent rien de la situation exceptionnelle où la ville se trouvait à ce moment. Pendant tout le temps que les makhnovistes y restèrent, elle fut non seulement en état de siège, mais effectivement assiégée.

Pas une heure ne se passait sans que des obus ne vinsent y éclater. C'est *cette* situation qui empêcha les ouvriers – et non l'armée makhnoviste – de se mettre sur-le-champ à organiser la vie d'après les principes de l'action libre.

Pour ce qui est de la fable selon laquelle les makhnovistes auraient déclaré aux cheminots venus demander des secours de n'avoir nul besoin de voies ferrées vu que la steppe et leurs bons chevaux leur suffisaient parfaitement, cette invention grossière fut lancée par les journaux de Dénikine en octobre 1919, et c'est à cette source que les bolcheviks allèrent la puiser pour la faire servir à leurs fins. – (P. Archinoff, *op. cit.*, p. 246.)

Cette fable fut ajoutée à d'autres légendes et calomnies répandues par les bolcheviks dans le but de compromettre le mouvement makhnoviste aux yeux des masses.

L'ÉPIDÉMIE. – L'ABANDON D'ÉKATÉRINOSLAW. – LE RETOUR DES BOLCHEVIKS EN UKRAINE. – LEUR NOUVEAU CONFLIT AVEC LES MAKHNOVISTES. – À partir du mois de novembre, une terrible épidémie de typhus exanthématique, qui envahit toute la Russie, ravagea l'Armée insurrectionnelle. *La moitié* des hommes étaient malades, et la proportion des décès était très élevée. Ce fut la raison principale pour laquelle les makhnovistes se virent obligés d'abandonner Ekaterinoslaw lorsque la ville fut attaquée, vers la fin novembre, par les forces principales de Dénikine battant en retraite vers la Crimée et talonnées par les bolcheviks.

Ayant quitté Ekaterinoslaw, les troupes makhnovistes se regroupèrent dans la région située entre les villes de Méliopol, Nicopol et Alexandrovsk.

C'est dans cette dernière ville que l'état-major makhnoviste fut rejoint, fin décembre 1919, par le haut commandement de plusieurs divisions de l'Armée Rouge descendues sur les traces de Dénikine.

Depuis quelque temps déjà, les makhnovistes s'attendaient à cet événement. Envisageant, dans les nouvelles conditions créées, non pas une collision mais une rencontre fraternelle, ils ne prirent aucune mesure de précaution.

La rencontre fut en tout point semblable à plusieurs autres qui la précédèrent, amicale – et même cordiale – en apparence; elle devait

réserver toutefois – et on s’y attendait – des surprises et des orages. Sans aucun doute, les bolcheviks se souvenaient avec amertume et rancune du coup que certains régiments makhnovistes leur avaient porté récemment, en quittant les rangs de leur armée et en emmenant avec eux plusieurs régiments rouges. Sans le moindre doute, également, ils ne pourraient tolérer longtemps la présence à leurs côtés d’une armée libre, ni le voisinage d’un mouvement indépendant, de toute une région qui ne reconnaissait pas leur autorité. Tôt ou tard, des conflits seraient inévitables. Et, à la première occasion, les bolcheviks n’hésiteraient pas à attaquer. Quant aux makhnovistes, se rendant plus ou moins compte de cette situation, et bien qu’ils fussent prêts à régler tous les différends éventuels pacifiquement et fraternellement, ils ne pouvaient se défaire d’un sentiment de méfiance.

Cependant, les soldats des deux armées se saluèrent amicalement, fraternellement. Un meeting commun eut lieu où les combattants des deux armées se tendirent la main et déclarèrent lutter de concert contre l’ennemi commun: le capitalisme et la contre-révolution. Quelques unités de l’Armée Rouge manifestèrent même l’intention de passer dans les rangs makhnovistes.

Huit jours après, l’Orage éclata.

Le « commandant de l’Armée insurrectionnelle » – Makhno – reçut l’ordre du Conseil Révolutionnaire Militaire du XIV^e corps de l’Armée Rouge de diriger l’Armée insurrectionnelle sur le front polonais.

Tous comprirent aussitôt qu’il s’agissait là d’un premier pas vers une nouvelle attaque contre les makhnovistes. En effet, l’ordre de partir pour le front polonais était un non-sens, pour plusieurs raisons. Avant tout, l’armée insurrectionnelle n’était subordonnée ni au XIV^e corps d’armée, ni à aucune autre unité militaire rouge. Le commandement rouge n’avait aucune qualité pour donner des ordres à l’Armée insurrectionnelle qui avait supporté seule tout le poids de la lutte contre la réaction en Ukraine. Ensuite, même si ce départ avait été fraternellement envisagé, il était matériellement impossible d’y donner suite, la moitié des hommes, presque tous les

commandants, les membres de l'état-major et Makhno lui-même étant alors malades. Enfin, la combativité et l'utilité révolutionnaires de l'Armée insurrectionnelle seraient certainement beaucoup plus grandes sur place, en Ukraine, que sur le front polonais où cette armée, placée dans une ambiance étrangère, inconnue, serait obligée de se battre pour des buts qu'elle ne connaissait pas.

C'est en ce sens que les makhnovistes répondirent à l'ordre commandement rouge, refusant net de l'exécuter.

Mais, des deux côtés, on savait parfaitement que la proposition comme la réponse étaient de la « pure diplomatie ». On savait de quoi il s'agissait en réalité.

Envoyer l'Armée insurrectionnelle sur le front polonais, cela signifiait couper net le nerf principal du mouvement révolutionnaire sur place. C'était justement ce que les bolcheviks cherchaient. Ils aspiraient à être les maîtres absolus de la région. Si l'Armée insurrectionnelle se soumettait, ils atteignaient leur but. En cas de refus, ils préparaient la riposte qui devait aboutir au même résultat. Les makhnovistes le savaient. Et ils se préparaient à parer le coup. Le reste n'était que « de la littérature ».

La riposte au refus ne se fit pas attendre. Mais les makhnovistes agirent les premiers et évitèrent ainsi des événements sanglants immédiats. En envoyant leur réponse, ils adressèrent, en même temps, un appel aux soldats de l'Armée Rouge, les engageant à ne pas être dupes des manœuvres provocatrices de leurs chefs. Ceci fait, ils levèrent le camp et se mirent en marche vers Goulai-Polé qui venait d'être évacué par les blancs et vivait sans aucune espèce d'autorité. Ils y arrivèrent sans encombre et sans accidents en cours de route. Pour l'instant, l'Armée Rouge ne s'opposa pas à ce mouvement. Seuls quelques détachements sans importance et quelques personnages isolés, restés en arrière du gros des troupes, furent faits prisonniers par les bolcheviks.

Quinze jours après, vers la mi-janvier 1920, les bolcheviks déclarèrent Makhno et les combattants de son armée hors la loi, pour leur refus de se rendre sur le front polonais.

LA DEUXIÈME ATTAQUE BOLCHEVISTE CONTRE LES MAKHNOVISTES.

– Le troisième acte du drame commença. Il dura neuf mois.

Il fut marqué par une lutte acharnée entre les makhnovistes et les autorités « communistes ». Nous n'allons pas en relater les péripéties. Bornons-nous à dire que, de part et d'autre, ce fut une lutte sans merci. Afin d'éviter une fraternisation éventuelle entre les soldats de l'Armée Rouge et les makhnovistes, le commandement bolcheviste lança contre ces derniers la division des tirailleurs lettons et des détachements chinois, c'est-à-dire des corps dont les contingents ne se rendaient nullement compte de la véritable essence de la Révolution russe, et se contentaient d'obéir aveuglément aux ordres des chefs.

Du côté bolcheviste, la lutte fut menée avec une fourberie et une sauvagerie inouïes.

Bien que les troupes rouges fussent dix fois plus nombreuses, les détachements de Makhno et Makhno lui-même, manœuvrant très habilement et aidés efficacement par la population se trouvaient constamment hors de leur portée. D'ailleurs, le haut commandement bolcheviste évitait sciemment la lutte franche et ouverte contre Makhno et son armée. Il préférait un autre genre de guerre.

À l'aide de nombreuses reconnaissances, l'Armée Rouge repérait méthodiquement les villages et les localités où les détachements makhnovistes étaient faibles ou inexistantes. Les troupes bolchevistes s'abattaient sur ces localités sans défense et les occupaient presque sans combat. Les bolcheviks parvinrent ainsi à s'établir solidement en plusieurs endroits et à arrêter le libre développement de la région, ébauché en 1919.

Partout où les bolcheviks s'installaient, ils déclenchaient « la guerre », non pas contre l'Armée insurrectionnelle, mais contre la population paysanne en général. Les arrestations et les exécutions en masse commençaient aussitôt. La répression dénikinienne pâlisait devant celle des bolcheviks.

En parlant de la lutte contre les insurgés, la presse communiste de l'époque avait coutume de citer les chiffres des makhnovistes défaits faits prisonniers et fusillés. Mais elle omettait de dire qu'il

s'agissait presque toujours non pas d'insurgés militants, appartenant à l'armée, mais de simples villageois convaincus ou seulement suspects de quelque sympathie pour les makhnovistes.

L'arrivée des soldats de l'Armée Rouge dans un village signifiait l'arrestation immédiate de nombreux paysans qui étaient ensuite emprisonnés et, pour la plupart, fusillés, soit comme insurgés makhnovistes, soit comme « otages ».

Le village de Goulaï-Polé passa maintes fois de main en main. Naturellement, il eut le plus souffrir des incursions réitérées des bolcheviks. Chaque survivant de ce village pourrait raconter des cas effrayants de la répression bolcheviste.

Notons en passant que, lors des premières incursions, Makhno – malade et sans connaissance faillit à maintes reprises tomber entre les mains de l'ennemi qui le cherchait. Il dut son salut – et aussi sa guérison – au dévouement sublime des paysans qui, souvent, se sacrifiaient volontairement cherchant à gagner du temps pour permettre de transporter le malade dans un endroit plus sûr.

D'après les calculs les plus modérés, plus de 200 000 paysans et ouvriers furent fusillés ou gravement mutilés par les autorités soviétiques en Ukraine, à cette époque. À peu près autant furent emprisonnés ou déportés dans le désert sibérien et ailleurs.

Naturellement, les makhnovistes ne pouvaient rester indifférents devant une déformation aussi monstrueuse de la Révolution. À la terreur des bolcheviks ils répondirent par des coups non moins durs. Ils appliquèrent aux bolcheviks tous les moyens et méthodes de guérillas qu'ils avaient pratiqués jadis, au moment de leur lutte contre l'hetman Skoropadsky.

Lorsque les makhnovistes s'emparaient – au cours d'une bataille ou par surprise – de nombreux prisonniers rouges, ils désarmaient les soldats et leur rendaient la liberté, sachant qu'on les envoyait au feu par contrainte. Ceux qui parmi les soldats, désiraient se joindre aux makhnovistes étaient reçus fraternellement. Mais quant aux chefs, aux commissaires et aux représentants du parti communiste en mission, ils étaient généralement passés au fil de l'épée, hormis les cas où les soldats demandaient leur grâce pour des raisons plausibles.

N'oublions pas que tous les makhnovistes, quels qu'ils fussent, dont les bolcheviks réussissaient à s'emparer, étaient invariablement fusillés sur-le-champ.

Les autorités soviétiques et leurs agents dépeignaient maintes fois les makhnovistes comme de vulgaires assassins sans pitié, comme des bandits sans foi ni loi. Elles publiaient de longues listes des soldats de l'Armée Rouge et des membres du parti communiste mis à mort par ces « criminels ». Mais elles se taisaient toujours sur le point essentiel, à savoir que ces victimes tombaient lors des combats engagés ou provoqués par les communistes eux-mêmes.

En réalité, on ne pouvait qu'admirer les sentiments de tact, de délicatesse, de discipline spontanée et d'honneur révolutionnaire dont les makhnovistes faisaient preuve à l'égard des soldats de l'Armée Rouge.

Mais quant aux chefs de cette armée et à « l'aristocratie » du parti communiste, les makhnovistes les considéraient comme les seuls et véritables auteurs de tous les maux et de toutes les horreurs dont le Pouvoir « soviétique » accablait le pays. C'étaient ces chefs qui avaient sciemment anéanti la liberté des travailleurs et fait de la région insurgée une plaie béante par où s'échappait le sang du peuple. C'est pourquoi ils agissaient envers eux sans pitié ni regards; les *chefs* étaient habituellement mis à mort aussitôt faits prisonniers.

L'un des grands soucis du gouvernement bolcheviste était de savoir Makhno en vie et de ne pas arriver à s'en saisir. Les bolcheviks étaient sûrs que supprimer Makhno équivaldrait à liquider le mouvement. Aussi, durant tout l'été de 1920, ils ne cessèrent de fomenter contre Makhno des attentats dont aucun ne réussit. Il existe une documentation concluante à ce sujet. Mais nous ne nous attarderons pas à ces « à-côté » personnels du mouvement.

Tout le long de l'année 1920 – et plus tard – les autorités soviétiques menèrent la lutte contre la Makhnovtchina, prétendant combattre *le banditisme*. Elles déployèrent une agitation intense pour en persuader le pays, adaptant à ce but leur presse et tous leurs moyens de propagande, soutenant à tout prix cette calomnie à l'intérieur et à l'extérieur du pays.

En même temps, de nombreuses divisions de tirailleurs et de cavalerie furent lancées contre les insurgés, dans le but de détruire le mouvement et de le pousser ainsi effectivement vers le gouffre du banditisme. Les makhnovistes prisonniers étaient impitoyablement mis à mort, leurs familles – pères, mères, épouses, parents – soumis à la torture ou tués, leurs biens pillés ou confisqués, leurs habitations dévastées. Tout cela se pratiquait sur une vaste échelle.

Il fallait avoir une volonté surhumaine et déployer des efforts héroïques pour que la vaste masse des insurgés, en face de toutes ces horreurs commises journellement par les autorités, gardât intactes ses positions rigoureusement révolutionnaires et ne sombrât vraiment, par exaspération, dans l'abîme du banditisme. Or, cette masse ne perdit pas un seul jour son courage. Elle ne baissa jamais son pavillon révolutionnaire. Elle resta jusqu'au bout fidèle à sa tâche.

Pour ceux qui eurent l'occasion de l'observer pendant cette période si dure, si pénible, ce spectacle fut un véritable miracle, démontrant combien profonde était la foi des masses laborieuses en la Révolution, combien puissant était leur dévouement à la cause dont l'idée les transportait. – (P Archinoff, *op. cit.*, pp. 273-274.)

À partir de l'été 1920, les makhnovistes eurent à soutenir la lutte, non seulement contre les détachements de l'Armée Rouge, mais contre tout le système bolcheviste, contre toutes les forces étatistes des bolcheviks en Russie et en Ukraine. Chaque jour, cette lutte s'intensifiait et s'amplifiait. Dans ces conditions, les troupes insurrectionnelles se voyaient parfois obligées – pour éviter la rencontre d'un ennemi trop supérieur en force – de s'éloigner de leur base et d'effectuer des marches forcées de 1 000 kilomètres et plus. Il leur arrivait de se replier tantôt vers le bassin du Donetz, tantôt dans les départements de Kharkov et de Poltava.

Ces pérégrinations involontaires furent largement mises à profit par les insurgés dans les buts de propagande chaque village où leurs troupes s'arrêtaient pour un jour où deux devenait un vaste auditoire makhnoviste.

Ajoutons que la situation exceptionnellement difficile de l'Armée insurrectionnelle ne l'empêcha pas de veiller au perfectionnement de son organisation.

Après la défaite de Dénikine et le retour des insurgés dans leur région, un « Conseil (Soviet) des insurgés révolutionnaires (makhnovistes) » fut créé. Il comprenait des délégués de toutes les

unités de l'armée et il fonctionnait assez régulièrement. Il s'occupait des questions qui ne concernaient pas les opérations militaires proprement dites.

En été 1920, dans les conditions particulièrement instables et pénibles où l'armée se trouvait à ce moment-là, une telle institution devint trop encombrante et incapable de fonctionner utilement. Elle fut remplacée par un conseil réduit, comprenant sept membres élus ou ratifiés par la masse des insurgés. Ce conseil se divisait en trois sections: celle des affaires et des opérations militaires, celle de l'organisation et du contrôle général et celle de l'instruction, de la propagande et de la culture.

L'OFFENSIVE DE WRANGEL – SA DÉFAITE

LES BOLCHEVIKS EN DANGER. – LEUR ENTENTE AVEC L'ARMÉE INSURRECTIONNELLE. – Passons au quatrième acte: l'expédition de Wrangel.

L'ex-officier tsariste baron Wrangel remplaça Dénikine à la tête du mouvement blanc. Dans les mêmes parages – en Crimée, en Caucase, dans les régions du Don et du Kouban – il s'efforça de rassembler et de regrouper les restes des troupes dénikinienne. Il y parvint avec succès. Alors il renforça ses troupes de base, grâce à plusieurs recrutements successifs et finit par mettre sur pied une armée bien charpentée et toute dévouée, la politique désastreuse des bolcheviks dressant contre eux des couches populaires de plus en plus vastes.

Wrangel commença à inquiéter sérieusement les bolcheviks dès le printemps 1920. Plus fin, plus rusé que son prédécesseurs il devint rapidement dangereux.

Dès le milieu de l'été, il commença à prendre nettement le dessus. Il avançait lentement, mais sûrement. Bientôt son avance constitua une menace grave pour tout le bassin du Donetz. Les bolcheviks étant fortement engagés – et éprouvant des revers – sur le front polonais, la Révolution tout entière se trouva à nouveau en danger.

Comme à l'époque de l'offensive de Dénikine, les makhnovistes décidèrent de combattre Wrangel dans la mesure de leurs forces et moyens. À plusieurs reprises, ils se portèrent contre lui. Mais, chaque fois, en plein combat, les troupes rouges les prenaient à revers, les obligeant à abandonner la ligne de feu et à se retirer.

En même temps, les autorités soviétiques ne cessaient de calomnier et de salir les makhnovistes. Ainsi, par exemple, tout en continuant à les traiter de « bandits » et de « défenseurs des koulaks », ils répandaient partout la fausse nouvelle d'une alliance entre Makhno et Wrangel, et le représentant plénipotentiaire du gouvernement

de Kharkov Yakovleff, n'hésita pas à déclarer, en séance plénière du Soviet d'Ekatérinoslaw, que le gouvernement avait des preuves écrites de cette alliance. Tous ces procédés étaient, pour eux, des « moyens de lutte politique ».

Les makhnovistes ne pouvaient rester indifférents à l'avance de plus en plus menaçante de Wrangel. Selon eux, il importait de le combattre sans retard, sans lui laisser le temps d'étendre et de consolider ses conquêtes. Mais que faire des communistes ? D'abord, ils empêchaient les makhnovistes d'agir. Ensuite leur dictature était tout aussi néfaste et hostile à la liberté des travailleurs que celle de Wrangel.

Après avoir examiné le problème sous toutes ses faces, le Conseil des insurgés et l'état-major de l'armée considérèrent que, vis-à-vis de la Révolution, Wrangel représentait malgré tout l'« ennemi n° 1 » et qu'il fallait essayer de s'entendre avec les bolcheviks.

La question étant portée ensuite devant la masse des insurgés, ceux-ci décidèrent, au cours d'un grand meeting, que l'anéantissement de Wrangel pouvait donner de grands résultats. L'Assemblée se rangea à l'avis du Conseil et de l'État-Major.

Il fut décidé de proposer aux communistes une suspension des hostilités entre eux et les makhnovistes afin d'écraser Wrangel de concert.

En juillet et en août, des dépêches en ce sens furent envoyées à Moscou et à Kharkov, au nom du Conseil et du commandant de l'Armée insurrectionnelle. Elles restèrent sans réponse. Les communistes continuaient leur campagne contre les makhnovistes, leur faisant la guerre et les abreuvant de calomnies.

Au mois de septembre, Ekatérinoslaw dut être abandonné par les communistes. Wrangel s'empara, presque sans résistance, de Berdiansk, d'Alexandrovsk, de Goulai-Polé, de Sinelnikovo, etc.

C'est alors seulement qu'une délégation plénipotentiaire du Comité Central du Parti Communiste, un certain Ivanoff en tête, se rendit à Starobelsk (région de Kharkov), où les makhnovistes campaient à ce moment-là, afin d'engager avec eux les pourparlers au sujet d'une action combinée contre Wrangel.

Ces pourparlers eurent lieu séance tenante, à Strarobelsk même. Ils aboutirent aux préliminaires d'un accord militaire et politique entre les makhnovistes et le pouvoir soviétique. Les clauses de ces préliminaires furent envoyées à Kharkov, afin d'y être définitivement rédigées et ratifiées.

À cet effet, et aussi pour entretenir des rapports suivis avec l'état-major bolcheviste, Boudanoff et Popoff partirent pour Kharkov.

Entre le 10 et le 15 décembre 1920, les clauses de l'accord furent rédigées définitivement et adoptées par les deux contractants.

Malgré notre souci d'abrégé, ce document historique doit être cité en entier. Sa teneur est fort suggestive. De plus, les événements qui suivirent la conclusion du pacte ne peuvent être compris ni appréciés à leur juste valeur qu'à condition de connaître, en tous leurs points, les dispositions de l'acte.

Convention de l'accord militaire et politique préliminaire entre le gouvernement soviétique de l'Ukraine et l'Armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste) de l'Ukraine.

Partie I. – Accord politique.

1. – Élargissement immédiat de tous les makhnovistes et anarchistes emprisonnés ou exilés sur les territoires des républiques soviétiques; cessation de toutes persécutions des makhnovistes et des anarchistes; seuls ceux qui mèneraient la lutte armée contre le gouvernement des Soviets ne seraient pas compris dans cette clause.

2. – Liberté entière pour tous les makhnovistes et anarchistes de toute expression publique et de toute propagande de leurs principes et idées, par la parole et par la presse, sauf toutefois l'appel au renversement violent du Pouvoir des Soviets, et à condition de respecter les dispositions de la censure militaire. Pour toutes sortes de publications, les makhnovistes et les anarchistes, en tant qu'organisations révolutionnaires reconnues par le gouvernement des Soviets, disposeront de l'appareil technique de l'État des Soviets, en se soumettant, naturellement, aux règlements techniques des publications.

3. – Libre participation aux élections aux Soviets; le droit pour les makhnovistes et les anarchistes d'y être élus. Libre participation à l'organisation du prochain cinquième Congrès panukrainien des Soviets, qui doit avoir lieu en décembre prochain.

Signé: Par mandat du gouvernement des Soviets de la République Socialiste Soviétique de l'Ukraine: *Yakovleff*. – Plénipotentiaires du Conseil et du commandement de l'Armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste) de l'Ukraine: *Kourilenko, Popoff*.

Partie II. – Accord militaire

1. – L'Armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste) de l'Ukraine fera partie des forces armées de la République connue armée de partisans, subordonnée, quant aux opérations, au commandement suprême de l'Armée Rouge. Elle gardera sa structure intérieure établie, sans avoir à adopter les bases et les principes d'organisation de l'Armée Rouge régulière.

2. – En passant à travers le territoire des Soviets, en se trouvant au front ou en traversant les fronts, l'Armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste) de l'Ukraine n'acceptera dans ses rangs ni détachements ni déserteurs de l'Armée Rouge.

Remarques:

a) Les unités de l'Armée Rouge ainsi que les soldats rouges isolés qui auraient rencontré, à l'arrière du front de Wrangel, l'Armée insurrectionnelle révolutionnaire et se seraient joints à elle, devront, en retrouvant l'Armée Rouge, retourner dans ses rangs;

b) Les partisans makhnovistes se trouvant à l'arrière du front de Wrangel, ainsi que tous les hommes se trouvant présentement dans les rangs de l'Armée insurrectionnelle, y resteront, même s'ils avaient été mobilisés auparavant par l'Armée Rouge.

3. – Dans le but d'anéantir l'ennemi commun – l'armée blanche – l'Armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste) de l'Ukraine mettra les masses travailleuses qui marchent avec elle au courant de l'accord conclu; elle invitera la population à cesser toute action hostile contre le Pouvoir des Soviets; de son côté, le gouvernement des Soviets fera publier immédiatement les clauses de l'accord conclu.

4. – Les familles des combattants de l'Armée insurrectionnelle (makhnoviste) habitant le territoire de la République des Soviets jouiront des mêmes droits que celles des soldats de l'Armée Rouge et seront munies, à cet effet, des documents nécessaires par le gouvernement soviétique de l'Ukraine.

Signé: Commandant du front Sud: *Frounzé*. – Membres du Conseil révolutionnaire du front Sud: *Béla Koun, Gousseff*. – Délégués plénipotentiaires du Conseil et du Commandement de l'Armée insurrectionnelle makhnoviste: *Kourilenko, Popoff*.

En plus des trois clauses susmentionnées de l'accord politique, les représentants du Conseil et du commandement de l'armée makhnoviste soumièrent au gouvernement des Soviets une quatrième clause particulière, ainsi conçue:

Quatrième clause de l'accord politique.

Un des éléments essentiels du mouvement makhnoviste étant la lutte pour l'autoadministration des travailleurs, l'Armée insurrectionnelle croit devoir insister sur le point suivant (le quatrième): dans la région où opérera l'armée makhnoviste, la population ouvrière et paysanne créera ses institutions libres pour l'auto-administration économique et politique, ces institutions seront autonomes et liées fédérativement par pactes – avec les organes gouvernementaux des Républiques Soviétiques.

Pratiquement, il s'agissait de réserver aux insurgés makhnovistes deux ou trois départements de l'Ukraine pour qu'ils pussent y réaliser en toute liberté leur expérience sociale, gardant des rapports fédératifs avec l'U.R.S.S.

Bien que cette clause spéciale ne fit pas corps avec le pacte signé, les makhnovistes y attachaient, naturellement, une très grande importance.

Détail curieux: après la conclusion du pacte avec les makhnovistes, les bolcheviks se virent dans l'obligation de déclarer, par la voix du « Commissariat principal de la Guerre », que Makhno ne s'était jamais trouvé en relations avec Wrangel, que les affirmations répandues à ce sujet par les autorités furent une erreur basée sur de fausses informations, etc. Ces déclarations furent publiées par le « Commissariat principal de la Guerre », sous le titre « Makhno et Wrangel », dans le *Prolétaire* et dans d'autres feuilles de Kharkov, vers le 20 octobre 1920.

Nous invitons le lecteur à examiner de près le texte de cet accord. Il y distinguera nettement deux tendances opposées: l'une, étatiste, défendant les privilèges et les prérogatives habituels de l'autorité; l'autre, *populaire* et *révolutionnaire*, défendant les revendications habituelles des masses subjuguées.

Il est extrêmement caractéristique que la première partie de l'accord – celle qui porte sur les clauses « politiques » et revendique les droits naturels des travailleurs – contienne uniquement les Thèses makhnovistes. Sous ce rapport, les autorités soviétiques eurent l'attitude classique de toutes les tyrannies: elles cherchèrent à limiter les revendications formulées par les makhnovistes, marchandant

sur tous les points, faisant tout leur possible pour réduire les droits du peuple laborieux, droits indispensables pour sa véritable liberté et inaliénables.

Sous divers prétextes, les autorités soviétiques retardèrent longtemps la publication de l'accord conclu.

Les makhnovistes y virent un signe qui n'augurait rien de bon.

Se rendant compte du manque de franchise des autorités soviétiques, ils déclarèrent fermement que tant que l'accord n'aurait pas été publié, l'Armée insurrectionnelle ne pourrait agir suivant ses clauses.

Ce ne fut qu'après cette pression directe que le gouvernement des Soviets se décida enfin à publier le texte de l'accord conclu. Mais il ne le fit pas en entier, en une seule fois. Il en publia d'abord la partie II (accord militaire), puis, après un intervalle, la partie I (accord politique). Le véritable sens du pacte en fut obscurci. La plupart des lecteurs ne le saisirent certainement pas, et c'est ce que le gouvernement bolcheviste chercha.

Quant à la clause politique spéciale (la quatrième), les autorités ukrainiennes la séparèrent de l'accord, prétendant qu'il fallait conférer spécialement à ce sujet avec Moscou.

LA PREMIÈRE DÉFAITE DE WRANGEL PAR LES MAKHNOVISTES. – SA DÉBÂCLE DÉFINITIVE.

Entre le 15 et le 20 octobre, l'armée makhnoviste se mit en marche pour attaquer Wrangel.

La ligne de bataille s'étendit de Sinelnikovo à Alexandrovsk-Pologui-Berdiansk. La direction prise fut celle de Pérékop*.

Dès les premiers combats, entre Pologui et la ville d'Orékhov, une partie importante des troupes de Wrangel, commandée par le général Drozdoff, fut battue et 4 000 soldats furent faits prisonniers**.

* *Pérékop* : isthme très étroit – et très accidenté – qui relie la presqu'île de Crimée au continent.

** C'est à ce moment-là que Makhno exigea par télégramme, la mise en liberté immédiate de Tchoubenko et la mienné – j'avais été emprisonné fin décembre 1919 – et que les bolcheviks me vantèrent les qualités combattives de l'armée makhnoviste.

Trois semaines après, la région était libérée des troupes de Wrangel. Elles se replièrent vers la Crimée.

Au début de novembre, les makhnovistes, conjointement avec l'Armée Rouge, se trouvaient déjà devant Pérékop.

Quelques jours plus tard, l'Armée Rouge ayant bloqué Pérékop, une partie des troupes makhnovistes, suivant les ordres de l'état-major, passa à une trentaine de kilomètres à gauche de l'isthme et s'engagea sur les glaces du détroit de Sivach, gelé à cette époque. La cavalerie, commandée par Martchenko (paysan anarchiste, originaire de Goulaï-Polé), marchait en tête, suivie du régiment de mitrailleurs, sous les ordres de Kojine (paysan révolutionnaire, commandant de très grande valeur). La traversée se fit sous le feu violent et continu de l'ennemi. Elle coûta beaucoup de vies. Mais la hardiesse et la persévérance des assaillants finirent par briser la résistance des troupes de Wrangel. Elles prirent la fuite. Alors, une autre armée makhnoviste, celle de Crimée, sous les ordres de Simon Karetnik (un autre paysan anarchiste de Goulaï-Polé), se dirigea droit sur Simféropol qui fut enlevé d'assaut, le 13 et le 14 novembre. En même temps, l'Armée Rouge forçait Pérékop.

Il est incontestable qu'ayant pénétré en Crimée par Sivach, les makhnovistes contribuèrent puissamment à la prise de l'isthme de Pérékop, réputé imprenable, en obligeant Wrangel à se retirer au fond de la presqu'île de Crimée pour ne pas être cerné dans les gorges de Pérékop.

L'entreprise de Wrangel prit fin. Les débris de ses troupes s'embarquèrent en toute hâte sur le littoral sud de la Crimée et partirent pour l'étranger.

NOUVELLES TENTATIVES D'UN TRAVAIL CONSTRUCTIF DANS LA RÉGION INSURGÉE. – Nous avons dit plus haut que, depuis l'abandon d'Ekatérinoslaw et le second conflit avec les bolcheviks, suivi de l'expédition de Wrangel, les événements d'ordre militaire empêchèrent de nouveau toute activité créatrice des masses laborieuses dans la région insurgée. Nous devons, cependant, faire une exception pour le village de Goulaï-Polé.

Remarquons, à ce propos, que tout en étant porté comme village, Goulaï-Polé est plutôt une ville, et même une ville assez importante. Certes, à l'époque dont il s'agit, sa population se composait presque uniquement de paysans. Mais elle comptait 20 000 ou 30 000 habitants. Le village avait plusieurs écoles primaires et deux lycées. Sa vie était intense, et la mentalité de la population fort avancée. Des intellectuels – instituteurs, professeurs et autres – y étaient établis depuis longtemps.

Bien que, pendant les luttes acharnées contre Dénikine, contre les bolcheviks et contre Wrangel, Goulaï-Polé passât plusieurs fois de mains en mains; bien que, d'autre part, le gouvernement soviétique, à l'encontre de l'accord conclu, maintînt un semi-blocus de la région et mis tant qu'il put des bâtons dans les roues pour empêcher la libre activité des travailleurs, le noyau actif des makhnovistes, demeuré à Goulaï-Polé, poursuivit très énergiquement son œuvre constructive, avec l'aide et le concours enthousiastes de la population entière.

Avant tout, on s'occupa de l'organisation d'un Soviet local libre des travailleurs. Ce Soviet devait mettre sur pied les fondements de la vie nouvelle – économique et sociale de la région, vie basée sur les principes de la liberté et de l'égalité, exempte de toute autorité « politique ». Les habitants de Goulaï-Polé organisèrent à cet effet plusieurs réunions préliminaires et finirent par créer un Soviet qui fonctionna pendant quelques semaines. Il fut détruit plus tard par les bolcheviks.

En même temps, le Conseil des insurgés élaborait et éditait les « Statuts fondamentaux du Soviet Libre » (à titre de projet).

D'autre part, on se consacra activement à l'œuvre d'instruction scolaire et d'éducation publique. Cette œuvre s'imposait de toute urgence, les incursions répétées des diverses armées ayant eu une répercussion néfaste dans le domaine de l'enseignement. Les instituteurs, ne recevant depuis longtemps aucune rémunération, s'étaient dispersés de tous côtés. Les bâtiments scolaires étaient abandonnés.

Dès que les circonstances le permirent, les makhnovistes et toute la population de Goulaï-Polé s'adonnèrent à la tâche de faire renaître l'œuvre éducative.

Ce qui mérite surtout notre attention, ce sont les idées maîtresses sur lesquelles les initiateurs basèrent cette œuvre.

1° Ce sont *les travailleurs eux-mêmes* qui doivent veiller à la bonne marche de l'instruction et de l'éducation de la jeune génération laborieuse;

2° L'école doit être non seulement une source de connaissances indispensables, mais aussi, à titre égal, un moyen de formation *de l'homme conscient et libre*, capable de lutter pour une vraie société humaine, d'y vivre et d'y agir;

3° Pour qu'elle puisse remplir ces deux conditions, l'école doit être indépendante, donc séparée de l'Église *et de l'état*.

4° L'enseignement et l'éducation de la jeunesse doivent être l'œuvre de ceux qui y sont portés par leurs dispositions, leurs aptitudes, leurs connaissances et autres qualités indispensables en cette matière. Naturellement, cette œuvre sera placée sous le contrôle effectif et vigilant des travailleurs.

Il y avait, à Goulaï-Polé, quelques intellectuels partisans des principes de l'École libre de Francisco Ferrer*. Sous leur impulsion, un vif mouvement se produisit et aboutit rapidement à une ébauche très intéressante d'une vaste entreprise d'éducation.

Les paysans et les ouvriers se chargèrent de l'entretien du personnel pédagogique nécessaire pour toutes les écoles du village et des environs.

Une commission mixte – composée de paysans, d'ouvriers et d'instituteurs – fut créée et chargée de pourvoir à tous les besoins, tant économiques que pédagogiques, de la vie scolaire.

La commission élaborait, en un temps record, un plan d'enseignement libre, inspiré par les idées de Francisco Ferrer.

En même temps, des cours spéciaux pour adultes furent organisés.

* *Francisco Ferrer*, célèbre libre-penseur espagnol, fondateur d'un système d'enseignement et d'éducation libres. Objet d'une haine farouche de la part de l'Église catholique, il fut accusé faussement, sur l'instigation de celle-ci, d'avoir pris part à des complots révolutionnaires et périt fusillé en 1909. Son exécution provoqua de vastes mouvements de protestation dans le monde entier. Francisco Ferrer se disait anarchiste.

Des cours de notions « politiques » – ou plutôt sociales et idéologiques – commencèrent à fonctionner.

Beaucoup de personnes qui, jadis, avaient abandonné leur activité dans l'enseignement et même quitté Goulaï-Polé, mises au courant de la reprise, retournèrent à leur poste. Quelques spécialistes, qui habitaient ailleurs, vinrent au village pour y prendre part.

Ainsi l'œuvre d'éducation reprit sur des bases nouvelles.

Notons aussi le retour des représentations théâtrales, inspirées d'idées nouvelles et de réalisations fort intéressantes.

Tout cet élan créateur des masses fut brisé brutalement par une nouvelle et foudroyante attaque bolcheviste, déclenchée sur toute l'étendue de l'Ukraine, *le 26 novembre 1920*.

Ce fut le cinquième et dernier acte du drame.

LA TRAHISON DES BOLCHEVIKS. – LEUR TROISIÈME ET SUPRÊME ATTAQUE CONTRE LA MAKHNOVTCHINA. – Après tout ce qui s'était passé, personne parmi les makhnovistes ne croyait à la loyauté révolutionnaire des bolcheviks. On savait que seul le danger de l'offensive de Wrangel les avait obligés à traiter avec Makhno. Et on avait la certitude qu'une fois ce danger écarté, le gouvernement soviétique ne tarderait pas à entreprendre une nouvelle campagne contre la Makhnovtchina, sous un prétexte quelconque. Personne ne croyait ni à la solidité ni à la durée du pacte. Mais, généralement, on supposait que la bonne entente allait se maintenir pendant trois ou quatre mois, et on espérait mettre à profit ce laps de temps pour déployer une énergique propagande en faveur des idées et du mouvement makhnovistes et libertaires.

Ce dernier espoir fut déçu.

Déjà la façon dont le gouvernement bolcheviste appliquait les clauses de l'accord était significative et suspecte. Il ne pensait nullement à remplir les conventions honnêtement, effectivement. Il ne relâchait les makhnovistes et les anarchistes emprisonnés qu'au compte-gouttes. Il continuait à empêcher, par tous les moyens, l'activité idéologique des militants libertaires.

Absorbés par leur tâche militaire, les makhnovistes – pour l’instant – ne pouvaient se préoccuper de cette situation anormale.

Cependant, une certaine activité anarchiste renaquit en Ukraine. Une certaine propagande put reprendre. Quelques journaux repa-
rurent.

L’intérêt et les sympathies de la population laborieuse pour les idées et le mouvement libertaires dépassèrent toutes les prévisions. Sortant de prison – à Moscou – et rentré en Ukraine, je fus surpris de voir une véritable foule remplir notre local à Kharkov, tous les soirs et à chaque conférence annoncée. Chaque fois, nous étions obligés de refuser l’entrée à des centaines de personnes. Et, malgré le froid déjà intense à cette époque, beaucoup de gens stationnaient dehors, prêtant l’oreille à chaque parole du conférencier, à travers la porte entrouverte.

Bientôt, les rangs des anarchistes ukrainiens furent grossis de quelques militants venus de la Grande Russie où les bolcheviks ne tenaient presque aucun compte de l’accord conclu avec Makhno.

Tous les jours, le mouvement reprenait de l’ampleur.

Cet état de choses ne fit que hâter la réaction des bolcheviks, absolument furieux d’un tel succès.

Les makhnovistes comptaient beaucoup sur les effets de la fameuse « quatrième clause » de l’accord politique. Ils insistaient particulièrement sur l’urgence qu’il y avait à l’examiner et à prendre une décision. Car ils étaient surtout pressés d’obtenir que les bolcheviks reconnussent le droit d’autoadministration (« self government ») économique et sociale des ouvriers et des paysans.

Les représentants de la Makhnovtchina exigeaient que les autorités soviétiques choisissent entre deux éventualités: ou bien signer l’article en question ou bien expliquer franchement pourquoi ils s’y opposaient

Peu à peu, c’est sur cette question que se concentra la propagande anarchiste. Vers le milieu du mois de novembre, cette « quatrième clause » attirait partout l’attention publique et promettait de prendre, à l’avenir, une importance capitale. Mais c’est précisément

cette clause qui apparaissait aux yeux des bolcheviks comme absolument inadmissible.

C'est vers cette époque qu'un Congrès anarchiste fut projeté à Kharkov pour établir le mode d'activité libertaire dans les nouvelles conditions créées.

C'est vers la même époque que l'aventure de Wrangel put être considérée comme définitivement liquidée.

Et c'est vers la même époque que Lénine commença à préparer sournoisement une nouvelle attaque contre les makhnovistes et les anarchistes et qu'il finit par envoyer, coup sur coup, ses fameux télégrammes secrets, dont les anarchistes furent prévenus trop tard, par l'intermédiaire d'un télégraphiste sympathisant.

Aussitôt que la dépêche de Simon Karetnik – annonçant qu'il se trouvait avec les troupes insurrectionnelles en Crimée et se dirigeait vers Simféropol – eut été transmise à Gouläi-Polé, l'aide de camp de Makhno, Grégoire Vassilevsky, s'écria: « C'est la fin de l'accord ! Je parie à discrétion que, dans huit jours, les bolcheviks seront sur notre dos ! » Ceci fut dit le 15 ou le 16 novembre. Et, le 26 du même mois, les bolcheviks attaquèrent traîtreusement l'état-major et les troupes makhnovistes en Crimée; ils se jetèrent en même temps sur Gouläi-Polé; ils s'emparèrent des représentants makhnovistes à Kharkov, y saccagèrent toutes les organisations libertaires récemment rétablies et emprisonnèrent tous les anarchistes, dont plusieurs venus au Congrès. Ils procédèrent de la même manière à travers toute l'Ukraine. – (P. Archinoff, op. cit., pp. 297-298.)

LA TROISIÈME ET DERNIÈRE GUERRE DES BOLCHEVIKS CONTRE LES MAKHNOVISTES ET LES ANARCHISTES

ÉCRASEMENT DE L'ARMÉE INSURRECTIONNELLE

Ainsi débuta la troisième guerre et dernière guerre des bolcheviks contre les makhnovistes, les anarchistes et les masses laborieuses en Ukraine, guerre qui se termina – après neuf mois de lutte inégale et implacable – par l'écrasement militaire du mouvement libre.

Une fois de plus, la force brutale, basée sur la tromperie et l'imposture, l'emporta.

Apportons à ce dernier acte quelques détails et précisions.

Naturellement, le gouvernement bolcheviste ne tarda pas à fournir des explications de son coup de Jarnac.

Il prétendit que les makhnovistes et les anarchistes étaient en train de préparer un complot et une vaste insurrection contre le gouvernement des Soviets; il accusa Makhno d'avoir refusé de se rendre sur le front caucasien et d'avoir opéré une levée de troupes parmi les paysans afin de former une armée contre les autorités soviétique; il affirma qu'au lieu de combattre Wrangel en Crimée, les makhnovistes y étaient occupés à guerroyer contre les arrières-gardes de l'Armée Rouge, etc.

Il va sans dire que toutes ces explications étaient plus mensongères les unes que les autres. Mais à force de les répéter, face au silence forcé des makhnovistes et des anarchistes, les bolcheviks réussirent à les faire croire à beaucoup de monde, à l'étranger et en U.R.S.S.

Plusieurs faits nous permettront de rétablir la vérité.

1. – Le 23 novembre 1920, les makhnovistes arrêtaient à Pologui et à Goulaï-Polé neuf espions bolchevistes appartenant à la 42^e division de tirailleurs de l'Armée Rouge, qui avouèrent avoir été envoyés à Goulaï-Polé par le chef du service de contre-espionnage afin d'obtenir des précisions sur les domiciles de Makhno, des membres

de l'état-major, des commandants des troupes insurrectionnelles et des membres du Conseil. Après quoi, ils devaient rester discrètement à Goulai-Polé pour y attendre l'arrivée de l'Armée Rouge et indiquer alors, sur-le-champ, où se trouvaient les personnes en question. Au cas où l'arrivée à l'improviste de l'Armée Rouge obligerait ces personnes à courir d'un endroit à un autre pour se cacher, ces espions devaient se mettre à leurs trousses, sans les perdre de vue. Les espions déparèrent qu'il fallait s'attendre à une attaque contre Goulai-Polé vers le 24 au 24 novembre.

Le Conseil des insurgés révolutionnaires et le commandant de l'armée envoyèrent alors à Rakovsky, président du Conseil des commissaires du peuple de l'Ukraine à l'époque, et aussi au Conseil Révolutionnaire Militaire de Kharkov, une communication détaillée sur ce complot exigeant: 1 d'arrêter immédiatement et de traduire devant le conseil de guerre le chef de la 42^e division et les autres personnages ayant trempé dans le complot; 2 d'interdire aux détachements rouges de traverser Goulai-Polé, Pologui, Malaïa-Tokmatchka et Tourkénovka afin de prévenir tout événement fâcheux.

La réponse du gouvernement de Kharkov fut la suivante: « Le prétendu « complot » ne saurait être qu'un simple malentendu. Néanmoins, les autorités soviétiques, désireuses d'éclaircir l'affaire, le remettent entre les mains d'une commission spéciale et proposent à l'état-major de l'armée makhnoviste d'y déléguer deux membres pour prendre part aux travaux de cette commission ».

Cette réponse fut transmise par fil direct, de Kharkov à Goulai-Polé, le 25 novembre.

Le lendemain matin, P. Rybine, secrétaire du Conseil des insurgés révolutionnaires, traita à nouveau de cette question et de tous les points litigieux avec Kharkov, par fil direct. Les autorités bolchevistes de Kharkov lui affirmèrent que l'affaire de la 42^e division serait certainement réglée à l'entière satisfaction des makhnovistes, et elles ajoutèrent que la clause n° 4 de l'accord politique était elle aussi en train d'être résolue à l'amiable, d'une façon heureuse.

Cette conversation avec Rybine eut lieu à 9 heures du matin, le 26 novembre. Or, six heures auparavant, au milieu de la nuit, les

représentants des makhnovistes à Kharkov furent saisis, de même que tous les anarchistes se trouvant à Kharkov et ailleurs.

Exactement deux heures après la conversation de Rybine par fil direct, Goulaï-Polé fut investi de tous côtés par les troupes rouges et soumis à un bombardement acharné.

Le même jour et à la même heure, l'armée makhnoviste de Crimée fut attaquée. Là, les bolcheviks réussirent à s'emparer – par ruse – de tous les membres de l'état-major de cette armée ainsi que de son commandant, Simon Karetnik, et les mirent à mort tous, sans exception.

2. – Me trouvant à Kharkov avec des représentants de l'armée makhnoviste et ne sachant rien de ce qui se tramait ainsi contre nous, je fus chargé, le 25 novembre, d'aller trouver Rakovsky pour apprendre de sa bouche où l'on en était, exactement, avec la clause n° 4 de l'accord.

Rakovsky me reçut très cordialement. Il m'invita à prendre place dans son bureau de travail. Lui-même, confortablement installé dans un engageant fauteuil et jouant nonchalamment avec un beau coupe-papier, m'affirma, sourire aux lèvres, que les pourparlers entre Kharkov et Moscou au sujet de la clause n° 4 étaient sur le point d'aboutir, qu'il y avait tout lieu de s'attendre à une solution heureuse et que celle-ci n'était plus qu'une question de jours.

Or, au moment même où il me parlait ainsi, l'ordre de déclencher l'« affaire » contre les anarchistes et les makhnovistes se trouvait dans le tiroir du bureau devant lequel nous étions assis.

Le même soir, j'eus à faire une conférence sur l'anarchisme à l'Institut agricole de Kharkov. La salle était pleine à craquer et la conférence prit fin très tard, vers une heure du matin. Rentré chez moi, je travaillai encore à mettre au point un article pour notre journal et je me couchai vers 2 heures et demie. À peine endormi, je fus réveillé par un vacarme significatif: coups de feu, cliquetis d'armes, bruit de bottes dans l'escalier, coups de poing aux portes, cris et injures. Je compris. J'eus tout juste le temps de m'habiller. On frappa furieusement à la porte de ma chambre: « Ouvre ou nous enfonçons la porte ! » Aussitôt le verrou tiré, je fus brutalement saisi, emmené

et jeté dans un sous-sol ou nous étions déjà quelques dizaines. La « clause n° 4 » trouvait ainsi une « solution heureuse ».

3. – Le lendemain de l'attaque contre Goulaï-Polé, le 27 novembre, les makhnovistes trouvèrent sur les prisonniers faits sur l'Armée Rouge des proclamations intitulées: « En avant contre Makhno ! » et « Mort à la Makhnovtchina ! », publiées par la section politique de la IV^e armée, sans date. Les prisonniers dirent avoir reçu ces proclamations le 15 ou le 16 du mois. Elles contenaient un appel à la lutte contre Makhno, accusé d'avoir enfreint les clauses de l'accord politique et militaire, d'avoir refusé de se rendre sur le front caucasien, d'avoir provoqué un soulèvement contre le Pouvoir soviétique, etc.

Cela prouve que toutes ces accusations furent fabriquées et mises sous presse à l'avance, à l'époque où l'armée insurrectionnelle était encore en train de se frayer un chemin vers la Crimée et d'occuper Simféropol, et où les représentants makhnovistes travaillaient tranquillement, d'accord avec les autorités soviétiques, à Kharkov et ailleurs.

4. – Dans le courant des mois d'octobre et novembre 1920, c'est-à-dire à l'époque où l'accord politique et militaire entre les makhnovistes et les bolcheviks était en voie de négociation et venait d'être conclu, deux tentatives ourdies par les bolcheviks pour assassiner Makhno, par l'intermédiaire de mercenaires, furent déjouées par les makhnovistes.

Il est évident que toute cette vaste opération dut être soigneusement préparée, et que son élaboration exigea une quinzaine de jours au moins.

Ils s'agissait, dans toute cette entreprise – que les bolcheviks voulaient décisive – non pas seulement d'une simple attaque traîtresse contre les makhnovistes, mais d'une machination élaborée minutieusement, dans tous ses détails. On prévint même les moyens d'endormir la vigilance des makhnovistes, de les induire en erreur par de fausses allégations de sécurité, par des promesses mensongères, etc. Incontestablement, tous ces préparatifs demandèrent un temps plus ou moins long.

Telle est la vérité sur la rupture du pacte entre les makhnovistes et le Pouvoir des Soviets.

Cette vérité est d'ailleurs confirmée par certains documents de provenance soviétique.

Citons l'ordre de Frounzé, commandant le front Sud à l'époque. Ce document suffit pour démontrer la trahison des bolcheviks et réduire à néant tous leurs mensonges et subterfuges :

*Ordre au camarade Makhno, commandant de l'Armée insurrectionnelle.
Copie aux commandants des armées du front Sud. N° 00149. Fait à l'État-Major.
Mélitopol, le 23 novembre 1920.*

En raison de la cessation des hostilités contre Wrangel et vu sa défaite complète, le Conseil Révolutionnaire Militaire du front Sud estime que la tâche de l'armée des partisans est terminée. Il propose donc au Conseil Révolutionnaire Militaire de l'Armée insurrectionnelle de se mettre incontinent à l'œuvre pour transformer les détachements insurrectionnels de partisans en unités militaires régulières faisant partie de l'Armée Rouge.

Il n'y a plus de raison pour que l'Armée insurrectionnelle continue d'exister comme telle. Au contraire, l'existence à côté de l'Armée Rouge de ces détachements d'une organisation particulière, poursuivant des buts spéciaux, produit des effets absolument inadmissibles*. C'est pourquoi le Conseil Révolutionnaire Militaire du front Sud prescrit au Conseil Révolutionnaire Militaire de l'Armée insurrectionnelle ce qui suit :

* Frounzé cite plusieurs cas où les soldats de l'Armée Rouge auraient été désarmés et même tués *par les makhnovistes*. Or, tous les cas dont il parle furent examinés de près par lui-même, par Rakovsky et par les représentants des makhnovistes, à Kharkov. Il fut établi d'une façon incontestable : 1° que l'armée makhnoviste n'avait été pour rien dans ces méfaits ; 2° que si des actes hostiles à l'égard de l'armée furent commis par certains détachements militaires *ne faisant pas partie de l'armée makhnoviste*, cela venait surtout de ce que les autorités soviétiques avaient négligé de publier, en temps opportun et d'une manière intelligible, leur accord avec les insurgés. En effet, on savait que de nombreux détachements militaires isolés, non incorporés à l'armée makhnoviste (nous serons obligés de revenir sur ce sujet un peu plus loin dans un autre ordre d'idées), opéraient ça et là en Ukraine. La plupart de ces détachements tout en agissant à leur gré, prêtaient l'oreille, néanmoins, à l'opinion et à l'attitude de l'Armée insurrectionnelle. Ils auraient certainement cessé toute hostilité contre les autorités et les armées soviétiques s'ils avaient eu connaissance de l'accord conclu avec les makhnovistes.

Frounzé cherche à justifier son ordre à la manière des jésuites, avec des arguments plausibles en apparence, mais faux en réalité. Car, il ne peut avouer le seul argument vrai : le désir des bolcheviks de se débarrasser définitivement de l'armée et du mouvement makhnovistes, du moment que le Pouvoir bolcheviste n'avait plus besoin de l'Armée insurrectionnelle. S'il l'avouait, il lui faudrait en donner les raisons. Mais alors les mensonges du gouvernement et son attitude véritable à l'égard des masses laborieuses seraient dévoilés. Cette nécessité de *cacher en peuple la vraie raison de la rupture* est le meilleur aveu, la meilleure preuve de l'esprit antipopulaire, antisocial et antirévolutionnaire de toute la « politique » bolcheviste. Si cette attitude et cette politique étaient loyales et justes, pourquoi cherchait-on à donner le change ?

1. Toutes les unités de l'ancienne armée insurrectionnelle se trouvant présentement en Crimée devront être incorporées immédiatement à la IV^e armée soviétique. C'est le Conseil Révolutionnaire Militaire qui aura à s'occuper de leur transformation.

2. La section des formations militaires de Goulaï-Polé devra être liquidée. Les combattants seront répartis parmi les détachements de réserve, conformément aux indications du commandant de cette partie de l'armée.

3. Le Conseil Révolutionnaire Militaire de l'Armée insurrectionnelle devra prendre toutes les mesures nécessaires pour expliquer aux combattants la nécessité de ces transformations.

Signé: *M. Frounzé*, commandant en chef du front Sud; *Smilga*, membre du Conseil Révolutionnaire Militaire; Karatyguine, chef de l'État-Major.

Que le lecteur se rappelle l'histoire de l'accord entre le gouvernement soviétique et les makhnovistes.

La signature du pacte fut précédée de pourparlers entre les plénipotentiaires makhnovistes et une délégation bolcheviste présidée par le communiste Ivanoff, venue spécialement à cet effet au camp des makhnovistes, à Starobelsk. Ces pourparlers furent continués à Kharkov où les représentants makhnovistes travaillèrent pendant trois semaines avec les bolcheviks pour mener à bonne fin la conclusion du pacte. Chaque article en fut soigneusement examiné et débattu par les deux parties.

La rédaction définitive de cet accord fut approuvée par les deux parties, c'est-à-dire par le *gouvernement des Soviets et la région des insurgés révolutionnaires* en la personne du Conseil des insurgés révolutionnaires de l'Ukraine. Elle fut scellée des signatures respectives.

D'après le sens même de cet accord, aucun de ses articles ne pouvait être suspendu ni modifié sans une entente préalable des parties contractantes.

Or, l'ordre de Frounzé supprimait non seulement l'article premier de l'accord militaire, mais tout simplement l'accord en entier.

L'ordre de Frounzé prouve que l'accord ne fut jamais pris au sérieux par les bolcheviks; que ceux-ci, en l'élaborant, jouèrent une ignoble comédie; que le pacte ne fut qu'une grosse tromperie, une manœuvre, un piège pour faire marcher les makhnovistes contre Wrangel et les écraser par la suite.

Le plus fort est que sous son apparence d'une certaine « franchise » – ou naïveté – un peu brutale, l'ordre de Frounzé fut destiné, *lui aussi*, à servir de manœuvre. En effet:

1° En même temps que ce papier n° 00149, la IV^e armée de Crimée reçut l'ordre d'agir contre les makhnovistes par tous les moyens à sa disposition et de faire usage de toutes ses forces militaires en cas de refus d'obéissance de la part des insurgés;

2° Ni l'état-major de l'Armée insurrectionnelle, demeuré à Goulaï-Polé, ni la délégation makhnoviste à Kharkov ne reçurent communication de cet ordre. Les makhnovistes n'en prirent connaissance que trois ou quatre semaines après l'agression des bolcheviks, et ce par la voie de quelques journaux tombés fortuitement entre leurs mains. L'explication de ce fait étrange est aisée. Les bolcheviks, qui préparaient en secret une attaque brusquée contre les makhnovistes, ne pouvaient pas les mettre en alerte en leur envoyant d'avance un document de la sorte: leur plan aurait complètement échoué. Un tel ordre eût aussitôt mis en éveil toutes les forces makhnovistes, et l'attaque méditée par les bolcheviks eût été infailliblement repoussée. Les autorités soviétiques s'en rendaient compte. C'est pourquoi elles gardèrent le secret jusqu'au dernier moment.

3° Mais, d'autre part, il leur fallait à tout hasard une justification de l'agression. Voilà pourquoi l'ordre de Frounzé ne fut publié dans les journaux qu'après l'attaque et la rupture. Il parut pour la première fois le 15 décembre 1920, dans le journal de Kharkov: « *Le Communiste* ». *Ce numéro fut antidaté.*

Toutes ces machinations avaient pour but de surprendre les makhnovistes, de les écraser et d'expliquer ensuite cette action, « pièces justificatives » en mains, comme parfaitement « loyale ».

Comme nous l'avons dit ailleurs, l'attaque dirigée contre les makhnovistes fut accompagnée d'arrestations en masse de militants anarchistes. Ces arrestations, à travers toute l'Ukraine, avaient pour but non seulement d'écraser, une fois de plus, toute pensée et toute activité anarchistes, mais aussi d'étouffer toute velléité de protestation, de tuer dans l'œuf toute tentative d'expliquer au peuple le vrai sens des événements.

Non seulement les anarchistes, comme tels, mais aussi ceux qui comptaient parmi leurs amis ou connaissances, ou qui s'intéressaient à leur littérature, furent arrêtés.

À Elisabethgrad, quinze gamins de 15 à 18 ans furent jetés en prison. Il est vrai que les autorités supérieures de Nicolaïew (chef-lieu) se montrèrent peu satisfaites de cette capture, disant qu'il leur fallait de « vrais anarchistes » et non des enfants. Mais pas un de ces enfants ne fut relâché sur-le-champ.

À Kharkov les poursuites contre les anarchistes prirent des proportions inconnues jusqu'alors. Des guet-apens et des embuscades furent organisés contre tous les anarchistes de la ville. Un piège de cette sorte fut préparé à la librairie « La Libre Fraternité »; quiconque y venait acheter un livre était saisi et envoyé à la Tchéka. On emprisonnait même des gens qui s'arrêtaient pour lire le journal *Nabate*, paru légalement avant la rupture et affiché au mur de la librairie.

L'un des anarchistes de Kharkov, Grégoire Tsesnik, ayant échappé à l'arrestation, les bolcheviks mirent en prison sa femme, absolument étrangère à toute action politique. La prisonnière déclara la grève de la faim exigeant sa mise en liberté immédiate. Les bolcheviks lui déclarèrent alors que si Tsesnik désirait obtenir l'élargissement de sa femme, il n'avait qu'à se présenter à la Tchéka. Tsesnik bien que sérieusement malade, se présenta et fut emprisonné.

Nous avons dit que l'état-major et le commandant de l'armée makhnoviste en Crimée, Simon Karetnik, furent saisis traîtreusement et exécutés sur-le-champ.

Martchenko, qui commandait la cavalerie, bien que cerné et attaqué furieusement par de nombreux détachements de la IV^e armée bolcheviste, parvint à se dégager et à se frayer un passage à travers les obstacles naturels et les barrages du Pérékop fortifié. Entraînant ses hommes – ou plutôt ce qui lui restait de ses hommes – à marches forcées de jour et de nuit, il réussit à rejoindre Makhno (qui, comme nous le verrons tout à l'heure, échappa de nouveau aux bolcheviks) au petit village de Kermentchik.

On y avait déjà vent de l'heureuse échappée de l'armée makhnoviste de Crimée. On attendait avec impatience son heureux retour.

Enfin, le 7 décembre, un cavalier arriva au grand galop pour prévenir que les troupes de Martchenko seraient là dans quelques heures.

Les makhnovistes présents à Kermentchik allèrent tout émus à la rencontre des héros.

Quelle ne fut pas leur angoisse lorsqu'ils aperçurent enfin, au loin, le petit groupe de cavaliers qui s'approchaient lentement.

Au lieu d'une puissante cavalerie de 1 500 montures, une poignée de 250 hommes seulement revenait de la fournaise. À leur tête se trouvaient Martchenko et Taranovsky (un autre commandant de valeur de l'Armée insurrectionnelle).

– J'ai l'honneur de vous annoncer le retour de l'armée de Crimée, prononça Martchenko avec une amère ironie.

Quelques insurgés eurent la force de sourire. Mais Makhno était sombre. La vue de ces restes lamentables de sa magnifique cavalerie le fit souffrir atrocement. Il se taisait, s'efforçant de maîtriser son émotion.

– Oui, frères, continua Martchenko. À présent, seulement, nous savons ce que sont les communistes.

Une assemblée générale eut lieu sur-le-champ. L'historique des événements de Crimée y fut retracé. On apprit ainsi que le commandant de l'armée, Karetnik, mandé par l'état-major bolcheviste à Goulaï-Polé, soi-disant pour assister à un conseil militaire, fut traîtreusement arrêté en cours de route; que Gavrilenko, chef de l'état-major de l'armée de Crimée, et aussi tous les membres de cet état-major et plusieurs commandants, furent trompés de la même manière. Tous furent fusillés immédiatement. La commission de culture et de propagande, à Simféropol, fut arrêtée sans qu'on eût recours à une ruse militaire quelconque.

Ainsi la victorieuse Armée insurrectionnelle de Crimée fut trahie et anéantie par les bolcheviks, ses alliés de la veille.

Amené à la prison de Vétchéka à Moscou, Après mon arrestation à Kharkov, je fus un jour convoqué par Samsonoff, alors chef de la « Section des opérations secrètes de la Vétchéka ».

Plutôt que de m'interroger, il amorça avec moi une discussion de principe. Et nous arrivâmes ainsi à parler des événements d'Ukraine.

Je lui dis sans ambages ce que je pensais de l'attitude des bolcheviks vis-à-vis du mouvement makhnoviste et qui fut perfide.

– Ah! répartit-il vivement, vous appelez cela « perfide », vous? Cela démontre uniquement votre indéclinable naïveté. Quant à nous, bolcheviks, nous y voyons la preuve que nous avons beaucoup appris depuis les débuts de la Révolution, et que nous sommes devenus maintenant de vrais et habiles hommes d'État. Cette fois nous ne nous sommes pas laissés faire; *tant que nous eûmes besoin de Makhno, nous sûmes tirer profit de lui, et lorsque nous n'eûmes plus besoin de ses services – et qu'il commença même plutôt à nous gêner – nous sûmes nous en débarrasser définitivement.*

Sans que Samsonoff s'en rendît compte, ses dernières paroles – que nous avons soulignées – furent un aveu complet des mensonges et des véritables raisons de l'attitude des bolchevistes et de toutes leurs machinations. Elles devraient être gravées dans le cerveau de tous ceux qui cherchent à être fixés sur la vraie nature du communisme d'État.

LA DERNIÈRE LUTTE À MORT ENTRE L'AUTORITÉ ET LA RÉVOLUTION (NOVEMBRE 1920 – AOÛT 1921). – Il nous reste à rapporter succinctement les dernières et les plus dramatiques péripéties de cette lutte à mort entre l'Autorité et la Révolution.

Le lecteur vient de voir que, malgré la minutieuse préparation et la soudaineté de l'attaque, Makhno, une fois de plus, échappa aux bolcheviks.

Le 26 novembre, au moment où Goulai-Polé fut cerné par les troupes rouges, seul un groupe spécial d'environ 250 cavaliers makhnovistes (dont Makhno lui-même) y étaient présents.

Avec cette poignée d'hommes, insignifiante numériquement mais exaspérée et résolue à tout, Makhno – bien qu'à peine remis de sa maladie et souffrant atrocement de ses blessures dont la dernière était une cheville fracassée – s'élança à l'attaque. Il parvint

à culbuter le régiment de Cavalerie de l'Armée Rouge qui avançait sur Goulaï-Polé du côté d'Ouspénovka. Il échappa ainsi à l'étreinte ennemie.

Aussitôt, il s'occupa d'organiser les détachements d'insurgés, qui affluaient vers lui de tous côtés ainsi que quelques groupes de soldats rouges qui, abandonnant les bolcheviks, venaient se joindre à lui.

Il réussit à former une unité de 1 000 cavaliers et de 1 500 fantassins avec lesquels il entreprit une contre-attaque.

Huit jours après, il se rendait de nouveau maître de Goulaï-Polé, après avoir mis en déroute la 42^e division de l'Armée Rouge et fait près de 6 000 prisonniers. (Sur ces derniers, 2 000 hommes environ déclarèrent vouloir se joindre à l'Armée insurrectionnelle; le reste fut remis en liberté le jour même, après avoir assisté à un grand meeting populaire.)

Trois jours plus tard, Makhno portait un nouveau coup sérieux aux bolcheviks, près d'Andréevka. Durant toute la nuit et la journée suivante, il livra bataille à deux divisions de l'Armée Rouge et finit par les vaincre, faisant encore 8 000 à 10 000 prisonniers. Ceux-ci furent mis aussitôt en liberté comme à Goulaï-Polé; ceux qui en témoignèrent le désir s'engagèrent comme volontaires dans l'armée insurrectionnelle.

Makhno porta ensuite encore trois coups consécutifs à l'Armée Rouge: près de Komar, près de Tsarékonstantinovka et aux environs de Berdiansk. L'infanterie des bolcheviks se battait à contrecœur et profitait de chaque occasion pour se constituer prisonnière.

Les soldats de l'Armée Rouge, aussitôt faits prisonniers, étaient remis en liberté. On leur conseillait de retourner dans leur foyer et de ne plus servir d'instrument au Pouvoir pour subjuguer le peuple. Mais les makhnovistes étant obligés de se remettre immédiatement en marche, les prisonniers libérés se trouvaient, quelques jours après, réintégrés dans leurs corps respectifs. Les autorités soviétiques organisèrent des commissions spéciales pour rattraper les soldats de l'Armée Rouge, libérés par les makhnovistes. Ainsi, ces derniers étaient pris dans un cercle magique dont ils ne pouvaient plus sortir. Quant aux bolcheviks, leur façon d'agir était infiniment plus simple: conformément aux ordres de la « Commission spéciale pour la lutte contre la Makhnovtchina », tous les makhnovistes prisonniers étaient fusillés sur place. – (P. Archinoff, *op. cit.*, p. 315.)

Pendant quelque temps, les makhnovistes se réjouirent à l'idée de la victoire qui devait leur échoir. Il leur sentait qu'il suffirait de battre deux ou trois divisions bolchevistes pour qu'une importante partie de l'Armée Rouge se joignît à eux et le reste se retirât vers le Nord.

Mais, bientôt, les paysans de différents districts apportèrent la nouvelle que les bolcheviks ne se contentaient pas de poursuivre l'Armée insurrectionnelle, mais qu'ils installaient dans tous les villages conquis des régiments entiers, de la cavalerie principalement. D'après les rapports d'autres paysans, les bolcheviks concentraient en mains endroits des forces armées considérables.

En effet, Makhno ne tarda pas à se trouver cerné à Fédorovka, au sud de Gouläi-Polé, par plusieurs divisions de cavalerie et d'infanterie. Le combat dura, sans relâche, de deux heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Se frayant un chemin à travers les rangs ennemis, Makhno parvint à s'échapper dans la direction nord-est. Mais trois jours plus tard il dut accepter un nouveau combat, près du village Constantin, contre une cavalerie fort nombreuse et une vigoureuse artillerie, disposées en étau serré. De la bouche de quelques officiers faits prisonniers, Makhno apprit qu'il avait affaire à quatre corps d'armée bolchevistes: deux de cavalerie et deux mixtes, et que le but du commandement rouge était de le cerner à l'aide de plusieurs divisions complètement formées, en train d'opérer leur jonction. Ces renseignements concordaient parfaitement avec ceux fournis par les paysans ainsi qu'avec les observations et les conclusions de Makhno lui-même.

Il devenait de plus en plus clair que la défaite de deux ou trois unités rouges n'avait aucune importance, vu la masse énorme de troupes lancées contre les insurgés dans le but d'obtenir une décision à tout prix.

Il devenait clair qu'il ne s'agissait plus de remporter une *victoire* sur les armées bolchevistes, mais bien d'éviter la débâcle définitive de l'Armée insurrectionnelle.

Cette armée, réduite à quelque 3 000 combattants à peine, était obligée de livrer bataille quotidiennement, chaque fois contre un

ennemi quatre ou cinq fois supérieur en nombre et en armes. Dans ces conditions, la catastrophe n'était plus douteuse.

Le Conseil des insurgés révolutionnaires décida alors l'abandon provisoire de la région méridionale, laissant à Makhno toute liberté quant à la direction de ce mouvement de retraite générale.

Le génie de Makhno allait être soumis à une épreuve suprême. Il paraissait absolument impossible de s'échapper du réseau monstrueux de troupes s'accrochant de tous côtés au petit groupe d'insurgés : 3 000 militants révolutionnaires se trouvaient enserrés de toutes parts par une armée d'au moins 150 000 hommes. Mais, pas un seul instant, Makhno ne perdit courage ni sang-froid. Il engagea un duel héroïque avec ces troupes.

Entouré d'un cercle infernal de divisions rouges, il marchait pareil à un Titan des légendes, livrant bataille sur bataille : à droite, à gauche, en avant et en arrière.

Après avoir mis en déroute plusieurs unités de l'Armée Rouge et fait plus de 20 000 prisonniers, Makhno – comme s'il était frappé de cécité et tournoyait à la dérive – se mit en marche, d'abord vers l'Est, dans la direction de Youzovska, bien que les ouvriers de cette région minière l'eussent averti qu'il y était attendu par un barrage militaire ininterrompu ; puis il tourna brusquement à l'Ouest, empruntant des voies fantastiques dont il connaissait seul le secret.

À partir de ce moment, les chemins ordinaires furent définitivement abandonnés. Le mouvement de l'armée continua, sur des centaines de kilomètres, à travers des champs et des plateaux couverts de neige et de glace. Pour l'effectuer, il fallait être doué d'un sens de l'espace et d'une faculté d'orientation tenant du prodige. Aucune carte, aucune boussole ne sauraient être de quelque utilité dans des mouvements pareils. Les cartes et les instruments peuvent indiquer la direction, mais ne peuvent empêcher la chute au fond d'un ravin ou d'un lit de torrent, ce qui n'arriva pas une seule fois à l'armée makhnoviste. Une pareille marche à travers les steppes accidentées et privées de voies était possible parce que les troupes connaissaient parfaitement la configuration des plaines ukrainiennes.

Cette manœuvre fabuleuse permit à l'armée makhnoviste d'éviter des centaines de canons et de mitrailleuses ennemis. Elle lui permit même de battre à Pétrovo (dép. de Kherson) deux brigades de la 1^{re} armée de cavalerie bolcheviste, qui se laissèrent surprendre, croyant Makhno à 100 kilomètres de là.

Cette lutte inégale dura *plusieurs mois*, avec des batailles incessantes, de jour et de nuit.

Arrivée dans le département de Kiev, l'armée makhnoviste s'y trouva en pleine période de grandes gelées et, par surcroît, dans une contrée accidentée et rocheuse, à un tel point qu'il lui fallut abandonner toute l'artillerie, les vivres

et les munitions, et même presque toutes les charrettes du convoi*. En même temps, deux divisions de la cavalerie ennemie – dites « Divisions des Cosaques rouges » et cantonnées sur la frontière occidentale – vinrent s'ajouter à la masse des armées jetées par les bolcheviks contre Makhno.

Toute possibilité de s'échapper paraissait désormais inexistante.

La contrée offrait aussi peu de ressources qu'un cimetière. Rien que des rochers et des ravins escarpés, le tout couvert de glace. On ne pouvait y avancer qu'avec une lenteur extrême. De tous côtés, des barrages de feu incessants de canons et de mitrailleuses.

Personne n'espérait plus trouver une sortie de salut.

Mais personne ne pensait à une dispersion, à une fuite honteuse. Tous décidèrent de mourir ensemble, côte à côte.

Ce fut une tristesse indicible que de voir cette poignée d'hommes, seuls entre les rochers, le ciel et le feu de l'ennemi, prêts à se battre jusqu'au dernier, déjà voués à la mort.

Une douleur déchirante, une angoisse mortelle s'emparait de vous, vous poussant à hurler de désespoir; oui, à hurler, face à l'univers entier, qu'un crime épouvantable allait être perpétré et que ce qu'il y a de plus grand au sein du peuple, ce qu'un peuple a produit de plus noble, de plus sublime aux époques héroïques de son histoire, allait être anéanti, allait périr à jamais.

Makhno se tira avec honneur de l'épreuve que le sort lui avait réservé.

Il avança jusqu'aux confins de la Galicie, remonta jusqu'à Kiev, repassa le Dniéper à proximité de cette ville, descendit dans le département de Poltava, ensuite dans celui de Kharkov, remonta de nouveau au nord, vers Koursk, et traversant la voie ferrée entre ce dernier point et Belgorod, se trouva hors du cercle ennemi, dans une situation beaucoup plus favorable, laissant loin derrière lui les nombreuses divisions bolchevistes lancées à sa poursuite. – (P. Archinoff, *op. cit.*, pp. 317-320.)

La tentative de capture de son armée échoua.

Mais le duel inégal entre la poignée des makhnovistes et les armées de l'État soviétique n'était pas près de prendre fin.

Le commandement bolcheviste continuait à poursuivre son but: s'emparer du noyau principal de la Makhnovtchina et le détruire. Les divisions rouges de toute l'Ukraine furent mises en marche pour retrouver et bloquer Makhno.

* N'oublions pas que cette armée tenait à rester *une armée*, avec le devoir de ne jamais perdre l'espoir d'être encore utile à la cause. C'était la seule raison qui l'incitait à persister dans son effort surhumain. – VOLINE.

Bientôt, l'étau de fer se resserra à nouveau autour de l'héroïque poignée des révolutionnaires, et le combat à mort recommença.

Au lieu de raconter à notre façon la fin du drame, nous préférons reproduire ici la lettre adressée par Makhno – Après qu'il eût quitté la Russie – à Archinoff et citée par ce dernier. Elle peint admirablement les toutes dernières convulsions de la lutte:

Aussitôt après ton départ, cher ami, exactement deux jours plus tard, je m'emparai de la ville de Korotcha (dép. de Koursk). Je fis paraître à plusieurs milliers d'exemplaires, les « Statuts des Soviets Libres » et me dirigeai par Varpniarka et, par la région du Don, vers les départements d'Ekatérinoslaw et de Tauride. J'eus à soutenir quotidiennement des combats acharnés: d'une part, contre l'infanterie communiste qui nous suivait pas à pas; d'autre part, contre la 2^e armée de cavalerie, lancée contre moi par l'état-major bolcheviste.

Tu connais nos cavaliers: jamais la cavalerie rouge – si elle n'est pas appuyée par des détachements d'infanterie et par des autos blindées – ne peut leur tenir tête. C'est pourquoi je parvins, bien qu'au prix de pertes importantes, à me frayer un chemin sans changer de direction.

Notre armée démontrait chaque jour qu'elle était vraiment une armée populaire et révolutionnaire dans les conditions matérielles où elle se trouvait, elle aurait dû fondre à vue d'œil; or, au contraire, elle ne cessait d'augmenter en effectifs et en matériel.

Dans l'une des batailles sérieuses que nous eûmes à soutenir, notre détachement de cavalerie (spécial) eut plus de 30 hommes tués, dont la moitié étaient des commandants, entre autres, notre cher et bon ami – jeune d'âge, mais vieux en exploits de guerre – le chef même de ce détachement, Gabriel Troïane. Il fut tué raide d'une balle de mitrailleuse. A ses côtés tombèrent aussi: Apollon et plusieurs autres valeureux et dévoués camarades.

À quelque distance de Goulaï-Polé, nous fûmes rejoints par nos troupes nouvelles, fraîches et pleines d'entrain, commandées par Brova et Parkhomenko.

Peu de temps après, la première brigade de 4^e division de la cavalerie de Boudienny, avec son commandant Maslak en tête, passa de notre côté. La lutte contre l'autorité et l'arbitraire des bolcheviks devenait de plus en plus acharnée.

Au début du mois de mars (1921)*, je dis à Brova et à Maslak de former, avec une partie des troupes qui se trouvaient avec moi, un corps spécial qui fut expédié vers le Don et le Kouban. Un autre groupe fut formé sous les ordres

* Le lecteur se rappellera que ce fut le moment de la révolte de Cronstadt. On a supposé à tort que les bolcheviks ont soutenu à dessein cette thèse que Makhno avait participé indirectement à ce mouvement.

de Parkhomenko et envoyé dans la région de Voronège. (Depuis, Parkhomenko fut tué et remplacé par un anarchiste, originaire de Tchougouïev.) Un troisième groupe, comprenant 600 cavaliers et le régiment d'infanterie d'Ivanuk, fut dirigé vers Kharkov.

Vers la même époque, notre meilleur camarade et révolutionnaire Vdovitchenko, blessé au cours d'un combat, dut être transporté, accompagné d'un petit détachement, à Novospassovka pour y être soigné. Un corps expéditionnaire des bolcheviks découvrit sa retraite. En se défendant contre l'ennemi, Vdovitchenko et son camarade de lutte, Matrossenko, se voyant sur le point d'être pris, firent – tous les deux – feu sur eux-mêmes. Matrossenko tomba raide mort. Mais la balle de Vdovitchenko resta emboîtée sous le crâne, au-dessous du cerveau. Lorsque les communistes s'emparèrent de lui et apprirent qui il était, ils le soignèrent et le sauvèrent, pour l'instant, de la mort. J'eus bientôt de ses nouvelles. Il se trouvait à l'hôpital d'Alexandrovska et priait ses camarades de trouver un moyen de le délivrer. On le torturait atrocement, le pressant de renier la Makhnovtchina et de signer un papier à cet effet. Il repoussait ces offres avec mépris, bien qu'il fût si faible qu'il pouvait à peine parler. À cause de ce refus, il devait être fusillé d'un moment à l'autre. Mais je ne pus savoir s'il le fut ou non.

Pendant ce temps, j'effectuai moi-même un raid à travers le Dniéper, vers Nicolaïew; de là, je repassai le Dniéper au-dessus de Pérékop, me dirigeant vers notre région où je comptais rencontrer quelques-uns de nos détachements. Mais le commandement communiste m'avait préparé une embuscade près de Mélitopol, impossible d'avancer. Impossible aussi de retraverser le Dniéper, la fonte des neiges ayant commencé et le fleuve étant couvert de blocs de glace en mouvement. Il fallut accepter le combat. Il fallut donc que je me remisse en selle* et que je dirigeasse moi-même les opérations.

Une partie des troupes ennemies fut habilement tournée et évitée par les nôtres, tandis que j'obligeai l'autre à rester sur le qui-vive pendant vingt-quatre heures, la harcelant à l'aide de nos patrouilles d'éclaireurs. Pendant ce temps, je parvins à effectuer une marche forcée de 60 verstes, à culbuter – à l'aube du 8 mars – une troisième armée bolcheviste, campée aux bords du lac Molotchny, et à gagner, par le promontoire étroit entre ce lac et la mer d'Azov, l'espace libre dans la région du Vorkhny-Tokmak.

De là, j'expédiai Kourilenko dans la région de Berdiansk-Mélitopol pour qu'il y dirige le mouvement insurrectionnel. Moi-même, j'allai, comptant passer par Goulaï-Polé, vers le département de Tchernigov, des délégations paysannes de plusieurs de ses districts étant venues me demander de passer dans leur parages.

En cours de route, mes troupes – c'est-à-dire celles de Pétrenko, comprenant 1500 cavaliers et deux régiments de fantassins, qui se trouvaient avec moi – furent

* Comme nous l'avons dit, Makhno avait été blessé par une balle qui lui avait fracassé une cheville. Il ne montait donc à cheval que dans les cas d'extrême nécessité.

arrêtées et encerclées par de fortes divisions bolchevistes. Il fallut, de nouveau, que je dirigeasse moi-même les mouvements de contre-attaque. Nos efforts furent couronnés de succès: nous battîmes l'ennemi à plate couture. Faisant de nombreux prisonniers, nous emparant d'armes, de canons, de munitions et de montures.

Mais deux jours après, nous fûmes attaqués à nouveau par des troupes fraîches et très valeureuses.

Il faut te dire que ces combats quotidiens habituèrent nos hommes à ne faire aucun cas de leur vie, et ce à un tel point que des exploits d'un héroïsme extraordinaire, sublime, impossible à comparer même de loin avec le « courage » le plus élevé devinrent des faits courants. Au cri de: « Vivre libres ou mourir en combattant », les hommes se jetaient dans la mêlée contre n'importe quelle unité, culbutant un ennemi beaucoup plus fort et l'obligeant à fuir.

Au cours de notre contre-attaque, téméraire à la folie, je fus traversé par une balle qui me frappa à la cuisse et passa par le bas-ventre, près de l'appendice. Je tombai de cheval. Cet accident fit échouer notre contre-attaque et nous obligea à un repli, l'élan de nos troupes ayant été brisé surtout par le cri d'un des nôtres, peu expérimenté sans doute*: « Batko est tué. »

On me transporta, pendant douze verstes, dans une espèce de carriole, avant de me faire un pansement, et je perdis mon sang en abondance.

Étendu sans connaissance je restai sous la garde de Léo Zinkovsky. On était le 14 mars. Dans la nuit du 15, je repris mes sens. Tous les commandants de notre armée et les membres de l'état-major, Bélach en tête, assemblés à mon chevet, me demandèrent de signer l'ordre d'envoyer des détachements de 100 et 200 hommes vers Kourilenko, Kojine et autres, qui dirigeaient le mouvement insurrectionnel dans divers districts. Ils voulaient que je me retirasse, avec un régiment, dans un endroit relativement calme, jusqu'à ce que je pusse me remettre en selle.

Je signai l'ordre. De plus, je permis à Zaboudko de former un « détachement volant » pour agir dans la région à son gré, sans toutefois perdre contact avec moi.

Au matin du 16 mars tous ces détachements étaient déjà partis, sauf une petite unité spéciale qui demeura auprès de moi.

À ce moment-là, la neuvième division de cavalerie rouge fonça sur nous et nous obligea à lever le camp. Elle nous poursuivit pendant treize heures, sur un parcours de 180 verstes. Enfin arrivés au village Sloboda, au bord de la mer d'Azov, nous pûmes changer de chevaux et faire une halte de cinq heures.

À l'aube du 17 mars, nous nous remîmes en marche vers Novospassovka. Mais après 17 verstes de route, nous nous heurtâmes à de nouvelles forces de cavalerie ennemie, toutes fraîches. Elles furent lancées sur les traces de Kourilenko; mais, l'ayant perdu de vue, elles tombèrent sur nous. Après nous avoir pourchassés sur

* Makhno veut dire: ne sachant pas qu'il ne faut jamais pousser de pareils cris en pleine bataille.

un parcours de 25 verstes (nous étions rompus de fatigue, totalement épuisés et, cette fois, vraiment incapables de combattre), cette cavalerie se jeta résolument sur nous.

Que faire ? J'étais incapable, non seulement de me mettre en selle, mais même de me dresser sur mon séant ; j'étais couché au fond de ma carriole et je voyais un corps à corps épouvantable – un « hachage » – s'engager à quelque deux cents mètres de moi. Nos hommes mouraient rien que pour moi, rien que pour ne pas m'abandonner. Or, en fin de compte, il n'y avait aucun moyen de salut, ni pour eux, ni pour moi. L'ennemi était cinq ou six fois plus fort et des réserves fraîches lui arrivaient constamment.

Tout à coup, je vis les servants de nos mitrailleuses « Lewis » – ceux-là mêmes qui étaient avec moi, de ton temps aussi ils étaient cinq, sous les ordres de Micha, originaire du village Tchernigovka, près de Berdiansk) – s'accrocher à ma carriole et je les entendis me dire : « Batko, votre vie est indispensable pour la cause de notre organisation paysanne. Cette cause nous est chère. Nous allons mourir tout à l'heure. Mais notre mort vous sauvera, vous et ceux qui vous sont fidèles et prennent soin de vous. N'oubliez pas de répéter nos paroles à nos parents. » L'un d'eux m'embrassa, puis je ne vis plus personne d'entre eux auprès de moi. Un moment après, Léo Zinkovsky me transportait sur ses bras dans la voiture d'un paysan qu'on venait de trouver quelque part. (Ce paysan passait à proximité.) J'entendis les mitrailleuses crépiter et les bombes éclater au loin : c'étaient nos « lewisistes » qui empêchaient les bolcheviks de passer...

Nous eûmes le temps de gagner trois ou quatre verstes de distance et de passer le gué d'une rivière. J'étais sauvé. Quant à nos mitrailleurs, ils moururent tous là-bas.

Quelque temps après, nous passâmes de nouveau au même endroit, et les paysans du village Starodoubovka nous montrèrent la tombe commune où ils avaient enseveli nos mitrailleurs.

Jusqu'à présent, cher ami, je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant à ces vaillants combattants, simples et honnêtes paysans. Et pourtant, il faut que je te le dise, il me semble que cet épisode m'a guéri. Le soir du même jour, je me mis en selle et je quittai la région.

Au mois d'avril, je repris contact avec tous les détachements de nos troupes. Ceux qui se trouvaient à peu de distance reçurent l'ordre de se mettre en marche vers la région de Poltava.

Au mois de mai, les unités de Thomas Kojine et de Kourilenko se joignirent à cet endroit et formèrent un corps de 2 000 cavaliers et de quelques régiments d'infanterie. Il fut décidé de marcher sur Kharkov et d'en chasser les grands maîtres, ceux du parti communiste. Mais ceux-ci étaient sur leurs gardes. Ils envoyèrent à ma rencontre plus de soixante autos blindées, plusieurs divisions de cavalerie et une nuée de fantassins.

La lutte contre ces troupes dura des semaines.

Un mois plus tard, le camarade Stchouss fut tué dans une bataille toujours dans la même région de Poltava. Il était alors chef d'état-major du groupe de Zaboudko. Il remplit vaillamment son devoir.

Encore un mois plus tard, ce fut le tour de Kourilenko. Il couvrait le passage de nos troupes à travers les voies ferrées. Il s'occupait en personne de placer les détachements et il restait toujours avec l'escouade de tête. Un jour, il fut surpris par les cavaliers de Boudienny et périt dans la mêlée.

Le 18 mai, la cavalerie de Boudienny se trouvait en marche; venant de la région d'Ekaterinoslaw, elle se dirigeait vers le Don pour y maîtriser une insurrection des paysans à la tête de laquelle se trouvaient nos camarades Brova et Maslak (celui-là même qui avait été, précédemment, chef de la première brigade du corps d'armée de Boudienny et s'était joint à nous, avec tous les hommes qu'il commandait).

Notre groupe était formé de plusieurs détachements réunis sous les ordres de Pétrenko-Platonoff. Notre état-major principal et moi, nous faisons partie de ce groupe. Ce jour-là, le groupe se trouvait à 15 ou 20 verstes du chemin suivi par l'armée de Boudienny. Sachant entre autres, que je me trouvais toujours auprès de ce groupe, ce dernier fut séduit par le peu de distance qui nous séparait de lui. Il ordonna au chef du détachement d'autos blindées (n° 1) – détachement qui devait participer à l'écrasement des paysans du Don – de sortir 16 autos blindées et de bloquer avec elles les abords du village Novogrigorievka. Quant à Boudienny lui-même, il marcha à travers champs, à la tête d'une partie de la 19e division de cavalerie (ancienne division du « service intérieur »), dans la direction de Novogrigorievka. Il y arriva avant les autos blindées, obligées d'éviter les ravins, de chercher le gué des cours d'eau, de disposer des sentinelles, etc. La vigilance de nos éclaireurs nous mit au courant de tous ces mouvements, ce qui nous permit de prendre des précautions. Au moment même où Boudienny apparut en vue de notre campement, nous nous jetâmes à sa rencontre.

En un clin d'œil, Boudienny, qui galopait fièrement au premier rang, tourna bride. L'infâme couard s'enfuit, abandonnant ses compagnons.

Le combat qui s'engagea fut un véritable cauchemar. Les soldats de l'Armée Rouge, lancés contre nous, appartenaient aux troupes qui étaient restées, jusque-là, en Russie Centrale. Elles y « assuraient l'ordre intérieur ». Ces soldats n'avaient pas combattu à nos côtés en Crimée; ils ne nous connaissaient pas. On les avait trompés, leur disant que nous étions de « vulgaires bandits », et ils mirent leur point d'honneur à ne pas reculer devant des malfaiteurs.

Quant aux insurgés, ils se sentaient dans leur droit et étaient fermement décidés à vaincre et à désarmer l'ennemi.

Ce combat fut le plus acharné de tous ceux qui nous eûmes à soutenir, avant ou après. Il se termina par une défaite complète des troupes de Boudienny, ce qui amena la décomposition de son armée et la désertion de beaucoup de ses soldats.

Ensuite, je formai un détachement des originaires de la Sibérie et je l'expédiai, armé et muni du nécessaire, en Sibérie, sous les ordres du camarade Glasounoff. Au commencement du mois d'août 1921 nous apprîmes par les journaux bolchevistes que ce détachement fit son apparition dans la région de Samara. Puis on n'en entendit plus parler.

Durant tout l'été 1921 nous ne cessâmes de combattre.

La sécheresse excessive de cet été et la mauvaise récolte qui en résulta dans les départements d'Ekaterinoslaw, de Tauride et, partiellement, dans ceux de Kherson et de Poltava, ainsi que dans la région du Don, nous forcèrent à nous diriger, d'une part, vers le Kouban et sous Tsaritsine et Saratov, d'autre part vers Kiew et Tchernigov. De ce dernier côté, la lutte était conduite par le camarade Kojine. Lorsque nous nous retrouvâmes, il me transmit des liasses de papiers: décisions prises par les paysans du département de Tchernigov, déclarant vouloir nous soutenir entièrement dans notre lutte.

Quant à moi, je fis un raid vers la Volga, avec les détachements des camarades Zaboudko et Pétrenko; puis je me repliai sur le Don, rencontrant en route plusieurs de nos unités, dont j'opérai la jonction et que je reliai aussi avec le groupe d'Azov (ancien groupe de Vdovitchenko).

Au début du mois d'août 1921, il fut décidé qu'en raison de la gravité de mes blessures je partirais, avec quelques-uns de nos commandants, à l'étranger, pour y suivre un traitement sérieux.

C'est vers la même époque que furent grièvement blessés nos meilleurs commandants: Kojine, Pétrenko et Zaboudko.

Le 13 août, accompagné d'une centaine de cavaliers, je m'engageai dans la direction du Dniéper et, le 16 au matin, nous passâmes ce fleuve entre Orlik et Krémentchoug, à l'aide de 17 barques de pêcheurs. Ce jour même je fus blessé six fois, mais légèrement.

En cours de route, nous rencontrâmes plusieurs de nos détachements. Nous leur expliquâmes les raisons de notre départ pour l'étranger. Tous nous dirent la même chose: « Partez, soignez bien Batko, et puis revenez à notre rescousse. »

Le 19 août, à 12 verstes de Bobrinetz, nous tombâmes sur la septième division de cavalerie de l'Armée Rouge, campée le long de la rivière Ingoulets.

Retourner sur nos pas signifierait courir à notre perte, car nous avions été aperçus par un régiment de cavalerie, à notre droite, qui se porta tout de suite en avant pour nous couper la retraite. C'est pourquoi je priai Zinkovsky de me mettre à cheval. En un clin d'œil sabres à nu et aux cris de « Hourrah! », nous nous précipitâmes vers les mitrailleuses de la division, qui se trouvaient amassées dans un village. Nous parvînmes à nous emparer de 13 mitrailleuses « Maxim » et de 3 « Lewis ». Puis nous continuâmes notre chemin.

Mais à l'instant même où nous nous emparions des mitrailleuses, la division tout entière se rangea rapidement et nous attaqua.

Nous étions pris dans une souricière. Mais sans perdre courage, nous attaquâmes et culbutâmes le 38^e régiment et la division. Nous ayant frayé un passage, nous parcourûmes 110 verstes sans nous arrêter, tout en nous défendant sans cesse contre les attaques furieuses de toutes ces troupes.

Nous finîmes par leur échapper, après avoir perdu, il est vrai, 17 de nos meilleurs compagnons.

Le 22 août, on eut encore à s'occuper de moi: une balle me frappa au cou et sortit par la joue droite. Me voici de nouveau couché au fond d'une charrette. Mais cela ne fit qu'accélérer notre marche.

Le 26, nous fûmes obligés de soutenir un nouveau combat avec les rouges. Nous y perdîmes nos meilleurs camarades et combattants: Pétrenko-Platonoff et Ivanuk.

Je fus obligé de modifier une dernière fois notre itinéraire.

Le 28 août, je passai le *Dniester*. Me voici à l'étranger...

Ainsi se termina, fin 1921, le grand drame populaire de l'Ukraine, drame qui représente un morceau d'histoire *du peuple* – et non des partis, des autorités ou des systèmes d'oppression – et qui, pourtant, ou plutôt pour cette raison, n'est même pas *soupçonné* hors de Russie*, tous les « surhommes » patentés et leurs acolytes ayant soigneusement caché ces faits. Car, la *vérité historique* aurait précipité tous ces pygmées de leur piédestal d'argile, de même que la *véritable Révolution Populaire* précipitera bientôt dans la poussière, à tout jamais, tous les « surhommes » au pouvoir, quels qu'ils soient. Alors viendront des hommes qui sauront et oseront, enfin, écrire la *vraie histoire* des peuples.

Avec ses nombreuses divisions, n'hésitant pas devant les plus terribles mesures de répression et de violence, le gouvernement communiste parvint rapidement à écraser ou à disperser les derniers détachements makhnovistes errant à travers le pays.

Il va de soi qu'il vint à bout, également, de la résistance des quelques dernières troupes pétlouriennes dans le Sud-Ouest ainsi que de nombreuses formations paysannes, d'une nature très variée, en état de révolte spontanée contre les nouveaux seigneurs ou ayant « pris le maquis » pour se soustraire à l'implacable châtement.

* Exception faite des milieux libertaires et de quelques cercles particuliers.

Makhno, avec la poignée de ses camarades de lutte, se réfugia à l'étranger. Il ne revit plus jamais son pays natal.

L'Ukraine tout entière fut soumise à la dictature bolcheviste.

LE SORT DE MAKHNO
ET DE CERTAINS DE SES CAMARADES
ÉPILOGUE

En guise d'épilogue, quelques détails sur la répression finale et aussi sur le sort personnel de certains militants makhnovistes seront ici à leur place.

Naturellement, la troisième et dernière guerre des bolcheviks contre les makhnovistes fut, en même temps, une guerre *contre toute la paysannerie de l'Ukraine*.

Il s'agissait, non seulement de détruire l'Armée insurrectionnelle, mais de maîtriser définitivement *toute cette masse* à esprit rebelle, lui enlevant la moindre possibilité de reprendre les armes et de faire renaître le mouvement. Il s'agissait d'extirper *les germes mêmes* de tout esprit de révolte.

Méthodiquement, les divisions rouges traversaient tous les villages de la région insurgée, exterminant les paysans en masse, souvent – détail savoureux – d'après les indications des fermiers riches (les « koulaks ») de l'endroit.

Plusieurs centaines de paysans furent fusillés à Goulaï-Polé, à Novospassovka, à Ouspénovka, Malaïa-Tokmatchka, à Pologui et dans d'autres grands villages de la région.

En plusieurs endroits, les tchékistes, assoiffés de meurtre, fusillaient les femmes et les enfants des insurgés.

Ce fut Frounzé, le commandant en chef du front Sud, qui dirigea cette campagne « répressive ». « Il faut en finir avec la Makhnovtchina, en deux temps et trois mouvements », écrivait-il dans son ordre aux armées du Sud, à la veille de déclencher l'action. Et il se comporta comme un soudard, serviteur fidèle de ses maîtres, traitant « cette canaille de moujiks » en véritable conquérant, en « nouveau noble », semant la mort et la désolation devant lui.

Et maintenant, quelques notes brèves sur le sort personnel des principaux animateurs du mouvement populaire d'Ukraine.

Simon Karetnik, déjà cité, paysan de Goulaï-Polé. Un des plus pauvres du village. Il travailla surtout comme valet de ferme. Il ne put suivre les études scolaires que pendant un an. Anarchiste depuis 1907, il participa au mouvement dès les premiers jours. En diverses occasions, il fit preuve d'un talent guerrier remarquable. Il fut blessé plusieurs fois dans les combats contre Dénikine. Membre du Conseil des insurgés révolutionnaires de l'Ukraine, il fut l'un des meilleurs commandants de l'Armée insurrectionnelle. À partir de l'année 1920, il remplaça souvent Makhno au commandement suprême de l'armée. Il commanda l'armée expédiée en Crimée contre Wrangel. Après la défaite de ce dernier, il fut mandé par les bolcheviks, soi-disant pour assister à un conseil militaire, mais traîtreusement saisi en cours de route et fusillé à Mélitopol. Il laissa une veuve et plusieurs orphelins.

Martchenko. – Issu d'une famille de paysans pauvres de Goulaï-Polé. Instruction scolaire incomplète. Anarchiste depuis 1907 (avec Makhno et Karetnik) et l'un des premiers insurgés de la région de Goulaï-Polé. Il fut blessé plusieurs fois dans des combats contre les troupes de Dénikine. Pendant les deux dernières années de l'insurrection, il commanda toute la cavalerie makhnoviste et fut membre du Conseil des insurgés révolutionnaires. Il fut tué en janvier 1921, près de Poltava, au cours d'une bataille avec les rouges. Il laissa une veuve.

Grégoire Vassilevsky. – Fils d'un paysan pauvre de Goulaï-Polé. Instruction primaire. Anarchiste avant 1917, il participa à la Makhnovtchina dès ses débuts. Ami personnel de Makhno, il le remplaça plusieurs fois à la tête de l'armée. Il fut tué en décembre 1920, au cours d'une bataille contre les rouges dans la région de Kiew. Il laissa une veuve et des orphelins.

Boris Véréteïnikoff. Paysan, originaire de Goulaï-Polé. Ensuite, ouvrier fondeur dans des usines locales. Plus tard, ouvrier à l'usine Poutiloff, à Pétrograd. Socialiste-révolutionnaire à ses débuts, il devint anarchiste en 1918. Orateur et organisateur très doué, il

participa activement à toutes les phases de la Révolution russe. En 1918, il retourna à Goulaï-Polé et s'adonna surtout à la propagande. Plus tard, il entra dans l'Armée insurrectionnelle, y fit preuve de grandes qualités militaires et remplit, pendant quelque temps, les fonctions de chef d'état-major. En juin 1919, il marcha, à la tête d'un détachement formé en hâte, contre les forces supérieures de Dénikine, pour tenter de défendre Goulaï-Polé. Totalement encerclé, il se battit jusqu'au dernier instant à côté de ses camarades et périt avec tout son détachement. Il laissa une veuve et des orphelins.

Pierre Gavrilenko. – Paysan de Goulaï-Polé, anarchiste depuis la révolution de 1905-1906. Un des militants les plus actifs de la Makhnovtchina, il joua un rôle de premier plan dans la débâcle des troupes dénikiennes en juin 1919; en tant que commandant du IIIe corps des insurgés makhnovistes. En 1921, il remplit les fonctions de chef d'état-major de l'armée de Crimée. Après la débâcle de Wrangel, il fut trahéusement saisi par les bolcheviks, comme Karetnik, et fusillé à Mélitopol.

Basile Kourilenko. – Paysan de Novospassovka, il reçut une instruction scolaire primaire. Anarchiste dès le début de la révolution. Propagandiste populaire de talent, militant de très haute qualité morale, il se révéla aussi comme un des meilleurs commandants de l'Armée insurrectionnelle. Plusieurs fois blessé, il remporta de nombreuses victoires sur les troupes de Dénikine. Il fut tué dans une escarmouche avec les rouges en été 1921 et laissa une veuve.

Victor Bélach. – Paysan de Novospassovka. Instruction primaire. Anarchiste. Jusqu'en 1919, il commanda un régiment makhnoviste. Stratège très habile, il fut ensuite chef d'état-major de l'armée insurrectionnelle et élaborà plusieurs plans de combats remarquables. En 1921 il tomba entre les mains des bolcheviks. Son sort nous est resté inconnu.

Vdovitchenko. – Paysan de Novospassovka. Anarchiste. Instruction primaire. Un des participants les plus actifs de l'insurrection révolutionnaire, il commanda le détachement spécial des troupes makhnovistes. Il joua un rôle considérable dans la défaite de Dénikine sous Pérégonovka, en septembre 1919. En 1921, fait prisonnier par

les bolcheviks, il repoussa avec dédain leur proposition de passer à leur service. Son sort nous est resté inconnu.

Pierre Rybine (Zonoff). – Ouvrier tourneur, originaire du département d'Orel. Révolutionnaire depuis 1905, il émigra en Amérique où il prit une part active au mouvement révolutionnaire russe exilé. En 1917, il rentra en Russie s'établit à Ekaterinoslaw et accomplit une œuvre populaire considérable dans le domaine de la réorganisation de l'industrie et des transports. Il collabora d'abord avec les bolcheviks en qualité de spécialiste du mouvement professionnel. Mais, en 1920, il sentit qu'il lui était impossible de continuer cette collaboration, l'activité des bolcheviks allant, à son avis, à l'encontre des véritables intérêts des ouvriers et des paysans. En automne 1920 il adhéra au mouvement makhnoviste et lui consacra toutes ses forces et connaissances. En 1921 il fut arrêté à Kharkov par la Tchéka puis, fusillé*.

Kalachnikoff. – Fils d'ouvrier, il reçut une certaine instruction et devint sous-lieutenant dans l'armée tsariste avant la Révolution. En 1917, il était secrétaire du groupe anarchiste de Goulai-Polé. Plus tard il entra dans l'Armée insurrectionnelle et devint un de ses commandants les plus éminents. Il fut le principal organisateur du soulèvement des troupes rouges à Novy-Boug, en 1919, lorsque les régiments makhnovistes, momentanément incorporés dans l'armée bolcheviste, furent appelés à rejoindre l'Armée insurrectionnelle et entraînent avec eux plusieurs régiments rouges. Il amena toutes ces troupes dans la région insurgée. Il fut tué en 1920 dans un combat contre les rouges. Il laissa une veuve et un orphelin.

Mikhaleff-Pavlenko. – Fils de paysan de la Russie centrale. En 1917, membre d'un groupe anarchiste de Pétrograd. Il arriva à Goulai-Polé au début de 1919. Possédant une bonne instruction professionnelle, il y organisa et commanda les troupes de génie et de sapeurs de l'Armée insurrectionnelle. Le 11 ou le 12 juin 1919,

* Son camarade et ami, *Dvigomirow*, rentré, lui aussi, d'Amérique et œuvrant comme propagandiste parmi les paysans de la région de Tchernigov, fut saisi traîtreusement et fusillé vers la même époque.

étant de service sur un train blindé, engagé dans la lutte contre les troupes de Dénikine, il fut traîtreusement saisi, avec son camarade Bourbyga, par ordre de Vorochiloff (qui commandait la XIV^e armée bolcheviste) et exécuté le 17 juin, à Kharkov.

Makéeff. – Ouvrier d'Ivanovo-Voznessensk, près de Moscou. Membre du groupe anarchiste de cette ville. Fin avril 1919 il arriva à Goulaï-Polé avec 35 camarades. Il se consacra d'abord à la propagande. Par la suite, il entra dans l'Armée insurrectionnelle. Il fut élu membre de l'état-major. Il fut tué, en novembre 1919, dans un combat contre les dénikiens.

Stchouss. – Paysan pauvre du village Bolchaïa-Mikhaïlovka il servit dans l'armée tsariste comme matelot. Au début de la Révolution, il devint des premiers et des plus actifs insurgés du sud de l'Ukraine. Avec un groupe de partisans il mena une lutte farouche contre les troupes austro-allemandes et contre celles de l'hetman. Plus tard, il se joignit à l'Armée insurrectionnelle. Il y occupa divers postes importants. Il fut blessé mortellement en juin 1921, au cours d'une bataille contre les troupes bolchevistes.

Isidore Luty. – Un des plus pauvres paysans de Goulaï-Polé. Peintre en bâtiment. Anarchiste et ami intime de Makhno, il prit part à l'insurrection dès ses débuts. Il fut tué dans la bataille de Pérégonovka contre les troupes de Dénikine, en septembre 1919.

Thomas Kojine. – Paysan révolutionnaire. Commandant remarquable de la section des mitrailleurs à l'Armée insurrectionnelle, il joua un rôle de premier plan dans toutes les défaites infligées à Dénikine et à Wrangel. Il fut grièvement blessé lors d'un combat avec les rouges, en 1921. Son sort ultérieur nous est inconnu.

Les frères Lépetchenko, Jean et Alexandre. – Paysans de Goulaï-Polé. Anarchistes. Ils furent parmi les premiers insurgés contre l'hetman et participèrent activement à toutes les luttes de l'armée makhnoviste. Alexandre Lépetchenko fut saisi et fusillé par les bolcheviks à Goulaï-Polé, au printemps 1920. Le sort de son frère nous est inconnu.

Séréguine. – Paysan. Anarchiste depuis 1917. Il prit part à l'insurrection dès le début et fut surtout chef du service de ravitaillement de l'armée makhnoviste. Nous ignorons ce qu'il est devenu.

Les frères de Nestor Makhno: Grégoire et Savva. Tous deux participèrent activement à l'insurrection. Grégoire fut tué lors des combats contre Dénikine, en septembre 1919. Savva, l'aîné de la famille, fut saisi par les bolcheviks à Goulaiï-Polé – non pas au cours d'une bataille, mais dans sa maison – et fusillé.

Nommons encore sommairement: *Boudanoff*, ouvrier anarchiste (sort inconnu); *Tchernoknijny*, instituteur (sort inconnu); les frères *Tchouvenko*, ouvriers (sort inconnu); *Daniloff*, paysan (sort inconnu); *Séréda*, paysan (grièvement blessé dans un combat contre Wrangel et hospitalisé par les bolcheviks avant leur rupture avec Makhno, il fut fusillé par eux, dans des conditions particulièrement odieuses, Après la rupture, en mars 1921); *Garkoucha* (tué en 1920); *Koliada* (sort inconnu); *Klein* (sort inconnu); *Dermendji* (sort inconnu); *Pravda* (sort inconnu); *Bondaretz* (tué en 1920); *Brova* (tué); *Zaboudko* (tué). *Pétrenko* (tué); *Maslak* (sort inconnu); *Troïane* (tué); *Golik* (sort inconnu); *Tchéredniakoff* (fusillé); *Dotzenko* (sort inconnu); *Koval* (sort inconnu); *Parkhomenko* (tué); *Ivanuk* (tué); *Taranovsky* (tué); *Popoff* (fusillé); *Domachenko* (sort inconnu); *Tykbenko* (sort inconnu); *Bouryma* (sort inconnu); *Tchoumak*, *Krat*, *Kogan* et tant d'autres, dont les noms nous échappent.

Tous ces hommes, comme des milliers de combattants anonymes, sortirent des couches les plus profondes de la population laborieuse; tous se révélèrent au moment de l'action révolutionnaire et servirent la vraie cause des travailleurs de toutes leurs forces et jusqu'à leur dernier souffle. En dehors de cette cause, ils n'avaient plus rien dans la vie. Leur existence personnelle, et presque toujours leurs familles et leurs maigres biens, furent détruits. Il faut avoir le toupet, l'insolence, l'infamie des bolcheviks – ces parvenus de la race ignoble des « hommes d'État » – pour qualifier ce sublime mouvement révolutionnaire populaire de « soulèvement de koulaks » et de « banditisme ».

Citons encore un cas personnel, odieux entre tous.

Bogouche, anarchiste russe, jadis émigré en Amérique, venait de retourner en Russie en 1921, expulsé des États-Unis avec d'autres émigrés*.

Au moment de l'accord conclu entre les makhnovistes et les bolcheviks, il se trouvait à Kharkov. Ayant beaucoup entendu parler du légendaire Goulai-Polé, il voulut y aller étudier la Makhnovtchina sur place. Hélas ! il ne put voir Goulai-Polé *libre* que pendant quelques jours. Aussitôt après la rupture, il retourna à Kharkov. Là il fut arrêté sur l'ordre de la Tchéka et fusillé, en mars 1921.

Cette exécution n'admet qu'une seule explication: les bolcheviks ne voulurent pas laisser en vie un homme ayant des relations à l'étranger, qui connaissait la vérité, sur l'agression contre les makhnovistes et pouvait la révéler hors de Russie.

Quant à *Nestor Makhno* lui-même, il arriva à l'étranger – en Roumanie d'abord – en août 1921. Interné dans ce pays avec ses camarades, il parvint à le quitter et passa en Pologne. Là, il fut arrêté, jugé pour de prétendus forfaits accomplis en Ukraine contre les intérêts de la Pologne et acquitté. Il vint à Dantzig et y fut de nouveau emprisonné. Ayant réussi à s'échapper, avec l'aide de ses camarades, il s'installa définitivement à Paris.

Très sérieusement malade, souffrant atrocement de ses nombreuses blessures, ne connaissant pas la langue du pays et s'adaptant difficilement à la nouvelle ambiance, tellement différente de celle qui fut la sienne, il mena à Paris une existence extrêmement pénible, aussi bien matériellement que moralement. Sa vie à l'étranger ne fut qu'une longue et lamentable agonie contre laquelle il fut impuissant à lutter. Ses amis l'aidèrent à supporter le poids de ces tristes années de déclin.

Par moments, il esquaissa une certaine activité. Il employa surtout ses loisirs à écrire l'histoire de ses luttes et de la Révolution en Ukraine. Mais il ne put l'achever. Elle s'arrête à la fin de l'année 1918. Nous avons déjà dit qu'elle parut en trois volumes: le premier, en russe

* Il arriva en Russie en même temps qu'Alexandra Berkman et Emma Goldman, deux vieux anarchistes fort connus, dont il a été question au chapitre de Cronstadt.

et en français, du vivant de l'auteur; le second et le troisième, en russe seulement, Après sa mort.

Sa santé empirait rapidement. Admis à l'hôpital Tenon, il y mourut en juillet 1935.

Il fut incinéré au Crématoire du Père-Lachaise où l'on peut voir l'urne contenant ses cendres.

Il laissait une veuve et une fille.

QUELQUES NOTES ET APPRÉCIATIONS PERSONNELLES SUR MAKHNO ET SUR LE MOUVEMENT. – Avant de clore ce dernier chapitre, j'ai un double devoir à accomplir: d'une part, réfuter définitivement *les calomnies* – bolchevistes ou autres – à l'aide desquelles on a toujours cherché et on cherche encore à défigurer le mouvement, à salir la réputation de l'Armée insurrectionnelle et celle de Makhno; d'autre part, examiner de plus près *les faiblesses et les débuts réels* de la Makhnovtchina de ses animateurs et de son guide.

Nous avons parlé des efforts déployés par les bolcheviks pour représenter le mouvement makhnoviste comme une manifestation du *banditisme* et Makhno comme un bandit de grande envergure.

La documentation apportée permettra au lecteur – je l'espère – d'être lui-même juge de ces ignominies. Je n'insisterai plus sur ce point.

Cependant, il est indispensable de mettre en relief certains faits qui donnèrent à cette version un *semblant de véracité*, favorisant sa diffusion et son enracinement. Les bolcheviks surent très habilement mettre ces faits à profit.

Signalons, avant tout, qu'en dépit de sa vaste envergure, le mouvement makhnoviste resta – pour de nombreuses raisons – enfermé dans ses propres limites, comme dans un vase clos, isolé du reste du monde.

Étant un mouvement surgi des masses populaires *elles-mêmes*, il resta absolument étranger à toute manifestation de parade, d'éclat, de publicité, de « gloire », etc. Il ne réalisa aucune action « politique », ne fit surgir aucune « élite dirigeante », ne fit miroiter aucune « vedette ».

En tant que véritable *mouvement* – concret, plein de *vie* et non de paperasserie ni d'exploits des « chefs géniaux » et des « surhommes » – il n'eut ni le temps, ni la possibilité, ni même le besoin d'amasser, de fixer « pour la postérité » ses idées, ses documents et ses actes. Il laissa peu de traces palpables. Ses titres réels ne furent gravés nulle part. Sa documentation ne fut ni conservée, ni répandue au loin.

Entouré de toutes parts d'ennemis implacables, combattu sans trêve et sans quartier par le parti au pouvoir, étouffé par le tapage étourdissant des « hommes d'État » et de leur entourage, enfin ayant perdu au moins 90 % de ses meilleurs militants, ce mouvement était fatalement voué à rester dans l'ombre.

Il n'est pas facile de pénétrer sa profonde substance. De même que des milliers de héros modestes des époques révolutionnaires restent à jamais inconnus, il s'en fallut de peu que le mouvement makhnoviste ne restât, lui aussi, une épopée héroïque des travailleurs ukrainiens à peu près ignorée. Et, dans les conditions actuelles, je ne sais pas si cette étude, extrêmement réduite, sera suivie, un jour, d'un vaste ouvrage, digne du sujet.

Il va de soi que les bolcheviks utilisèrent admirablement toutes les circonstances particulières et cette ignorance pour raconter sur le mouvement ce qu'ils voulurent.

Voici un autre point important:

Au cours des luttes intestines en Ukraine – luttes confuses, chaotiques, et qui désorganisèrent complètement la vie du pays – des formations armées, composées d'éléments simplement déclassés et désœuvrés, guidées par des aventuriers, des pillards et des « bandits », y pullulaient. Ces formations ne dédaignaient pas de recourir à une sorte de « camouflage »: leurs « partisans » se paraient souvent d'un ruban noir et se disaient volontiers « makhnovistes », dans certaines circonstances. Naturellement, cela créait des confusions regrettables.

Il va de soi que ces formations n'avaient rien de commun avec le mouvement makhnoviste.

Il va de soi aussi que les makhnovistes eux-mêmes luttèrent contre ces bandes et finirent par en venir à bout.

Il va de soi, enfin, que les bolcheviks connaissaient parfaitement la différence entre le mouvement insurrectionnel et les bandes armées sans foi ni morale. Mais cette confusion servait à merveille leurs desseins et, en « hommes d'État expérimentés », ils l'exploitaient dans leur intérêt.

Ajoutons, à ce propos, que les makhnovistes tenaient beaucoup à la bonne renommée de leur armée. Ils surveillaient de près – et d'une façon tout à fait naturelle – la conduite de chaque combattant et, d'une façon générale, se comportaient correctement à l'égard de la population. Ils ne gardaient pas dans leurs rangs les éléments qui, tout en étant venus chez eux, n'arrivaient pas à s'élever à leur niveau mental et moral.

Nous en trouvons une preuve dans l'épisode qui eut lieu à l'Armée insurrectionnelle, après la défaite de l'aventurier Grigorieff (été 1919).

Cet ancien officier tsariste réussit à entraîner dans une assez vaste émeute contre les bolcheviks – émeute réactionnaire, pogromiste et mue, en partie, par un simple esprit de pillage – quelques milliers de jeunes paysans ukrainiens pour la plupart inconscients et trompés. Les masses laborieuses, rapidement fixées sur la véritable nature du mouvement, aidées par les bolcheviks et les makhnovistes, eurent vite raison de l'aventure.

En juillet 1919, au village Sentovo, Makhno et ses amis démasquèrent Grigorieff devant une assemblée publique à laquelle ils l'invitèrent. Brutal, ignorant et nullement fixé sur la mentalité des makhnovistes, il parla le premier et y prononça un discours réactionnaire. Makhno lui répondit de belle façon qu'il se vit perdu et voulut faire usage de ses armes. Au cours d'une courte lutte, il fut abattu ainsi que ses gardes du corps.

Il fut décidé alors que les jeunes partisans de Grigorieff, dont l'écrasante majorité était, malgré tout, empreinte d'un esprit révolutionnaire abusé par leur chef, entreraient – s'ils le voulaient dans l'Armée insurrectionnelle makhnoviste.

Or, plus tard, on fut obligé de laisser partir presque toutes ces recrues. Car, inconscients et ayant pris de mauvais penchants pendant

leur séjour dans les formations de Grigorieff, ces soldats n'arrivaient pas à s'élever au niveau moral des combattants makhnovistes. Certes, ces derniers étaient d'avis qu'avec le temps on arriverait à les éduquer. Mais, dans les conditions de l'heure, on ne pouvait s'occuper d'eux. Et, pour ne pas porter préjudice à la bonne renommée de l'Armée insurrectionnelle, on les congédia.

MAKHNO ET L'ANTISÉMITISME. – Une diffamation particulièrement ignoble fut lancée, entre autres, contre le mouvement makhnoviste en général et contre Makhno personnellement. Elle est répétée par de nombreux auteurs de tous camps et par des bavards de tout acabit. Les uns la répandent intentionnellement. D'autres la plupart – la répètent, sans avoir le scrupule de contrôler les « on-dit » et d'examiner les faits de plus près.

On prétend que les makhnovistes, et Makhno lui-même, étaient imprégnés d'esprit *antisémite*, qu'ils poursuivaient et massacraient les Juifs, qu'ils favorisaient et même organisaient des pogromes. Les plus prudents reprochent à Makhno d'avoir été un antisémite « caché », d'avoir toléré, « fermé les yeux » sinon sympathisé avec les actes d'antisémitisme commis par « ses bandes ».

Nous pourrions couvrir des dizaines de pages en apportant des preuves massives, *irréfutables*, de la fausseté de ces assertions. Nous pourrions citer des articles et des proclamations de Makhno et du Conseil des insurgés révolutionnaires contre cette honte de l'humanité qu'est l'antisémitisme. Nous pourrions raconter quelques actes de répression spontanée exercée par Makhno lui-même ou par d'autres makhnovistes, contre la moindre manifestation d'un esprit antisémite (de la part de quelques malheureux isolés, égarés) dans l'armée et parmi la population. (Dans ces cas, Makhno n'hésitait pas à réagir sur-le-champ personnellement et violemment, comme le ferait n'importe quel citoyen devant une injustice, un crime ou une violence flagrante.)

L'une des raisons de l'exécution de Grigorieff par les makhnovistes fut son antisémitisme et l'immense pogrome antijuif qu'il avait organisé à Elisabethgrad et qui coûta la vie à près de 3 000 personnes.

L'une des raisons du renvoi des anciens partisans de Grigorieff, incorporés tout d'abord dans l'armée insurrectionnelle, fut l'esprit antisémite que leur ancien chef avait réussi à leur inculquer.

Nous pourrions citer toute une série de faits analogues et donner des documents authentiques prouvant abondamment le contraire de ce qui est insinué par les calomniateurs et soutenu par des gens sans scrupule. Pierre Archinoff en cite un certain nombre. Nous ne croyons pas utile de les répéter ici ni de nous étendre trop sur ce sujet, ce qui nous demanderait beaucoup de place. Et, d'ailleurs tout ce que nous avons dit du mouvement insurrectionnel démontre assez l'absurdité de l'accusation.

Notons sommairement quelques vérités essentielles:

1° Un rôle assez important fut tenu dans l'armée makhnoviste par des révolutionnaires d'origine juive.

2° Quelques membres de la Commission d'éducation et de propagande furent des Juifs.

3° À part les nombreux combattants juifs dans les diverses unités de l'armée, il y avait une batterie servie uniquement par des artilleurs juifs et un détachement d'infanterie juif.

4° Les colonies juives d'Ukraine fournirent à l'armée makhnoviste de nombreux volontaires.

5° D'une façon générale, la population juive, très nombreuse en Ukraine, prenait une part active et fraternelle à toute l'activité du mouvement. Les colonies agricoles juives, disséminées dans les districts de Marioupol, de Berdiansk, d'Alexandrovska, etc., participaient aux assemblées régionales des paysans, des ouvriers et des partisans; ils envoyaient leurs délégués au Conseil Révolutionnaire Militaire régional.

6° Les Juifs riches et réactionnaires eurent certainement à souffrir de l'armée makhnoviste, non pas en tant que Juifs, mais uniquement en tant que contre-révolutionnaires, de même que les réactionnaires non Juifs.

Ce que je tiens à reproduire ici, c'est le témoignage autorisé de l'éminent écrivain et historien juif,

M. Tchérikov, avec qui j'eus l'occasion de m'entretenir de toutes ces questions, il y a quelques années, à Paris.

M. Tchérikov n'est ni révolutionnaire ni anarchiste. Il est simplement un historien scrupuleux, méticuleux, objectif. Depuis des années, il s'était spécialisé dans les recherches sur les persécutions des Juifs, sur les pogromes en Russie. Il a publié sur ce sujet des œuvres fondamentales extraordinairement documentées et précises. Il recevait des témoignages, des documents, des récits, des précisions, des photographies, etc., de tous les coins du monde. Il a entendu des centaines de dépositions, officielles et privées. Et il contrôlait rigoureusement tous les faits signalés, avant d'en faire usage.

Voilà ce qu'il répondit, textuellement, à ma question s'il savait quelque chose de précis sur l'attitude de l'armée makhnoviste et de Makhno lui-même, particulièrement à l'égard de la population juive:

– J'ai eu, en effet, me dit-il, à m'occuper de cette question à plusieurs reprises. Voilà ma conclusion, sous réserve des témoignages exacts qui pourront m'arriver dans l'avenir: une armée est toujours une armée, quelle qu'elle soit. *Toute* armée commet, fatalement, des actes blâmables et répréhensibles, car il est matériellement impossible de contrôler et de surveiller chaque individu composant ces masses d'hommes arrachés à la vie saine et normale, lancés dans une existence et placés dans une ambiance qui déchaîne les mauvais instincts, autorise l'emploi de la violence et, très souvent, permet l'impunité. Vous le savez certainement aussi bien que moi. L'armée makhnoviste ne fait pas exception à cette règle. Elle a commis, elle aussi, des actes répréhensibles par-ci par-là. Mais – c'est important pour vous, et j'ai le plaisir de pouvoir vous le dire en toute certitude – dans l'ensemble, l'attitude de l'armée de Makhno n'est pas à comparer avec celle des autres armées qui ont opéré en Russie pendant les événements de 1917-1921. Je puis vous certifier deux faits, d'une façon absolument formelle:

1° Il est incontestable que parmi toutes ces armées, y compris l'Armée Rouge, c'est l'armée de Makhno qui s'est comportée le mieux à l'égard de la population civile en général et de la population juive

en particulier. J'ai là-dessus de nombreux témoignages irréfutables. La proportion des plaintes *justifiées* contre l'armée makhnoviste, en comparaison avec d'autres, est de peu d'importance.

2° Ne parlons pas des pogromes soi-disant organisés ou favorisés par Makhno lui-même. C'est une calomnie ou une erreur. Rien de cela n'existe.

Quant à l'armée makhnoviste comme telle, j'ai eu des indications et des dénonciations précises à ce sujet. Mais, jusqu'à ce jour au moins, chaque fois que j'ai voulu contrôler les faits, j'ai été obligé de constater qu'à la date indiquée *aucun détachement makhnoviste ne pouvait se trouver au lieu indiqué*, toute l'armée se trouvant loin de là. Cherchant des précisions, j'établissais ce fait, *chaque fois*, avec une certitude absolue: au lieu et à la date du pogrome, aucun détachement makhnoviste n'opérait ni ne se trouvait dans les parages. *Pas une fois* je ne pus constater la présence d'une unité makhnoviste à l'endroit où un pogrome juif eut lieu. Par conséquent le pogrome ne fut pas l'œuvre des makhnovistes.

Ce témoignage, absolument impartial et précis, est d'une importance capitale.

Il confirme, entre autres, un fait que nous avons déjà signalé: la présence des bandes qui, commettant toutes sortes de méfaits et ne dédaignant pas les « profits » d'un pogrome juif, se couvraient du nom des « makhnovistes ». Seul un examen scrupuleux pouvait établir la confusion. Et il est hors de doute que, dans certains cas, la population elle-même était induite en erreur.

Et voici, avec son importance, un fait que le lecteur ne doit jamais perdre de vue.

Le mouvement « makhnoviste » fut loin d'être le seul mouvement révolutionnaire des masses en Ukraine. *Ce ne fut que le mouvement le plus important, le plus conscient, le plus profondément populaire et révolutionnaire. D'autres mouvements du même type – moins vastes, moins nets, moins organisés – surgissaient constamment ça et là jusqu'au jour où le dernier cri libre fut étouffé par les bolcheviks: tel fut, par exemple, le mouvement dit « des verts », dont la presse*

étrangère donna des échos et que l'on confond souvent avec le mouvement makhnoviste.

Moins conscients de leur véritable tâche que les insurgés de Goulaï-Polé, les combattants de ces diverses formations armées commettaient fréquemment des écarts et des excès regrettables. Et, très souvent, le mouvement makhnoviste (il avait « bon dos ») supportait les conséquences de cette inconduite.

Les bolcheviks reprochaient aux makhnovistes, entre autres, de ne pas avoir su réduire « ces diverses bandes chaotiques », les englober dans un seul mouvement, les organiser, etc. Ce reproche fut un des exemples de l'hypocrisie bolcheviste. En réalité, ce qui inquiétait le plus le gouvernement soviétique, c'était, justement, l'éventualité d'un rassemblement de toutes les forces populaires révolutionnaires de l'Ukraine sous l'égide du mouvement makhnoviste. Aussi, les bolcheviks firent-ils leur possible pour l'empêcher. Après cela, reprocher aux makhnovistes de ne pas avoir su réaliser ce ralliement revient à reprocher à quelqu'un de ne pas pouvoir marcher après qu'on lui a lié les pieds.

Les makhnovistes auraient certainement fini par réunir sous leur étendard tous les mouvements populaires révolutionnaires du pays. C'était d'autant plus sûr que chacun de ces divers mouvements prêtait l'oreille à tout ce qui se passait dans le camp makhnoviste, considérant ce mouvement comme le plus important et puissant. Ce ne fut vraiment pas de leur faute si les makhnovistes ne purent remplir cette tâche dont la réalisation aurait pu changer la face des événements.

D'une façon générale, les insurgés makhnovistes – et aussi toute la population de la région insurgée et même au-delà – ne faisaient aucun cas de la nationalité des travailleurs.

Dès le début, le mouvement connu sous le nom de « Makhnovtchina » embrassa les masses pauvres, de toutes nationalités, habitant la région. La majeure partie consistait, naturellement, en paysans de nationalité ukrainienne. Six à huit pour cent étaient des travailleurs d'origine grand russe. Venaient ensuite les Grecs, les Juifs, etc.

Paysans, ouvriers et partisans – lisons-nous dans une proclamation makhnoviste du mois de mai 1919 – vous savez que les travailleurs de toutes nationalités: Russes, Juifs, Polonais, Allemands, Arméniens, etc., croupissent tout pareillement dans l'abîme de la misère. Vous savez combien d'honnêtes et vaillants militants révolutionnaires juifs ont donné leur vie au cours de la lutte pour la Liberté. La Révolution et l'honneur des travailleurs nous obligent, tous, à crier aussi haut que nous le pouvons que nous faisons la guerre à un ennemi commun: au Capital et au principe de l'Autorité, qui oppriment également tous les travailleurs, qu'ils soient de nationalité russe, polonaise, juive ou autre. Nous devons proclamer partout que nos ennemis sont les exploiters et les oppresseurs de toutes nationalités: le fabricant russe, le maître de forges allemand, le banquier juif, le propriétaire foncier polonais... La bourgeoisie de tous les pays et de toutes les nationalités s'est unifiée pour une lutte acharnée contre la Révolution, contre les masses laborieuses de tout l'univers et de toutes les nationalités.

Formé par les exploités et fondu en une seule force par l'union naturelle des travailleurs, le mouvement makhnoviste fut imprégné, dès ses débuts, d'un sentiment profond de fraternité de tous les peuples. Pas un instant il ne fit appel aux sentiments nationaux ou « patriotiques ». Toute la lutte des makhnovistes contre le bolchevisme fut menée uniquement au nom des droits et des intérêts du Travail. Les préjugés nationaux n'avaient aucune prise sur la Makhnovtchina. Jamais personne ne s'intéressa à la nationalité de tel ou tel combattant, ni ne s'en inquiéta.

D'ailleurs, *la véritable* Révolution change fondamentalement les individus et les masses. À condition que ce soient effectivement *les masses elles-mêmes* qui la réalisent, à condition que leur *liberté de chercher et d'agir* reste intacte, à condition qu'on ne réussisse pas à leur barrer la route, l'élan des masses en révolution est illimité. Et l'on voit alors avec quelle simplicité, avec quelle facilité cet élan naturel emporte tous les préjugés, toutes les notions artificielles, tous les fantômes, pourtant amoncelés depuis des millénaires: fantôme national, épouvantail religieux, chimère autoritaire.

LES FAIBLESSES RÉELLES DE MAKHNO ET DU MOUVEMENT. – Les bolcheviks portèrent enfin contre Makhno et contre le mouvement insurrectionnel une autre accusation: ils prétendirent que Makhno

fut, sinon un « bandit », du moins un aventurier du genre de Grigorieff, bien que plus intelligent, plus malin, plus « poli » que celui-ci. Ils affirmèrent que Makhno poursuivait, dans le mouvements des buts personnels, se couvrant de l'étiquette et de l'idéologie « anarchistes »; qu'il faisait son « petit prince », se moquant de tous les comités, commissions et conseils; qu'il exerçait, en fait, une dictature personnelle implacable et que les militants d'idée qui participaient au mouvement se laissaient tromper, par naïveté ou à dessein; qu'il réunit autour de lui toute une camarilla de « commandants » qui se permettaient, en cachette, des actes ignobles de violence, de débauche et de dépravation; que Makhno couvrait ces actes et y participait à la barbe des « idéologues » qu'au fond il méprisait et dont il se moquait de même que de leurs idées, etc.

Nous touchons là un problème délicat. Car, là également, il y eut des faits qui donnèrent à ces accusations un *semblant de véracité* et dont les bolcheviks surent profiter admirablement.

En même temps nous touchons de près à certains *défauts et faiblesses réels* du mouvement et de son guide: défauts et faiblesses dont un examen plus approfondi est nécessaire dans l'intérêt même de la cause.

Nous avons énuméré plus haut, sommairement, les côtés faibles du mouvement. Nous avons fait allusion, également, à certaines défaillances personnelles de Makhno.

Pierre Archinoff, pour sa part, consacre au même sujet quelques lignes, ça et là.

Nous sommes d'avis que ces indications sommaires ne suffisent pas. Il est nécessaire d'insister sur certains points.

En examinant de près le mouvement makhnoviste, il faut y distinguer trois catégories de défauts:

En premier lieu viennent ceux d'ordre général. Ils ne dépendaient pas de la volonté des participants et n'étaient imputables à personne. Ce furent surtout: la nécessité quasi perpétuelle de se battre et de changer de région, sans pouvoir se fixer nulle part ni, par conséquent, se consacrer à un travail positif suivi; l'existence nécessaire d'une armée qui, fatalement, devenait de plus en plus professionnelle et

permanente; le manque, au sein de l'insurrection, d'un mouvement ouvrier vigoureux et organisé qui l'eût appuyé; l'insuffisance des forces intellectuelles au service du mouvement.

En second lieu viennent certains défauts d'ordre individuel, mais dont on ne peut faire grief à personne: le manque d'instruction, l'insuffisance de connaissances théoriques et historiques – donc, fatalement, de larges vues d'ensemble – chez les animateurs du mouvement. Ajoutons à cela l'attitude trop confiante des makhnovistes à l'égard de l'État communiste et de ses procédés.

En dernier lieu viennent les défaillances tout à fait personnelles de Makhno et ses amis immédiats. Celles-ci sont parfaitement reprochables. Elles pouvaient être évitées.

Quant aux deux premières catégories, il ne serait pas d'une grande utilité de nous étendre sur elles après tout ce qui a déjà été dit.

Il y existe, cependant, un point qui doit retenir l'attention: c'est la longue existence *d'une armée*.

Toute armée, qu'elle qu'elle soit, *est un mal*. Même une armée libre et populaire, composée de volontaires et consacrée à la défense d'une noble tâche, *est un danger*. Devenue permanente, elle se détache fatalement du peuple et du travail; elle perd le goût et l'habitude d'une vie saine et laborieuse; petit à petit, imperceptiblement – et c'est d'autant plus dangereux – elle devient un ramassis de désœuvrés qui acquièrent des penchants antisociaux, autoritaires, «dictatoriaux»; elle prend goût à employer *la violence*, à faire valoir *la force brutale*, et ce dans des cas où un recours à de tels moyens est contraire à la tâche même qu'elle se flatte de défendre.

Ces défauts se développent surtout chez les chefs. Mais la masse des combattants est de plus en plus disposée à les suivre, presque inconsciemment, même quand ils n'ont pas raison.

C'est ainsi que, en fin de compte, toute armée devenue permanente tend à devenir un instrument d'injustice et d'oppression. Elle finit par oublier son rôle primitif et par se considérer comme une «valeur en soi».

Il faut vraiment que – même dans une ambiance exceptionnellement saine et favorable – les animateurs et les chefs militaires d'un

mouvement possèdent des qualités individuelles – spirituelles et morales – extrêmement élevées, au-delà de toute épreuve, de toute tentation, pour qu'on réussisse à éviter ces maux, ces égarements, ces écueils, ces dangers.

Makhno et les autres animateurs et organisateurs du mouvement et de l'Armée insurrectionnelle possédaient-ils ces qualités ? Surent-ils s'élever au-dessus de tout relâchement, de toute déchéance ? Surent-ils épargner à l'armée et au mouvement le spectacle de la « faillite des chefs » ?

Nous regrettons de devoir constater que les qualités morales de Makhno lui-même et de beaucoup de ses amis et collaborateurs ne furent pas entièrement à la hauteur de la tâche.

Lors de mon séjour à l'armée, j'ai souvent entendu dire que certains commandants – on parlait surtout de Kourilenko – étaient moralement plus désignés que Makhno pour animer et guider le mouvement dans son ensemble. On y ajoutait parfois que, même quant aux qualités militaires, Kourilenko – par exemple – ne le cédait en rien à Makhno et le dépassait certainement par la largeur de ses vues. Quand je demandais pourquoi, dans ce cas, Makhno restait à sa place, on me répondait que, pour certains traits de son caractère, Makhno était plus aimé, plus estimé par la masse; qu'on le connaissait mieux, qu'on s'était depuis longtemps familiarisé avec lui, qu'il jouissait d'une confiance absolue, ce qui était très important pour le mouvement; qu'il était plus « simple », plus « copain », plus « paysan », plus « audacieux », etc. (Je n'ai pas connu Kourilenko et n'ai pu me faire aucune opinion personnelle sur lui.)

De toutes façons, Makhno et plusieurs de ses amis manquèrent à certains devoirs moraux qu'à leur poste ils auraient dû remplir sans la moindre défaillance.

C'est là que nous touchons aux faiblesses irréelles du mouvement et aux défauts personnels de ses animateurs, faiblesses et défauts dont les manifestations donnèrent aux assertions des bolcheviks un semblant de véracité; faiblesses et défauts qui nuisirent beaucoup au mouvement lui-même et à sa renommée.

Il ne faut pas se créer des illusions. Il serait insensé de se représenter un mouvement makhnoviste exempt de tout péché, s'épanouissant uniquement dans *la lumière et l'héroïsme* et ses animateurs planant au-dessus de toute défaillance, de tout reproche.

La « Makhnovtchina » fut réalisée et menée par des hommes. Comme toute œuvre humaine, elle eut non seulement ses lumières, mais aussi *ses ombres*. Il est indispensable de nous pencher sur celles-ci, aussi bien pour satisfaire notre souci d'impartialité et de vérité que, surtout, pour tâcher de mieux comprendre l'ensemble et d'en tirer des avertissements et des déductions utiles.

Citons d'abord, Pierre Archinoff:

La personnalité de Makhno dit-il (p. 361) comporte beaucoup de traits d'un homme supérieur: esprit, volonté, hardiesse, énergie, activité. Ces traits réunis lui donnent un aspect imposant et le rendent remarquable, même parmi les révolutionnaires.

Cependant, Makhno manquait de connaissances théoriques, de savoir politique et historique. C'est pourquoi il lui arrivait souvent de ne pouvoir faire les généralisations et les déductions révolutionnaires qui s'imposaient, ou simplement de ne pas s'apercevoir de leur nécessité.

Le vaste mouvement de l'insurrection révolutionnaire exigeait impérieusement que de nouvelles formules sociales et révolutionnaires, adéquates à son essence, fussent trouvées. Par suite de son manque d'instruction théorique, Makhno ne suffisait pas toujours à cette tâche. Étant donnée la position qu'il occupait au centre de l'insurrection révolutionnaire, ce défaut se répercutait sur le mouvement.

Nous sommes d'avis que si Makhno avait possédé des connaissances plus étendues dans le domaine de l'histoire et des sciences politiques et sociales, l'insurrection révolutionnaire aurait eu à enregistrer, au lieu de certaines défaites, une série de victoires qui auraient joué un rôle énorme – peut – être même décisif – dans le développement de la Révolution russe.

C'est très juste. Mais ce n'est pas tout.

En outre – continue Pierre Archinoff – Makhno possédait un trait de caractère qui diminuait, parfois, ses qualités dominantes: de temps à autre, *une certaine insouciance* s'emparait de lui. Cet homme, plein d'énergie et de volonté, faisait parfois preuve, aux moments d'une gravité exceptionnelle et en face de nécessités tout aussi exceptionnelles, d'une légèreté déplacée et ne témoignait pas de la perspicacité profonde exigée par le sérieux de la situation.

Ainsi, par exemple, les résultats de la victoire remportée en automne 1919 par les makhnovistes sur la contre-révolution de Dénikine ne furent ni mis suffisamment à profit, ni développés jusqu'aux proportions d'une insurrection panukrainienne, bien que le moment fût particulièrement favorable à cette tâche. La raison en fut, entre autres, un certain enivrement de la victoire ainsi qu'une forte dose d'un sentiment de sécurité – erroné – et d'insouciance: les guides de l'insurrection, Makhno en tête, s'installèrent dans la région libérée sans prendre suffisamment garde au danger blanc, qui persistait, ni au bolchevisme qui venait du Nord.

C'est tout à fait exact. Mais ce n'est pas encore tout.

Nous avons le devoir de compléter Archinoff quant à cette « insouciance » à laquelle il fait à peine allusion. Car, d'une part, cette insouciance était, très souvent, la conséquence d'une autre faiblesse et, d'autre part, ces faillites morales acculaient Makhno, fréquemment, à une véritable déchéance dont le mouvement se ressentait incontestablement.

Le paradoxal du caractère de Makhno fut qu'à côté d'une force de volonté et de caractère supérieure, cet homme ne savait point résister à certaines faiblesses et tentations qui l'entraînaient et où il entraînait derrière lui plusieurs amis et collaborateurs. (Parfois, c'étaient ces derniers qui l'en traînaient et alors il ne savait pas s'y opposer résolument.)

Son plus grand défaut fut certainement *l'abus de l'alcool*. Il s'y habitua peu à peu. À certaines périodes, c'était lamentable.

L'état d'ébriété se manifestait chez lui surtout dans le domaine moral. Physiquement, il ne chancelait pas. Mais, sous l'influence de l'alcool, il devenait méchant, surexcité, injuste, intraitable, violent. Combien de fois – lors de mon séjour à l'armée – je le quittai désespéré, n'ayant pu rien tirer de raisonnable de cet homme à cause de son état anormal, et cela dans des affaires d'une certaine gravité ! Et, à certaines époques, cet état devenait presque... un état « normal » !...

Le second défaut de Makhno et de beaucoup de ses intimes – commandants et autres – fut leur attitude à l'égard des femmes. En état d'ébriété surtout, ces hommes se permettaient des actes inadmissibles

– odieux serait souvent le vrai mot – allant jusqu’à des sortes d’orgies auxquelles certaines femmes étaient obligées de participer.

Inutile de dire que ces actes de débauche produisaient un effet démoralisant sur ceux qui en avaient connaissance. La bonne renommée du commandement en souffrait.

Cette inconduite morale entraînait fatalement d’autres excès et abus. Sous l’influence de l’alcool, Makhno devenait irresponsable de ses actes: il perdait le contrôle de lui-même. Alors, c’était *le caprice personnel*, souvent appuyé par la violence, qui, brusquement, remplaçait le devoir révolutionnaire c’étaient l’arbitraire, les incartades absurdes, les coups de tête, les «singerie dictatoriales» d’un chef armé, qui se substituaient étrangement au calme, à la réflexion, à la clairvoyance, à la dignité personnelle, à la maîtrise de soi, au respect d’autrui et de la cause, qualités qui n’auraient *jamais dû* abandonner un homme comme Makhno.

Le résultat inévitable de ces égarements et aberrations fut un excès du «sentiment guerrier» qui aboutit à la formation d’une sorte de «clique militaire» – ou de «camarilla» – autour de Makhno. Cette clique se permettait parfois de prendre des décisions et de commettre des actes sans tenir compte de l’avis du Conseil ou d’autres institutions. Elle perdait la juste notion des choses. Elle manifestait du mépris vis-à-vis de tout ce qui se trouvait en dehors d’elle-même. Elle se détachait de plus en plus de la masse des combattants et de la population laborieuse.

Pour appuyer mes dires, je citerai un épisode parmi ceux dont je fus, plus d’une fois, témoin.

Un soir, le Conseil s’étant plaint de l’inconduite de certains commandants, Makhno vint en pleine séance. Il était en état d’ébriété, donc surexcité au paroxysme. Il sortit son revolver, le braqua sur l’assistance et, en l’agitant de droite à gauche et de gauche à droite devant les membres de l’assemblée, les injuria grossièrement. Après quoi il sortit, sans vouloir entendre aucune explication.

Même si la plainte s’était mal fondée, le moyen d’y répondre méritait lui-même plus qu’une plainte.

Je pourrais y ajouter d’autres épisodes du même genre.

Gardons-nous, cependant, d'exagérer les ombres, Après avoir évité de porter trop haut les lumières.

D'abord, d'après Archinoff, « la personnalité de Makhno grandissait et se développait au fur et à mesure que croissait la Révolution. Chaque année il devenait plus profond et plus conscient de sa tâche. En 1921 il avait beaucoup gagné en profondeur, par comparaison aux années 1918-1919 ».

Ensuite, les actes d'inconduite de Makhno et de certains de ses amis étaient, tout de même, des actes *isolés* et sporadiques, plus ou moins compensés par tout un ensemble d'exploits hautement méritoires. Il ne faut pas y voir une « ligne de conduite »: ce ne furent que des écarts.

Ce qui importe, justement, c'est qu'il ne s'agissait pas là de l'attitude calculée, permanente, rigide – d'un *gouvernement* qui, s'appuyant régulièrement sur une force coercitive, s'imposerait à jamais et à toute la communauté. Dans l'ambiance générale de *liberté* et en raison de cette base – un vaste mouvement populaire *conscient* – le mal ne pouvait être qu'une plaie *localisée* dont la suppuration ne pouvant empoisonner l'organisme entier.

Et, en effet, une résistance sérieuse se fit rapidement jour contre les déviations de Makhno et de « la clique », aussi bien au sein du groupe même des commandants que dans la masse des insurgés. À plusieurs reprises on tint tête à Makhno et on lui fit carrément sentir la gravité de son inconduite. Il faut dire à son honneur que, généralement, il en convenait et s'efforçait de se perfectionner. « Il ne faut pas oublier – dit avec juste raison P. Archinoff – les conditions défavorables dans lesquelles il (Makhno) avait vécu dès son enfance, les défauts du milieu qui l'entourait dès ses premières années: un manque presque complet d'instruction parmi ceux qui l'environnaient et, ensuite, un manque complet d'aide éclairée et d'expérience dans sa lutte sociale et révolutionnaire. »

Ce qui fut le point le plus important, c'est *l'atmosphère générale* du mouvement. En fin de compte, ce n'étaient ni Makhno ni les commandants qui comptaient: c'était *la masse*. Elle conservait toute son indépendance, toute sa liberté d'opinion et d'action. On peut être

sûr que, *dans cette ambiance générale d'un mouvement libre*, l'activité de la masse eût fini par avoir raison des écarts des « chefs ».

Justement, pour que ce frein, cette résistance aux écarts des individus, cette « localisation » du mal soient toujours possibles, la liberté entière d'opinion et d'action des masses laborieuses doit être et rester la conquête la plus importante, la plus absolue et imprescriptible de la Révolution.

Combien de fois, lors de mon séjour en Ukraine, je pus observer face à l'attitude blâmable de certains « chefs », la réaction simple et saine des masses, *tant que celles-ci étaient libres !* Et combien de fois je repensai ceci: « ce n'est pas le « chef », ce n'est pas le « commandant », ce n'est pas le révolutionnaire professionnel, ce n'est pas « l'élite » qui *comptent* dans une véritable Révolution: c'est *la masse révolutionnaire*. C'est en elle que gît la Vérité... et le Salut. Le rôle de l'animateur, du vrai « chef », du vrai révolutionnaire, de « l'élite », est d'aider la masse et de rester à la hauteur de la tâche »!

Que les révolutionnaires y réfléchissent bien !

Il n'y a donc pas lieu de « gonfler » les faiblesses du mouvement makhnoviste jusqu'aux proportions qu'elles ont prises sous la plume des bolcheviks. Ceux-ci ont sciemment exagéré et défiguré les fautes de quelques-uns dans le but de discréditer le mouvement tout entier. Et, d'ailleurs, les chefs bolchevistes n'avaient qu'à se regarder eux-mêmes.

Mais, incontestablement, certaines de ces fautes et de ces insuffisances ont momentanément affaibli le mouvement.

Qui sait quelle eût été la tournure des événements – malgré tous les obstacles et les difficultés – si ce mouvement avait été guidé, dès le début, d'une façon plus clairvoyante, plus conséquente plus vaste, en peu de mots: plus digne de la tâche ?

Les efforts fournis par les makhnovistes dans leur lutte contre Dénikine furent énormes.

L'héroïsme qu'ils y déployèrent durant les derniers mois fit l'admiration de tous. Sur toute l'imposante étendue des régions libérées ils furent les seuls à faire retentir les roulements du tonnerre révolutionnaire et à préparer une fosse à la

contre-révolution dénikinienne. C'est ainsi que les masses du peuple entendirent les événements, tant dans les villes qu'à la campagne.

Mais cette circonstance même contribua à entretenir parmi beaucoup de makhnovistes la ferme certitude qu'ils étaient désormais garantis contre toute provocation de la part des bolcheviks; que l'Armée Rouge qui – à ce moment-là – descendait du Nord, comprendrait combien les calomnies du parti communiste à l'égard des makhnovistes étaient peu fondées; que cette armée ne prêterait plus l'oreille à une nouvelle supercherie, à une nouvelle provocation; qu'elle ferait, au contraire, cause commune avec les makhnovistes dès qu'elle se trouverait face à face avec eux.

L'optimisme de certains makhnovistes allait jusqu'à croire invraisemblable que le parti communiste osât organiser un nouvel attentat contre le peuple libre, les tendances makhnovistes étant manifestement acquises par les vastes masses du pays.

L'activité militaire et révolutionnaire des makhnovistes allait de pair avec cet état d'esprit. Ils se bornèrent à occuper une partie de la région du Dniéper et du Donetz. Ils ne cherchèrent pas à avancer vers le Nord et à s'y consolider. Ils pensaient que lorsque la rencontre des deux armées serait un fait accompli, la tactique qu'il conviendrait d'adopter se préciserait d'elle-même.

Cet optimisme ne correspondait pas à la situation telle qu'elle se formait en Ukraine. Et c'est pourquoi les résultats obtenus ne furent pas ceux que les makhnovistes espéraient.

.....

L'anéantissement de la contre-révolution de Dénikine constituait certes en automne 1919, l'une des tâches principales de la Makhnovtchina comme, d'ailleurs, de toute la Révolution russe. Cette tâche, les makhnovistes la remplirent jusqu'au bout. Mais elle ne constituait pas *toute* la mission échue, du fait de la Révolution, aux makhnovistes lors de cette période tragique. Le pays en révolution libéré des troupes de Dénikine, exigeait impérieusement une organisation de défense immédiate sur toute son étendue. Sans cette défense, le pays et toutes les possibilités révolutionnaires qui s'ouvraient devant lui. Après la liquidation de la Dénikintchina risquaient quotidiennement d'être écrasés par les armées étatistes des bolcheviks, qui s'étaient élancées en Ukraine à la poursuite des troupes de Dénikine battant en retraite.

.....

Jamais, en aucun cas, le bolchevisme ne saurait admettre l'existence libre d'un mouvement populaire d'en bas, des masses elles-mêmes, tel que la Makhnovtchina. Quelle que fût l'opinion des masses ouvrières et paysannes, le bolchevisme ne se serait pas gêné, au premier contact avec le mouvement, non seulement pour passer outre, mais encore pour tout faire afin de le garrotter et l'anéantir. C'est pourquoi les makhnovistes, placés au cœur des événements et des mouvements

populaires en Ukraine, auraient dû commencer par prendre d'avance toutes les mesures nécessaires pour être garantis contre une pareille éventualité.

.....

Il est donc incontestable que l'une des tâches historiques, imposées en automne 1919 à la Makhnovtchina par les événements, fut la création d'une armée révolutionnaire d'une puissance suffisante pour permettre au peuple révolutionnaire de défendre sa liberté, non seulement dans une région isolée et limitée, mais sur tout le territoire de l'insurrection Ukrainienne.

Au moment de la lutte acharnée contre Dénikine, ce n'eût pas été, assurément tâche aisée; mais elle était historiquement nécessaire et parfaitement réalisable, la majeure partie de l'Ukraine se trouvant en pleine insurrection et penchant vers la Makhnovtchina. Des détachements d'insurgés venaient se joindre aux makhnovistes, arrivant non seulement de la partie méridionale du pays, mais aussi du Nord (comme, par exemple, les troupes de Bibik, qui occupaient Poltava). Certains détachements de l'Armée Rouge arrivaient de la Russie centrale, avides de combattre pour la Révolution Sociale sous les drapeaux de la Makhnovtchina. (Entre autres, les troupes assez nombreuses commandées par Ogarkoff, venant du gouvernement d'Orel pour se joindre aux makhnovistes. Elles arrivèrent vers la fin d'octobre à Ekaterinoslaw après avoir eu en route force batailles contre les armées des bolcheviks aussi bien que contre celles de Dénikine.)

L'étendard de la Makhnovtchina se dressait spontanément et flottait sur l'Ukraine tout entière. Il n'y avait qu'à prendre les mesures nécessaires pour organiser le tout, pour fondre toutes les nombreuses formes armées – qui se remuaient sur toute l'étendue de l'Ukraine – en une seule et puissante armée populaire révolutionnaire qui aurait monté la garde autour du territoire de la Révolution.

Une telle force, défendant ce territoire en entier, et non pas seulement une région étroite et limitée, aurait servi d'argument le plus persuasif contre les bolcheviks, accoutumés à opérer et à compter avec la force.

Cependant, l'enivrement de la victoire remportée et une certaine dose d'insouciance empêchèrent les makhnovistes de créer en temps opportun une force de ce genre. C'est pourquoi, dès que l'armée bolcheviste fit son entrée en Ukraine, ils se virent dans l'obligation de se retrancher dans la région limitée de Goulaï-Polé. Ce fut une faute de guerre grave: faute dont les bolcheviks ne tardèrent pas à tirer profit et dont les suites retombèrent lourdement sur les makhnovistes et avec eux sur toute la Révolution en Ukraine. – (P. Archinoff, *op. cit.* pp. 253-259.)

Sans être obligés de nous trouver d'accord avec l'auteur sur tous les points, nous devons convenir avec lui qu'en raison de certaines défaillances graves, des problèmes d'une importance capitale ne furent pas envisagés et des tâches impérieuses ne furent pas remplies.

Prêt à clore ce dernier chapitre – que je considère comme le plus important et le plus suggestif – je veux adresser quelques paroles à ceux qui, par leurs dispositions, par leur situation ou pour d'autres raisons, envisagent dès à présent la tâche de concourir à l'organisation d'un mouvement populaire dans sa période initiale, de l'animer, de l'aider.

Qu'ils ne se bornent pas à une simple lecture de cette épopée des masses ukrainiennes! Qu'ils réfléchissent longuement. Qu'ils réfléchissent surtout aux faiblesses et aux erreurs de cette Révolution populaire: ils ne manqueront pas d'y puiser des enseignements à retenir.

La tâche sera ardue. Parmi d'autres problèmes à résoudre dès à présent, parmi d'autres difficultés à surmonter et à éliminer autant que possible à l'avance, il leur faudra envisager – éventuellement – le moyen de réconcilier la nécessité de défendre la *vraie* Révolution à l'aide d'une force armée avec celle d'éviter les maux qu'une force armée engendre.

Oui, qu'ils y réfléchissent bien et qu'ils s'efforcent d'établir à cet effet, dès à présent, certains principes fondamentaux de leur future action!

Le temps presse. Leurs conclusions pourront leur être utiles plus vite qu'ils ne le pensent.

TESTAMENT DE LA MAKHNOVTCHINA AUX
TRAVAILLEURS DU MONDE

Terminons par ces quelques paroles de Pierre Archinoff, dans la *Conclusion* de son livre, paroles auxquelles nous nous associons pleinement:

L'histoire qui vient d'être narrée est loin de donner une image du mouvement dans toute sa grandeur. Nous n'avons retracé – et encore fort sommairement – que l'histoire d'un seul courant de ce mouvement, le plus important il est vrai, sorti de la région de Goulaï-Polé. Mais ce courant ne formait qu'une partie d'un vaste ensemble.

.....

Si nous avons pu suivre le courant de toutes les ramifications de la Makhnovtchina à travers toute l'Ukraine; si nous avons pu retracer l'histoire de chacune d'elles; les relier ensuite en un seul faisceau et les éclairer d'une lumière commune et égale, nous aurions obtenu un tableau grandiose d'un peuple de plusieurs millions d'hommes en révolution; peuple luttant, sous l'étendard de la Makhnovtchina, pour les idées fondamentales de la véritable Révolution Sociale: la vraie liberté et la vraie égalité.

Nous espérons qu'une histoire plus détaillée et plus complète du mouvement makhnoviste remplira cette tâche un jour...

La Makhnovtchina est universelle et immortelle.

.....

Là où les masses laborieuses ne se laisseront pas subjuguées, là où elles cultiveront l'amour de l'indépendance, là où elles concentreront et fixeront leur esprit et leur volonté de classe, elles créeront toujours leurs propres mouvements sociaux historiques, elles agiront selon leur propre entendement. C'est ce qui constitue la véritable essence de la Makhnovtchina.

La tragédie sanglante des paysans et des ouvriers russes ne saurait passer sans laisser des traces. Plus que toute autre chose, la pratique du socialisme en Russie a démontré que les classes laborieuses n'ont pas d'amis, qu'elles n'ont que des ennemis qui cherchent à s'emparer des fruits de leur travail. Le socialisme étatiste a démontré pleinement qu'il se range, lui aussi, au nombre de leurs ennemis. Cette idée s'implantera de plus en plus fermement, d'année en année, dans la conscience des masses du peuple.

Prolétaires du monde entier, descendez dans vos propres profondeurs, cherchez-y la vérité, créez-la vous-mêmes ! Vous ne la trouverez nulle part ailleurs.

Tel est le mot d'ordre légué par la Makhnovtchina russe aux travailleurs du monde.

TABLES

I	Avant-propos	5
---	--------------	---

Cronstadt (1921)

1	Quelques notions géographiques	9
2	Cronstadt avant la Révolution	11
3	Cronstadt, avant-garde de la Révolution	13
4	Cronstadt se dresse contre l'imposture bolcheviste	26
5	Le dernier acte: la fin de l'indépendance	92

Ukraine (1918-1921)

1	Le mouvement des masses en Ukraine	113
2	La formation de l'Armée insurrectionnelle Makhnoviste	133
3	Les offensives de Dénikine et l'effondrement final	150
4	Le comportement des makhnovistes dans les régions libérées	202
5	L'offensive de Wrangel: sa défaite	236
6	La troisième et dernière guerre des bolcheviks contre les makhnovistes et les anarchistes; défaite de l'armée insurrectionnelle	248
7	Le sort de Makhno et de certains de ces camarades; épilogue	270
8	Le testament de la « Makhnovtchina » aux travailleurs du monde	297



Les éditions Entremonde,
un projet d'Action Autonome

Réalisé par les éditions Entremonde
Genève (Suisse), 2009
ISBN 978-2-940426-01-0/ISSN 1662-3231
IMPRIMÉ EN SUISSE